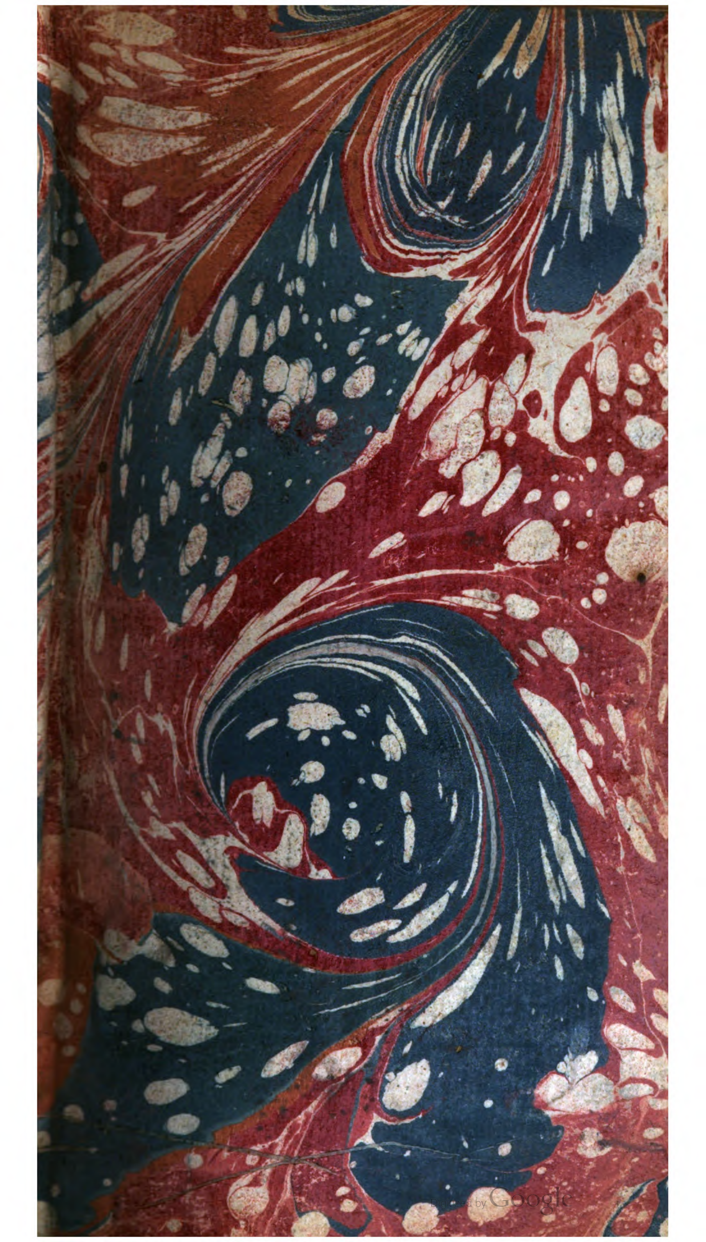
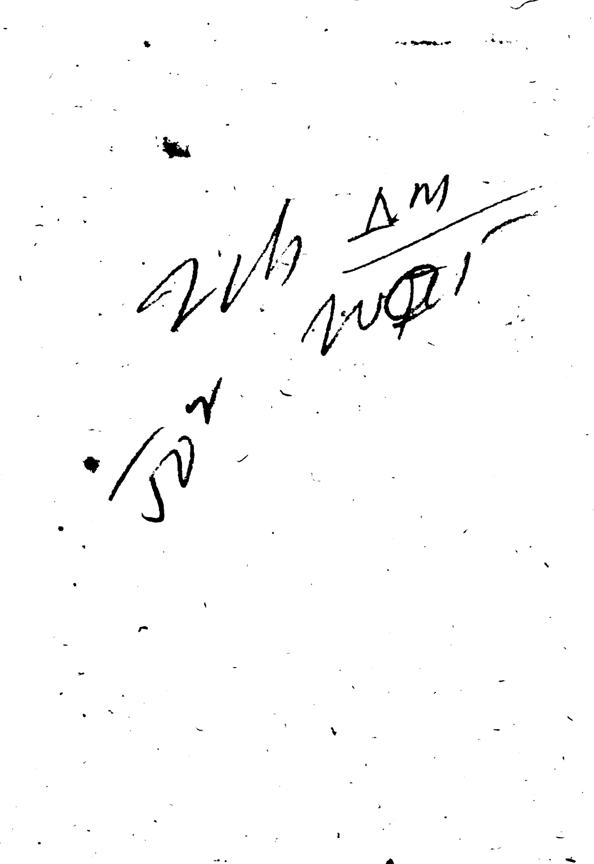


Histoire du ciel: Le ciel poëtique

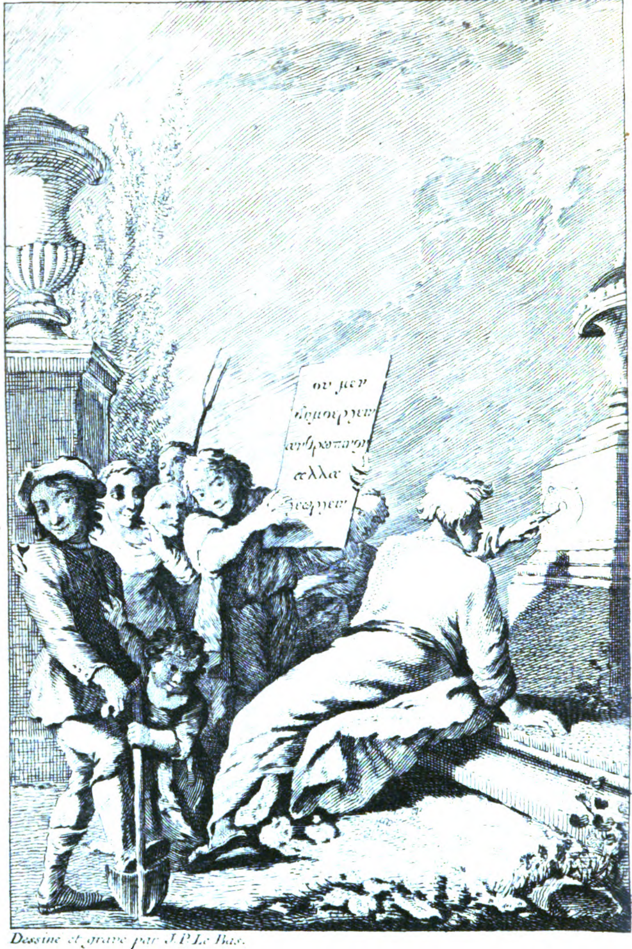
Noël Antoine Pluche







Thomas Gray Jr.
from his uncle J. Gray.
Thursday July 26, 1821



Dessiné et gravé par J.P. Le Bas.

Démocrite, sans fin te verra-t-on rêver
Et tracer à l'écart ton Monde imaginaire?
Va, ce n'est pas à l'homme à construire la terre;
Il est fait pour la cultiver.

By the Abbé [illegible]

HISTOIRE DU CIEL,

OÙ L'ON RECHERCHE

L'ORIGINE

DE L'IDOLATRIE,

ET LES MÉPRISES

DE LA PHILOSOPHIE,

Sur la formation des corps célestes, & de toute la nature.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.

Guillaume, Thomas, François [illegible] called Abbé [illegible]

A PARIS,

Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



PLAN DE CET OUVRAGE.

IL n'y a point de nation; il n'y a peut-être point d'homme sur la terre, qui en considérant la beauté du Ciel & la marche régulière des corps qui y roulent, n'ait désiré de savoir quels ont été les commencemens de cette structure, quelle est l'origine & la signification des noms qu'on donne à tous ces différens corps, en un mot d'être instruit de l'histoire du Ciel.

De tout tems, & par-tout, on a fait cette recherche: c'est la première réflexion de tout esprit qui pense: c'est le premier pas de la

curiosité. La plûpart des peuples célébres ont eu des philosophes qui se sont exercés sur ce sujèt : & les anciens poëtes pour rendre leurs chants plus agréables, ou par un début magnifique, ou par un épisode intéressant, étoient dans l'usage de mettre en œuvre la Cosmogonie (*a*).

Mais quelle que soit l'avidité avec laquelle on écoute d'abord ceux qui nous annoncent ce premier de tous les évènemens, les récits qu'ils nous en font ne méritent pas une égale créance. On les trouve peu d'accord entr'eux, souvent peu intelligibles, ou même en contradiction avec ce qu'on éprouve dans la nature. Il faut donc user de dis-

(*a*) *La formation du monde.* Voyez le premier livre des Métamorphoses, & les leçons attribuées à Atlas, à Anchise, & à Iopas dans le premier & le sixième livre de l'Enéide. Ovide & Virgile ne sont en cela que les imitateurs d'Hésiode & des autres Grecs copistes des Phéniciens.

cernement, & ſuivre dans l'étude de cette hiſtoire les régles du bon ſens, les moyens que la prudence employe tous les jours pour parvenir à la certitude des faits dont on veut être inſtruit.

Comme l'hiſtoire de la monarchie Françoiſe eſt la collection & l'examen de ce que nos prédéceſſeurs nous ont appris ſur l'origine & ſur les progrès de cette monarchie ; l'hiſtoire du Ciel eſt la collection & la diſcuſſion de ce que les hommes d'avant nous ont penſé ou appris de leurs peres ſur l'origine du ciel & ſur ſes rapports avec la terre.

Un ſage hiſtorien ne fait pas entrer dans le corps de ſon Ouvrage tous les mémoires qu'il a pu raſſembler. Il fait un choix. Tout ce qui ſe trouve frivole ou évidemment contraire aux faits connus ; tout ce qui eſt avancé ſans précaution ou deſtitué de témoignages

ſuffiſans, il le rejette, & ne fait uſage que de ce qui peut naturellement ſe lier, ſe faire goûter, & former une ſuite recevable. En entreprenant donc l'hiſtoire de la naiſſance des Cieux & de l'origine, ſoit des noms qu'on donne aux différentes parties de la ſphère céleſte, ſoit des influences qu'on leur attribue ; notre principale affaire eſt de ne mettre en œuvre que ce qu'ont penſé là-deſſus les eſprits les plus raiſonnables, ou les peuples les plus attentifs à conſerver la connoiſſance du paſſé. Quel uſage pourrions-nous faire des opinions bizarres qui partagent les autres nations ſur ce ſujèt ? Voudrions-nous recueillir ce qu'en ont imaginé les Charibes, les Groenlandois, ou les autres Sauvages, qu'une longue ſéparation du corps de la ſociété a dégradés & abatardis ? Nous nous en tiendrons donc au récit de ce qui a été cru & publié ſur l'ori-

gine du monde, & sur les puissances célestes, par ceux chez qui le fil de l'ancienne histoire a pu se conserver sans se rompre ; & qui ayant toujours fait un grand corps de nations unies entr'elles par les liens du commerce, ont pu s'entrecommuniquer & perpétuer jusqu'à nous quelques-unes des connoissances primitives.

Mais quelque soin qu'un historien prenne de ne s'attacher qu'à ce qui porte le caractère de la vérité ; il arrive souvent que la matière qu'il traite tienne à des fables si célébres & si accréditées, qu'il se voit contraint de s'y arrêter & de les suivre quelque tems, pour y démêler les traces de la vérité qu'il recherche. Par exemple, la plûpart de nos Historiens François ont débuté par nous faire regarder les Gaulois comme un peuple vaincu & asservi par les Francs, d'où * quelques-uns ont tiré des conséquences

*Hist. du gouvern. Franç. par M. le Comte de Boullainvilliers.

aussi imaginaires que cette conquête. Le savant & judicieux * Ecrivain, qui nous a donné l'histoire critique de l'établissement de la monarchie Françoise, n'a donc pu se dispenser, pour ruiner ces prétentions, de réfuter au long le début fabuleux qui en étoit l'unique fondement. Il nous indique les sources de ces contes dans les siécles postérieurs; & remontant aux monumens contemporains, il nous fait voir les Rois François étroitement unis aux Romains & aux Gaulois devenu Romains. Il nous montre ces Princes établis en deçà du Rhin long-tems avant Clovis, employés dans les plus beaux postes de la milice Romaine, & profitant peu-à-peu de la foiblesse des Empereurs pour devenir souverains de lieutenans qu'ils étoient: ce qui répand un jour admirable sur la diversité de nos loix & de nos coûtumes, uniquement pro-

* M. l'Abbé du Bos.

venue de ce que les Gaulois, aussi libres sous nos Rois que sous les Empereurs, étoient jugés selon leurs loix particulières, & les tribus Françoises selon les leurs.

La nécessité de commencer par renverser ou par débrouiller des fables pour établir la vérité, est le cas où je me trouve. Les hommes les plus célébres qui nous ont parlé de la formation du ciel & de la terre, ou de leurs rapports mutuels, sont les auteurs Payens, les Philosophes des différens âges, & les Ecrivains sacrés. Ce que nous en ont dit les Egyptiens, les Phéniciens, les Grecs, & les Romains est obscurci par des récits fabuleux & par des métamorphoses pleines d'absurdité. Quoiqu'ils ayent été les plus spirituels & les mieux policés de tous les peuples, ils se sont fait des idées si étranges sur le gouvernement des Cieux, & sur les puissances qui influent dans la

conſervation du genre humain, qu'il n'eſt pas beſoin de les combattre par des raiſonnemens : elles portent leur réfutation avec elles. Mais du fond même de ces affreuſes ténébres il eſt poſſible de faire ſortir la lumière. Au travers de tout ce fabuleux, je trouve un point de fait dont l'éclairciſſement nous apprend ce qui a donné naiſſance aux fables. Il en eſt le dénoûment. Ce premier point fixe eſt la ſignification des noms & des figures qui ont ſervi dans la plus haute antiquité à caractériſer le ſoleil, la lune, & les étoiles ſelon leurs différentes ſituations. Les uſages des anciens & l'inſpection de la nature nous aident à découvrir ce ſens, dont la connoiſſance nous laiſſe auſſi-tôt appercevoir l'énorme abus qu'on a fait des inſtitutions des premiers hommes, & mèt dans un aſſez grand jour l'origine de l'idolâtrie de nos pères.

Un autre fruit de cette recherche est de nous apprendre que la même méprise qui a peuplé le Ciel de divinités chimériques, a donné naissance à une multitude de fausses prétentions sur les influences des cieux, & à des erreurs qui tyrannisent encore la plûpart des esprits. Quand notre histoire du Ciel ne nous procureroit d'autre bien que celui d'appercevoir la méprise qui a précipité le genre humain dans un égarement qui en est l'opprobre, & dont les suites troublent encore le repos de la société; ce seroit sans doute un profit assez satisfaisant.

Mais il se trouve ici un avantage fort supérieur aux précédens: c'est de découvrir avec la naissance du ciel poëtique & des dieux du Paganisme, les vestiges sensibles de la vraie origine des choses, & d'y trouver une foule de témoignages perpétuellement rendus à

la vérité du récit de Moïſe. Je ſuis fort éloigné de vouloir chercher l'origine des fables dans l'abus que quelques nations auroient fait de l'Ecriture-ſainte ; puiſque l'Ecriture-ſainte eſt évidemment poſtérieure à la naiſſance de l'idolâtrie. Mais j'aime à retrouver dans l'hiſtoire de l'idolâtrie une conformité ſenſible avec les évènemens rapportés par l'Ecriture. Les monumens & la nature fourniſſent les preuves de cette hiſtoire ; & cette hiſtoire fournit les preuves de l'excellence de la révélation. Si je ne ſuis pas appellé à faire la démonſtration de l'Evangile, il m'eſt permis d'en eſſayer la préparation. Quelle gloire pour moi d'y avoir au moins diſpoſé quelques Lecteurs !

Après l'examen du Ciel, tel que les Poëtes nous l'ont décrit, & que les payens l'ont imaginé en altérant les inſtructions qu'ils avoient reçues de leurs pères, il eſt naturel

de passer à un Ciel en apparence plus raisonnablement construit, je veux dire à la naissance du soleil & des planétes, telle que les philosophes l'ont conçue. Si les égaremens des poëtes, ramenés à la première source de l'erreur, peuvent nous aider à reconnoître l'origine & la destination de la nature, apparemment les philosophes nous donneront à cet égard un grand surcroît de connoissance. Gardons-nous de nous en flatter. Ils se sont tous évanouis en des pensées ou dangereuses, ou inutiles, en voulant expliquer la formation de la terre & des cieux.

Croiroit-on qu'Aristote, Lucréce, Gassendi, Descartes, & bien d'autres grands génies ont construit le soleil, les planétes, & l'univers sur des fondemens aussi ruineux qu'avoient fait les poëtes; que leurs atômes, leur matière première, & leurs loix générales

productives de trois ou quatre élémens, principes si rebatus dans les écoles, & dont on fait tant de bruit dans les diverses manières de concevoir la formation du ciel & de la terre, sont toutes idées sans justesse, & en opposition avec l'expérience de tous les jours. Les noms de ces hommes célébres nous sont chers & respectables : mais la vérité nous l'est encore plus. Nous leur devons & nous leur donnons volontiers tous les éloges qu'exigent leur mérite & notre reconnoissance. Les uns nous ont rendu service comme astronomes ; les autres comme opticiens, ou géomètres, ou Logiciens, ou à d'autres titres. Tous nous ont encouragés par leur exemple, & nous ont enrichis de quelques découvertes particulières : mais la haute estime où nous les plaçons ne nous ôte pas la liberté d'appercevoir leurs méprises, d'autant plus dangereuses

qu'elles en imposent par des noms célébres.

La plus grande de ces méprises, celle cependant qui leur est presque commune à tous, est d'avoir pensé qu'une matière générale, & un mouvement général distribué dans cette matière, suffisoit pour rendre raison de la structure du monde, puisque ces deux points suffisoient, selon eux, pour le produire. L'expérience nous apprend le contraire, & elle nous fait voir que l'ordre général du monde, l'organisation des espéces, & la distinction de natures élémentaires telles que nous les connoissons, ont pour cause immédiate, non aucun mouvement, soit général, soit particulier qui n'y peuvent rien, mais un conseil & une volonté spéciale du Créateur, qui a ordonné chaque piéce, comme il a ordonné le tout.

En travaillant à éclaircir cette

queſtion, dont il n'eſt perſonne qui ne voye l'importance, nous ſommes fort éloignés de diſconvenir qu'il y ait des loix générales du choc, ou des régles de mouvement qui entretiennent le monde. Perſonne ne le nie, & on n'en peut pas douter. Ni Deſcartes, ni Malebranche, ni nos maîtres de philoſophie, ne nous ont induits en erreur en nous faiſant obſerver que la nature marchoit & ſe conſervoit par des régles ſimples & uniformes. Ces régles ſont auſſi réelles que fécondes, puiſqu'on en prévoit les effèts : & c'eſt parce qu'elles ſont certaines qu'elles ſont devenues l'objèt de pluſieurs ſciences très-utiles. Mais ces loix du mouvement qui ſervent à l'entretien du monde, ont-elles pu le former ? & ſuffit-il d'appercevoir quelques loix du mouvement, pour concevoir la ſtructure du monde ? Ramenons la queſtion à un point

plus précis. Dieu peut ſans doute, s'il le veut, créer un monde formé d'une pâte univerſelle, d'une matière uniforme qui ſoit la même dans tous les corps : comme tous les vaſes de fayance & de porcelaine du Japon, de la Chine, de Chantilli, de Saxe, & de Rouen ne ſont toujours que de la terre, ou de l'argile cuite ou à demi vitrifiée. Un monde conſtruit de cette ſorte n'eſt pas celui que nous connoiſſons. La lumière, l'or, & la terre n'ont rien de commun que les degrés métaphyſiques : c'eſt-à-dire, qu'ils n'ont rien de commun. Paſſons auſſi à qui le voudra, mais *ſans l'accorder* comme une vérité concevable, que Dieu puiſſe ſe repoſer du ſoin de former les eſpéces organiſées ſur des régles de mouvemens propres à produire ces eſpéces. S'il y a vingt mille ſortes de plantes & autant d'animaux; voilà quarante mille loix de mouvement

variées comme leurs effèts : puis il faudra multiplier ces quarante mille mouvemens par autant d'autres mouvemens subordonnés, qu'il y aura de différens vaisseaux dans chaque espéce, le même mouvement ne pouvant produire que les mêmes organes. C'est revenir aux volontés spéciales, & la grande physique ne veut que quelques loix très-simples & en petit nombre. Quel est donc le point d'où part la philosophie la plus moderne & d'où elle prétend déduire d'une façon intelligible la structure de notre monde & de ce qui s'y voit ? Laissons établir la question par le plus grand des philosophes : par Descartes.

Après avoir supposé une matière homogène ou uniforme dont Dieu remue les parcelles en les faisant pirouetter sur elles-mêmes & avancer continuellement en ligne droite, Descartes prétend *, qu'il en sortira un monde en tout

* *Traité de la lumière.*

ſemblable au nôtre, ſans que Dieu ait fait rien de plus que d'imprimer à la matière un mouvement de tourbillon ; ſans qu'il y mette aucun ordre, ni proportion. Or c'eſt cette poſſibilité ou cette fabrique d'un monde tel que le nôtre, éclos ou ſorti avec toutes ſes eſpéces générales & particulières, d'une matière uniforme miſe en mouvement ; que je crois auſſi contraire à la raiſon & à l'expérience, qu'elle eſt, de l'aveu même de Deſcartes, différente de la création révélée.

Au reſte, quoique dans l'œuvre des ſix jours les volontés & les commandemens du Créateur ſoient auſſi détaillés que les natures & les différentes organiſations, nous ne prenons point l'allarme, comme ſi les philoſophes en ſoutenant la produćtibilité de notre monde en vertu de trois ou quatre loix fort ſimples, pouvoient faire tort à la religion. Elle ne leur doit rien, & n'a rien

à craindre de leur part. Moins encore auroit-elle à craindre de la part de ceux qui l'ont toujours professée & sincèrement honorée. Ceci est une discussion toute humaine & purement philosophique, où il s'agit d'examiner ce que l'expérience nous insinue clairement sur l'origine du monde. Or ce qu'elle nous apprend me paroît contraire à la prétention de nos grands philosophes. Il n'étoit donc pas inutile de le remarquer: puisque cette prétention est le fondement de leur physique, & qu'il est très-raisonnable de nous épargner une étude qui n'aboutit à rien. Mais si l'expérience nous montre que le mouvement ne peut ni former des natures élémentaires, ni organiser des espéces; si l'expérience nous montre que la seule volonté de Dieu & non un mouvement général, en a pu être la cause immédiate, comme la révélation nous apprend

qu'elle l'a été de fait, cette question très-belle par elle-même devient plus intéressante par le concert des lumières tirées de l'expérience avec celles que nous fournit le Texte sacré. Une telle conformité peut guérir les préventions de ceux qui croyent le récit de Moïse incompatible avec la saine physique, & il se trouvera au contraire que la physique deviendra saine à mesure qu'elle se rapprochera de l'Ecriture sainte, puisqu'elle se rapprochera tout autant de la nature même. Mais en recueillant ce premier fruit de notre travail, nous ne portons aucune atteinte ni aux intentions, ni à la réputation des Auteurs Cartésiens, puisqu'ils déclarent tous de même que leur maître, que la façon dont ils conçoivent la possibilité de la création n'est point celle dont Dieu s'est réellement servi. On peut innocemment faire des romans philo-

ſophiques ; & quoiqu'il ſoit peut-être aſſez inutile d'exercer ſon eſprit ſur des poſſibilités prétendues, aſſurément nous n'y trouvons point de crimes : ainſi point de procès avec Deſcartes du côté de la religion.

Après l'avantage de trouver dans la nature des motifs toujours nouveaux de reſpecter l'Ecriture-ſainte, & de ſentir de plus en plus que Moïſe avoit été inſtruit à l'école de celui qui a créé le monde, nous trouvons ici à faire un autre bien, que nous n'avons pas cherché, il eſt vrai, mais qu'il n'eſt pas naturel de rejetter quand il ſe préſente : c'eſt de faire ſentir l'inutilité de la reſſource que les athées ont cru pouvoir trouver dans la doctrine de Deſcartes. Spinoſa & bien d'autres incrédules n'ont pas manqué pour étayer leur cauſe huée par-tout, & entièrement déſeſpérée, de ſaiſir cette partie du Car-

téſianiſme qui n'employe qu'une matière agitée pour en voir ſortir le monde ſans que Dieu s'en mêle en aucune ſorte. J'avoue que la diſtance qu'il y a entre Deſcartes & les athées eſt celle qui ſe trouve entre le ciel & la terre. Deſcartes attribue le mouvement à un moteur ſage & qui en a prévu les effèts. Les athées ne veulent point de moteur. Ils font ſortir d'un mouvement aveugle & avanturier l'ordre, la beauté, & la perſévérance. Ainſi quoiqu'une école prétende ſe faire honneur de quelques-unes des idées de l'autre, à Dieu ne plaiſe qu'on les confonde. Mais ſi cette partie du ſyſtême Cartéſien que les incrédules empruntent ſe trouve fauſſe ; s'il eſt faux qu'une matière générale, mûe en tourbillon par un moteur ſage, fourniſſe rien de ce que Deſcartes en attendoit ; à plus forte rai-

ſon, cette matière remuée à l'avanture ne livrera-t-elle aux incrédules rien de ce qu'ils en eſpèrent. Quand un furieux ſe ſaiſit de l'épée d'un homme ſage, on ne reproche pas à celui-ci l'uſage que l'autre en veut faire. Mais ſi cette épée ſe trouve émouſſée ou ſans pointe, celui à qui elle appartient, & qui l'avoit cru bonne, s'affligera-t-il de la voir ſans effèt? Non ſans doute: c'eſt plûtôt un ſujèt de joie pour lui.

On pourroit croire que mon reſpect pour l'Ecriture m'en fait alléguer ici l'autorité hors de ſaiſon dans une queſtion que j'avoue n'être point théologique. Mais autre choſe eſt de citer l'Ecriture pour établir ou pour éclaircir la phyſique, & c'eſt ce que je ne fais point; autre choſe d'employer l'hiſtoire & la phyſique expérimentale pour montrer l'excellence de l'Ecriture, & c'eſt ce

que

que je fais. Les incrédules, qui ne reconnoissent point ce tribunal, ne me reprocheront donc point de les y avoir cités. Je n'y appelle pas même les philosophes Chrétiens, puisqu'il s'agit d'une question de pure philosophie. Qui donc sera notre juge dans la matière que je traite? Sera-ce le raisonnement? c'est le moyen de plaider éternellement. Rapportons-nous-en à l'histoire & à l'expérience. Ne faisons aucun fonds sur nos propres idées: mais recueillons ce que nous avons appris là-dessus de nos peres & des plus grands philosophes, pour comparer le tout avec l'expérience & avec la doctrine de Moïse. Ces choses ne sont pas unies dans mon ouvrage par un lien de fantaisie. C'est l'ordre naturel qui les amène ici l'une à la suite de l'autre: & nous pouvons commodément

distribuer le tout en quatre parties, que nous nommerons *le Ciel poëtique*, *le Monde des philosophes*, *la Physique de Moïse*, *& les conséquences de l'histoire du Ciel.*

Sujèt du premier Livre.

Le premier se peut intituler la Théogonie, ou le Ciel Poëtique, parce qu'en y recherchant l'origine des noms qui ont été donnés aux étoiles & aux planétes dans la plus haute antiquité, nous découvrons l'énorme abus qu'on a fait de ces noms, & des inventions des premiers hommes. Par-là nous arrivons à l'origine sensible de l'idolâtrie & de ses suites funestes. Cette découverte, quoique très-intéressante, n'étoit pas notre objèt: mais elle nous y ramène. Elle suppose & démontre la religion des Patriarches, les coûtumes, & les évènemens rapportés dans l'Histoire-sainte. Ainsi elle nous

conduit à la vraie origine de tout : c'eſt où nous voulions parvenir.

Quelque éloigné qu'on doive être d'employer des citations ſans néceſſité, & de recourir de gayeté de cœur aux anciennes langues, il y auroit une fauſſe délicateſſe à ne vouloir pas faire uſage de quelques mots de la langue Hébraïque ou Phénicienne, quand ils ſont l'unique moyen de dévoiler la vérité qu'on cherche. Mais pour ne pas offenſer le Lecteur par une bigarrure d'Hébreu, de Grec, & de François, toûjours fort ennuyeuſe, on a éloigné & jetté dans les marges tous les anciens termes & les citations qui font preuve, en faveur des Lecteurs qui les ſouhaiteront.

Sujèt du ſecond Livre.

Le ſecond Livre eſt intitulé, la Coſmogonie, ou la formation des étoiles & des planétes

ſelon les idées des philoſophes ; parce qu'après l'expoſé de leurs opinions les plus célébres ſur l'origine réelle ou poſſible de tous les corps céleſtes, & ſur les prétendues influences que la terre en reçoit, on montre non ſeulement ce qui a donné lieu aux penſées, ſoit d'Epicure, ſoit de Deſcartes, & à toutes les autres ſtructures ſyſtématiques ; mais encore combien toutes ces prétendues poſſibilités ſont démenties par l'expérience. Il ſuit de là que ceux de qui nous eſpérions recevoir le plus de ſecours & de lumières ſur la plus belle de toutes les queſtions, ne nous ont rien appris à cet égard, & qu'il faut recourir à un meilleur maître.

Sujèt du troiſième Livre.

Le troiſième Livre ſera intitulé, la Phyſique de Moïſe, parce qu'on y fait voir que le bon ſens & l'expérience établiſſent

la création des corps, soit organisés, soit élémentaires, par des volontés spéciales, & de la manière que Moïse nous l'a rapportée.

Si nous donnons ici le nom de Physique au récit de Moïse, c'est parce que sur l'origine & sur le fond de la nature notre science ne va pas plus loin que son récit, & qu'il a sur les autres philosophes l'avantage inestimable de nous instruire des grandes vûes du Créateur, que la physique profane a toûjours négligées ou obscurcies.

Sujèt du quatrième Livre.

Le résultat de ce parallele de la Physique sacrée avec la profane est de connoître plus exactement la portée de la science humaine, & de la ramener à sa mesure, comme aussi à son véritable objèt, par l'étude des choses de pratique, & par le retranchement de tout ce qui

nous égare, ou de ce qui nous passe. C'est tout le but de cette histoire.

La plûpart des remarques dont elle est composée, se sont présentées à la suite de l'histoire de la Physique par laquelle j'ai fini le quatrième tome du Spectacle de la Nature. Mais ces remarques m'ont paru devoir être mises à part pour ne point gêner ceux à qui elles peuvent convenir, par la nécessité d'achetter l'ouvrage entier. Il faut toûjours aller à la décharge du Public : & peut être ces remarques, étant renfermées dans un ou deux petits volumes, seront-elles de quelque utilité aux jeunes gens qui étudient les lettres humaines & la philosophie. Elles pourront leur être utiles dans les humanités, en essayant de leur démasquer ces personnages fabuleux dont ils enten-

dent si souvent parler. Elles pourront être de service pour les jeunes philosophes, en leur montrant que dans cette Physique générale, qui a tant fait de bruit dans le monde, il y a très-peu à gagner du côté de la science, & encore moins du côté de la religion.

J'ai porté plus loin mes espérances. Je me suis figuré, peut-être avec trop de présomption, que ce petit essai pourroit être de quelque utilité à ceux-mêmes qui enseignent. Je m'estimerois heureux d'avoir aidé leur travail par quelques vûes, qu'ils pussent ensuite faire valoir & proportionner au besoin de leurs éléves. Il arrive souvent que les Maîtres, avec beaucoup de bonne volonté & de pénétration, manquent de loisir pour entreprendre des recherches un peu longues. Parmi ceux qui ensei-

gnent les humanités, on remarque ordinairement, qu'à proportion qu'ils ont l'esprit juste & solide, ils se croyent à plaindre d'employer une longue suite d'années à manier des fables, presque toûjours absurdes ou scandaleuses, sans être dédommagés de l'ennui de ces contes ridicules, par la satisfaction d'en pouvoir au moins démêler l'origine. Je rapporte ici toutes les branches de l'idolâtrie à une seule & même racine. Je tâche de faire voir que la même méprise a donné naissance aux dieux, aux déesses, aux métamorphoses, aux augures, & aux oracles. Les fables ramenées de cette sorte à leur juste valeur amuseront sans danger, & les Maîtres pourront s'accommoder d'un principe qui est assez simple pour être saisi des enfans mêmes.

Le principal fruit que j'aurois

à cœur de recueillir de mon travail, ſeroit de faciliter l'étude de la nature, & même celle de la religion en bornant cette étude au poſſible & au néceſſaire, qui ſont encore l'un & l'autre d'une aſſez grande étendue. Meſſieurs les Profeſſeurs de philoſophie ſe croyent communément dans l'obligation de faire choix d'un ſyſtême de phyſique. Ce n'eſt pas pour eux une petite affaire que celle de comparer les différens plans de l'architecture univerſelle, & d'opter pour l'un, après s'être convaincus de l'inſuffiſance des autres. Je voudrois leur avoir épargné une diſcuſſion auſſi inutile que pénible, en leur faiſant voir que la plûpart des choſes naturelles ſont des myſtères impénétrables à notre raiſon comme les vérités révélées; qu'il nous doit ſuffire que les unes

& les autres nous ſoient bien atteſtées ; qu'il eſt infiniment déraiſonnable de vouloir les approfondir, ou les concilier, & les unir géométriquement par la prétendue évidence de nos lumières, tandis que Dieu nous en cache le fond, & ne nous en montre à deſſein que l'exiſtence & l'uſage ; qu'enfin c'eſt l'uſage prudent de toute la nature qui eſt notre véritable phyſique. Communément ce qu'on appelle phyſique générale n'eſt qu'une métaphyſique contentieuſe qui nous donne des idées abſtraites, ou des dénominations extérieures pour des choſes réellement exiſtantes. Ou bien c'eſt une géométrie renforcée, qui nous donne des meſures & des rapports pour la connoiſſance du fond ; mais qui ne nous apprend pas davantage la nature des êtres, que l'arpentage après avoir toiſé

nos terres ne nous inſtruit de la nature de l'argile ou du limon. Ou bien enfin c'eſt une ſuppoſition purement romaneſque, & qui explique les effèts par des cauſes qu'on imagine, mais qu'on ne peut juſtifier. Il n'y a d'une autre part ni préſomption, ni danger à ramener, tant qu'on peut, les bons eſprits à l'expérimental, & à tourner leur raiſon vers l'uſuel. Ils n'en ſeront que plus dociles à la religion, & de meilleur ſervice dans le monde.

Si je n'ai pas répondu, par un ouvrage ſéparé, aux diverſes critiques qui ont été faites de l'Hiſtoire du Ciel, ce n'eſt ni mépris, ni inſenſibilité. Je les regarde au contraire comme des avis qu'on me donne & dont je dois être reconnoiſſant, puiſqu'ils m'aident à rectifier mon travail. Mais au lieu de fatiguer le Public

par des disputes assujetties à l'ordre des objections, & par des redites inévitables ; j'ai cru qu'il suffiroit dans cette nouvelle édition de réformer ou d'éclaircir ce qui s'est trouvé digne de répréhension.

Comme cependant c'est une justice dûe à ceux qui ont acheté la première, de faire en sorte qu'elle leur suffise, je crois m'acquitter envers eux par un court supplément (*a*), dans lequel j'ai réuni & resserré les éclaircissemens nécessaires. Je n'y perds point de vûe, non plus que dans cette édition, ce qu'on m'a objecté. Mais j'ai traité le tout sans parler d'attaques ni d'adversaires, parce que des avis ne sont point des attaques, & que des moniteurs, la plûpart pleins de politesse, ne sont point des ad-

(*a*) Révision de l'Histoire du Ciel chez la veuve Etienne, rue S. Jacques, à la Vertu.

verſaires. Cette méthode eſt plus abrégée que ne le ſont des réponſes perſonnelles ; & le Lecteur pacifique s'en accommodera peut-être mieux que du ton d'apologie ou de controverſe.



ORDRE DES PLANCHES.

Elles sont toutes dans le Tome premier.

Toutes ces figures sont tirées des monumens de l'antiquité.

On a marqué d'une *M* toutes celles qu'on trou-

ve dans l'Antiquité expliquée de D. Bernard de Montfaucon; d'un *C* toutes celles qu'on a prises dans *le imagini de i Dei de gli antichi*, que Vicenzo Cartari a recueillies sur-tout de Pausanias, &c. d'un *V* celles qui se voyent sur le vase d'agate de S. Denys; d'un *T* celles qui sont tirées de la table d'Isis, donnée au Public par Pignorius.



EXPLICATION
DU FRONTISPICE.

IL repréfente Démocrite qui s'eft retiré dans les tombeaux d'Abdère fa patrie, & qui renonce aux occupations de la fociété, pour méditer, fans diftraction, fur la ftructure du monde qu'il croit s'être formé par la réfidence & par le concours de petites piéces préexiftantes qu'il lui plaît d'appeller Atômes. Un Bourgeois vient placer auprès du Philofophe une ardoife fur laquelle il a écrit ce vers :

οὐ μὲν δημιουργεῖν ἄνθρωπον, ἀλλὰ γεωργεῖν.

L'homme n'eft point fait pour conftruire la terre, mais pour la cultiver.

Les laboureurs & les paffans, qui lifent ou qui entendent lire cette épigramme, fe moquent du Philofophe. L'un hauffe les épaules : l'autre éclatte de rire : tous fentent que nous avons reçu affez d'intelligence pour régles notre travail & nos mœurs ; mais que nous ne pouvons rien comprendre dans ce qui n'a pas été confié à nos foins. C'eft la conclufion de tout cet ouvrage.

HISTOIRE

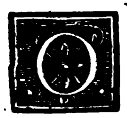


HISTOIRE DU CIEL,

CONSIDÉRÉ SELON LES IDÉES DES POËTES, DES PHILOSOPHES, ET DE MOÏSE.

LIVRE PREMIER.

LE CIEL POËTIQUE.



N dit ordinairement que l'astronomie a emprunté du Paganisme les noms d'Hommes, de Femmes, d'Animaux, ou d'autres objèts terrestres qu'on donne aux signes du Zodiaque, aux Planétes, & aux autres corps qui roulent dans le ciel. Les savans

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

ont cherché & cru trouver dans l'antiquité une partie des tems, des lieux, des personnes, & des circonstances auxquelles ces noms pourroient être rapportés. Ils ont recueilli divers traits de ressemblance qui se trouvent entre les métamorphoses des Poëtes, & certains évènemens de l'Histoire tant sacrée que profane. Presque tous ont cru nous avoir ramenés aux vrais commencemens de l'idolâtrie, en nous faisant remarquer dans l'histoire plusieurs personnages que la flatterie avoit divinisés de leur vivant, ou que la reconnoissance avoit placés dans les astres après leur mort. Le travail de ces savans est très-utile, & leurs remarques sont souvent bien fondées, puisqu'il est réel qu'avec le tems il s'est mêlé dans les fables & dans les dénominations des corps célèstes plusieurs noms d'hommes, & des traits tirés de l'histoire. Mais il reste encore à nous faire connoître quel est le premier pas qui a conduit nos pères à l'idolâtrie, & par quel dégré la raison humaine s'est pervertie au point d'adorer tantôt des hommes morts, après leur avoir assigné pour demeure le soleil, la lune & les étoiles ; tantôt des figures monstrueuses ou composées de piéces qui n'ont naturellement aucune liaison.

La première origine du mal, la vraie source de l'idolâtrie & de toute superstition, est l'abus du langage de l'astronomie & des figures de l'Ecriture ancienne; *abus* introduit par une cupidité aveugle, & par un amour démesuré des biens de la terre. LE CIEL POETIQUE.

Ce n'est point l'idolâtrie qui a livré à l'astronomie les noms que celle-ci employe : mais c'est l'astronomie, ou la connoissance des besoins de l'homme par l'inspection du Ciel, qui a inventé les noms, les caractères, & les figures que la cupidité & l'ignorance ont convertis en autant de puissances dignes de respect ou de crainte. En un mot, le Ciel des Poëtes ou le premier fond de toute la Mythologie Payenne n'est dans son origine qu'une écriture très-innocente, mais prise grossièrement & dans le sens qu'elle présentoit à l'œil, au lieu d'être prise dans le sens qu'elle étoit destinée à présenter à l'esprit.

L'histoire de ce désordre doit donc nécessairement embrasser deux objèts tout différens : je veux dire, l'institution des noms & des figures qu'on a par la suite honorées comme des dieux; & en second lieu, la méprise par laquelle on s'est porté à leur attribuer la divinité & un culte Division de la première partie.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

religieux. Des deux parties de cette histoire de l'idolâtrie, l'une ne contient que les premiers réglemens & la police innocente que le besoin introduisit après le déluge dans la société ; l'autre, à la vérité, couvre de honte la raison humaine : mais elle nous intéresse infiniment ; soit parce qu'elle remédie à bien des erreurs populaires ; soit parce qu'elle nous prouve sensiblement que l'esprit de l'homme ne fait que s'égarer, quand la cupidité le domine, & qu'il abandonne la simplicité de la révélation, ou qu'il en néglige les instructions salutaires.

CHAPITRE PREMIER.

De l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du Ciel.

NOUS ne pouvons juger sainement de l'origine des noms que l'antiquité a donnés aux différentes parties du Ciel & de toute la nature, qu'autant que nous savons de quelles idées ils s'occupoient, & quels étoient les intérêts qui les pouvoient remuer. Commençons donc par faire la recherche de leurs principales

coutumes, & des monumens qui nous viennent d'eux, pour en tirer la vérité & les origines que nous voulons connoître. LES USAGES UNIVERSELS.

I.

L'origine des usages communs à toutes les Nations.

On s'est quelquefois étonné de la conformité qui se trouve en plusieurs points entre les pratiques du peuple de Dieu, & celles des nations livrées à la plus grossière idolâtrie.

Les Hébreux, comme tous les autres peuples, étoient dans l'usage de s'assembler pour louer Dieu dans un endroit distingué & choisi ; d'y offrir à Dieu le pain, le sel, les fruits de la terre, & les élémens ordinaires de la vie, ou de l'en remercier publiquement ; de sacrifier des victimes ; de manger en commun ce qui avoit été offert au Seigneur ; & de joindre à l'action de graces le chant & le son des instrumens.

C'étoit encore une pratique commune aux Hébreux & à tous les peuples d'ensévelir les morts, de les traiter avec honneur, & de s'assembler auprès de leurs tombeaux à certains jours pour y louer Dieu. Par la suite nous aurons lieu de remarquer d'autres usages également universels.

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

Pour rendre raiſon d'une telle reſſemblance de coûtumes entre le peuple de Dieu & les idolâtres, la plûpart des ſavans diſent que les fauſſes religions n'ont fait que copier la véritable, & ils ſe croyent autoriſés par la conformité de quelques traits de la fable avec l'Hiſtoire ſainte, à ſoutenir que les Payens ont eu communication des ſaintes Ecritures, ou ont fréquenté & imité les Hébreux.

Chronic. Canon.

D'autres ſavans, & entr'autres le Chevalier Marsham dans ſa *Régle des tems*, ont donné dans un excès tout oppoſé. Sentant d'une part combien les Hébreux ont été inconnus & ſéparés des autres nations, combien haïs de celles qui les connoiſſoient, & par conſéquent peu propres à leur ſervir de modéles; trouvant d'ailleurs par une foule de preuves évidentes que les ſacrifices, le cérémonial, & les objèts mêmes de l'idolâtrie ſont antérieurs à Moïſe & aux Ecritures ſaintes; ils ont inſinué ou même enſeigné ouvertement, que les loix & les cérémonies des Hébreux étoient une imitation des coûtumes de l'Egypte & des peuples voiſins, ramenées au culte d'un ſeul Dieu.

Mais ce ſentiment qui ne tend qu'à ruiner toute révélation, n'eſt pas moins faux que le premier; puiſque Moïſe ne recom-

mande rien tant aux Hébreux que d'éviter la fréquentation & les uſages des peuples voiſins. La plûpart de ſes loix ſont même une condamnation expreſſe & détaillée des pratiques ſuperſtitieuſes qui avoient cours en Egypte, en Arabie, ou en Phénicie. D'ailleurs Moïſe ſuppoſe comme une choſe univerſellement connue de ſon tems, que le culte d'un ſeul Dieu ſubſiſtoit avant lui avec l'uſage des offrandes & l'immolation des victimes à Salem, à Berſabée, à Gerara, à Hébron, dans le païs de Madian, & bien ailleurs. C'eſt donc une prétention pitoyable de croire Moïſe auteur de ce culte, ou ſimple réformateur de la religion Egyptienne. Ainſi il nous reſte toujours à chercher d'où peut venir la reſſemblance des pratiques entre des religions incompatibles. Voici le dénoûment.

LES USAGES UNIVERSELS.

V. Maimonid. dux dubitantium, & Guilelm. Pariſienſis de Legib.

Ni les Hébreux n'ont reçu des Payens, ni les Payens n'ont pris des Hébreux les coutumes qui leur ſont communes : mais les uns & les autres ſe reſſemblent en quelques points, parce qu'ils ont conſervé pluſieurs uſages innocens qui leur venoient de la plus haute antiquité, & de la famille de Noé, de laquelle les uns & les autres ſont ſortis.

Moïſe a fixé & preſcrit tout l'ordre des ſacrifices. Il défend en détail telle & telle

ORIGINE DU CIEL POETIQUE.

pratiques, parce que c'étoient autant de ſuperſtitions, & d'abominations uſitées parmi les peuples voiſins. Il interdit ſévèrement une coûtume alors univerſelle & très-innocente en elle-même, qui étoit d'aller adorer, même le vrai Dieu, ſur les lieux élevés; pour couper pié par cette précaution à tout culte arbitraire, à toute ſuperſtition, & aux fêtes licentieuſes qui s'étoient introduites & multipliées partout. Mais le fond des cérémonies qu'il régla ſur les beſoins du peuple Hébreu n'étoit pas nouveau, & ce n'eſt point du tout la religion des Egyptiens qui lui ſervit de modéle. Nous voyons Noé au ſortir de l'Arche offrir un ſacrifice de reconnoiſſance, ſuivant l'uſage qu'il avoit ſans doute vû pratiquer dès avant le déluge, & qui remonte juſqu'aux ſacrifices d'Abel. Nous voyons les Patriarches long-tems avant Moïſe, & hors de l'Egypte, enterrer leurs morts d'une façon honorable. Jacob long-tems avant Moïſe, & ſans avoir connoiſſance des uſages de l'Egypte, témoigne ſa reconnoiſſance d'une révélation dont Dieu l'a favoriſé, en poſant une pierre ſur le lieu où elle lui avoit été faite, & en verſant de l'huile ſur cette pierre: eſpéce de conſécration qu'il ne s'aviſa point d'imaginer ſur le champ;

mais que la piété pratiquoit communément dans les endroits où l'on avoit reçu quelque grace singulière. Ainsi la prière publique, les offrandes, les consécrations, les libations, les sacrifices, le repas commun, le chant, les honneurs rendus aux morts, & d'autres pratiques dont nous aurons lieu de parler par la suite, se trouvent parmi les Hébreux avant Moïse, & chez des peuples qui n'ont jamais entendu parler de lui, parce qu'elles proviennent sensiblement des pères communs du genre humain; & bien loin que cette conformité d'usages favorise en rien l'inclination assez marquée du Chevalier Marsham à ébranler les fondemens de la révélation; elle ne fait que mieux appercevoir la fausseté des raisonnemens formés par l'irreligion. Elle prouve à tous les cœurs droits l'excellence de l'Ecriture-sainte, qui nous ramène sans apprèt à la vraie origine de toutes choses, en nous montrant dans la réunion de toutes les nations en une seule famille primitive, la raison véritable de la ressemblance de leurs pratiques de religion, malgré la jalousie mutuelle qui se trouve entr'elles quand elles sont voisines, & malgré l'ignorance où elles sont les unes de ce qui se passe chez les autres quand elles sont éloignées.

LES USAGES UNIVERSELS.

LE CIEL POETIQUE.

II.

Les Néoménies.

La néoménie, ou l'assemblée des peuples pour louer Dieu au retour de chaque nouvelle lune, est encore une pratique aussi universelle que les précédentes [a]. On a un assez bon nombre de preuves [b] qui concourent à faire voir que la raison naturelle pour laquelle la vie des hommes d'avant le déluge étoit beaucoup plus longue que la nôtre, venoit de ce que le soleil ne quittant point alors l'équateur, c'étoit une suite nécessaire que la température d'air fût uniforme, & la fécondité de la terre non-interrompue.

Il est vrai que les plus grands astronomes & des savans même qui montroient peu de religion, ont souvent admiré la profonde sagesse qui a incliné l'axe de la terre de 23 dégrés sur le plan de son orbite, d'où devoit suivre l'alternative des saisons, & l'inégalité des jours. Mais la grande merveille de cette disposition est de l'avoir réglée sur les besoins de l'homme : car la terre est pour l'habitant. S'il devient criminel, s'il faut le punir, & l'exercer en le tenant sans cesse dans l'agitation & dans la peine par une multitude de besoins, rien de si bien proportionné

a *Voyez en la preuve, Spect. de la Nature, tom. 4. part. 2. Entr. I.*

b *Voyez la lettre qui finit le tome troisième.*

à cet effèt que l'ordre présent de la nature. Mais s'il est innocent, comme il l'étoit dans sa création, Dieu le mettra-t-il d'abord à nud & sans défense sous un soleil ardent, sous les coups de la grêle, & sous la vicissitude continuelle des vents chauds, des grandes pluyes, & de la bise tranchante ? Non sans doute, & pour le faire vivre long-tems, il préparera dans la nature même les causes d'une longue vie. Tel est l'ordre commun de sa conduite qu'il mèt en œuvre des agents naturels, même pour opérer des effèts extraordinaires & des miracles passagers. Il envoye un grand vent, quand il veut sécher le fond de la mer rouge. Il se sert d'un vent d'orient pour apporter, ou pour faire éclore par un juste degré de chaleur les armées de sauterelles dont il veut couvrir l'Egypte, & il fait ensuite partir un vent d'occident pour les précipiter dans le golphe Arabique. A plus forte raison employe-t-il des agents naturels pour opérer sur la terre des effèts universels & constans. Si donc il veut mettre la distance de plus de neuf siécles entre le péché d'Adam & la mort qui en devoit être la punition, il n'employera pas pour produire une si longue vie, l'inégalité & l'intempérie des saisons ou l'ordre présent de la nature par lequel il resserre la durée

LES USAGES UNIVERSELS.

de cette vie à moins d'un siécle. Ainsi quoique le premier homme aussi-tôt après sa chûte, ait été privé de l'usage des plantes salutaires qui étoient réservées aux jours de son innocence ; avec la longue vie Dieu lui conserva la disposition de la nature qui en étoit la cause.

Il est croyable, par exemple, que la surface de la mer occupoit alors moins d'espace qu'aujourd'hui, & qu'il y en avoit une grande partie qui étoit enfoncée sous la terre, afin que les hommes ayant à se multiplier extrêmement dans la durée de neuf & dix siécles, leur séjour fût assez fertile pour les nourrir & assez spacieux pour les contenir. Il est croyable que la disposition du ciel sous lequel Dieu avoit d'abord placé l'homme sans habit comme sans désordre, consistoit à ne l'incommoder ni par les injures de l'air, ni par les météores terribles qui sont la suite nécessaire de l'inclinaison de l'axe de la terre sur le plan de son cercle annuel. Elle présentoit donc continuellement son équateur au soleil. Cet ordre qui est celui qu'on remarque dans la planéte de Jupiter, convenoit au premier plan du Créateur, dont le péché de l'homme n'a point d'abord arrêté tous les effèts. Le soleil toujours également distant des deux poles donnoit par

toute terre un jour de douze heures & une nuit de douze heures. La dilatation d'air qui accompagneroit toutes nos aurores d'un agréable zéphyr, si elle n'étoit traversée par d'autres vents accidentels, dévançoit infailliblement l'ancienne aurore. La chaleur comprimée & repoussée par l'air froid des poles en ramenoit en tout tems des vents alisés & uniformes. L'air étant sans secousses étoit aussi sans nuées & sans orages. Une rosée infaillible fournissoit dans les plaines le rafraîchissement aux plantes; & plus abondamment épaissie dans les bassins des montagnes, elle remplissoit sans variation les réservoirs des fontaines & les lits des rivières, comme aujourd'hui les brouillards qui couronnent le sommèt du Pic s'épaississent & se filtrent dans l'intérieur de la montagne de manière à fournir des fontaines & des courants perpétuels à toute l'île de Téneriffe sans le secours d'aucune* pluye. Dans des jours de sept & huit heures au plus, tels que nous les avons en hyver, & lorsque le soleil est à 20 & 23 dégrés par-delà l'équateur, nous ne laissons pas sous les 50 & 55 dégrés de latitude septentrionale de voir nos arbres couverts de fleurs dès le mois de Janvier quand les vents froids ne souflent point. Lorsque le soleil

LES USAGES UNIVERSELS.

* *Act. Lips.* 1691 : 98. & *Boerhav. chem. de aëre.*

LE CIEL POETIQUE.

rouloit perpétuellement ſous l'équateur & dans des jours de douze heures, il devoit régner un printems continuel. Ce printems devoit s'étendre juſqu'au-delà des cercles polaires, & le froid aigu être relegué vers les poles.

Cette diſpoſition de la mer & du ciel n'eſt ju qu'à préſent qu'une conjecture : mais cette conjecture ſi conforme aux premières vûes du Créateur, prend l'apparence d'une vérité quand elle eſt aidée par le concours des témoignages que nous trouvons dans la nature & dans l'Ecriture ſainte. Que nous apprend la nature ? 1°. Que la mer a autrefois couvert la plûpart des terrains que nous habitons à préſent, 2°. Que le baſſin e la mer a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a eû un bouleverſement ou un changement univerſel dans notre globe. La première vérité eſt atteſtée par les grandes couches de coquillages qui ſe trouvent par tout, & qui ne pouvant nager n'ont pû être miſes les unes ſur les autres que ſucceſſivement & par voie de génération, comme on les trouve à préſent dans la mer ; d'où il ſuit que la mer étoit autrefois où nous ſommes. La ſeconde vérité ſe démontre par l'immobilité de la mer d'apréſent qui n'a en rien changé ſa ſituation depuis quatre

LES USAGES UNIVERSELS.

mille ans, & par les restes de l'ancienne mer qu'on trouve de toute part sur nos demeures, communément sans mélange d'aucunes matières qui aient servi de meubles ou de logement aux premiers hommes; d'où il suit que le bassin de la mer a été déplacé tout d'un coup, & qu'il y a eû dans notre globe une tourmente, ou une fracture universelle, qui a élevé divers terrains & qui en a enfoncé d'autres.

Là-dessus que nous apprend l'histoire? 1°. Que pour punir la malignité du genre humain par un déluge universel, les digues de l'abîme furent rompues; 2°. Qu'après le déluge Dieu montra l'arc-en-ciel(*a*) comme une nouveauté capable de servir de signe & de garantie de la promesse qu'il fit alors de ne plus envoyer de déluge sur la terre; 3°. Que la vie de ceux qui naquirent après le déluge fut de beaucoup abrégée.

Dieu qui a donné à chaque espéce son être, sa forme, & sa place, par autant de volontés spéciales, a cependant établi un ordre de mouvemens & de loix générales pour perpétuer les mêmes effêts.

Si donc il a changé le tempérament & la vie de l'homme, on ne peut douter qu'il n'ait changé la disposition de son séjour & l'ordre de la nature dont ce tem-

(*a*) Iris, de ירה *Irah*, enseigner.

LE CIEL POETIQUE. pérament eſt l'effêt. Ce changement ſe trouve effectivement atteſté par les crévaſſes des dehors de la terre & par le déplacement ſubit de la mer qui a quitté ſon ancien lit pour couvrir d'autres terrains. La qualité de ce changement ſe trouve éclaircie par la nouveauté de l'Iris. Ce bel arc ne peut être une nouveauté, que les pluyes dont il eſt la ſuite ne ſoient nouvelles. Si les pluyes étoient inconnues avant le déluge, les vents orageux & accidentels qui les cauſent étoient auſſi inconnus. Il ne régnoit donc alors que des vents aliſés & conſtans. Il n'y avoit donc point d'alternative de chaud & de froid. Le ſoleil ne quittoit donc point l'équateur, & notre conjecture devient une hiſtoire.

Dans l'ancien monde, le ſoleil régloit l'année comme à préſent, & en fixoit tant les progrès que les bornes, en paſſant d'une conſtellation ſous une autre. Mais ni le lieu de ſon lever & de ſon coucher, ni la durée des jours ne varioient en aucun tems. C'étoit la lune qui par la diverſité de ſes phaſes régloit les aſſemblées de religion, & les affaires de la ſociété. Après le dernier croiſſant, & lorſque la lune en conjonction avoit ceſſé de paroître, les peuples montoient ſur un lieu élevé pour en mieux appercevoir la nouvelle phaſe, après quoi l'on ſacrifioit.

La famille de Noé, qui a perpétué les sacrifices d'avant le déluge, communiqua aussi à ses descendans l'usage de les célébrer régulièrement à la nouvelle lune. Cette coûtume étoit par cette raison la même chez les Hébreux & chez tous les peuples de la terre. En seroit-il de même des noms que les peuples les plus célébres donnent depuis un tems immémorial aux différentes parties du ciel? ou si l'institution de ces noms est évidemment postérieure au déluge, n'est-il pas fort croyable qu'étant commune à la plûpart des anciennes nations policées, elle provient de la famille de Noé, & que ce sont les premiers habitans de Chaldée qui avant leur dispersion ont donné aux maisons du soleil les noms qu'elles portent? Essayons d'en découvrir les raisons, l'origine, & la datte même, s'il est possible.

LES USAGES UNIVERSELS.

III.

L'invention du Zodiaque.

Un des plus savans hommes de l'antiquité * en nous faisant appercevoir les raisons naturelles qui ont fait donner aux constellations de l'écreviſſe & du capricorne, les noms qu'elles portent, nous a dévoilé, sans y penser, les vraies raisons qui ont réglé le choix des noms qu'on a donnés aux autres.

* *Macrobe, Saturnal. lib.* 1. c. 17.

LE CIEL POETIQUE.

» Voici, dit-il, les motifs qui ont fait » donner aux deux signes, que nous ap- » pellons les portes ou les barrières de la » course du soleil, les noms d'écrevisse » & de chévre sauvage. L'écrevisse est un » animal qui marche à reculons & obli- » quement : de même le soleil parvenu » dans ce signe commence à rétrograder, » & à descendre obliquement. Quant à la » chévre, sa méthode de paître est de » monter toujours, & de gagner les hau- » teurs tout en broutant. De même le » soleil arrivé au capricorne commence à » quitter le point le plus bas de sa course » pour revenir au plus élevé.

Si les deux constellations sous lesquelles le soleil se trouve aux deux solstices n'ont reçu ces noms que pour désigner par un mot ou par un rapport de ressemblance ce qui se passe alors dans la nature, on est raisonnablement porté à croire que les autres signes du Zodiaque ont reçu des noms également propres à caractériser de mois en mois ce qui arrive sur la terre dans les divers déplacemens du soleil le long de l'année. Commençons par ceux du printems.

Les Orientaux, suivant la remarque de M. Hyde dans son traité de la Religion des Perses, n'ont point connu les gemeaux

ou les deux frères Castor & Pollux, dont les Grecs ont fait le troisième des signes du Zodiaque. Ce qui est confirmé par le rapport d'Hérodote *, qui nous apprend que les Egyptiens ne connoissoient pas les Dioscures ou les noms de ces deux frères. C'étoient deux chevreaux qui occupoient cette place dans l'ancienne sphère ou dans le zodiaque des premiers tems. Pourquoi donc donna-t-on les noms du Bélier, du Taureau, & des deux Chevreaux aux trois astérismes que le soleil parcourt au printems ?

LES USAGES UNIVERSELS.

* In Euterpe, num. 48.

C'est un trait de la profonde Sagesse qui veille sur les besoins de l'homme, que pour faciliter la multiplication des troupeaux dont il tire sa principale subsistance, les mères se trouvent communément pleines sur la fin de l'automne. Par cette précaution le repos de l'hyver est utile à la mère & au petit. Si elle mèt bas durant la froide saison, le petit se tient chaudement sous sa mère. Il se dénoue ensuite à l'aide du printems, & ses membres délicats se fortifient contre les chaleurs. Les premiers venus sont les agneaux. Ensuite naissent les veaux. Les chevreaux viennent assez ordinairement les derniers. Par ce moyen les agneaux déja forts peuvent suivre le bélier aux champs dès le com-

mencement des beaux jours. Les veaux & les chevreaux prennent l'air à leur tour, & grossissent le troupeau. On s'apperçoit sans peine que l'antiquité a désigné le passage du soleil sous les trois constellations du printems, en leur donnant les noms des trois animaux, dont il paroît successivement de nouvelles troupes tout le long du printems ; & qui pouvant se trafiquer, commencent à faire les richesses de la société. Si on a mis deux chevreaux, au lieu d'un, parmi les signes printanniers ; c'est parce que la chévre produit communément deux petits plûtôt qu'un, & a reçu pour suffire à leur nourriture une abondance de lait proportionnée à sa fécondité.

La furie du lion pouvoit assez bien marquer celle du soleil lorsqu'il abandonne le cancer. La fille qui paroît à la suite du lion portant une poignée d'épics exprime fort naturellement la coupe des moissons qu'on acheve alors de mettre bas (*a*).

(*a*) On n'a garde de fier le blé avant qu'il rougisse.
Rubicunda Ceres medio succinditur æstu.
Le nom d'Erigone que porte cette fille est très-bien d'accord avec l'épi qu'on lui mèt à la main. Ce nom signifioit en Orient *la couleur rouge.* [illegible] *Ergoné.* Dan. 5 : 7. C'est donc le tems de la moisson que les anciens ont voulu marquer par la vierge, ou par un *épi rougissant*, qu'ils mettent dans la main d'une jeune moissonneuse.

Il n'étoit pas poſſible de mieux marquer l'égalité des jours & des nuits, qu'amène le ſoleil parvenu à l'équinoxe, qu'en donnant aux étoiles ſous leſquelles il ſe trouve alors le nom de la balance. Dans la ſphère des Grecs, c'étoient les pattes ou les pinces du Scorpion qui donnoient leur nom * à cette partie du ciel que nous appellons la Balance. Il eſt croyable que l'Occident ſous les premiers Empereurs Romains prit la coûtume de donner le nom de Balance à l'équinoxe d'autonne pour ſe conformer à la pratique des Orientaux, dans les anciens monumens deſquels la balance ſe trouve auſſi fréquemment que les autres ſignes du zodiaque.

LES USAGES UNIVERSELS.

* *Chelæ*

Les maladies d'autonne, lors de la retraite du ſoleil, ont été caractériſées par le ſcorpion qui traîne après lui ſon dard & ſon venin. La chaſſe que les anciens donnoient aux bêtes féroces à la chûte des feuilles, ne pouvoit être mieux marquée que par un homme armé d'une fléche ou d'une maſſue. Le verſeau a un rapport ſenſible aux pluyes d'hyver: & les poiſſons liés, ou pris au filèt, marquoient la pêche qui eſt excellente aux approches du printems.

Seroit-il poſſible après cette explication ſi ſimple de l'origine des douze ſignes

LE CIEL POETIQUE. céleſtes, de conjecturer vers quel tems l'uſage de ces noms a commencé ? L'ordre que nous venons de voir dans ce qui ſe paſſe ſur la terre durant le cours de l'année, ſe trouve aſſez le même dans tout le cœur de la Zone tempérée : mais il change totalement vers les tropiques, ou ſur les bords de la Torride. En Egypte, par exemple, les ſemailles & la récolte ſe font tout autrement & dans d'autres tems qu'il n'eſt d'uſage dans les climats tempérés. Au lieu d'y ſemer en Septembre ou en Octobre après avoir donné pluſieurs labours pénibles aux terres qu'on doit enſemencer ; dans l'Egypte on ſe contente en Novembre de jetter le blé ſur le limon que le Nil a laiſſé dans les plaines & de le couvrir, *en y traçant un ſillon ſans profondeur avec une charue très-légère* *. Au lieu que le blé preſque par-tout ailleurs eſt ſur terre neuf & dix mois, quelquefois onze, avant que d'être moiſſonné ; en Egypte il ne faut *que quatre ou cinq mois pour recueillir ſans frais & ſans travail la moiſſon la plus parfaite & la plus abondante* *. Tout eſt engrangé dans la haute Egypte dès le mois de Mars ou au commencement d'Avril (*a*), & un peu

* *Diod. l. 1.*

* *Ibid.*

(*a*) Les auteurs du dictionnaire de Trévoux, quoique ſavans & judicieux, ont avancé ſur des mémoires peu

plus tard dans l'Egypte inférieure. Or le signe de la vierge, ou de l'épi rougissant, qui caractérise la moisson, se rapporte aux mois d'Août & de Septembre : l'oût & la moisson, dans bien des provinces, signifient la même chose. Ce n'est donc pas LE ZODIAQUE.

sûrs en parlant de l'Egypte, qu'après la retraite du Nil le froment en deux mois se seme, pourrit, germe, fleurit, mûrit, & se coupe. Si la chose étoit, comme ils le disent ; ce que j'ai à prouver ici n'en seroit que plus évident. Mais il est difficile de comprendre que le blé puisse mûrir dans le tems qui est le seul hyver de l'Egypte, & au mois de Décembre où le froid à la vérité ne va pas jusqu'à y causer de fortes gelées, mais ne laisse pas de dépouiller quelquefois les arbres de leur verdure. J'ai rapporté le fait suivant les relations modernes de Paul Lucas, de Drapper dans son Afrique, & de M Maillet consul au Caire. Ils nous parlent tous d'un labour très-léger, & mettent la moisson d'Egypte en Mars & en Avril. Ils sont en tout conformes au récit de Pline, Hist. Nat. liv. 18. sect. 47. & de Diodore de Sicile, Biblioth. l. 1. J'ai presque rapporté ou traduit les paroles mêmes de Diodore. Voici le passage de Pline. *Vulgo credebatur ab amnis decessu serere solitos : mox sues impellere, vestigiis semina deprimentes in madido solo. Et credo antiquitus factitatum. Nunc quoque non multum graviora opera ; sed tamen inarari certum est abjecta prius semina in limo digressi amnis : hoc est Novembri mense incipiente. Postea pauci runcant, quod botanismon vocant. Reliqua pars non nisi cum falce arva visit paulo ante calendas Aprilis.*

On croyoit communément que les Egyptiens faisoient les semailles aussi-tôt après la rentrée du Nil dans ses bords, & qu'ensuite ils dispersoient des pourceaux sur les terres afin qu'ils enfonçassent sous leurs piés les semences dans le limon encore humide. Je crois que cela se pratiquoit autrefois : (Hérodote assure qu'on le faisoit de son tems, environ six cens ans avant Pline, *in Euterp. num* 42.) Encore aujourd'hui il n'en coûte pas plus de frais ni de peine. Il est certain cependant qu'après avoir jetté le blé dans le limon du Nil, non aussi-tôt qu'il est

LE CIEL POETIQUE.

en Egypte que les noms du Zodiaque ont été inventés, puisqu'ils expriment un ordre qui n'est pas celui de cétte contrée. On en trouve une nouvelle preuve dans le verseau qui désigne les pluyes & la tristesse de l'hyver, au lieu que l'Egypte ne connoît presque point la pluye, & n'a pas une plus belle saison que l'hyver. Cependant les Egyptiens, même les plus anciens, ont connu les signes du Zodiaque. Leurs monumens qu'on sait être de la plus haute antiquité sont tout couverts de figures, parmi lesquelles on trouve fréquemment l'écrevisse & la chévre sauvage ; celles de la balance, & du scorpion ; celles du bélier, du taureau, du chevreau, du lion, de la vierge, & les autres. Ils faisoient donc usage des noms qui avoient été inventés avant que leur colonie fût établie sur les bords du Nil : & cette réflexion nous conduit comme par la main jusques

retiré, mais au commencement de Novembre, on le couvre avec la charue. Quelques laboureurs en très petit nombre, prennent soin d'en arracher les mauvaises herbes. Les autres après les semailles ne rendent aucune visite à leurs terres que quand ils reparoissent la faucille à la main vers la fin de Mars.

La recolte ne se faisoit qu'en Avril ou en Mai dans la basse Egypte, & toutes ces remarques se trouvent d'accord avec ce qui est rapporté au ch. 9. de l'Exode v. 32. que la grêle dont Moïse avoit frappé la basse Egypte vers la fin de Février, & qui venoit de détruire l'orge & le lin déja montés en graine, avoit épargné le froment & l'épeautre dont l'épi ne paroissoit pas encore.

dans

dans les plaines de Sennaar d'où sont sortis les Egyptiens & toutes les familles qui ont repeuplé la terre. C'est parmi les enfans de *Noé* réunis autour de Babel qu'il faut chercher le premier usage de la dénomination des signes célestes : & rien en effèt n'étoit ni plus nécessaire, ni mieux imaginé.

LE ZODIAQUE.

Les travaux & la vie des hommes, lorsqu'ils se furent extrêmement multipliés, ne purent se régler que par l'exacte connoissance du cours du soleil, & par la facilité des annonces de ses divers déplacemens. On partagea pour cet effèt les étoiles, sous lesquelles on le voyoit passer & repasser, en douze portions égales * ; parce qu'on avoit observé qu'il les parcouroit une fois pendant que la lune en faisoit environ douze fois le tour. Ainsi toute la suite des préparatifs & des opérations qui devoient occuper la société dans le cours d'une année entière, fut exprimée par douze mots. Et si l'usage de ces douze mots & des douze portions de l'année qui y répondent a passé à la plûpart des peuples, c'est une nouvelle preuve qu'il provient comme eux tous de la source commune du genre humain.

* V. *Macrob. in somn. Scip. l. 1. 21. Sext. Empiric. adverſ. mathem. Spectacl. de la Nat. tom. 4. part. 2. Ent. I.*

IV.

L'Invention de l'Ecriture Symbolique.

Les douze noms symboliques qui dé-

signoient les douze parties tant de l'année que du ciel, étoient d'un secours infini pour régler les commencemens des semailles, de la fénaison, de la moisson, des chasses générales, & des autres travaux de la société. Comme ils présentoient à l'esprit douze objèts dont les figures sont fort sensibles; pour en rendre l'usage plus commode on les peignit grossièrement en les traçant sur l'ardoise ou sur la pierre. Ce n'étoit à la vérité qu'une sculpture linéaire & informe : mais comme le crayon d'un tableau en est le commencement; ces délinéamens grossiers des douze signes céléstes ont apparemment donné naissance à la peinture. Mais le lecteur sent aisément que de pareilles images publiquement affichées pour annoncer une sorte de travail déterminé, ou deux & trois de ces images rapprochées pour désigner une certaine quantité de mois, exprimoient à l'esprit autre chose que ce qu'elles présentoient aux yeux. La vûe du lion céleste annonçoit la furie des chaleurs de l'été. Une fille tenant en main une balance (*a*), caractérisoit la moisson & l'équinoxe, la fin de l'été & le commencement de l'autonne. La vûe d'une balance & d'un scorpion marquoit la du-

(*a*) Il n'est pas encore tems d'y chercher l'origine d'Astrée, ou de la justice

rée des deux mois qui suivent l'équinoxe d'automne. Nous touchons donc sensiblement à la naissance de l'écriture, puisque ces figures, comme sont encore nos caractères, occupoient l'esprit de choses différentes de ce que les yeux appercevoient.

LE ZODIAQUE.

V.

Symboles les plus usités. Goût des Allégories.

On se trouva bien d'exposer en public une légère figure, une simple lettre pour informer tout d'un coup une grande multitude, du tems précis où certains ouvrages se devoient commencer en commun, & de celui où certaines fêtes se devoient célébrer. L'usage en parut si commode qu'on l'étendit peu-à-peu, même à d'autres choses qu'à l'ordre du calendrier. On imagina divers symboles propres à instruire le peuple de certaines vérités, ou à les lui rappeller à l'esprit par un certain rapport de ressemblance entre la figure, & la chose qu'on vouloit faire entendre. Par exemple, un symbole des plus anciens, puisqu'il est devenu universel, est le feu qu'on entretenoit perpétuellement dans le lieu de l'assemblée des peuples. Rien n'étoit plus propre à leur donner une idée sensible de la puissance, de la beauté, de la pureté, & de l'éternité de l'Etre qu'ils

Le feu, symbole de la divinité.

venoient adorer. Ce symbole magnifique a été en usage dans tout l'Orient. Les Perses* le regardoient comme la plus parfaite image de la divinité. Zoroastre n'en introduisit point l'usage sous Darius Hystaspès : mais il enchérit par des vûes nouvelles sur une pratique établie long-tems avant lui. Les prytanées des Grecs étoient un foyer perpétuel. La Vesta des Etrusques, des Sabins, & des Romains n'étoit rien de plus (*a*). On a retrouvé le même usage au Pérou, & dans d'autres parties de l'Amérique*. Moïse conserva la pratique du feu perpétuel † dans le lieu Saint parmi les cérémonies, dont il fixa le choix & prescrivit le détail aux Israëlites. Le même symbole si expressif, si noble, & si peu capable de jetter le peuple dans l'illusion, subsiste encore aujourd'hui dans tous nos temples.

* V. *Hyde de religion. Pers.* V. *Les coûtumes de Zoroastre, sous Darius Hystaspès. Prideaux hist. des Juifs.*

* V. *Les mœurs des Sauvages du P. l'Affiteau.*

† *Levit.* 6. 12. & 13.

Origine des allégories.

Cette méthode de dire ou de montrer une chose pour en faire entendre plusieurs autres, est ce qui a introduit parmi les Orientaux le goût des allégories. Ils ont très-long-tems conservé la coûtume d'enseigner tout sous des symboles qui sont propres à piquer la curiosité par un air mystérieux, & qui récompensent ensuite ses efforts par la satisfaction de découvrir la vérité qu'ils lui cachoient.

(a) *Nec tu aliud Vestam nisi vivam intellige flammam.* Ovid. Fast.

Pythagore qui avoit voyagé parmi les Orientaux en rapporta cette méthode en Italie. Le Sauveur même en a ſouvent fait uſage pour tenir la vérité cachée aux indifférens, & pour inviter ceux qui aiment tendrement cette vérité à lui en demander l'éclairciſſement. LES FIGURES SYMBOLIQUES.

VI.

Autres veſtiges de l'antiquité des figures Symboliques.

L'univerſalité des ſymboles en prouve très-bien l'antiquité : & l'on peut même conclure qu'ils viennent des premiers tems, de ce qu'ils ont été & ſont encore en uſage par-tout. De tout tems & partout on a annoncé au peuple la vente de telle ou telle marchandiſe, par l'expoſition d'une couronne ou d'un bouchon de telle ou telle verdure ſuſpendue à une porte, à une voiture ou à une pique. C'eſt de tout tems & par-tout qu'on eſt dans l'uſage d'annoncer une fête, une marche, un combat, par la vûe d'une queue de cheval élevée ſur la tente du Général, ou par la vûe d'un drapeau, d'une aigle, d'une couronne de fleurs, d'une poignée de fils de laine de telle ou telle couleur, ou enfin de toute autre marque convenue & placée ſur la principale tour d'une ville.

LE CIEL POETIQUE. Dans l'usage où sont encore les Guébres, peuples d'Asie dispersés dans la Perse & dans le Mogol, de se prosterner devant un foyer perpétuellement * entretenu ; nous retrouvons l'ancien avertissement qu'on donnoit au peuple de tourner leur confiance & leurs adorations vers cet Etre tout-puissant qui veille perpétuellement à nos besoins.

* V. Hyde de relig. Persar.

L'attention qu'ont les Guébres de déclarer à ceux qui les accusent d'idolâtrie, que c'est Dieu & non le feu qu'ils adorent, ne fait que mieux connoître la première intention du symbole. Les figures monstrueuses qu'on expose dans l'assemblée des peuples au Japon, dans l'Isle Formose, à la Chine, & dans l'Inde, ne sont environnées d'une multitude de bras que pour soutenir autant d'attributs, ou de marques différentes. Un de ces bras soutient une clé ; un autre une telle fleur ; un autre tient une épée, une branche d'olivier, ou quelqu'autre objèt connu. On apperçoit aisément que les bras ont été multipliés pour ne pas trop multiplier les figures significatives séparées, & que tous ces attributs sont autant de signes.

Que pouvoit signifier une clé, sinon l'ouverture ou de l'année, ou des fêtes, ou des séances de la justice, ou de quel-

que opération publique ? Le sens en étoit déterminé par le concours d'une épée, d'une balance, d'un feuillage propre à certaine saison. La première destination de ces signes ne sauroit être obscurcie par l'ignorance grossière qui dans l'habitude de les voir toujours paroître au plus bel endroit des assemblées de religion y a peu-à-peu attaché des idées accessoires & des vertus imaginaires.

Les Figures Symboliques.

Si cet abus des anciennes figures symboliques étoit aussi bien prouvé qu'il est croyable & conforme à la stupidité du peuple, nous aurions trouvé la cause la plus simple, & l'occasion la plus générale de la folie qui a été commune à presque toutes les nations d'honorer des figures d'hommes, de femmes, d'animaux, d'astres, & de plantes, comme des objèts respectables. Mais nous n'avons encore aucun droit de rien assurer là-dessus. Il faut avoir des monumens & des faits pour ajoûter la certitude historique à la simple vraisemblance.

S'il est au monde un pays où les symboles ayent été de grand usage, & dont les pratiques ayent trouvé beaucoup d'imitateurs, c'est l'Egypte. Nous ferons bien d'y chercher les preuves de notre histoire ou les progrès de l'écriture symbolique.

VII.

Origine des Symboles Egyptiens. Le Labyrinthe.

En attendant que nous trouvions quelque lumière qui nous aide à démêler si Ménès & Thot, ausquels tous les auteurs profanes attribuent les commencemens de la police Egyptienne, sont des personnages historiques, ou fabuleux ; contentons nous d'assurer que l'Egypte chez les auteurs tant sacrés que profanes, est appellée la terre de Cham*, ou parce que Cham s'y est retiré, ou parce que celui de ses enfans, que l'Ecriture-sainte appelle Mesraïm, voulut immortaliser le nom de son père en le donnant à la Colonie qu'il vint établir sur les bords du Nil.

* *Chemia* dans Plutarque, de Isid. & Osir. *Terra Cham.* ps. 104. *Tabernacula Cham.* ps. 77.

Avec le culte d'un seul Dieu, les sacrifices & d'autres usages communs, Mesraïm (*a*) conserva parmi son peuple la pratique déja ancienne d'annoncer les assemblées & les réglemens nécessaires, par des signes ou des affiches publiques.

a) Ce nom qui est un duel, & bien d'autres qui sont pluriels, comme Cethim, Dodanim, Ludim, sont proprement des noms de peuples. Pourquoi donc l'Ecriture les donne-t-elle aux Patriarches même? Je crois pouvoir dire avec fondement que la plûpart des noms des Patriarches sont moins les noms propres qu'ils ont portés durant leur vie que des surnoms qu'on leur a donnés après

Mais la singularité des besoins du pays, donna lieu à imaginer des marques nouvelles. LES USAGES UNIVERSELS.

Transportons-nous en Egypte : plaçons-nous dans les tems voisins de la confusion des langues : & si nous voulons entendre ce qu'on avoit à dire aux Egyptiens dans les figures qu'on mettoit publiquement sous leurs yeux, connoissons d'abord les principaux objèts de leur

leur mort pour conserver le souvenir de leur histoire ; par un mot propre à caractériser ce qu'elle avoit de plus important. C'est ainsi que l'un d'eux est surnommé *Héber*, l'homme *de de-là*, parce que de son tems tout le genre humain étoit encore *au-delà* de l'Euphrate. Au contraire son fils *Phaleg* a porté ce surnom, qui signifie *dispersion*, pour marquer la séparation de la famille de Noé, jusques-là contenue dans la Chaldée. Par une raison semblable on a donné le surnom de *Ludim*, qui signifie *sinuosités, détours*, à un des enfans de Sem, & à un des descendans de Cham ; au premier, parce qu'il établit une colonie sur les bords *tortueux* du Méandre ; & à l'autre, parce qu'il établit la sienne en Ethiopie vers les grandes *courbures* du Nil. Ainsi tous ces noms pluriels, & Mesraïm en particulier, caractérisent différens Patriarches par le souvenir des peuples dont ils sont les pères, & par la circonstance du pays où ils se sont établis. Cette remarque est importante, parce qu'elle nous fait voir quels soins on prenoit de conserver l'histoire, & par quels moyens la tradition des grands évènemens s'est perpétuée. Cinquante mots étoient faciles à retenir, & cinquante mots de cette sorte étoient une histoire très-détaillée. De-là vient que le seul dixième chapitre de la Genèse, qui mèt simplement bout-à-bout les noms des descendans de Noé, contient une érudition plus étendue & mille fois plus satisfaisante sur l'origine des nations, que toute la littérature Grecque & Romaine où la vraie origine des choses est entièrement défigurée & méconnoissable.

créance, leurs principales coûtumes, & leurs besoins les plus pressans.

Ceux des descendans de Noé qui s'établirent en Egypte avoient alors les mêmes coûtumes & la même religion que toutes les autres familles. Ils adoroient le Créateur. Ils s'assembloient à la nouvelle lune pour le glorifier publiquement de ses libéralités & de son admirable providence qui renouvelle tous les jours les provisions nécessaires à l'homme. Ils mangeoient ensemble après les prières & les offrandes. Ils faisoient profession d'attendre la résurrection des corps, & une meilleure vie où ils recevoient la récompense de la justice qu'ils auroient pratiquée en celle-ci. Par un effèt de cette persuasion les Egyptiens traitoient honorablement les corps morts qu'ils savoient être destinés de Dieu à se relever un jour de la poussière, & à passer dans un tout autre état. C'est sur quoi est fondé ce respect pour les morts qui, avec le sacrifice & l'offrande du pain & du vin, a passé de la Chaldée, c'est-à-dire, du berceau des nations, généralement dans tous les pays du monde. Car quoique les raisons de cette pratique se soient fort obscurcies ou altérées par des idées étrangères, & par la diversité de l'éducation; les honneurs funébres sont

en eux-mêmes d'un usage universel, & proviennent d'un principe commun.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Circonstances particulières à l'Egypte.

Mais la disposition particulière du pays des Egyptiens que le Nil inonde tous les ans vers le milieu de l'été, obligea ce peuple à prendre plus de précaution qu'on ne faisoit ailleurs, pour prévenir la prompte destruction des tombeaux de leurs pères. Ils essayèrent d'en mettre les monumens hors d'insulte, & même de préserver le corps mort de la pourriture. C'est dans cette vûe qu'ils les embaumoient, & qu'après les avoir étroitement enveloppés de bandelettes trempées dans des essences aromatiques, ils les enterroient pour l'ordinaire dans des caveaux * adroitement taillés au fond d'un roc, ou d'un tuf qui se trouve sous le sable de la plaine d'Egypte; quelquefois dans des masses de pierres & de briques impénétrables à l'eau, ou même plus élevées que l'eau. Les précautions qu'ils prirent, sur-tout pour faire durer les tombeaux de leurs rois, ont conservé plusieurs de ces monumens jusqu'à nos jours. Ils en tenoient les faces inclinées les unes sur les autres en talut; ce qui formoit des pyramides également propres à attirer les yeux par une structure majestueuse, & à tenir bon contre les attaques du tems par une solidité inébran-

* V. *la Descr. de l'Egypte par M. de Maillet, lettre 7.*

LE CIEL POETIQUE.

lable. Aussi sont-elles le seul ouvrage de ces siécles si reculés qui ait duré jusqu'au nôtre. L'antiquité n'en est point contestée : & parmi les caractères qui sont tracés sur les faces de plusieurs de ces édifices, on trouve très-communément les figures du bélier, du taureau, des chevreaux, de l'écreviſſe, du lion, de la vierge, de la balance, du scorpion, & des autres signes céleſtes. On en voit quelques-unes d'abregées & sous la même forme que les aſtronomes les tracent encore aujourd'hui. Nous avons d'ailleurs remarqué que le signe de la vierge, c'eſt-à-dire, de la moiſſon, ne s'accordoit point du tout avec le tems où les Egyptiens moiſſonnent. Ce qui fait voir que les premiers habitans de l'Egypte avoient reçu ou conſervé, mais non inventé, les noms du zodiaque. On voit auſſi par ce que nous venons de rapporter, que la même raiſon qui les obligeoit à tenir leurs bourgs & leurs villes fort élevées ſur des terraſſes, eſt celle qui les engageoit à embaumer les morts, & à élever leurs tombeaux ou à les tenir ſi parfaitement fermés dans la roche vive, qu'ils fuſſent inacceſſibles à l'humidité. Leur premier but étoit de conſerver le tout autant qu'il étoit poſſible. Mais ils ne ſont les inventeurs ni des maiſons, ni des tombeaux, ni des hon-

neurs rendus aux morts, ni des facrifices. Ce n'eft point d'eux que nous tenons le culte public, le retour régulier des fêtes, l'offrande du pain & du vin, & l'attente d'un meilleur avenir. Il eft évident que la religion eft plus ancienne que les Egyptiens. Les fondateurs de cette colonie n'ont inventé ni le zodiaque, ni les premiers fymboles. Mais c'eft au befoin particulier que les Egyptiens ont eu de l'aftronomie que nous fommes redevables des progrès & de la forme régulière que prirent la peinture & l'écriture.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Travail des Egyptiens traverfé.

Cham, ou ceux de fes enfans qui vinrent habiter les bords du Nil & toute la baffe Egypte, effayèrent d'abord d'y cultiver la terre fuivant l'ordre de l'année, & felon la forme pratiquée ailleurs. La terre étant extrêmement fabloneufe & aride, ils la crurent peu propre à donner du froment. Ils femoient au printems de l'orge & des légumes. Ils voyoient avec joie leurs campagnes fe couvrir très-promptement d'une épaiffe verdure. Les épis paroiffant bientôt de toute part, leur annonçoient la recolte la plus abondante. Mais prefque tous les ans dès le mois de Mars ou d'Avril, il venoit d'Ethiopie (*a*) un

(*a*) Voyez Drapper & M. de Maillèt. C'eft fans fujèt que Pline a dit de l'Egypte, qu'elle n'éprouvoit point le vent de Sud, *Non fentit auftros*, *l.* 2. *c.* 45.

vent furieux & pestilentiel, qui ravageoit les jardins, couchoit l'orge, & quelquefois l'arrachoit entièrement. Essayoient-ils de réparer le mal par un second labour, & en semant de nouveau? leurs espérances se trouvoient ranimés par l'arrivée, presqu'infaillible, d'un vent de Nord, qui adoucissoit les chaleurs. Tout sembloit alors prospérer. Ils comptoient sur une moisson plus riche que celle qu'ils avoient perdue. Mais lorsqu'ils s'apprêtoient à y mettre la faucille, dans le tems de l'année le plus sec, sans la moindre apparence de pluye, leur fleuve grossissoit à leur grand étonnement, sortoit tout à coup de ses bords, & leur enlevoit ces provisions qu'ils croyoient déja posséder. Les eaux continuant à monter jusqu'à la hauteur de 12, 14, & même 16 coudées couvroient toutes leurs plaines, emportoient le bétail, & quelquefois les habitans. L'inondation duroit dix ou onze semaines, & souvent davantage. Ceux qui s'étoient sauvés à tems sur des terrains élevés, ou qui s'étoient pratiqué des retraites assez hautes pour n'être pas gagnés eux-mêmes par les eaux, échapoient avec peine à la faim, ou à l'humidité presqu'aussi meurtrière que la faim. Ce débordement, à la vérité, laissoit après lui sur les campagnes un

limon qui les engraissoit. Mais les Egyptiens ne savoient pas encore en faire usage, & ils ne comprenoient pas que jamais il leur fût possible de faire la moisson; puisque l'été, l'unique tems de la faire, leur ramenoit tous les ans l'orage, la sécheresse, & le déluge. Cham dégoûté par ces traverses, abandonna tant la basse que la moyenne Egypte, & se retira dans la haute où il crut qu'il lui seroit aisé de se garantir à l'aide des montagnes qui la bordent. Il y fonda la ville de Thébes, originairement appellée *Ammon-no, la demeure de Ham*. Mais plusieurs de ses enfans ne pouvant renoncer à l'Egypte inférieure, qui après l'écoulement des eaux étoit presque tout le reste de l'année comme un beau jardin & un séjour de délices, essayèrent de se précautionner contre le retour des eaux, dont ils reconnurent bientôt les accroissemens & les diminutions régulières. L'expérience leur apprit à démêler les signes avant-coureurs de l'inondation, pour prendre de justes mesures lorsqu'il faudroit se sauver, & sur-tout pour semer ensuite si à propos, qu'ils eussent encore le tems de recueillir leur moisson avant l'arrivée des grandes eaux, & des grands vents.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Signes & causes de l'inondation.

Ils remarquèrent d'année en année que

LE CIEL POETIQUE. le débordement étoit toujours précédé par un vent Etésien (*a*) qui soufflant du Nord au Sud vers le tems du passage du soleil sous les étoiles de l'écrevisse, poussoit les vapeurs vers le Midi & les amassoit au cœur du pays (*b*) d'où provenoit le Nil, ce qui y causoit des pluies abondantes, grossissoit l'eau du fleuve, & portoit ensuite l'inondation dans toute l'Egypte, sans qu'on y eût éprouvé la moindre pluie. Peut-être ne concevoient-ils pas cette suite d'effèts de la manière que nous venons de le représenter. Mais sans raisonner inutilement sur les causes & sur la production de l'effèt; ils remarquèrent que le souffle du vent de Nord étoit toujours suivi de l'inondation, & que l'inondation étoit forte ou foible selon la force & la durée du vent qui étoient inégales d'une année à l'autre. Ce vent qui étoit devenu le signe infaillible de la cruë des eaux, servit bientôt de régle aux habitans.

Mais il leur manquoit un moyen sûr pour connoître au juste le moment où il falloit tenir leurs provisions prêtes, & leurs terrasses bien relevées pour s'y sauver avec leurs troupeaux. La lune ne leur

(*a*) Annuel ou qui revient tous les ans.

(*b*) L'Ethiopie, aujourd'hui la Nubie & l'Abyssinie.

donnoit aucun ſecours pour ſe régler à cet égard. Ils eurent donc recours aux étoiles dont le mouvement d'année en année eſt uniforme.

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La ſortie du fleuve hors de ſes bords arrivoit quelques jours plutôt ou plutard lorſque le ſoleil ſe trouvoit ſous les étoiles du lion. Le matin les premières étoiles du cancer étant éloignées de trente dégrés & plus du ſoleil placé ſous le lion, commencent à ſe dégager de ſes rayons. Mais comme elles ſont fort petites, on ne les démêle qu'avec peine. Ainſi elles étoient peu propres pour ſervir de régle au peuple. A côté d'elles, quoiqu'aſſez loin de la bande du zodiaque vers le Sud, & quelques ſemaines après leur lever, on voit au matin monter ſur l'horiſon une des plus brillantes étoiles qu'il y ait dans le ciel, ſi même elle n'eſt la plus grande & la plus éclatante. Elle paroît un peu de tems avant le lever du ſoleil, qui depuis un mois ou deux l'avoit preſque rendu inviſible. Les Egyptiens choiſirent donc le lever ou la vûe de cette magnifique étoile aux approches du jour, comme la marque certaine du paſſage du ſoleil ſous les étoiles du lion, & des commencemens de l'inondation. Cette étoile devint la marque publique, ſur laquelle chacun

LE CIEL POETIQUE. devoit avoir les yeux pour préparer ses provisions de vivres, & pour ne pas manquer le moment de se retirer sur des terrains élevés. Comme elle n'étoit vûe que très-peu de tems sur l'horison vers le lever de l'aurore qui en s'éclaircissant elle-même de plus en plus, la faisoit bientôt disp roître, cette étoile sembloit ne se montrer aux Egyptiens que pour les avertir du débordement qui suivoit de près son lever. Elle faisoit pour chaque famille ce que fait le chien fidéle qui avertit toute la maison des approches du voleur. Ils donnèrent donc à cette étoile deux noms qui avoient un rapport très-naturel aux secours qu'ils en tiroient. Elle les avertissoit du danger : de-là vient qu'ils la nommèrent *haaut* ou *Tayaut*, *le Chien*. Ils la nommoient aussi *l'Aboyeur*, *le Moniteur*, en Egyptien *anubis*, en Phenicien *hannobeach*. Ce qui, pour le dire en passant, montre le rapport qu'il y avoit entre ces deux langues malgré la diversité de bien des termes, & sur-tout de la prononciation qui les faisoit paroître toutes différentes. Encore aujourd'hui nous nommons cette étoile *la canicule*, ce qui est toujours le même nom. Le danger dont elle avertissoit les Egyptiens étoit le subit débordement du Nil. De-là vient

הנבח

que le peuple étoit toujours attentif sur le tems où cette étoile se dégageoit des rayons du soleil & montoit le matin sur l'horison. La liaison infaillible qu'il y avoit entre l'aspect de l'étoile & la sortie du fleuve hors de son lit, déterminoit le peuple à l'appeller plus ordinairement l'étoile du Nil, ou simplement le Nil (*a*).

ORIGINE DE L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Les habitans retirés dans leurs bourgs, sur les avis du vent septentrional & de la canicule, demeuroient oisifs pendant deux mois & plus, jusqu'à l'entier écoulement des eaux. L'heureuse épreuve qu'ils avoient faite de semer en automne, ou à l'entrée de leur hyver, & de moissonner en Mars, les faisoit soupirer après l'abaissement du Nil. Le laboureur n'avoit presque rien à faire qu'après la retraite des eaux. Ainsi avant le débordement la prudence des Egyptiens consistoit principalement à observer la fin des vents printaniers, le retour des vents septentrionaux qui commençoient avec l'été, & enfin le lever de la canicule, dont

(*a* En Egyptien & en Hébreu *sihor*, en Grec σειρίος, en Latin *sirius*. Les Hébreux qui avoient appris en Egypte l'ancien nom de ce fleuve l'appellent ordinairement *Sihor*, *Josue* 13 : 3. *Jerèmie* 1 : 18. Et c'est aussi le nom populaire de la canicule. Celui de Sothis ou Thotes est le même que son autre nom Thot *le Chien* prononcé différemment.

LE CIEL POETIQUE.

la circonstance étoit pour eux le point du ciel le plus remarquable. Durant l'inaction des habitans, après la sortie du fleuve hors de ses rives, leur prudence se réduisoit à observer le retour des vents de midi, plus modérés que les printaniers, & qui facilitoient l'écoulement du fleuve vers la méditerranée par la conformité de leur souffle avec son cours qui est du Midi au Nord (*a*); en second lieu à mesurer, la perche en main, la profondeur de la rivière; à en conclure s'il falloit semer dru ou clair, selon la plus ou moins grande quantité de limon qui étoit toujours proportionnée à la force des cruës; à prendre le parti de ne point semer du tout si l'inondation étant trop petite devoit laisser le sable de l'Egypte entièrement aride & sans sucs; ou si étant trop forte elle devoit séjourner jusqu'aux approches de Décembre & de Janvier; à varier à propos leur conduite en différens cantons sur l'inégalité des terrains; en un mot

(*a*) ὅταν αὗται [πνοαὶ νότιοι] τῶν ἐτησίων ἐπικρατήσωσι, τὰ νέφη πρὸς τὴν Αἰθιοπίαν ἐλαυνόντων, καὶ κωλύσωσι τοὺς τὸν Νεῖλον αὔξοντας ὄμβρους καταῤῥαγῆναι, &c. *Si (flatus austrini) vincant Etesias à quibus versus Æthiopiam nubes pelluntur, prohibeantque imbres decidere quibus Nilus augetur, &c.* Plutarch. de Isid. & Osir. Voyez aussi la description de l'Egypte de M. de Maillèt, lettre neuvième.

à régler avec discernement sur l'élévation de l'eau les préparatifs du travail de l'année le plus important (*a*) L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La même nécessité qui rendit les Egyptiens observateurs, & quelque peu astronomes, les rendit peintres & écrivains. L'inspection du ciel leur avoit appris à régler enfin leur labourage, si étrangement traversé par cette disposition qui étoit particulière au pays, & qu'ils n'avoient point vûe ailleurs. L'usage où ils étoient de donner le nom d'Aboyeur à l'étoile qui les venoit avertir à tems, & de donner d'autres noms pareillement symboliques aux objèts qui servoient de régles, les conduisit tout naturellement à tracer tellement quellement les figures de ces symboles pour instruire tout le peuple des ouvrages qu'il falloit faire en commun, & des évènemens annuels auxquels il étoit dangereux de se méprendre.

(a) *Auctus ..... mensuræ notis deprehenduntur. Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aquæ non omnia rigant; ampliores detinent tardius recedendo. Hæ serendi tempora absumunt solo madente; illæ non dant, sitiente. Utrumque reputat provincia. In XII cubitis famem sentit. In XIII etiamnum esurit; XIV cubita hilaritatem afferunt; XV securitatem; XVI delicias.* Plin. l. 5. c. 9. Il paroît par les remarques de M. de Maillèt consul au Caire, dans la description de l'Egypte, que l'ancienne coudée Egyptienne étoit plus grande que la nôtre; ce qu'il suffit d'observer pour concilier, sans de plus longues dissertations, l'ancien mesurage du Nil avec le moderne.

LE CIEL POETIQUE.

La commodité de ces marques les multiplia, & bientôt toutes les parties du ciel, de l'air, & du labourage qui les intéressoient le plus, ou dont il falloit fixer la connoissance, furent exprimées par des caractères qui eussent avec elles un rapport sensible, & principalement par des figures d'animaux; parce qu'elles étoient les plus connues & les plus faciles à tracer.

On s'appliqua d'abord à imaginer autant de symboles faciles à comprendre & à retenir, qu'il y avoit de régles à observer pour ne manquer ni le moment de la retraite, ni la manière de régler les semailles selon la force du débordement: & comme l'estime, soit de la durée du vent Etésien, soit de la profondeur du Nil, ne pouvoit, étant livrée au jugement des particuliers, que devenir fort incertaine, on forma une compagnie de personnes uniquement occupées de ce soin. Cette compagnie fixa & traça sur la pierre des caractères propres à exprimer les diverses circonstances qui pouvoient varier d'une année à l'autre, pour donner à tout le peuple une leçon courte & uniforme de ce qu'il y auroit à faire.

Telle est l'origine de l'ordre sacerdotal si ancien dans l'Egypte, & dont la prin-

cipale fonction fut toujours l'étude du ciel & l'inspection des mouvemens de l'air. Telle est l'origine de la célébre *tour* où cette compagnie étoit logée, & où l'on traçoit avec soin les caractères des différens travaux & les symboles des réglemens publics : symboles qui parurent par la suite des figures fort mystérieuses, quand le sens en fut oublié. Cette demeure, sur la structure de laquelle on rafina beaucoup avec le tems, se nommoit alors tout simplement, & sans aucun mystère, *le labyrinthe*, c'est-à-dire, *la tour* (a).

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

VIII.

Détail des symboles Egyptiens.

Présentement si nous voulons deviner d'une façon raisonnable quelques-uns des symboles Egyptiens les plus usités ; nous n'en devons, ce me semble, chercher l'interprétation ni dans les idées du divin Platon, ni dans la doctrine des génies de Porphyre ou de Jamblique, ni dans la métaphysique de quelques philosophes modernes. Consultons les besoins de la colonie Egyptienne. C'est-là qu'il est naturel de chercher le sens des figures

(a) בירנתא Biranta, *tour*, avec l'article ou l'affixe, לבירנתא Labiranta, *la tour*, *le palais*. 2. Paral. 17 : 11.

LE CIEL POETIQUE. qu'on exposoit aux yeux de tout le peuple assemblé.

Symboles des vents.

Nous venons de voir que le labourage des Egyptiens, & leur vie qui en dépendoit, étoient étroitement liés à l'observation; 1°. du souffle des vents; 2°. du lever de la canicule; 3°. des crues de l'inondation. C'est donc à ces trois circonstances & non à une métaphysique inintelligible que le collége des prêtres ou des astronomes rappellera toute l'attention des peuples, faute de quoi l'Egypte se trouvera sans refuge & sans pain. Mais comment peindre le vent? Comment distinguera-t-on celui du Nord d'avec celui du Midi? Comment montrera-t-on des choses qui ne se peuvent voir?

Les oiseaux par la légèreté avec laquelle ils traversent l'air sont l'image la plus naturelle du vent. L'aîle des vents, dans l'Ecriture *, signifie la promptitude de leur passage, & la diligence des services qu'ils rendent au Créateur. Comme parmi les oiseaux il y en a qui cherchent en certains tems des pays froids, d'autres qui se rendent dans des climats chauds ou tempérés, & que tous ont une méthode de vivre particulière à leur espéce; on ne se contenta pas de choisir les oiseaux pour être en général le symbole du vent; mais

* *Psal.* 17: 11. & 103: 3.

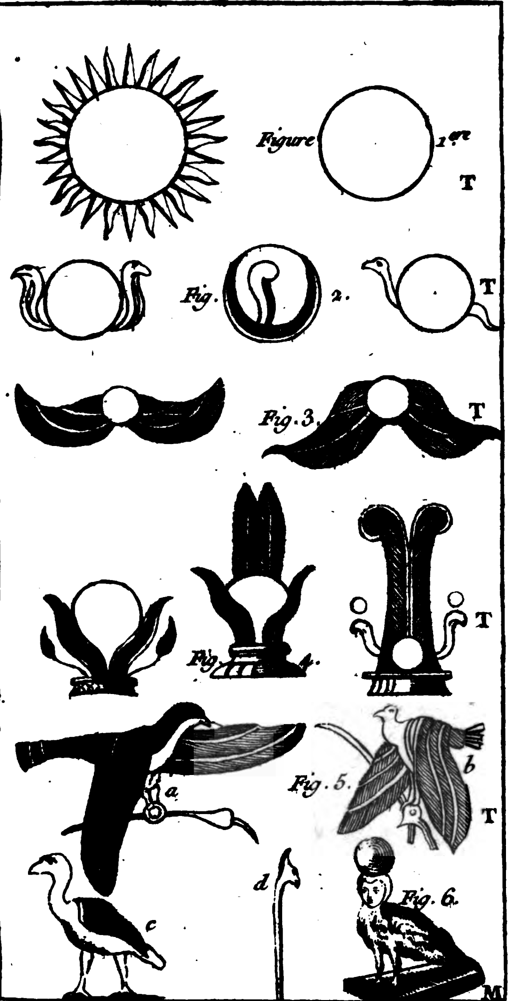


Fig. 1. Les Symboles de Dieu. Fig. 2, de Dieu auteur de la vie. Fig. 3, de Dieu Maître de l'air. Fig. 4, de Dieu dispensateur des Saisons. Fig. 5, Les Symboles des vents. a, L'épervier. b, La poule de Numidie. C, L'ibis. d, La tête de Huppe. Fig. 6, L'annonce d'une fête pour obtenir tel ou tel cours d'air.

mais on caractérisa les différens vents qui ne se peuvent peindre, en les désignant chacun à part & d'une façon précise par la figure de ceux des oiseaux qui avoient avec ces vents un rapport particulier. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Je ne vous dirai point quels vents étoient marqués par le corbeau, par l'ibis qui étoit une espéce de cigogne, par la poule de Numidie, & par d'autres oiseaux qui se voyent si souvent dans les monumens Egyptiens. Nous ne savons pas assez l'histoire naturelle de l'Afrique, ni les circonstances où se trouvoient les anciens Egyptiens pour entreprendre d'éclaircir tous leurs symboles. Mais l'explication de quelques-uns suffira pour faire comprendre que les autres, qu'on n'entend pas, étoient dans le même goût.

L'épervier & la huppe étoient les noms & les figures symboliques qu'on donnoit aux deux vents dont les Egyptiens avoient le plus d'intérêt d'observer le retour. L'épervier marquoit le vent Etésien septentrional, qui à l'entrée de l'été chasse les vapeurs vers le midi, & qui couvrant l'Ethiopie d'épaisses nuées les y résout en pluye, & fait enfler le Nil dans tout son cours. La huppe au contraire signifioit le vent de Midi qui aidoit à l'écoulement des eaux, & dont le retour annonçoit l'arpen-

tage des terres & le tems des semailles. Mais on ne me croira pas sur ma parole. Il faut que je produise quelque rapport, quelque ressemblance particulière entre un épervier & un vent de Nord, entre une huppe & un vent de Midi.

L'épervier ou le vent Etésien.

Les naturalistes remarquent que l'épervier se plaît dans le Nord; mais qu'au retour du printems & lorsqu'il mûe, il s'avance vers le Midi en tenant ses aîles étendues & regardant le côté d'où il vient un air chaud, ce qui facilite la chûte de ses vieilles plumes, & lui rend les graces de la jeunesse. Dans l'antiquité la plus reculée & dès avant Moïse, les Arabes voisins & alliés des Egyptiens avoient de l'épervier une idée toute semblable à celle que les naturalistes nous en donnent. Dans le discours que Dieu adresse à Job, & où il fait voir que ce n'est pas l'homme, mais le Créateur, qui par une providence spéciale a diversifié toutes les parties de la nature, & réglé pour un bien les inclinations des animaux; *Est-ce par un effort de votre industrie*, lui dit-il, *que l'épervier secoue ses vieilles plumes pour s'en délivrer, & qu'il étend ses aîles en regardant le côté du Midi* (a)? Cet oiseau par

(a) *Numquid per sapientiam tuam plumescit accipiter expandens alas suas ad austrum?* Job 39 : 29.

la direction de son vol au retour des chaleurs étoit donc la plus naturelle emblême du vent annuel qui soufle du Nord au Sud vers le solstice d'été, & qui par l'effèt de cette direction intéressoit si fort les Egyptiens.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La huppe au contraire va du Midi au Nord. Elle vit des vermisseaux qui éclosent sans nombre * dans le limon du Nil. Une infinité d'espéces de moucherons, de demoiselles, & d'autres insectes cherchent sur-tout les eaux dormantes, & par conséquent celles du Nil répandu, pour y déposer leurs œufs qui ne réussissent jamais mieux que dans le limon échauffé par le soleil après la rentrée du fleuve dans ses bords. La huppe accourt alors dans tous les lieux que l'eau a nouvellement abandonnés. Elle saisit avec industrie les momens & les lieux où les insectes naissans lui offrent une pâture facile, avant que l'animal aîlé, qui est caché sous la peau du ver, & ensuite sous l'enveloppe de la chrysalide, sorte de cet étui pour prendre son vol & pour porter son espéce en d'autres endroits. La huppe, attirée par cet appas, passe de l'Ethiopie dans la haute Egypte, & de la haute Egypte vers Memphis où le Nil se partage. Elle va toujours à la suite du Nil à mesure

La huppe, vent du Sud.

* V. *Diodor. de Sic. biblioth. lib.* I.

LE CIEL POETIQUE.

qu'il rentre dans ses canaux jusqu'à la mer. Elle étoit propre par cette méthode à caractériser parfaitement la direction du vent méridional, qui aidoit & annonçoit le desséchement désiré.

Aussi-tôt donc que les Egyptiens voyoient revenir la huppe, c'est-à-dire, non la huppe naturelle, qui n'étoit que le signe d'une chose fort différente; mais l'oiseau figuré, le vent de Midi, qui imite le mouvement de la huppe; ils apprêtoient leur blé, reconnoissoient par l'arpentage des terres les bornes des héritages que le limon avoit confondues, & ne tardoient pas à semer, de peur d'être prévenus par les vents d'Avril & de Mai qui pouvoient ruiner leur moisson trop tardive.

* *Voyez Fig. 5 & 6. Planche I.*

D'autres symboles subalternes *, placés comme autant d'attributs sur la tête ou dans les pattes de ces oiseaux, pouvoient exprimer les vivacités des mêmes vents, & faire connoître au peuple ce qu'il falloit faire, ou ne pas faire, lorsque les vents seroient orageux, secs, froids, brûlans, ou pluvieux.

La canicule ou le lever de l'étoile Seirius.

La seconde circonstance, & celle de toute l'année sur laquelle le peuple Egyptien devoit le plus ouvrir les yeux, étoit le lever de l'étoile du Nil. Dès qu'elle se débarrassoit des rayons du soleil, ou se

montroit avant l'aurore, on étoit sûr que le soleil s'avançoit sous le signe du lion, & que le débordement suivroit de près. L'avis de cette étoile étant leur affaire la plus importante, ils comptoient anciennement de son lever avec le soleil au cancer le commencement de leur année (*a*), & toute la suite de leurs fêtes. Au lieu donc de la peindre sous la forme d'une étoile, ce qui ne la distinguoit point d'une autre, ils la peignirent sous une figure qui avoit rapport à sa fonction & à son nom. Ils la nommoient l'*aboyeur*, le *moniteur*, l'*astre-chien*, le *portier*, l'*astre qui ouvre, ou qui fait la clôture* d'une année *& l'ouverture* d'une autre. Quand ils vouloient faire entendre le renouvellement de l'année, à commencer du lever de la canicule, ils la peignoient sous la forme d'un portier reconnoissable à une clé : ou même ils lui donnoient deux têtes adossées, l'une d'un vieillard qui marquoit l'année expirante, & l'autre d'un jeune homme qui marquoit le nouvel an *. Quand il falloit avertir le peuple du moment de la retraite aux approches de l'inondation, alors au lieu

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Anubis, הנבח, Hannobeah latrans, monitor. αςροκύων

* *Voyez Fig. 3. Pl. XIX.*

(a) *Ægyptiis principium anni, non aquarius ut apud Romanos, sed cancer. Nam propè cancrum est sothis quam Græci canis sidus dicunt : neomenia autem est ipsius sothidis ortus, quæ generationis mundi ducit initium.* Porphyr de nymphar. antro.

LE CIEL POETIQUE. des deux têtes de figure humaine on lui mettoit sur les épaules une tête de chien. Les attributs ou les symboles subordonnés qu'on y ajoutoit étoient l'explication des avertissemens qu'il donnoit à toute la famille. Pour faire entendre aux Egyptiens qu'il falloit prendre une provision de vivres, gagner promptement les terrasses élevées, & y demeurer tranquilles au bord de l'eau en observant le cours de l'air; Anubis avoit au bras une marmite; des aîles aux piés; dans sa main droite ou sous son bras une grande plume *; & derrière lui une tortuë ou un canard, animaux amphibies qui vivent sur la terre & au bord de l'eau *.

* Voyez Planche II.

* Voyez Fig. 3. Pl. XVIII.

Tous ces avis fort simples & fort intelligibles étoient précédés d'un autre également nécessaire, qui étoit de marquer au peuple la juste hauteur qu'il falloit donner aux terrasses pour être à coup sûr au-dessus de la plus forte inondation, sans faire des frais inutiles en les élevant trop. On construisoit pour celà dans chaque bourg une muraille ou un terme qui eût la hauteur requise : & afin que le peuple connût précisément la ligne qui lui devoit servir de régle, on la lui désignoit en couchant précisément sur cette ligne la figure de la sphinx qui a toujours paru si énigma-



ANUBIS.

tique & si mystérieuse aux Egyptiens mêmes, dans les tems postérieurs *; mais dont le sens s'offre à présent de lui-même à la suite de ce que nous venons de dire. Cette figure étoit composée d'une tête de jeune fille, & du corps d'un lion couché *: ce qui signifioit qu'il falloit s'attendre à demeurer oisif sur les terrains relevés tant que l'inondation dureroit, & qu'elle continueroit au moins pendant deux mois dans sa force, savoir tout le tems que le soleil mettroit à parcourir les signes du lion & de la vierge. Cette vérité se trouve attestée par le rapport des voyageurs modernes, qui nous apprennent que le Nil rentre dans ses bords sur la fin de Septembre, ou un peu après, en quoi ils sont d'accord avec Pline, qui place cette rentrée sous le signe de la balance. *In totum autem revocatur intra ripas in libra* *. La figure de la sphinx marquoit de plus par la justesse de son élévation, le point d'excès ou de *surabondance*; en sorte que si l'eau, passant ce point, venoit à couvrir la figure en tout, ou en sa meilleure partie, les Egyptiens ne devoient pas faire les frais du labour, parce qu'à coup sûr la retraite des eaux seroit trop lente pour pouvoir semer encore à tems & moissonner au mois d'Avril.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

* *Plutarch. de Isid. & Osir.*

* *Voyez Fig. 1. Planche III.*

* *Plin. supr.*

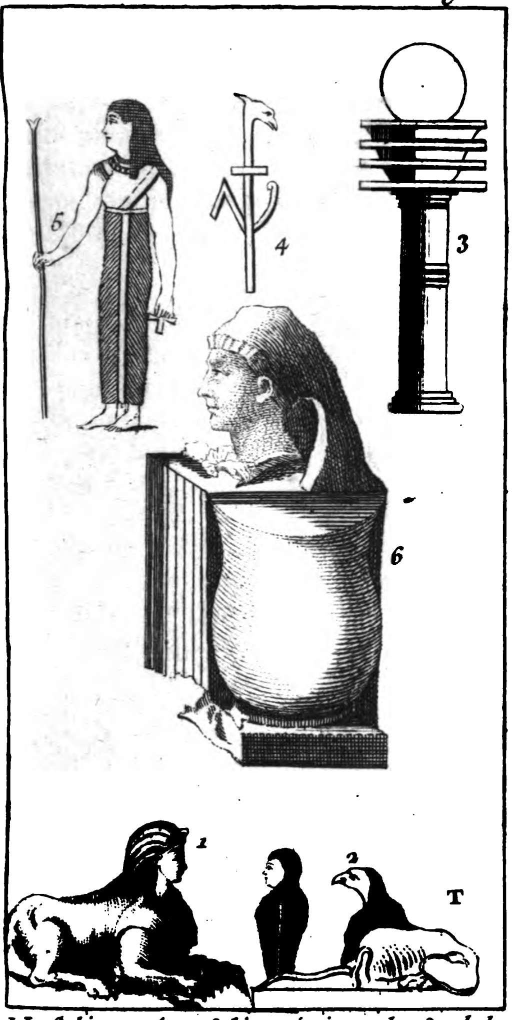
LE CIEL POETIQUE. Ce qui achéve de rendre cette explication certaine, c'eſt que le nom de la *ſphinx* ne ſignifie autre choſe que la *ſurabondance* (*a*).

Il n'y a perſonne qui ne ſente que la ſphinx étoit un caractère, un ſigne, & non un monſtre, ou un être vivant. On ne s'aviſe pas de demander quelle eſt la naiſſance ou la mère de la ſphinx. Ce ſeroit de même perdre ſes peines que de chercher dans l'antiquité quels ont été les parens ou la patrie de Thotes ou d'Anubis. Ce ſeroit ſe charger d'un travail auſſi inutile, que ſi on cherchoit avec ſoin quelle eſt la patrie & la généalogie de la lettre A, ou de la lettre B.

On peut remarquer en paſſant que c'eſt là l'origine de l'uſage où ſont encore nos architectes, admirateurs ou copiſtes de l'antiquité, de décorer les termes en y appuyant des ſphinx.

La troiſième circonſtance, qui intéreſſoit extrêmement le peuple Egyptien, étoit la connoiſſance exacte de l'état de la rivière. On peut en juger par le ſoin qu'on prend encore aujourd'hui au grand Caire, de meſurer les dégrés de l'éléva-

(*a*) ספנג *Sphang redundantia*, *Job*. 22 : 11. & *IV*. *Reg*. 7 : 7. & *Paraph*. *Chaldaic*. *in Proverb*. 3:10. *Vino torcularia redundabunt*.



1. La Sphinx. 2. Autre Sphinx réunissant les Symboles du vent étésien, du Lion, et de la Vierge. 3, 4, 5, Les marques des crues du Nil. 6, Le Canope. La Figure 4 annonce la diminution de l'eau et le mesurage des terres par une Huppe, une Equerre, et un Clairon.

tion de l'eau sur une colonne élevée pour cet usage sur le fond d'un large puits, & d'en publier chaque jour les nouveaux progrès par des crieurs qui les annoncent dans tous les quartiers de la ville. On y conserve encore à cette colonne & au puits l'ancien nom de *Mikias* (*a*), qui dans la langue orientale, signifie *le soutien de la vie*. Pline nous apprend, par ce que j'ai rapporté de lui, combien on étoit attentif de son tems à connoître les signes avant-coureurs, les progrès, & la fin du débordement. Ce besoin ayant été le même dans la plus haute antiquité, il est fort naturel de penser, que les signes qui pouvoient faire connoître aux Egyptiens la juste profondeur de l'eau, n'ont pas été négligés dans l'écriture symbolique. Nous en trouvons deux qui ont, ce me semble, un rapport sensible à la mesure du Nil : ce sont la croix & le canope.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

La croix ou la mesure du Nil.

D'abord ils exprimoient les diverses cruës de leur fleuve sorti de ses bords, par une colonne traversée d'une, de deux, ou de trois lignes, en forme de croix, & surmontée d'un cercle, symbole de la divinité, pour caractériser la Providence qui gouvernoit cette importante

(*a*) מחיה *Michiah*, le soutien de la vie, *Esdr.* 9 : 8. Voyez les Relations de Paul Lucas, & de M. de Maillet.

LE CIEL POETIQUE. opération. Plus ordinairement au lieu d'une colonne qui pouvoit être d'usage dans un puits de pierre où l'eau n'entroit que par le bas, ils employoient dans leur écriture une longue perche terminée comme un T, ou barrée, soit par une, soit par deux piéces de travers, & en manière de croix. Pour abréger ces marques ils se contentoient souvent d'un T, ou d'une petite croix †. Cette figure placée sur un vase ou ailleurs pouvoit signifier la cruë ordinaire. Deux croix pouvoient marquer une plus forte inondation : & la croix enchaînée, ou arrêtée par un chaînon, signifioit apparemment l'inondation assujettie à des régles certaines, ou le salut de l'Egypte, causé par la régularité des observations & des précautions (*a*). Peut-être cet anneau n'étoit-il que le cercle symbolique.

Le Canope. Ce n'étoit pas assez que les Prêtres ou les Ministres publics prissent soin d'observer la juste mesure des progrès de l'eau : il falloit que le peuple en fût instruit. Et

(*a*) Il est certain que le Mikias ou la colonne traversée, soit d'une seule, soit de plusieurs barres pour marquer les progrès de l'eau, est devenu en Egypte le signe ordinaire de la délivrance du mal. On le suspendoit au cou des malades & à la main de toutes les Divinités bienfaisantes. M. Gordon nous a donné dans la VII. Planche de sa collection les Amulettes ou préservatifs qu'il a pû remarquer dans les monumens Egyptiens. Il y en a plusieurs qui ne different point de la mesure du Nil marquée ici Fig. 3. Planche III.

il paroît que c'eſt à quoi l'on pourvoy
en expoſant publiquement trois ou q
ſortes de vaſes, ou de meſures, qui
des outres d'une capacité inégale,
bien connue du peuple, ſervoient ſan
& ſans meſſagers à lui indiquer les tro
quatre eſpéces de hauteurs qui faiſoie
différence des cruës du Nil (*a*). I
choſes me perſuadent que c'eſt-là le
de ces vaſes ou meſures à large ven
ſi ordinaires dans les monumens E
tiens. L'une eſt le nom qu'on leur do
l'autre ſont les attributs dont on les ac
pagne.

Le nom de *canob* ou *canope* qu'on
noit à ce vaſe, eſt fondé ſur l'uſage
en faiſoit. Ils peignoient le ravag
l'eau débordée, ſous la figure d'un
gon, d'un crocodile, d'un hippopot
ou d'un monſtre aquatique qu'ils a
loient *Ob*, c'eſt-à-dire, enflure ou d
dement, & que depuis ils ont no
Pyton, l'ennemi. Ob, ou l'ennem
les écrivains ſacrés appellent Ob,
ils veulent exprimer les ſuperſtitions
folles idées des Payens (*b*); no

(*a*) Cet uſage & l'intention ſont atteſtés par un
mairie d'Egypte, nommé Hore-Apollon, *lib.* 1
Nilum exundantem Ægyptii Deſignantes ping
hydrias

(*b*) אוב *Ob. Levit.* 20:27 Ob, ſignifie

voyons toujours rendu dans les anciennes traductions par celui de Pyton *. Quand on avoit mesuré la juste hauteur de *l'ennemi*, le dégré de la profondeur de l'eau, on en informoit le peuple par l'exposition d'un vase qui contenoit apparemment autant de pintes que la profondeur de l'eau avoit de toises, ou de coudées : c'est pourquoi ils donnoient à ce vase le nom de Canob, qui signifie *la toise du dragon* (*a*) la mesure du débordement.

* V. *l'histoire de Saül & de la Pytonisse*, &c.

Les divers attributs dont ils accompagnoient ce vase ne sont pas moins significatifs que son nom, & ont un rapport évident avec l'état de la rivière. Ils terminent souvent ce vase vers le haut par une tête d'homme, que nous verrons par la suite être le symbole de l'industrie, ou du labourage. Quelquefois ils faisoient

ment enflure ou gonflement. Ils donnoient ce nom au Nil débordé, parcequ'il ravageoit tout en s'enflant, &c.

(*a*) De קנה *Cane*, une perche, une toise, une canne à mesurer, comme on le voit dans Ezechiel *c.* 4 : 5. קְנֵה הַמִּדָּה *Kené haramiddah*, une canne à mesurer ; & de אוֹב *Ob*, le dragon, *Pyton*, l'ennemi. C'est à Memphis qu'on prenoit autrefois ces mesures, comme aujourd'hui au Caire, pour instruire le reste de l'Egypte. Le bourg voisin des ruines de cette grande ville, se nomme encore aujourd'hui Manouph, & la plaine voisine Menophi, ce qui est visiblement le vrai nom de Memphis, & ne signifie autre chose que *la mesure du dragon*, ou *la mesure du débordement*. De מנה *Mana*, mesurer, nombrer ; & de אוֹב *Ob* ou *of*, le dragon, ou le fleuve enflé.

sortir les piés de la figure par le bas de ce vase. Les bras & tout le corps de l'homme, ou du symbole des travaux rustiques, étoient comme engagés & contraints, pour faire entendre que le laboureur n'avoit rien à faire pendant le séjour des eaux sur la plaine. Quelquefois ils * faisoient sortir du vase les mains de la figure, dans l'une desquelles ils mettoient une plume d'épervier pour marquer l'étude & l'observation des vents, qui devoit être la principale affaire du laboureur ; parce que selon la nature du vent il accéléroit ou différoit, ou omettoit totalement l'opération des semailles. Assez ordinairement on trouve les canopes terminés par une ou deux croix, dont nous venons d'expliquer le sens. Très-souvent encore le haut du vase est surmonté par différentes têtes d'oiseaux, pour signifier & caractériser les différens vents qui leur étoient connus, & qui aidoient ou traversoient, soit la cruë, soit l'abaissement des eaux. Quelquefois ils mettoient sur le canope la tête d'un chien, pour signifier l'état de la rivière au tems du lever de la canicule. Dans un autre tems ils y plaçoient une tête de fille pour marquer l'état du Nil sous le signe de la vierge, & aux approches du déssèchement *.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

* *Voyez Fig. 6. Planche III.*

* *Voyez Fig. 2. Planche III.*

Toutes ces conjectures réunies semblent former une certitude. Elles sont d'autant plus recevables, qu'elles sont liées entr'elles, & ont rapport au grand intérêt de la colonie. Suivons donc cet essai d'explications, puisqu'il commence à répandre quelque lueur sur une matière jusqu'à présent fort obscure, & dont l'intelligence débrouilleroit bien des monumens de l'antiquité.

IX.

Suite des symboles Egyptiens.

La commodité de ce langage qui étoit entendu par les yeux, & qui faisoit en un sens parler les animaux & les pierres mêmes, en rendit peu-à-peu l'usage plus commun.

L'écriture symbolique servit bientôt à l'instruction des mœurs, aussi-bien qu'aux réglemens du labourage. On l'employa pour conserver parmi les peuples la connoissance des vérités les plus importantes & pour leur inculquer leurs principaux devoirs. Les lieux où les Egyptiens s'assembloient à la nouvelle lune, comme dans la Chaldée d'où ils étoient venus, furent bien-tôt remplis de figures significatives, propres à rappeller leur esprit à une intelligence souverainement puissante

qui préside à tout, qui donne la vie à l'homme & aux animaux, qui donne la fécondité aux plantes, & qui couvre tous les jours la terre de nouveaux présens; supérieure au soleil, à la terre, & à l'industrie de l'homme; donnant au soleil sa chaleur & sa beauté, à la terre sa fécondité, à l'industrie de l'homme le succès de son travail, & la récompense de ses peines.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Le caractère de l'écriture Egyptienne destiné à signifier Dieu, étoit non une simple flamme, comme c'étoit l'usage en Orient, mais un cercle *, ou plûtôt un soleil; symbole extrêmement simple, & le plus capable de leur représenter la puissance & l'action universelle de l'Etre souverain qui anime tout.

Le soleil, symbole de Dieu.

*Voyez Fig. 1. Planche I.

Ils ajoutoient au cercle, ou au globe solaire, différentes marques ou attributs qui servoient à caractériser autant de perfections différentes *. Pour marquer, par exemple, que l'Etre suprême est l'auteur & le conservateur de la vie, ils accompagnoient le cercle quelquefois de deux pointes de flamme, & plus souvent encore d'un ou de deux serpens ou anguilles. Cet animal, chez les Egyptiens & ailleurs, a toujours marqué la vie ou la santé, non pas parce que le serpent se rajeunit en se

Le serpent, symbole de la vie.

* Voyez les Fig. 2. Planche I.

LE CIEL POETIQUE.

défaisant tous les ans de sa vieille peau ; mais parce que chez la plûpart des Orientaux, comme Phéniciens, Hébreux, Arabes, & autres, avec la langue desquels celle de l'Egypte avoit affinité, le mot héve ou hava signifie également la vie, & un serpent. *Hevé*, ou le nom de la mère commune des vivans, provient de ce mot. On ne pouvoit peindre la vie : mais on pouvoit la marquer par la figure de l'animal qui en porte le nom (*a*).

Le Bananier, symbole de la fécondité.

Pour exprimer ou faire concevoir l'admirable fécondité de la Providence qui fournit tous les ans une nourriture abondante aux hommes & aux animaux qui les servent, on accompagnoit le cercle symbolique, le caractère de Dieu, de la

(*a*) C'est de ce nom *hava*, qui signifie *vivre*, que les Latins ont fait leur *ævum* la vie, & l'*avé* qui est un souhait de bonne santé. Saint Clément d'Alexandrie, *Cohortat. ad Gent. p.* 11. *édit. Oxon.* remarque, que le mot héva, qu'on fait signifier la vie, signifie aussi un serpent. Et c'est sur une pure équivoque du mot hévi ou heva, qu'est fondée la métamorphose de Cadmus & d'Hermione en serpens. *Ovid. métam.* Ils étoient du pays des Hévéens. L'auteur des Saturnales nous a appris que le serpent étoit le symbole de la santé, *salutis draco*, en parlant d'Esculape. *Saturnal. l.* 1 *c.* 20.

Lorsque Moïse éleva au désert un serpent d'airain, les Hébreux affligés comprirent que c'étoit un *signe de salut*, un avertissement de confiance en Dieu. A ce signe par lui-même impuissant a été substitué & élevé au milieu des peuples le signe efficace du salut, l'Auteur même de la vie. *Joann.* 3. 14 & 15.

figure des plantes les plus fécondes *, & le plus ordinairement de deux ou de trois grandes feuilles de bananier (*a*), n'y ayant rien d'égal à la fécondité de cette plante qui tient du prodige. Elle croît aisément dans les campagnes. La tige sort d'un oignon : elle devient fort haute, & acquiert en un an dans les païs chauds un demi pié & plus d'épaisseur. Du milieu de ses feuilles longues de quatre à cinq piés, souvent plus, & larges de près de deux, s'éléve un rameau divisé en plusieurs nœuds, de chacun desquels sortent dix ou douze fruits longs comme de médiocres concombres, & qui contiennent une chair moelleuse, beurrée, nourrissante, fraîche, & d'un goût agréable. De toutes ces grappes, réunies sur une seule branche, il se forme un régime ou une masse de 150 ou 200 fruits *. Après la récolte on coupe le feuillage énorme (*b*) & les tiges qui se sécheroient, & on en nourrit les éléphans, dans l'Inde & en Afrique. Cette plante qui fait

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

* *Voyez les Fig. 4. Planche I. & les Figures de la Planche VII.*

* *Diction. des drogues, Lemeri.*

(*a*) Cette plante s'appelloit anciennement Musa, aujourd'hui *Mouse* ou *Mons*. Voyez Prosp. Alpin. *de plantis Ægypt.* avec les notes de Vesllingius son Commentateur. Voyez aussi le figuier d'Adam, lett. 9. de M. Maillèt. On peut voir cette plante au Jardin Royal, où il ne faut pas être surpris de la trouver moins grande, l'air du climat ne lui convenant point. Un bananier y a fleuri cette année 1741. *Voyez* le supplément de la Planche VII.

(*b*) La feuille est de deux aunes de long, sur deux piés de large. *M. Maillèt.*

LE CIEL POETIQUE. vivre, sans frais, des milliers d'habitans pendant plusieurs mois, & qui a toujours été la ressource des peuples de l'Egypte, de l'Ethiopie, & des Indes, méritoit d'être choisie par préférence pour caractériser le symbole de celui, qui avec la vie donne les soutiens de la vie.

Mais cette vie & l'abondance des nourritures qui l'entretiennent, dépendent des dispositions de l'air. Il falloit faire entendre aux habitans que c'est Dieu seul qui gouverne l'air en maître souverain; que c'est de lui qu'il faut attendre les influences salutaires & qu'il dispose selon son bon plaisir de la nature, & des saisons. Pour peindre l'air, dont chacun éprouve les vicissitudes & l'agitation, quoiqu'il soit invisible, on employa dans l'écriture le scarabée ou les aîles d'un insecte volage, dont les mouvemens varient d'un instant à l'autre. Les aîles du scarabée ou du papillon dépliées autour du cercle symbolique * étoient un attribut propre à faire entendre que celui qui régle les mouvemens & les changemens de l'air, est aussi le distributeur des productions de la terre, & le maître des saisons. Cette vérité étoit sur-tout nécessaire à un peuple laboureur. Aussi le globe accompagné de grandes aîles de scarabée ou de pa-

Le Scarabée ou l'air.

* *Voyez les Fig. 3. Planche I.*

pillon, se trouve-t-il placé au haut de la plûpart des tableaux qui avoient rapport à la religion [a]. Presque par-tout où l'on trouve ce globe avec ses aîles, on voit à côté une ou deux figures en posture d'adorateurs [b].

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

a V. *la table d'Isis, publiée par Pignorius, & la Fig. 1. Planche XII.*

b *Voyez l'essai sur les monumens Egyptiens qui sont en Angleterre par M. Gordon secretaire de la société de l'encouragement des Sciences.*

X.

Les symboles de l'année. L'année solaire, Osiris.

Toute la société ayant un besoin extrême de régler l'ordre de ses jours, & de convenir des tems où il faut s'assembler, se reposer, ou travailler en commun, l'écriture symbolique fut tout particulièrement utile à cet égard, par la commodité de quelques marques qui étant exposées en public, annonçoient les fêtes & les travaux d'une façon simple & uniforme.

Le cours de l'année a rapport à trois objèts principaux, 1°. au cours du soleil; 2°. à l'ordre des fêtes de chaque saison; 3°. aux travaux qui se devoient faire en commun. Commençons par les symboles du soleil.

Cet astre qui étant le plus magnifique objèt de la nature avoit été si justement choisi pour être le symbole de l'Etre tout-puissant, eut aussi son caractère ou sa marque dans l'écriture symbolique, & cette

LE CIEL POETIQUE.

Le gouverneur ou le soleil.

figure étoit relative au nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Osiris. Ce mot, selon les anciens les plus judicieux & les plus savans (*a*), signifioit l'inspecteur, le cocher ou le conducteur, le roi, le guide, le modérateur des astres, l'ame du monde, le gouverneur de la nature. Selon la force des termes dont il est composé, il signifioit, *le gouvernement de la terre* (*b*); ce qui revient au même sens: & c'est parce qu'on donnoit ce nom & cette fonction au soleil, qu'on l'exprima dans l'écriture, tantôt par la figure d'un homme portant un sceptre, tantôt par la figure d'un cocher portant un fouèt, ou simplement par un œil.

* Plutarch. ibid.

Souvent on se contentoit des marques de sa dignité, telles qu'étoient un sceptre surmonté d'un œil *, ou un sceptre entortillé d'un serpent symbole de la vie que le soleil entretient; ou simplement le fouèt & le sceptre réunis; quelquefois le bonèt

(*a* *Plutarch. de Isid. & Osirid. & Macrob. in somn. Scip. lib.* 1. *c.* 20. *Dux & princeps, moderator luminum reliquorum, mens mundi & temperatio.*

(*b*) Ce mot vient de אושארץ *O hosi erets*, ou *Ocse eres, dominium terræ.* On le retrouve dans celui d'Axieres, qui est un des Cabires ou des grands dieux de Samothrace, originairement venus d'Egypte; dans l'Oxiares de l'histoire Grecque; & dans l'Assuerus des Perses. Ce nom est d'une structure semblable à celle du mot Ochosias, qui signifie le gouvernement de Dieu.



1. Osiris ou le Soleil sous le Capricorne. 2, Osiris ou Atys, sous le Belier. 3, Le Soleil Couchant. 4, Neptune ou la Navigation. 5, et 6, Coëfure faite comme un trône chargé du bonnet et du Sceptre du Soleil. La Figure 1e. a pu donner Lieu à la fable d'Atlas.

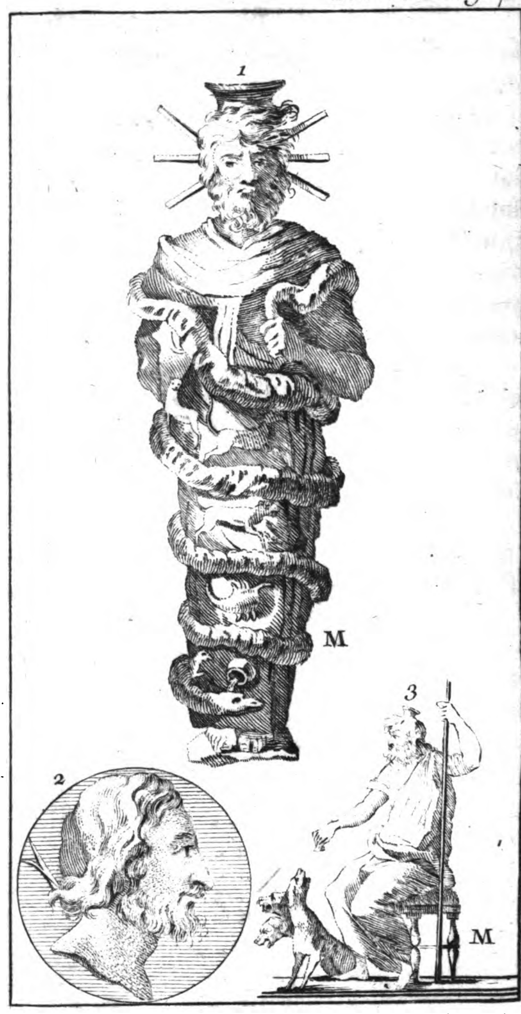
royal d'Osiris posé sans sceptre ou avec un sceptre sur un thrône. Assez ordinairement on trouve la figure d'un côcher, portant sur sa tête une fleur de lotus, ou même assis sur cette fleur qui est tantôt fermée tantôt épanouie. Le lotus est une espéce de nymphea qui vient abondamment au bord du Nil, & qui outre les secours que les Egyptiens tiroient de son fruit, dont ils faisoient du pain (*a*), donne aussi une belle fleur qui s'épanouit le matin, & se ferme le soir.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Ces variétés de symboles désignoient sans doute diverses circonstances du jour, ou de l'année; peut-être le soleil levant, le soleil couchant, l'aurore, le midi, le crépuscule, le tems nébuleux, les chaleurs fortes ou foibles. Il est sensible que rien n'étoit plus aisé que de varier le sens d'un même symbole par l'addition ou par la suppression d'une piéce. Mais comme on a par la suite grossièrement abusé de cette écriture, & qu'on en a tout-à-fait perverti le sens, (vérité dont les preuves ne tarderont pas à se développer) ce seroit peut-être un travail perdu, ou une entre-

(*a*) Hérodote dans son Euterpé, num. 54. outre cette première espéce de lotus, dont la fleur est blanche, en reconnoît une seconde dont la fleur est de couleur incarnate, & le fruit tout différent de l'autre.

LE CIEL POETIQUE. prise téméraire que de vouloir expliquer le menu détail de ces symboles dans les monumens Egyptiens qui nous restent : par exemple, dans la table d'Isis ; parce que les symboles y sont unis selon les systêmes des tems postérieurs, & non selon leur sens primitif qui a été négligé, puisque ce gouverneur purement figuratif a été regardé comme un homme qui avoit vécu sur la terre, & est pris pour un dieu dans l'écriture qui reste sur les monumens. Les lecteurs judicieux ne me reprocheront pas ici d'apporter pour preuve de mon sentiment ce qui est en question. Car dans les figures symboliques une écrevisse est la marque du retour oblique du soleil parvenu au plus haut point de sa course. La sphinx est la marque de son passage sous les signes du lion & de la vierge. Tout autre symbole dans son institution montroit ainsi une chose pour en faire concevoir une autre. Un cocher ou un roi n'est donc ici ni un homme ni un dieu. Les antiquaires qui prendront cette figure pour un dieu, peuvent entrer, je l'avoue, dans la pensée des Egyptiens devenus idolâtres. Mais sans contredire en rien leurs explications, je tâche de remonter au sens primitif de ce symbole, qui par son attribut & par son nom dé-



1. et 2. Pluton, ou Serapis, Symbole de l'anniversaire. La 2e. fig. est tirée d'une médaille. voy. Lil. Gre. Girald. 3 Pluton et Cerbere.

signoit l'année solaire ou le gouvernement de la terre. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Je suis fort tenté de croire que le gouverneur, ou l'Osiris avec son fouèt, avoit un rapport plus particulier avec la révolution journalière dont le mouvement est plus sensible ; & qu'avec son sceptre il signifioit la durée d'une année solaire, parce que c'est cette révolution annuelle du soleil qui régle tout dans la nature.

On employoit la figure d'un Osiris, ou d'un soleil, car c'est toujours la même chose, pour signifier certains retours qui n'arrivoient que d'année en année. Mais alors on changeoit l'attribut de la figure. Tous les ans, par exemple, les Phéniciens, & autres, venoient aborder dans l'île du Phare pour y enlever du lin, des cuirs de bœufs, les huiles de Saïs, des légumes, du blé, & des provisions de toute espéce. Le retour annuel de cette flotte étoit désigné par un Osiris porté sur un coursier aîlé, symbole des vaisseaux, & de leurs voiles ; ou par un Osiris dans la main duquel on mettoit non un sceptre, mais un instrument de marin, un harpon dont on se sert en mer pour piquer les gros poissons que l'on rencontre : & comme le blé étoit la marchandise qui occasionnoit sur-tout ces retours annuels, quand on annonçoit

La navigation.

Le Trident.

LE CIEL POETIQUE.

aux marchands Egyptiens l'arrivée de cette flotte, il est croyable qu'on le faisoit par une affiche, qui étoit un Osiris armé du harpon, & qu'on donnoit à cette figure le nom de Poséidon ou de Neptune; de Poséidon, qui signifie (*a*) *la provision des païs maritimes;* ou de Neptune, qui signifie *l'arrivée de la flotte* (*b*). A cette nouvelle tous ceux qui avoient des marchandises de débit descendoient en batteau le long des canaux du Nil, & gagnoient la côte maritime, le voisinage de l'île du Phare, où abordoit cette flotte; d'où vient que dans le langage commun *aller à la flotte*, ou *aller vers la côte*, étoit la même chose: & Plutarque (*c*) nous apprend que les extrêmités de l'Egypte, les côtes maritimes se nommoient *Neptyn* en Egyptien.

(*a*) De פוש *Posh copiæ, subsidium*; & de ידים *Jedaim, oræ maritimæ*, vient פושידים ou פושידין *Poseidain*. D'où les Grecs ont fait leur ποσειδάων *Poseidon: Copia orarum, subsidia littorum.* On peut remarquer que ces terminaisons en *im* & en *in*, qui sont familières aux Orientaux, ne sont point du goût des peuples d'Occident.

(*b* De נוף *nouph; agitare*, qui forme נפה *nephah*, ou נפת *nephet, agitatio, appulsio*, & de אני *oni navis, classis*, vient נפתאנ *neptoni, classis appulsio*, l'arrivée de la flotte.

(*c*) Νέφθυν δὲ καλοῦσι τῆς γῆς τὰ ἔσχατα. *De Isid. & Osid.*

Il

Il y avoit un autre retour annuel qui n'étoit pas moins célébre, & qui avoit besoin d'une marque ou d'un symbole particulier. C'étoit le retour des sacrifices anniversaires. Nous voyons par les funérailles d'Archemore dans la Thébaïde de Stace, par l'anniversaire d'Anchise dans le cinquième livre de l'Eneïde, & par les lamentations annuelles des vierges d'Israël sur le sort de la fille de Jephté, que c'étoit un usage universel dans l'antiquité de pleurer & de prier sur les tombeaux des personnes chères à la patrie, & de renouveller ces assemblées & ces sacrifices après l'année révolue. L'Osiris, ou le symbole de la révolution annuelle, pouvoit donc annoncer un anniversaire par le changement de son attribut. Alors au lieu du fouèt, ou du harpon, on lui mettoit en main le bout ferré ou l'aviron (*a*) d'un battelier : ou bien on lui mettoit sur la tête un boisseau, une mesure de blé qui se distribuoit à chaque pauvre dans les fêtes funébres, & peut-être donnoit-on à cette figure le nom de Pélouta, (*b*) *la délivrance*.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Les anniversaires.

L'aviron.

(*a*) L'aviron à deux pointes se trouve trois fois dans une des faces de l'obélisque qui est à Rome à la porte *del popolo*. Voyez *l'antiq. Expl. tom.* 4. *pag.* 352. Voyez le bout ferré d'un battelier dans la main de Pluton. *Lilii Gregorii Giraldi, tom.* 1. *p.* 75.

(*b*) De פלט *palat, liberare*, פלטה *peloutah*, & פלטו *pelouto, liberatio.*

On entrevoit assez pourquoi, & nous remarquerons quand il s'agira des cérémonies mortuaires, que la barque de passage étoit le symbole de la mort; que le boisseau étoit l'annonce d'une distribution funébre; & que *la délivrance* du mal étoit l'idée qu'on avoit anciennement de la mort des justes.

Mais quoiqu'on pût annoncer une fête anniversaire par la figure d'un Osiris présenté dans l'assemblée des peuples, il falloit nécessairement l'accompagner d'une autre marque qui annonçât précisément le tems de l'année où la fête se célébroit, & si l'assemblée se tiendroit à la néoménie ou à la pleine lune, ou à tel autre jour du mois.

Venons donc au symbole qui régloit proprement l'année sacrée, l'ordre des fêtes.

X I.

L'année civile. Isis.

On pourroit assez raisonnablement nommer ici l'ordre des fêtes, l'année Ecclésiastique, puisque ces fêtes étoient des assemblées religieuses où l'on faisoit profession d'honorer Dieu, & de le glorifier de sa providence. La recherche que nous



Differentes Isis
Ou les annonces de la Néoménie, et des autres fêtes.

faisons des usages primitifs, & de la signification de l'ancienne écriture, regarde évidemment les tems qui ont précédé l'introduction de l'idolâtrie. Mais cet ordre des jours destinés au travail ou aux assemblées de religion étant la régle de la société, nous l'appellerons *l'année civile*. Il n'étoit guères possible de désigner plus simplement les différentes fêtes de l'année qu'en employant la marque ou le symbole de la terre & de ses productions qui varient selon les saisons. Encore aujourd'hui les gens de la campagne n'ont point de plus sûr almanach pour partager l'année & les saisons, qu'en distinguant les tems par la venue des fraises ou des féves, par la moisson des foins ou des blés, & par les différentes recoltes qui suivent. La figure de l'homme qui commande aux animaux, & qui gouverne tout sur la terre, avoit paru la plus propre pour exprimer le soleil qui anime tout dans la nature. Quand on voulut signifier la terre qui enfante & nourrit toute chose, on choisit l'autre sexe. La femme qui est mère & nourrice étoit une image naturelle de la terre. Celle-ci fut donc peinte avec ses productions sous la forme d'Isha ou d'Isis, qui est l'ancien nom de la L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

LE CIEL POETIQUE.

femme & le premier qu'elle ait porté (a). Ce ſymbole étoit commode, parce que les changemens de la nature, la ſucceſſion des ſaiſons, & les diverſes productions de la terre, qui étoient ſans doute le ſujèt des communes actions de graces, pouvoient aiſément être exprimées par les divers ornemens qu'on donnoit à cette femme. Ainſi l'intention particulière d'une fête étoit-elle de rappeller au peuple que la terre, dont Dieu avoit fait notre demeure, fourniſſoit aux hommes de quoi ſe loger, & ſe mettre à l'abri de l'hyver & des animaux malfaiſans ? On couronnoit Iſis de petites tours ou de crénaux de murailles. Vouloit-on annoncer les néoménies d'hyver, & avertir les peuples de louer celui qui leur donne des habits, des fourures, & des ornemens ? on couvroit la tête d'Iſis de bandelettes, de peaux couſues, quelquefois de plumes rangées les unes ſur les extrémités des autres ; ou bien de petites écailles proprement rapprochées. Falloit-il dans d'autres fêtes louer Dieu de ce que la terre nourrit pour le ſervice du genre humain, toutes ſortes d'animaux domeſtiques & ſauvages ? on environnoit Iſis

Voyez Fig. 1. Pl. VIII.

Voyez Planche VI.

Voyez Fig. 1. Pl. VIII.

(a) אשה כי מאיש *Isha Ki Meish, virago quia ex viro.* Geneſ. 2 : 23.

de plusieurs rangées de têtes d'animaux ; par exemple, d'une file de têtes de taureaux, d'une autre de têtes de lions, d'une ligne de têtes de béliers, de cerfs, ou de chiens. En Egypte, où l'on peut juger à coup sûr du produit de l'année par l'état de la rivière, on annonçoit au peuple une pleine année, en couvrant Isis, ou le symbole de la terre, d'un grand nombre de mamelles. Au contraire, si le pronostic de la fécondité n'étoit point favorable, on exposoit une Isis avec un seul sein ; pour avertir le peuple de réparer la médiocrité de la moisson, par la culture des légumes ou par quelqu'autre industrie. Pour marquer le jour, Isis prenoit des habits blancs. On lui en donnoit de noirs, pour marquer les ténébres. Portant sur sa tête le thrône d'Osiris ou du soleil, tourné en devant, mais vuide & sans bonèt ni sceptre, elle signifioit apparemment l'aurore, ou un sacrifice qui se faisoit de grand matin. Portant le même thrône vuide & tourné en arrière, elle pouvoit signifier le crépuscule du soir. On lui mettoit une faucille à la main, pour marquer la moisson. On paroit sa coëffure avec les cornes du bélier, du taureau, ou des chevreaux, pour marquer

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Origine de la fable des Amazones.

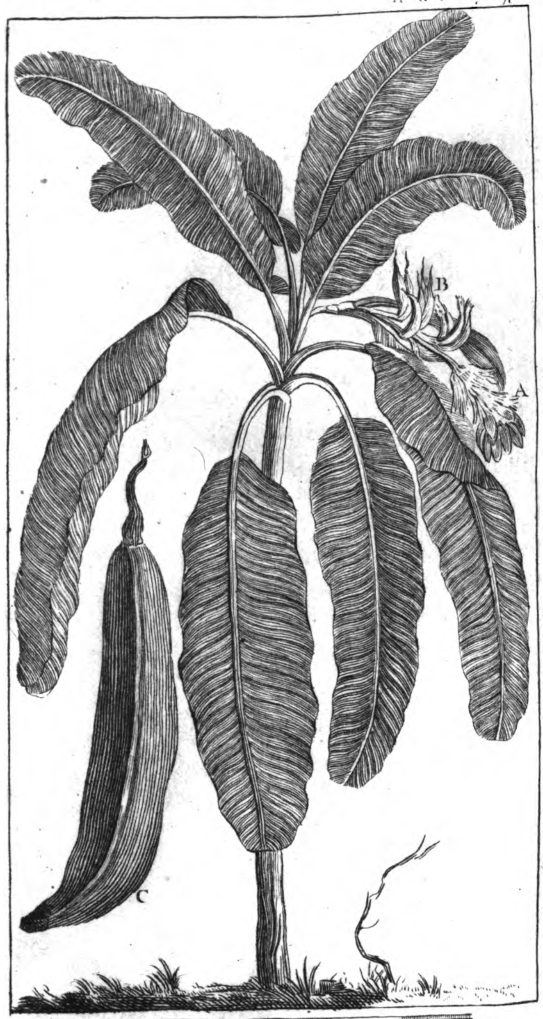
LE CIEL POETIQUE.

le printems & ses diverses parties. La moisson étant faite en Egypte, quand le soleil entre dans le taureau, les cornes de la génisse étoient la marque de la grande fête qui se célébroit après cette première récolte. Quelquefois on peignoit l'Isis, ou l'affiche de cette fête, avec une tête de génisse, & tenant sur ses genoux son fils bien-aimé, le petit Horus, symbole du travail annuel. La moisson qu'on venoit de faire rendit la fête & cette figure infiniment agréables à tous les peuples. Quelquefois on voyoit sur la tête d'Isis une écrevisse, ou le cancre marin; quelquefois les cornes de la chévre sauvage, selon qu'on vouloit signifier ou l'entrée du soleil au cancer, ou les fêtes qui se célébroient lors de son entrée au capricorne. Au lieu d'une tête de femme on lui mettoit quelquefois sur les épaules la tête ou le bec d'un épervier, pour marquer la fête qui se célébroit au retour des vents Etésiens. Quelquefois on couvroit la tête d'Isis des aîles d'une poule de Numidie * pour désigner quelque autre vent que je ne connois point. Souvent on lui voit une tête d'ibis, espéce de cigogne qui se nourrit de serpents * : & comme l'on disoit en Egypte que l'ibis délivroit le pays des dragons aîlés qui

Voyez Fig. 2. Pl. VIII.

* V. Planche XXIII. Fig. 1.

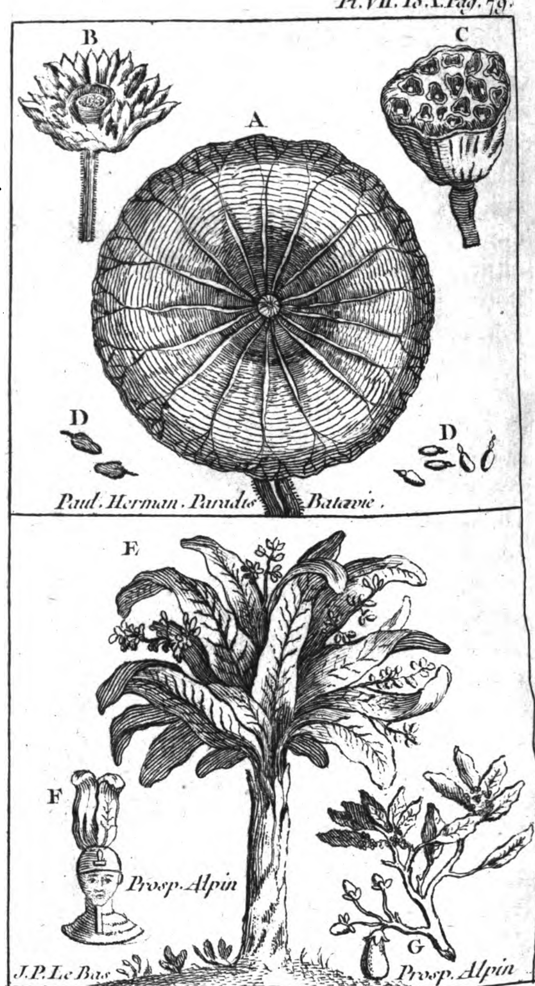
* Ibid. Fig. 2.



1 2 3 4 5 6 Pie

Supplément de la Planche VII.
Pour la Figure E.
A La Fleur. B Le Fruit. C La Banane plus en grand.





A, La fleur de Lotus épanouie. B, La même resserée le soir autour de sa gousse. C, La gousse ou le Ciboire. D, La graine tirée de la gousse. E, Le Musa ou Bananier. F, Tête Egyptienne avec les feuilles symboliques du Bananier. G, Branche de Persea avec son fruit.

venoient d'Arabie(*a*), on ne sauroit guères douter que ces figures & ce langage ne fussent une énigme, fondée sur la demande qu'on faisoit des vents Occidentaux pour repousser les vapeurs pestilentielles & les insectes que le vent d'Orient ou de Sud-est pouvoit apporter des bords marécageux * du golphe Arabique, qui s'étend à l'Est tout le long de l'Egypte.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

* *Mare Suph. Mare Junci.*

La fleur du lotus qui s'épanouit au bord du Nil après la retraite des grandes eaux, & dont le fruit sert à faire du pain ; les cornets de colocasie (*b*), qui étoient de jolies fleurs, employées à se couronner à certaines fêtes ; l'espéce de poire que produit l'arbre nommé Perséa ; les grands feuillages du bananier, & telles autres plantes qui fleurissent & fructifient en des saisons différentes, entroient dans les parures d'Isis, & pouvoient très-bien faire entendre au peuple les diverses particularités de l'année, ou lui annoncer telle & telle fête.

(*a*) *Herodot. in Euterpe, num*, 52. Herodote dit bien qu'il avoit entendu parler des serpents aîlés. Mais s'il en avoit vû, il n'auroit pas manqué de le rapporter. Quant aux prétendus os des serpents qu'on lui montra dans des lieux voisins de la Mer Rouge, ce sont des arrêtes de poissons de mer dont on trouve quelquefois de grands tas, même en des lieux fort distants de la mer.

(*b*) Voyez l'éclaircissement qui est à la fin du second tome sur la Colocasie, sur le Lotus, sur le Persea, & autres plantes d'Egypte.

J'ai cru autrefois que la lune ou le croissant, placé sur la tête d'Isis, pouvoit être le symbole de la nature qui reçoit tout de Dieu, comme la lune reçoit sa lumière du soleil. Mais on ne court pas de risque à penser que la physique Egyptienne étoit beaucoup plus simple : & il est bien plus naturel de croire que le croissant couché sur la tête d'Isis, marquoit la néoménie ou l'assemblée de la nouvelle lune ; que le plein de la lune, posé sur la tête ou sur le sein d'Isis, marquoit la fête du milieu du mois ; que le croissant ou le plein accompagné de tel ou tel feuillage, annonçoit l'assemblée qui se devoit tenir au plein ou à la néoménie la plus voisine de telle ou telle récolte ; qu'une étoile rayonnante placée dans les parures de sa tête annonçoit un sacrifice qui se devoit faire le matin au lever de la canicule, ou de quelque planéte, & dans telle autre circonstance, servant à distinguer les fêtes ou les saisons. Tous ces changemens avoient un sens particulier, & Isis changeoit d'habits comme la terre.

Si à côté d'une Isis, portant un croissant sur la tête & une faucille à la main, les prêtres exposent dans l'assemblée des peuples un Osiris avec son boisseau, les pauvres pourront comprendre qu'il y a un



1. La grande Déesse de Syrie et d'Ephèse.
2. L'Isis à tête de Vache avec le petit Horus.
3. L'Isis à tête de Lion.

facrifice funébre & une diftribution anni-verfaire à la nouvelle lune qui doit précé-der la moiffon. Un feul exemple de ce lan-gage fymbolique fuffit, pour faire com-prendre la facilité d'en varier le fens; comme les fituations & les attributs des figures. Nous n'avons garde d'affurer que ce foient là les fignifications précifes de toutes ces femmes fymboliques. Mais la vraifemblance nous fuffit ici dans les dé-tails, après avoir juftifié par les fignes du Zodiaque & par la fphinx que l'intention générale de ces figures étoit de caractéri-fer les diverfes parties de l'année.

L'écriture symbolique.

XII.

Les travaux, ou l'Année Ruftique. Horus.

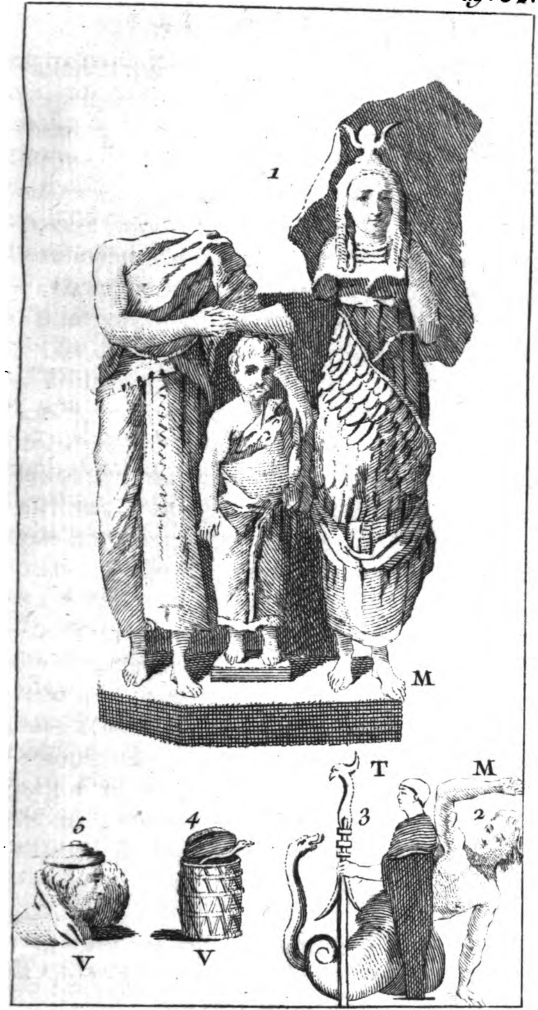
Les premiers docteurs Egyptiens pa-roiffent dans leurs inftructions s'être affez peu occupés de recherches curieufes & fpéculatives. Leur grand objèt étoit d'in-fpirer au peuple des fentimens de recon-noiffance envers Dieu, & de régler leur travail aux fuccès duquel leur vie étoit attachée. Un Philofophe plein de quel-que fyftême de phyfique ou de fublimes penfées fur la nature des efprits, ne man-quera pas d'abord en voyant les hiéro-glyphes des Egyptiens d'y chercher fon

LE CIEL PEOTIQUE.

dogme favori, & croira l'y bien appercevoir. Mais n'ayons ni prévention, ni systême : c'est presque la même chose. Quand on connoît le cœur de l'homme on devine aisément le sens de ses démarches par ses besoins, & c'est en étudiant les besoins de la colonie Egyptienne qu'on peut raisonnablement deviner le premier sens des caractères usités à Tanis & à Memphis.

Avec des marques publiques, propres à faire entendre la révolution annuelle & toute la suite des fêtes, le peuple avoit encore besoin qu'on lui en montrât d'autres qui pussent fixer l'ordre & le tems de ses différens travaux. C'est ce que nous nommerons l'Année Rustique.

Comme l'industrie ou le travail de l'homme, & sur-tout le labourage, ne peut rien opérer de bon que dépendamment du concours d'Osiris & d'Isis, (le lecteur entend à présent ce langage ;) après avoir marqué le soleil par la figure d'un homme ou d'un gouverneur, & la terre sous la forme d'une femme ou d'une mère féconde, les Egyptiens désignèrent le travail par la figure d'un enfant qu'Osiris & Isis affectionnent, d'un fils bien-aimé qu'ils se plaisent à combler de biens. Ensuite par les différentes formes qu'ils



1. Osiris, Isis, et Horus, ou le Soleil concourant avec la terre revetüe de l'air à aider le travail de l'homme. 2, Hericton 3. Horus portant l'annonce de la diminution de l'eau. 4, le Cofrêt mysterieux. 5, la tête d'un enfant dans un Van.

faisoient prendre à cet enfant, tantôt en le peignant commme un homme fait, ou bien en lui donnant les aîles de certains vents, les cornes des animaux céleſtes, une maſſue, ou une fléche, & telles autres parures ou inſtrumens ſignificatifs; ils exprimoient ingénieuſement la conduite, les opérations ſucceſſives, les traverſes, & les ſuccès du labourage.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Ils donnoient à cet enfant le nom d'Horès ou d'Horos (*a*), qui apparemment en Egyptien comme en Hébreu, en Phénicien & en Arabe, ſignifioit également le laboureur & l'artiſan, le labourage & l'induſtrie, en un mot le travail. Ils en abrégeoient ſouvent le ſymbole par la ſimple peinture d'une tête humaine, ſigne naturel de l'intelligence: & pour montrer l'importance du travail qui nous procure les ſecours de la vie, ils uniſſoient cette tête à la figure d'un ſerpent qui eſt le caractère de la vie: ou bien ils mettoient enſemble les deux figures entières, le ſerpent ſymbolique & l'enfant chéri du ſoleil & de la terre*. Souvent pour montrer le rapport de ces choſes à l'agriculture, ils

*Voyez Fig. 2. Planche IX.

(*a*) חרש *hores* ὧρος *horos*, le labourage & le laboureur. Plutarque dans ſon traité d'Iſis & d'Oſiris le nomme Aroueris, qui ſignifie l'agriculture. Du mot Oriental *harash*, ou ſans aſpiration *aras* & *arat* vient l'*aro*, ἄρω des Grecs, l'*aratio*, & l'*ars*, des Latins.

LE CIEL POETIQUE.

plaçoient les deux figures dont je parle, sur l'instrument qui sert à nettoyer le blé.

Cet enfant chéri d'Osiris & d'Isis, & le serpent qui y étoit joint, passèrent d'Egypte à Athénes qui étoit une colonie venue de Saïs, & de-là furent portés bien ailleurs. Telle est visiblement l'origine de l'usage, si peu sensé, qu'avoient les Athéniens faute d'entendre ces choses, de placer leurs enfans dans un van aussi-tôt après leur naissance, & de les y coucher sur des serpents d'or : en quoi ils croyoient procurer un grand bien à ces enfans, & faire pour eux, disoient-ils, ce que la nourrice de Jupiter avoit fait pour lui ; & ce que Minerve avoit fait pour Ericthonius (*a*).

(*a*) Nothing was more common that to' put them (new-born infants) in vans . . . . . . thus Callimachus tel's us Nemesis placed young Jupiter in a golden-van.

. . . . σε ϗ κοιμισεν Αδρηςεια
λίκνῳ ἐνὶ χουςέῳ.

It was common practice among them (Athenians) especially in families of quality to place their infants on dragons of gold : wich was instituted by Minerva in memori of Ericthonius.

Rien n'étoit plus commun parmi les Grecs que de mettre sur un van leurs enfans nouvellement nés. C'est pourquoi Callimaque nous dit que Nemesis (attentive à toutes les bonnes pratiques) posa le petit Jupiter sur un van d'or. C'étoit une cérémonie ordinaire chez les Athéniens, sur-tout dans les familles distinguées, d'étendre les petits enfans sur des serpents d'or. Cette coutume avoit été établie par Minerve en mémoire d'Ericthonius, *Potter's antiquity of Greece*, *tom.* 2. *c.* 14.

XIII.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Suite des Symboles des différens travaux de l'année.

Ces figures d'Horus en paſſant des mains d'un peuple dans celles d'un autre, furent ſans doute diverſifiées ſelon les caprices de ceux qui adoptoient ces cérémonies, & donnèrent lieu à bien des fables. Mais le ſens en étoit ſimple dans la première origine, & c'eſt ici ce que nous recherchons. La vérité de l'interprétation que nous venons de donner à la figure d'Horus, ſe peut juſtifier par le détail des diverſes formes qu'on lui faiſoit prendre, puiſqu'elles tendent toutes à exprimer quelques-unes des opérations annuelles du labourage, ou les obſtacles qu'il a à ſurmonter, ou les faveurs qu'il éprouve.

Tantôt nous le voyons enfant ſur les genoux de ſa mère *; parce que l'homme n'eſt que foibleſſe, & doit tout à la fécondité que la Providence accorde pour lui à la terre, ce qui eſt ſpécialement caractériſé par le cercle qu'on voit ſur la tête de la mère & de l'enfant. Tantôt nous le voyons devenu fort, & armé d'une maſſue qu'Oſiris & Iſis lui mettent en main*. C'eſt le travail, encouragé par le concours du ſoleil & de la terre à ſe

* *Voyez Fig. 2. Pl. VIII.*

* *Voyez Fig. 1. Planche IX.*

LE CIEL POETIQUE. délivrer des ennemis qui traversent ses efforts. Peut-être étoit-ce l'ouverture d'une chasse dans un tems convenable & désigné par les attributs des deux autres symboles. Cet enfant paroît ailleurs avec les aîles des différens vents qui le favorisent. Quelquefois ses aîles, c'est-à-dire, les vents Etésiens lui manquent, & alors on lui voit faire une triste chûte. Quoique déja grand on le voit ailleurs les piés & les mains engagés, & comme emmaillotés sans pouvoir faire aucun mouvement*. Tout ce qu'il peut faire alors se réduit à tenir une perche, une équerre ou un compas, & quelquefois une girouette, ou un bâton terminé par une huppe * ou par quelque autre avance propre à recevoir l'impression du vent, pour en désigner le cours. Le laboureur en effèt, après avoir été fort occupé en Egypte avant le débordement, soit à moissonner, soit à battre le blé, est presque oisif pendant le séjour des eaux sur la plaine. Il est alors borné à mesurer la profondeur des cruës; à observer le retour du vent méridional, j'ai presque dit le vol de la huppe; & à préparer les instrumens nécessaires pour mesurer & arpenter promptement les héritages que les dépôts de limon auront rendu méconnoissables; en sorte qu'aussi-

*Voyez Fig. 3. Planche IX.

* Ibid.



Horus à tête d'Epervier
Avec la Croix en main : ou l'annonce du débordement régulier.

tôt ce partage fait en diligence, on puisse semer & herser avec la charue, ou n'employer même pour toute culture que le grouin des pourceaux, lâchés sur ce limon & ardents à le fouiller, pour trouver quelques racines dans le sol sabloneux qui est dessous.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Herodote, in Euterp. num. 42.

Souvent la tête d'Horus se trouve posée sur le vase qui représente l'état du fleuve & qu'on nommoit Canope. On voit ses mains sortant du vaisseau, mais croisées, immobiles, & embarrassées par l'obstacle que l'eau lui cause. L'unique affaire qui doive l'occuper dans son loisir forcé est l'étude du cours de l'air, dont la qualité prolongera ou finira plutôt son inaction. S'il convenoit de lui mettre en main quelque attribut, ce seroit celui du vent. Aussi une de ses mains tient-elle ordinairement une plume d'épervier *.

* *Voyez Fig. 6. Pl. III.*

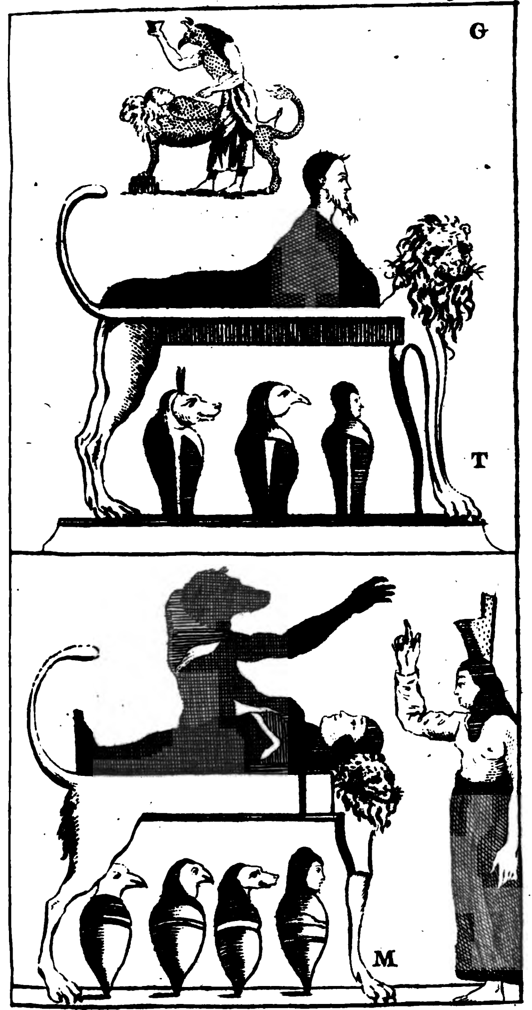
Mais si nous avons les élémens de l'écriture Egyptienne qui ont rapport au labourage, écrivons nous-mêmes. Essayons de peindre dans le goût Egyptien. Pour renfermer beaucoup de choses dans un petit espace, jouissons du privilége de réunir en un seul corps quelques-unes des parties détachées de plusieurs figures. Le concours de ces piéces pourra être aussi significatif que si nous les voyions toutes

LE CIEL POETIQUE. en entier. L'abbréviation en ſera commode ; & quoique ces piéces naturellement n'aillent jamais de compagnie, cette nouveauté ne ſera que plus propre à rendre le peuple attentif ſur le ſens qu'elle cache.

Quelle inſtruction, quelle affiche veut-on montrer à toute la colonie pour la mettre en état de ſe ſauver aux approches de l'inondation, & de ſemer enſuite à tems, pour moiſſonner au mois de Mars ? Tout le néceſſaire ſe réduit à ſavoir ſe précautionner pour la retraite au retour du vent ſeptentrional qui groſſira bientôt la rivière, & à meſurer la profondeur des crues pour régler le tems & la qualité du labour qui doit ſuivre l'écoulement. Mettons ſur les épaules d'Horus une tête d'épervier, & dans ſa main une croix. Dès-lors tout eſt dit : & cette écriture ſi courte n'eſt pas de mon invention ; mais de la plus haute antiquité, dans les monumens de laquelle on la trouve fréquemment*.

* *Voyez la Planche X.*

Veut-on faire entendre au peuple Egyptien que le ſigne du lion, ſous lequel la moiſſon commence ailleurs, eſt le tems du plus parfait repos pour le laboureur Egyptien ? Veut-on lui faire entendre que la durée de ſon inaction eſt depuis le ſoufle des vents Etéſiens, & le lever de la canicule, juſqu'à ce que le ſoleil quitte le



La durée du repos d'Horus.

ſigne de la vierge ? Convertiſſons le ſigne du lion en un lit de repòs. Les piés du lit ſeront des piés de lion : le chevèt du lit ſera une tête de lion. Sur ce lit étendons Horus emmaillotté, engourdi, ou tout au plus levant la tête pour obſerver le moment où il faudra ſe lever. Plaçons ſous ce lit trois canopes, l'un terminé par la tête de la canicule, le ſecond par la tête de l'épervier, le troiſième par la tête de la vierge. Or cette peinture qui répond très-bien à la régle que les Egyptiens avoient grand ſoin d'obſerver, eſt préciſément celle qui ſe trouve dans les monumens*.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

* V. *Menſa Iſiaca, dans la bordure, & la Planc. XI.*

La même peinture ſe trouve ailleurs (a) augmentée d'un premier canope, marquant le vent de Sud printanier, qui devance le vent Etéſien ; & d'une grande figure d'Anubis qui donne à Horus avec un geſte emphatique l'important avis de la retraite, en ſe tournant vers Iſis qui porte ſur ſa tête un thrône vuide, c'eſt-à-dire, en ſe montrant devant l'aurore à l'Orient*. On pourroit abréger cette écriture & ſe contenter de peindre une Iſis à tête d'épervier, ou la lune de Juillèt ramenant le vent Etéſien & annonçant à

* *Ibid. dern. Figure.*

(a) Figure peinte ſur une momie chez les PP. Auguſtins de la Place des Victoires. On expliquera ailleurs pourquoi cette figure eſt employée ſur un mort, quand on fera voir comment le ſens de ces ſymboles a été perverti.

LE CIEL POETIQUE.

Horus couché sur un lion, la durée de son entière inaction (*a*).

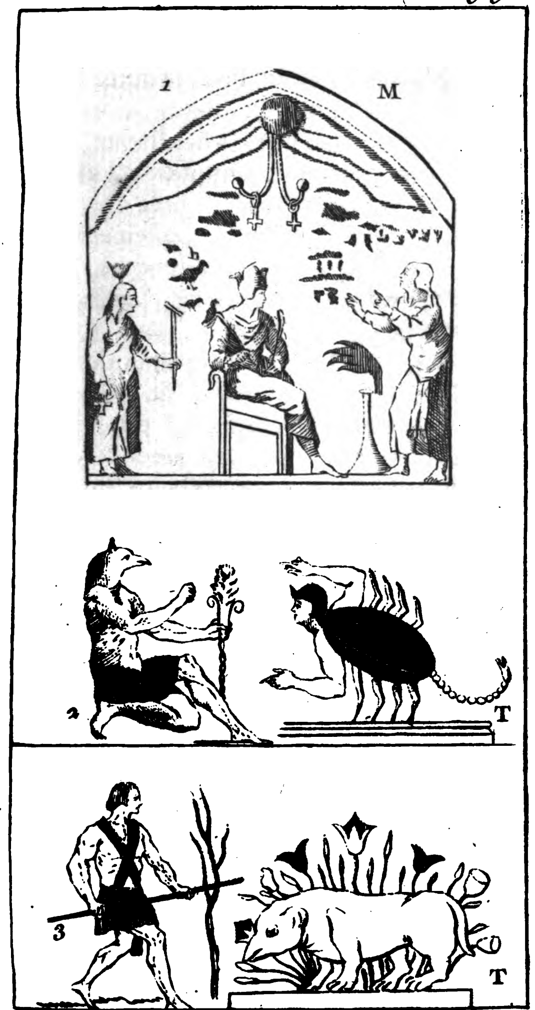
Mais c'est être trop hardi que d'oser davantage écrire en Egyptien, lorsque je ne suis pas sûr à beaucoup près d'y savoir lire. Affermissons-nous seulement dans cette lecture, & essayons encore l'application de nos principes sur d'autres monumens.

En parcourant quelques-unes des faces des grandes pyramides, & des divers monumens de l'ancienne Egypte, je trouve fort fréquemment une piéce d'écriture symbolique*, dont le sens se présente assez naturellement. Vers le haut se voit le cercle solaire élevé sur de grandes aîles de papillon : au bas est Osiris sur son thrône. A côté de lui est Isis avec la mesure de Nil, & devant eux est Horus les habits relevés avec une ceinture pour se mettre à l'ouvrage. Il a devant lui un bananier. Il léve ses mains vers le cercle qui domine sur le tout.

* V. *Planche XII. Fig.* 1. V. *les Voyages de Paul Lucas, tome* 2. *& l'Antiq. Expl. tom.* 2.

Cette peinture est parlante, & il n'est pas obscur que le labourage doit tout attendre de l'Être supérieur qui seul peut rendre l'air, le soleil, la terre, & la mesure de l'inondation, favorables aux

(*a*) Voyez la Fig. G. Planch. XI. elle est marquée G parce qu'elle est tirée du recueil de M. Gordon tab. XII.



1. Les secours du Labourage. 2. Naissance du blé sous le Scorpion. 3. Le Labourage victorieux sous le Sagitaire.

plantes qu'il cultive. Mais que veulent dire ici deux petites croix ſuſpendues aux aîles du papillon ? C'eſt le grand objèt des déſirs de l'Egypte. La croix, comme nous avons vû, ſoit longue, ſoit courte & abrégée, marque la meſure de l'inondation. Etant répétée & ſuſpendue aux aîles de papillon, elle marque une diſpoſition d'air propre à donner une forte inondation, ſans quoi l'Egypte n'eſt point fertile, parce qu'il n'y pleut pas ; & que le ſol qui en eſt ſabloneux ne pourroit rien nourrir ſans une certaine quantité de limon, qui ne devient ſuffiſante qu'à proportion de la profondeur du débordement.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

Paſſons à un autre tableau. En voici un où la tête d'Horus eſt jointe au corps du ſcorpion. Horus conſidère les épics ou la fanne des blés qu'Anubis lui montre. C'eſt le labourage qui ſous le ſigne du ſcorpion, c'eſt-à-dire, dans le mois de Novembre, voit monter les germes du froment, & des différens légumes qu'il a ſemés. Il conſidère avec complaiſance le ſuccès de ſes ſoins, dont il eſt redevable à la canicule qui l'a averti de fuir à tems, & de demeurer oiſif juſqu'à l'écoulement des eaux, ſans prendre d'autre ſoin que celui d'obſerver le cours de l'air,

V. la bordure de la table d'Iſis, & Pl. XII. Fig. 2.

LE CIEL POETIQUE. & de mesurer la profondeur de l'eau, pour décider ce qu'il faudroit faire ou ne pas faire.

Ibid. Fig. 3. Dans une autre sculpture je trouve Horus armé d'une fléche, & perçant un hippopotame tout environné de feuillages & de fruits de lotus. Par ce monstre, qui fait sa résidence dans le Nil, & qui en sort pour ravager & dévorer ce qu'il rencontre, on ne peut qu'entendre le débordement. Le lotus qui fructifie au bord de cette rivière facilite encore cette intelligence. Horus armé d'une fléche, & vainqueur de ce monstre, ne peut être que le laboureur à qui l'expérience a appris peu-à-peu à régler ses opérations, si à propos, qu'il puisse désormais, même après l'abaissement du Nil, trouver encore le tems d'arpenter & d'ensemencer ses terres; en sorte qu'il ne lui reste plus rien, ni à faire, ni à craindre, quand son hyver est venu, c'est-à-dire, lorsque le soleil entre dans le signe du sagittaire. C'étoit emporter une victoire complette sur ce fleuve, auparavant si redoutable. Une petite piéce de plus, qui acccompagne la figure du monstre vaincu, acheve de fixer le sens de l'énigme : c'est un arbre dépouillé de sa verdure, qu'on apperçoit à côté d'Horus victorieux. Cette circonstance de la



1. 2. Harpocrate, ou l'avis de la moderation dans l'abondance. 3. Angerone. Le fruit qu'elle porte sur sa tête paroît être celui du Persea, dont les Egyptiens faisoient grand usage.

chûte des feuilles (*a*) marque au juſte le tems où les Egyptiens ont fini leurs travaux, ſont sûrs de leur recolte, & triomphent enfin des inſultes du Nil.

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

XIV.

Harpocrate, ou la Police.

Cet Horus qui varie ſes attributs, varie auſſi ſes noms ſelon les ſignes céleſtes, & ſelon les particularités des ſaiſons. Mais dans toutes ſes variétés il a toujours un rapport ſenſible aux travaux de la ſociété. Le chapitre qui ſuivra celui des ſymboles contient le détail des différens noms & des différentes opérations d'Horus. Mais nous ne pouvons nous diſpenſer d'expliquer ici ce qu'il ſignifie quand il prend la forme & le nom d'Harpocrate; parce que le concours de cette figure & de ce nom ſuffit pour répandre un grand jour ſur tout ce qui vient d'être dit, & prouve non-ſeulement que ces figures ſont ſymboliques, mais que ce ſont des inſtructions conformes aux beſoins du peuple.

Les ſuccès ineſpérés d'une culture ſi ſin-

(*a*) Le climat d'Egypte eſt très-chaud, & les arbres y conſervent ſouvent leur verdure pluſieurs années de ſuite Mais quelquefois cependant l'hyver les dépouille de leurs feuilles pendant quelques jours. *Voyez la deſcription de l'Egypte par M. de Maillèt conſul au Caire, lett.* 9.

gulière (*a*), qui sans frais & sans sueur ne mettoit que quatre mois d'intervalle entre le labour le plus aisé & la recolte la plus abondante, remplirent les premiers Egyptiens d'admiration & de reconnoissance. Ils ne manquèrent pas de placer dans les lieux consacrés aux exercices publics de la religion, le symbole des prospérités de leur labourage. Ils y joignirent les traits ou les caractères les plus propres à étaler aux yeux des peuples les bienfaits d'une Providence singulière qui les chérissoit comme une mère aime son fils, & à leur recommander sur-tout d'en faire usage en paix, en silence, & selon les loix; parce que le bon ordre, la douceur, & la concorde étoient l'unique moyen de s'assurer la jouissance & la propriété des biens de la terre. C'est pour inculquer au peuple cette utile leçon que dans les fêtes qu'on célébroit après toutes les recoltes du blé, du vin, des fruits, & des légumes lors de l'entrée du soleil au capricorne, on plaçoit dans l'assemblée la figure d'Horus, courbée sous le poids des biens qu'il avoit recueillis. Il portoit sur sa tête les

V. *Pl. XIII.*

(*a*) Selon Diodore de Sicile, *lib.* I. c'est le privilége de l'Egypte de recueillir de grands monceaux de blé sans dépense & sans peine, *σωροὺς ἀναιρεῖσθαι τῶν καρπῶν χωρὶς δαπάνης καὶ κακοπαθείας.*

L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

marques naturelles d'une heureuſe recolte, ſavoir trois cruches (*a*) de vin ou de bierre, ſurmontées de trois pains, & accompagnées de feuillages, de légumes, & de pluſieurs fruits. Quelquefois ſes genoux paroiſſoient plier ſous le fardeau. Souvent on le peignoit aſſis pour marquer le repos, dont il aſſuroit aux hommes la jouiſſance. Il portoit le doit ſur la bouche (*b*) & recommandoit aux aſſiſtans, non le ſecrèt des myſtères, ce qui eſt une idée des tems poſtérieurs où la ſignification des figures fut oubliée & changée; mais la modération, la ſoumiſſion aux loix, la diſcrétion, en un mot la paix, ſans laquelle les hommes perdent la poſſeſſion des biens qui ont été accordés à leur travail.

Je ſai que le ſavant M. Cupper a fait un gros livre intitulé *Harpocrate*, dans lequel il a dépouillé toute l'antiquité Grécque & Romaine, pour prouver que cette figure qui a le doit ſur la bouche ſigni-

(*a*) Ἥτε *ἀμπελόφυτος ὁμοίως ἀρδευομένη δαψιλέστατον οἶνον τοῖς ἐγχωρίοις παρασκευάζει.* Les cantons plantés de vignes donnent auſſi aux habitans, après l'inondation, une grande abondance de vin. *Diod. ibid.* Le vin de la Maréote, dans le voiſinage d'Alexandrie, eſt célébre dans l'antiquité. *Horat. Carm. l.* 1. *od.* 37. La boiſſon commune des Egyptiens étoit la bierre. *Diod. ibid.* & *Herodot. in Euterp. num.* 52.

(*b*) Voyez *Grav. Antiquit. l'Harpocrate de Cupper, l'Antiquit. Expl. tome* 2. *pag* 300. & *la table d'Iſis.*

LE CIEL POETIQUE.

fioit le soleil. Mais il ne m'a convaincu que de son érudition. *La paix & la police parmi les citoyens après les recoltes & dans la joie qu'inspire le repos de l'hyver :* voilà le vrai sens de notre symbole, & l'instruction que cette écriture donnoit au peuple. Nous en avons la preuve dans la réunion de trois circonstances, qui éloignent là-dessus tout doute & toute équivoque. L'une est le support des fruits dont Horus est chargé : l'autre est le nom qu'on lui donne quand il est dans cette attitude : la troisième est le geste de cette figure.

Le pain, le vin, les fruits, les légumes, le foin, ou les grandes herbes séches dont on orne sa tête, sont immédiatement appuyés sur les deux grandes cornes d'une chévre sauvage. Il n'étoit pas possible de désigner plus simplement, & sans moins de mystères, l'abondance parfaite dont le laboureur jouit à l'entrée de l'hyver, & lorsque le soleil passe sous le signe du capricorne. (*a*).

L'hyver au laboureur procure un doux repos :
Il y jouit en paix du fruit de ses travaux.

Mais cette abondance & ces douceurs de l'hyver ne sont nulle-part comparables

(a) . . . . . . *Hyems ignava colono.*
Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur.
Georg. 1.

à

à celles que l'hyver assure aux Egyptiens. Leur hyver est un printems, & le plus beau printems de l'univers. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

L'autre circonstance, qui se joint à la marque de l'hyver, est le nom qu'on donne à Horus comblé de biens. On le nomme alors Harpocrate, nom qui en Phénicien signifie l'*ordre de la société*, la police. (*a*).

La troisième circonstance qui achéve de tout éclaircir, est le doit appliqué sur la bouche, geste qui à la suite des deux circonstances précédentes, ne peut être qu'une exhortation à la paix.

Cette figure par ses attributs, par son geste, & par son nom, ne tourne l'esprit des assistans ni à la pensée du soleil, ni au respect que demande le sacrifice, ni au prétendu secrèt des anciens mystères; mais à la considération de l'abondance dont ils jouissent pendant l'hyver, & à l'usage paisible & modéré de cette abondance, lequel seul fait le bonheur de la société.

Si ce geste du doit appliqué sur la bouche d'Harpocrate a trompé les anciens & les modernes, c'est parce qu'ils ont jugé de l'intention de cette figure par

(*a*) De קרת *cret*, ou קרתא *carta*, *civitas*; & de רפואה *repoa*, *curatio*, vient הרפאקרתא *harpocrata*, ou *harpocrates*, *civitatis curatio*, *constitutio civilitatis*.

Le Ciel Poétique.

son geste ; au lieu qu'il falloit juger de la signification du geste par les attributs qui l'accompagnent, & par les fonctions que son nom exprime. L'abondance de tout bien en hyver : voilà l'attribut. Régler la société : voilà la fonction exprimée par le nom. Comment rapprocher ces deux choses ? Le silence recommandé dans un sacrifice, n'a rapport ni à l'hyver ni à la société. Mais lorsque l'hyver réunit les laboureurs, & que l'abondance les invite à la joie *a*), il est aisé & très-utile de leur présenter une figure qui par ses ornemens les avertisse des biens dont la Providence les comble, & qui par un geste significatif leur recommande de *modérer leur langue*, & de vivre entr'eux avec douceur en supprimant les querelles, les railleries, les murmures, & les rapports. L'ordre & la police régneront toujours où cet avis sera écouté.

Les Pamylies.

Cette explication de la figure symbolique nommée Harpocrate se trouve confirmée par d'autres usages de l'antiquité, qui ont un rapport évident à celui-ci. La fête où paroissoit Harpocrate, c'est-à-dire,

(*a*) .... *Inter se læti convivia curant.*
Invitat genialis hyems, curasque resolvit.
Georgic. Ibid.

la fête qui suivoit les récoltes se nommoit en Egypte & en Orient *les pamylies* (*a*). Le nom de cette fête qui signifie *l'usage modéré de la langue* (*b*), ne laisse aucun doute sur le sens du symbole que nous expliquons. De-là est venue la coûtume qu'avoient les Grecs de faire crier & adresser au peuple ces paroles : *Coupez vos langues. Abstenez-vous de parler. Réglez votre langue* (*c*) : ce qui est la vraie traduction du mot *pamylies*. Mais par la suite on prit pour une cérémonie relative au sacrifice ce qui étoit originairement une excellente leçon de discrétion & de conduite, adressée à tous les assistans : & c'est parce que les pamylies ou phamylies étoient une leçon propre à rendre les hommes sociables & heureux, que toutes les petites troupes de parens, ou autres personnes qui vivent en société, en ont pris en Occident le nom de *familles*. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

L'Angérone, que les Romains prirent Angérone.

(*a*) *Plutarch. de Isid & Osir.* Voyez le même fait rapporté dans la compilation des coûtumes Gréques, par M. Potter, édit. Anglic. tom. I. pag 382. *The Græcian Dionysia were the same with the Egyptian Pamylia.*

(*b*) De פא *pa*, *os*; & de מול *mul*, *circumcidere*, vient פאמולה *pamylah* & *phamylah*, *oris circumcisio*, le retranchement des paroles nuisibles.

(*c*) τάμνετε γλῶσσαν : *Favete linguis*, *parcite verbis*.

LE CIEL POETIQUE. pour la déesse du silence parce qu'elle avoit le doit sur la bouche, n'étoit originairement autre chose qu'une imitation de l'Harpocrate Egyptien, & une invitation à la paix dans l'oisiveté de l'hyver. On peut juger de l'intention du symbole par le tems de la fête où on l'employoit, qui étoit vers la fin de Décembre (*a*), & encore mieux par le nom que les Syriens lui avoient donné, & qui signifie *la moisson dans la grange*, la jouissance des fruits de la terre (*b*).

La figure du travail qui jouit en silence des fruits qu'il a recueillis, étant placée dans l'assemblée des peuples, étoit avec grande raison nommée Harpocrate, c'est-à-dire, le salut du peuple, la régle de la société; puisqu'elle enseignoit les deux maximes qui en sont le soûtien, & qui sont tout le but de la politique; l'une, que *par le travail on obtient tout*; l'autre, que *sans la paix on perd tout*. Aussi le peuple Egyptien avoit-il coûtume de dire en voyant cette figure : *la langue régle le sort. Le bien & le mal dépendent de la*

(*a*) Le 19. Décembre, *Macrob. saturnal. l.* 1. Il accuse juste pour le tems de la fête. Mais il en cherche à l'ordinaire l'étymologie dans les langues Latine & Gréque, où il ne faut pas compter de la pouvoir trouver.

(*b*) De הגרן *hangoren*, l'aire, la grange, vient *hangerona*, le blé renfermé.

langue (*a*) : & c'eſt parce que le peuple avoit principalement beſoin de cette leçon, que la figure d'Harpocrate fut extrêmement multipliée & ſouvent abrégée. L'ÉCRITURE SYMBOLIQUE.

On la voit communément avec une cruche au lieu de trois, & avec une corne de chévre au lieu de deux, ou avec le cercle accompagné de grandes feuilles de bananier, ou avec quelque autre ſymbole propre à inſpirer aux peuples la reconnoiſſance envers l'Auteur de tous les biens, & à les civiliſer par des leçons de douceur.

Les ſculpteurs Grecs qui goûtoient peu ces énormes coëffures, rangèrent le tout avec plus de bienſéance. Ils plaçoient la corne de la chévre dans l'une des mains de la figure. Ils en faiſoient ſortir quelques fruits, & n'oublioienr pas le geſte de l'autre main qui apprend au peuple à être heureux en modérant ſa colère & ſa langue.

Mon lecteur qui trouve ici l'origine de la corne d'abondance, ſi uſitée dans les ornemens des ſculpteurs & des peintres, peut déſirer de ſavoir pourquoi on donne à cet inſtrument le nom de corne hamaltée, & pourquoi l'on a dit que c'étoit la

(*a*) *γλῶσσα τύχη, γλῶσσα δαίμων. Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

 corne de la chévre qui avoit nourri Jupiter. Mais nous sommes encore bien loin de la naissance de l'idolâtrie & des fables. Nous viendrons par la suite à l'origine du nom de *corne hamaltée*, quand nous en serons aux évènemens qui y ont donné lieu.

Je me bornerai à ces échantillons de l'ancienne écriture. J'en ai pris les symboles les plus connus, ceux qui contenant les instructions les plus nécessaires aux peuples, reparoissent le plus fréquemment par cette raison dans les monumens anciens. On voit aisément que la singularité de ces figures étoit fondée sur le besoin de varier les signes, & d'en abréger le nombre. Toutes ces figures étoient donc significatives, & le lecteur n'est plus tenté de croire qu'Osiris, Isis, Anubis, & Horus ayent été d'abord ni des hommes réels, ni des dieux imaginaires. Il sent bien à présent que c'étoient les lettres d'un ancien alphabèt, ou les affiches publiques par lesquelles on étoit convenu d'avertir le peuple de l'état du ciel, de l'ordre des fêtes selon les saisons, & de la suite des travaux de l'année.



XV.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

Cérémonies ſymboliques. Mémoriaux des évènemens paſſés.

L'écriture ſymbolique, ſi ordinairement & ſi utilement employée à enſeigner d'une façon courte & populaire les vérités qui intéreſſoient le plus les bonnes mœurs & le bien de la ſociété, ſervit auſſi dès le commencement à conſerver le ſouvenir de l'hiſtoire, & à expoſer publiquement l'objèt ou les raiſons des fêtes établies à l'occaſion des grands évènemens. Nous ne ſavons pas aſſez l'hiſtoire civile, ni l'hiſtoire naturelle d'Egypte pour pouvoir dire, en voyant leurs monumens ; telle figure a rapport à telle particularité du climat Egyptien, & tel ſymbole tiré de l'hiſtoire naturelle du païs a rapport à tel évènement arrivé dans le monde. Ainſi il reſtera toujours bien des énigmes inexplicables dans cette écriture ; ſur-tout ſi les prêtres Egyptiens, comme j'aurai lieu de le prouver, l'ont employée ſelon les fauſſes idées des ſyſtêmes formés dans des tems poſtérieurs, & depuis que le vrai ſens en eut été perdu ou obſcurci par l'introduction d'une écriture plus commode.

Mais il y a un évènement qui a été

LE CIEL POETIQUE.

connu de toutes les anciennes colonies, & qui a été suivi d'une nouveauté dont le souvenir n'a pas dû d'abord s'effacer, sur-tout chez les nations policées & sédentaires. Cet évènement, c'est le déluge. La nouveauté dont il fut suivi, c'est l'entier changement du labourage. Nous avons rassemblé dans la lettre qui termine le troisième tome du Spectacle de la Nature, & ci-dessus page 10, un bon nombre de preuves, tirées tant des témoignages de l'Ecriture & des profanes, que des vestiges encore subsistans & dispersés d'un bout de la terre à l'autre; par où il paroît qu'il n'y avoit avant le déluge ni arc-en-ciel, ni vents, ni grandes pluyes, ni météores; mais qu'il régnoit un printems perpétuel, une rosée uniforme, & une sérénité universelle, à l'exception de l'équateur, où le cours de l'air dilaté & resserré par l'alternative du jour & de la nuit, devoit ramener des deux poles un amas continuel de vapeurs, comme il arrive encore sous les tropiques où le soleil darde à plomb ses rayons pendant plusieurs semaines de suite. Après le déluge, autre ciel, terre toute changée: c'est l'Ecriture même qui le dit (a): nou-

(a) ὁ τοτε κοσμὸς ὕδατι κατακλυσθεὶς ἀπώλετο: οἱ δὲ νῦν οὐρανοὶ καὶ ἡ γῆ, &c. Le monde d'alors pé-

velle disposition des étoiles à notre égard par l'inclinaison de l'axe de la terre, vicissitude des saisons, pluyes aussi nouvelles que l'arc-en-ciel qui en est la suite & l'effèt nécessaire, météores incommodes, vents inconstans, tremblemens de terre, orages, inondations, traverses perpétuelles dans toutes les opérations de l'agriculture, maladies fréquentes, fécondité diminuée, vie des hommes plus courte qu'auparavant.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

La comparaison de ces deux états si différens ne pouvoit manquer d'occuper souvent les enfans de Noé. Ils en conservèrent le souvenir parmi leurs descendans, qui, à l'exemple de leurs pères, faisoient toujours l'ouverture de leurs fêtes, ou de leurs prières publiques, par des regrèts & par des lamentations sur ce qu'ils avoient perdu, quoiqu'ils fussent dans l'usage de finir les mêmes fêtes par un repas commun, où le chant, le son des instrumens, & la joie succédoient aux pleurs. De-là vient que les cris usités dans les plus anciennes fêtes, ceux mêmes qui avec le tems sont devenus des cris de joie, & des formules d'acclamations, étant rappellés à leur origine, ne

rit, étant submergé par le déluge des eaux : mais les cieux & la terre d'à présent, &c. 2. *Petr.* 3 : 6.

LE CIEL POETIQUE.

signifient que des pleurs & des expressions de douleur adressées à Dieu (*a*).

L'objèt & les motifs de cette pratique lugubre sont plus faciles à démêler chez les Egyptiens que parmi les autres peuples, non-seulement parce que les Egyptiens ayant été moins mélangés avec d'autres nations altérèrent moins leurs anciennes formules ; mais parce que leurs pratiques étant étroitement liées à des symboles publics, constans, & gravés sur la pierre, ou portés en cérémonie dans les fêtes, se fixèrent mieux, ou se défigurèrent moins que dans les autres parties du monde. Il est aisé de voir que leurs principales fêtes avoient rapport au triste changement introduit par le déluge dans

(*a*) Tels étoient les cris, io Bacché, hevoé Bacché, io triumphé. Ce mot io, jeov, jevoe, hevoé est le nom de Dieu, & veut dire *l'auteur de la vie, celui qui est.* Bacché vient de בכה *beché.* בכת *baccoth*, signifie *des lamentations* Les femmes qui pleurent la mort d'Adonis dans Ezechiel, sont appellées Bacchantes *mebaccoth*, *des pleureuses*. Triumphé vient de תרועה *teroweh*, que les Occidentaux prononçoient par triomphé, n'y ayant point de lettre dont la prononciation fût plus difficile & plus variée que le ע. Ce mot de triomphe signifioit sanglots, cris entrecoupés. Par la suite il a signifié la prière publique, enfin le chant des assemblées, comme on le peut voir *Psalm.* 88 : 16. Tous ces mots joints au nom de Dieu étoient des expressions courtes par lesquelles les peuples s'entr'exhortoient à recourir à Dieu dans leurs peines, & à lui adresser leurs prières & leurs cris. Le tour en étoit semblable à ces façons de parler des Latins & des François, *Deo gratias*, Dieu merci, adieu.

la nature. On y pleuroit avec Isis la mort du gouverneur, qui leur avoit été enlevé & tué par un dragon sorti de dessous terre, ou par un monstre aquatique. Ensuite on se réjouissoit de la résurrection d'Osiris. Mais il n'étoit plus le même, & avoit perdu sa force. Ceci n'est plus une énigme qui ait besoin d'être expliquée. Ce qui précéde dévoile tous ces personnages, ou plutôt fait entendre le sens de ces caractères.

Les Cérémonies symboliques.

Tâchons de déchiffrer une autre peinture qui me paroît avoir rapport au même évènement, & dont l'interprétation peut devenir preuve de ce que je viens d'avancer.

L'Allégorie des géants.

Les Egyptiens & la plûpart des Orientaux, quels que soient des uns ou des autres ceux à qui l'on doit attribuer cette invention, avoient une allégorie ou une peinture des suites du déluge qui devint célébre, & qu'on trouve par-tout. Elle représentoit le monstre aquatique tué, & Osiris ressuscité. Mais il sortoit de la terre des figures hideuses qui entreprenoient de le détrôner. C'étoient des géants monstrueux dont l'un avoit plusieurs bras; l'autre arrachoit les plus grands chênes; un autre tenoit dans ses mains un quartier de montagne, & le

LE CIEL POETIQUE.

lançoit contre le ciel. On les distinguoit tous par des entreprises singulières, & par des noms effrayans. Les plus connus de tous étoient Briaréus, Othus, Ephialtès, Encelade, Mimas, Porphyrion, & Rouach, ou Rœchus. Osiris reprenoit le dessus, & Horus son fils bien-aimé, après avoir été rudement maltraité par Rœchus, se délivroit heureusement de ses poursuites, en se présentant à sa rencontre avec la gueule & les griffes d'un lion.

On pourroit croire que je conte une fable : mais pour montrer, que ce tableau est historique, & que tous les personnages qui le composent sont autant de symboles ou de caractères significatifs qui expriment les désordres qui ont suivi le déluge, les peines des premiers hommes, & en particulier l'état malheureux du labourage en Egypte ; il suffira de traduire ici les noms particuliers qu'on donne à chacun de ces géants. Briaréus (*a*) signifie *la perte de la sérénité* : Othus (*b*), *la diversité des saisons* : Ephialtès (*c*), *les grands*

(*a*) ברי *beri*, *serenitas*. חרוס *harous*, *subversa*, la perte de la sérénité.

(*b*) עתת *ouittoth* ou *othus*, *tempora*, *tempestatum vices*, la succession des saisons.

(*c*) עבי *evi* ou *ephi*, *nubes*. עלתה *alihah*, Genes. 15 : 17. *caligo*, *Ephialthes*, *nubes caliginis*, *nubes horrida*.

amas de nuées, auparavant inconnues : Encelade (*a*), *les ravages des grandes eaux débordées :* Porphyrion (*b*), *les tremblemens de terre*, ou *la fracture des terres* qui crévasse les plaines, & renverse les montagnes : Mimas (*c*), *les grandes pluyes :* & Rœchus (*d*), *le vent*. Comment se pourroit-il faire que tous ces noms conspirassent par hasard à exprimer les météores qui ont suivi le déluge, si ce n'avoit été là l'intention & le premier sens de cette allégorie ? Par-là les fables disparoissent, & on trouve dans ce récit une peinture vive des phénomènes qui ont dû paroître autant de nouveautés fâcheuses aux enfans de Noé.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

Quant à la figure d'Horus, qui prend une tête & des griffes de lion pour se délivrer du vent qui ruinoit ses espérances, c'est un symbole propre au labourage des Egyptiens qui ne parvinrent à se garantir

(*a*) עין-הולד *en-celed*, *fons temporis*, *fons temporaneus*, torrens.

(*b*) פור *phour*, *frangere*, & en doublant, פרפר *pharphar*, *frustulatim diffringere*, Job 16 : 12. de-là פרפרין *porphyrion*, *confractio*. C'est le même mot qui a donné naissance aux mots latins, *purpura*, *far*, & *furfur* ; au mot *purpura*, parce qu'il falloit mettre en piéces les coquillages d'où l'on tiroit cette riche couleur ; aux mots *far* & *furfur*, parce qu'il faut briser le blé pour avoir la farine & le son.

(*c*) מים *maïm*, les grandes pluyes.

(*d*) רוח *Rouach ou Rœchus*, le vent.

des ravages du vent printanier & des suites du vent Boréal, qu'en observant exactement l'entrée du soleil au signe du lion pour se sauver, & en se gardant avant ce tems-là de risquer des moissons qui auroient été emportées.

Le besoin de personifier les objèts qu'on vouloit peindre, introduisit ainsi de très-bonne heure l'usage des tableaux allégoriques & des récits fabuleux. On ne pouvoit écrire alors qu'en traçant les figures des objèts dont on parloit. Mais on se croyoit maître d'arranger le tout de la façon qu'on jugeoit la plus propre pour faire une agréable impression, ou pour être bien entendue. La difficulté de faire entendre par les yeux des choses intellectuelles fit recourir d'abord aux figures symboliques. L'usage de ces figures autorisa ensuite le goût des fictions. Mais ce qu'elles avoient d'obscur étoit éclairci par la symplicité & la propriété des noms qu'on donnoit à chaque piéce. J'en pourrois produire de nouveaux exemples dans les fables d'Andromède & de Bellérophon, qui ne sont que de pures allégories, dont il faut chercher l'explication dans la signification propre des noms de tous les personnages. Mais ceci nous détourneroit trop de cette partie de l'ancienne écri-

ture, & des cérémonies publiques qui avoient rapport à la repréſentation des maux paſſés, & aux réglemens de la ſociété.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

XVI.

Suite des mémoriaux du paſſé.

Les Anciens ne ſe contentoient pas d'exprimer certaines vérités par des figures tracées ſur la pierre : ils y joignirent des cérémonies dramatiques, où les objèts & les noms des acteurs étoient ſignificatifs, & ſervoient à retracer le ſouvenir des choſes paſſées.

La fête de l'ancien état du genre humain après le déluge, paroît avoir commencé dès avant la diſperſion. Mais elle prit en Egypte & en Syrie une forme plus brillante à l'aide des figures ſymboliques qui s'y étoient beaucoup plus multipliées qu'ailleurs. Cette fête étant devenu commune à toutes les nations, mérite un éclairciſſement plus ample que ce qui en a déja été dit. Nous ne pouvons en expliquer les ſymboles, ſans jetter une lumière utile ſur une infinité de monumens qui nous en reſtent, & qu'on a regardés juſqu'à préſent comme inintelligibles.

On portoit dans cette fête un pannier

Les Orgies.

LE CIEL POETIQUE.

ou un coffrèt qui contenoit les monumens du progrès du labourage. Ce coffre n'étoit ni mystérieux, ni significatif par lui-même. Il servoit seulement à recevoir les signes mémoratifs du passé.

Voyez Fig. 4. Planche IX. & Figure 5. Pl. XVII.

On y trouvoit d'abord la marque de l'affoiblissement d'Osiris, & de la perte de sa fécondité (*a*). Ensuite c'étoit des graines de sésame, des têtes de pavots, des pommes de grenade, des bayes de laurier, des rameaux de figuier, des tiges séches, des gâteaux de différens blés, du sel, de la laine cardée, des tourtes de miel & de fromage ; enfin un enfant, un serpent, & un van (*b*). Le tout étoit accompagné d'une flûte ou de quelque autre instrument de musique.

Voyez les Fig. 2. 4. & 5. Planche IX. & la Planche XVII.

Cet assemblage paroît d'abord étrange : mais dès qu'on connoît l'enfant, tout le reste est fort simple. L'Horus ou l'enfant emmaillotté & accompagné d'un serpent

(*a*) ἐν κίστῃ τὸ τοῦ Διονύσου αἰδοῖον ἀπεκειτο. *In Cista* (ou *capsula*) *repositum erat Dionysi* (*Osiridis*) *pudendum. S. Clem. Alex. Cohortat. ad Gentes pag.* 6. *edit. Oxon.* Du mot Phénicien ערוה *ouervah* ou *orvia*, *pudendum*, on a fait Orgia, les Orgies, nom qu'on donnoit aux anciennes fêtes champêtres. On les nommoit en Gréce Phalliques, & c'est le même sens. L'indiscrétion de ce symbole a donné lieu à toutes sortes d'extravagances & de dissolutions.

(*b*) Voyez ce détail dans S. Clément d'Alexandrie, *ibid.* & dans *Potter's* (*Antiquity of Greece, tome* 1. *Grecian Festivals.*)

d'or ou d'autre matière, eſt le bien-aimé d'Oſiris & d'Iſis : c'eſt le labourage ou l'induſtrie encore foible & qui fit *ſubſiſter* les hommes avec des bayes ſauvages & des graines recueillies ſans culture où l'on en pouvoit trouver ; mais qui apprit peu-à-peu à ſemer à propos des graines d'un meilleur ſuc ; à nettoyer le blé à l'aide du van : à faire du pain ; à joindre même quelque délicateſſe au ſimple néceſſaire : à s'aſſurer toutes ſortes de nourritures ſaines ; à mettre à profit le travail des abeilles ; à mettre en œuvre la laine des brebis ; & à faire valoir toutes les productions de la nature. Le tambour ou la flûte qui étoit inſéparable de la célébration des fêtes eſt le ſymbole de la reconnoiſſance qui réuniſſoit les hommes à certains jours pour louer Dieu en commun de leur avoir donné de quoi ſe nourrir, ſe chauffer, & ſe couvrir. Ce coffrèt, ce van, où l'on a trouvé par la ſuite tant de myſtères * & toute la repréſentation que je viens de détailler, paſſa des Egyptiens aux Phéniciens, & par eux ſe répandit fort loin. Rien n'eſt ſi ordinaire dans les monumens des fêtes payennes que d'y trouver un coffrèt, un van, un ſerpent, une tête humaine, & une flûte ou un tambour.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

* *Myſtica vannus.* Virg. Ovid.

V. *l'Antiq. expliq. & l'agate du tréſor de S. Denys.*

Quand on célébroit la fête repréſenta-

LE CIEL POETIQUE.

tive de l'ancien état du genre humain, & des progrès de l'induſtrie, on donnoit alors différens noms en différens pays tant à la figure de la terre, qu'à la figure du travail. Mais on retrouve dans tous ces noms la même intention, & les mêmes rapports. L'Iſis, figure de la terre changée par le déluge, ſe nommoit Cérès, Thémis, Néméſis, Sémélé, Mnémoſyne, & Adraſtée. L'enfant porté ſur les genoux de cette mère, ou placé auprès d'elle avec un ſerpent pour repréſenter la ſubſiſtance que le travail avoit peu-à peu procuré aux hommes, ſe nommoit Horus, Hériſton, Harpocrate, le fils de Sémélé, & de pluſieurs autres manières.

Nous donnerons un article entier à l'éclairciſſement du ſymbole de Cérès. L'Iſis, ſurnommée Néméſis, ſignifioit fort ſimplement la terre *ſauvée des eaux* (*a*); Sémélé vouloit dire, *la repréſentation* (*b*) de l'ancien état; & Mnémoſyne (*c*) n'eſt que la traduction du même mot en langue Gréque. Les torches qu'on portoit toujours à côté de Cérès, ſymbole de

(*a*) De משה *masha*, tirer, ſauver de l'eau, vient נמשא *nimesheh*, ſauvé, tiré du fond de l'eau. Le nom de Moïſe ou Moſéh, juſtifie ſuffiſamment cette origine.

(*b*) De סמל *ſamal*, & סמלה *ſimeleh*. *Ezech.* 8 : 6. *Simulachrum, dolum*. De ce mot vient le *ſimilis des* Latins.

(*c*) *Μνημόσυνη* **memoria**.

la terre affligée, ou à côté du * coffre de la représentation, avoient rapport au feu qui après le déluge étoit devenu nécessaire dans la maison de chaque particulier : & c'est ce qui faisoit donner à la figure d'Isis ainsi accompagnée, les noms de Thémis, de Thémisto, & d'Adrastée, qui signifient tous trois *l'excellence du feu* (*a*).

Les Cérémonies symboliques.

* Voyez Fig. 5. Pl. XVII.

Après la figure de la terre la principale piéce de la représentation étoit le petit Horus. Il étoit d'or, ce qui fait qu'on le nommoit Hérichton ou Héréſicthon, c'est-à-dire, l'*Horus d'or* (*b*). On le couchoit sur un van, ce qui fixe l'idée du labourage; ou dans un coffrèt portatif, avec un serpent du même métal. Le symbole du travail, & l'héva ou la figure de la vie & des secours que le travail assure aux hommes, étoient du métal le plus précieux, pour donner aux assistans une

(*a*) De תם *tham*, la perfection, l'excellence; & de אש *ish*, ou אשתא *ishto*, le feu, vient תמאיש *themis*; & תמאישתא *themisto*, l'excellence du feu. Tout de même de אדר *adar*, ou *eder*, l'excellence, & de אסתא *eshta* ou *vesta*, le feu, אדראשתא *adrasta*, l'excellence du feu. C'est de ce mot *esta* le feu, le foyer, que les Grecs ont fait celui d'*astu*, qui signifioit le logis, la demeure commune, la ville. Et de-là vient l'ancien usage qui subsiste encore de confondre l'idée de maison avec celle du feu, & de dire deux cens feux, pour signifier deux cens maisons.

(*b*) De כתם *chetem*, de l'or pur.

haute idée du labourage, & du prix inestimable des secours qu'ils en avoient tirés. C'étoit en effet la plus excellente leçon qu'il fût possible de leur faire, & ils ne pouvoient qu'être utilement frappés de la comparaison du triste état de leurs pères, avec les secours que l'expérience & l'application leur apprenoient à se procurer. Une infinité de monumens de l'antiquité nous attestent par l'universalité de cet usage, l'estime qu'on en faisoit (*a*). Pour mieux faire entendre comment l'industrie avoit peu-à-peu réparé ou adouci le désordre causé par le déluge ; on joignoit à ces figures les tristes graines dont on avoit été contraint de se nourrir dans les commencemens, & les marques des traverses qu'il avoit fallu surmonter. Les personnes qui portoient dans la cérémonie publique le coffre où tous ces mémoriaux étoient contenus, prenoient aussi des noms significatifs, & faisoient partie de la représentation. Elles devenoient actrices, & tout concouroit avec les piéces symboliques à faire entendre certaines vérités aux spectateurs.

L'enfant représentatif se nommoit tout

(*a*) Voyez les Antiquités de la Gréce recueillies par Mylord Potter Evêque d'Oxford, aujourd'hui Archevêque de Cantorbery, tom. I. Et S. Clément d'Alexandrie, *Cohort. ad Gent.*

simplement l'Enfant, *liber*, le Fils bien-aimé; quelquefois l'Enfant auteur de la vie ou de la subsistance, *liber Pater*; quelquefois l'Enfant de la représentation, *ben Sémèleh*; quelquefois Harpocrate, Bacchus, Apollon, Icare. Il portoit encore d'autres noms dont nous donnerons l'éclaircissement dans le détail des fêtes des différens peuples. Quant aux noms des actrices, ou de celles qui portoient en cérémonie les signes mémoratifs du passé, je me contenterai d'en rapporter ici un exemple qui sert tout d'un coup de preuve à tout ce que nous venons de dire, & qui est connu des enfans mêmes; mais où les interprétes les plus savans ont vû toute autre chose que la vérité. C'est la fable d'Ericton.

Les Cérémonies symboliques.

On sait par le témoignage de Diodore de Sicile, & par la conformité des loix d'Egypte & d'Athènes, que les premiers habitans de l'Attique étoient une colonie Egyptienne: on a même diverses preuves qu'elle étoit originaire de la ville de Saïs, si connue par ses oliviers. Parmi les cérémonies que ces étrangers apportèrent d'Egypte en Gréce, on remarque le coffrèt qui contenoit, suivant l'usage de leur patrie primitive, les figures symboliques du labourage. Trois jeunes Athéniennes por-

LE CIEL POETIQUE toient dans les fêtes un pannier où étoient couchés un enfant & un serpent.

Infantemque vident exporrectumque draconem[*].

* Metamorph. d'Erichton. Ovid.

Les trois filles qui portoient cet enfant avoient des noms relatifs au labourage, dont elles avoient en main les symboles. Elles se nommoient *Hersé*, *Pandrosos*, & *Aglaure*. La signification de ces noms dévoile toute l'obscurité de l'énigme. Il nous suffit d'entendre que c'est à l'alternative de la *pluye*, de la *rosée*, & du *beau tems* que le *labourage* doit la *vie* qu'il nous procure. Laissons l'imagination des Poëtes s'égarer sur le reste, & chercher selon leur coûtume, dans un symbole qu'ils n'entendoient plus, la matière d'une froide métamorphose.

Les Courses des Bacchanales.

Pour rendre ces représentations plus complettes, ils n'oublièrent pas en Egypte, non plus qu'ailleurs, la triste nécessité où les premiers hommes s'étoient trouvés de défendre leurs maisons & les fruits de la terre contre les insultes des animaux féroces, multipliés par-tout pendant le séjour commun du genre humain dans la Babylonie. C'est la circonstance particuliere dont ils conservèrent le souvenir par une espéce de chasse qu'ils renouvelloient dans tout l'Orient de trois ans en trois

ans*. La même fête ne revenoit pas tous les ans, parce que les bêtes ne se multiplioient pas d'une année à l'autre de manière à allarmer le voisinage. Cette chasse n'étant que représentative & peu sérieuse, fit dégénérer la sainteté des fêtes en des courses tumultueuses qui furent suivies des plus grands désordres, même avant l'introduction de l'idolâtrie.

LES CÉRÉMONIES SYMBOLIQUES.

* *Trieterica*.

Il est vrai qu'elles commençoient par le sacrifice, & par l'invocation du vrai Dieu, comme il est aisé de le prouver par leurs cris de guerre qui signifioient, *le Seigneur est le fort* (a); *le Seigneur est ma force* (b); *le Seigneur me vaut une armée* (b); *que le Seigneur soit mon guide* (c); toutes paroles que nous retrouvons dans la bouche des Hébreux, parce qu'originairement leur religion étoit la même que celle des autres peuples. Ceux-ci ont changé d'idées, & les formules de prières sont demeurées les mêmes. Mais on peut concevoir qu'elles dûrent être les suites de la

(a) אל-אלוה *el eloah*, ἐλελεῦ, d'où vient ἀλαλὴ, cri militaire.

(b) *Io saboi* de צבאי *saboi*, *Deus mihi exercitus*.

(c) *Jehov nissi*, *Io nissi*, *Dio nissi*; *Deus vexillum mihi*, *Deus mihi dux esto*, *Exod*, 17 : 15. Il n'est pas encore tems de convertir ce Dionisi, qui n'étoit qu'une prière, en un nom d'homme, & d'en faire le Dionysius des Grecs.

liberté avec laquelle les aſſiſtans de tout âge & de tout ſexe ſe diſperſoient ſur les montagnes & dans les bois, après un grand repas pris en commun ; ayant en main une maſſue, ou une torche, ou une pique ; s'entr'excitant à la fureur avec des hurlemens pleins d'extravagance ; mettant en piéces les bêtes qu'ils pouvoient rencontrer ; & ſe barbouillant les habits & le viſage du ſang des victimes pour porter les marques d'une chaſſe dangereuſe. Nous verrons ailleurs les autres extravagances des Bacchanales. Elles ſuppoſent les peuples prévenus de la ridicule penſée que l'enfant portatif étoit fils d'une princeſſe nommée Sémélé, & qu'il avoit été envoyé du Ciel à toutes les Nations pour les rendre heureuſes. Mais juſqu'ici cette petite figure d'or n'eſt qu'un enfant ſymbolique, un mémorial du paſſé, & une inſtruction populaire ſur les avantages ineſtimables du travail.

XVII.

Les animaux vivans, devenus ſymboliques.

Préſentement que nous connoiſſons le goût des Orientaux, & ſur-tout des Egyptiens, pour les figures & pour les cérémonies ſignificatives, nous ſomme autoriſés

autorisés à croire que les pratiques singulières qui s'observoient parmi eux étoient autant de signes de certaines vérités, soit astronomiques, soit morales ou autres. Nous ne risquons plus à dire que le bélier qu'on honoroit dans la Thébaïde & dans la Lybie, les taureaux qu'on honoroit à Memphis & à Héliopolis, les chevaux qu'on honoroit à Mendès, le lion, les poissons, & d'autres animaux qu'on honoroit en différens cantons, étoient dans leur origine des symboles fort simples. Ce n'étoit que les anciens signes du zodiaque, & les différentes marques des situations du soleil. On caractérisoit la néoménie d'un certain mois ou d'un autre, en accompagnant l'Isis qui annonçoit cette fête, de la vûe de l'animal céleste où le soleil entroit : & au lieu d'une simple peinture, on faisoit paroître dans la fête l'animal même, l'animal vivant qui y avoit rapport. Le chien étant le symbole de la canicule qui ouvroit autrefois l'année, on faisoit paroître un chien vivant à la tête de tout le cérémonial de la première néoménie. C'est Diodore * qui nous le rapporte comme témoin oculaire. On s'accoutuma donc à appeller ces néoménies, la fête du bélier, la fête du taureau, du chien, du lion.

Les Cérémonies symboliques.

* *Bilioth. l. 1.*

Après l'introduction de l'idolâtrie, quelques peuples s'abſtinrent de faire mourir & de manger l'animal qu'ils avoient vû paroître ſi honorablement dans leurs cérémonies. Mais ils continuèrent toujours à en faire trafic, & ils convinrent tacitement entr'eux de ne ſe pas priver en entier de l'uſage des animaux les plus utiles aux beſoins de la vie. Ceux de Mendès honoroient les chévres, & mangeoient des brébis. Ceux de Thèbes honoroient la brébis, & mangeoient des chévres. Le boeuf, quoiqu'honoré à Memphis & à Héliopolis, n'étoit épargné nulle-part, à cauſe de l'excellence de ſa chair. Mais quel motif a pu dans les commencemens inſpirer à l'Egypte entière un goût & une prédilection ſi marquée pour le taureau & pour le bouc, plutôt que pour l'écreviſſe, pour la colombe, ou pour d'autres animaux également uſités parmi leurs ſymboles ? M. de Maillèt dans ſa Deſcription de l'Egypte, qu'il connoiſſoit très-bien après un ſéjour de plus de ſeize ans, nous apprend que la moiſſon ſe fait en Mai dans la baſſe Egypte ; en Avril au-deſſus du Caire ; & en Mars, ou même plutôt, dans la haute Egypte. La moiſſon étant l'objèt qui remue le plus puiſſamment l'eſprit des peuples, la néoménie qui terminoit la

recolte du blé ne pouvoit manquer d'être une des plus agréables de toutes leurs fêtes. De-là vient la grande ſolemnité de l'entrée du ſoleil au bélier dans les environs de Thèbes. La grange étoit pleine : c'eſt tout dire. La même raiſon fit ſolemniſer avec pompe à Memphis le paſſage du ſoleil ſous le taureau, & à Mendès le paſſage du ſoleil ſous les chevreaux. Hors de l'Egypte la moiſſon ſe faiſant, ou étant achevée vers le paſſage du ſoleil ſous le lion, la figure de ce ſigne fut plus ordinairement unie avec l'Iſis qui annonçoit la grande fête où l'on remercioit Dieu de la récolte du blé *. Il n'y avoit rien de criminel à caractériſer une fête plutôt qu'une autre par la vûe & par le tranſport public de l'animal dont le ſigne céleſte correſpondant à la fête portoit le nom. Le cérémonial étoit encore innocent : mais il devenoit groſſier. Il ſe chargeoit de trop de figures ſenſibles, & nous touchons de bien près à l'abus qu'on en fit.

LES CÉREMONIES SYMBOLIQUES.

* *Voyez Planche XV.*

XVIII.

Les ſymboles & cérémonies mortuaires.

Je finirai l'hiſtoire de l'écriture Egyptienne, & les exemples des pratiques ſignificatives ou inſtructives, par un court

LE CIEL POETIQUE. détail des cérémonies mortuaires, & de ce qu'elles signifioient.

Auprès des villes d'Egypte étoit un lieu consacré pour en être la sépulture commune. *Biblioth. l. 1.* Diodore de Sicile nous apprend comment ces cimetières étoient ordonnés, & ce qu'on y pratiquoit, en nous donnant une description exacte du cimetière de Memphis, le plus ample & le plus fréquenté de tous. La sépulture commune étoit, suivant son récit, au-delà d'un lac nommé Achérusie (*a*). Le mort étoit apporté sur le bord de ce lac au pié d'un tribunal composé de plusieurs juges qui informoient de ses vie & mœurs. S'il n'avoit pas payé ses dettes, on livroit son corps à ses créanciers pour obliger ceux de sa famille à le retirer de leurs mains, en se cottisant pour faire la somme dûe. S'il n'avoit pas été fidéle aux loix, le corps demeuroit privé de sépulture, & apparemment étoit jetté dans une espéce de voyerie ou de fosse qu'on nommoit le Tartare (*b*). Diodore nous apprend qu'auprès d'une Ville * peu distante de

* *Achante.*

a) De אחרי *acharei*, après; & de איש *ish*, l'homme, vient אחריאיש *acharejish*, *ultima hominis*, le dernier état de l'homme, ou plutôt ce qui suit la mort de l'homme. On dit aussi אחרון *acheron*, *postremum*, *conditio ultima*.

(*b* Ce mot peut venir du Chald. תרה *tarah*, *præmonitio*, en doublant.

Memphis il y avoit un tonneau percé dans lequel on versoit perpétuellement de l'eau du Nil, ce qui ne pouvoit signifier qu'un tourment ou des remords qui ne finissent point. Et ce seul trait nous donne lieu de penser que le lieu où l'on jettoit les corps sans sépulture étoit accompagné de représentations effrayantes, comme d'un homme attaché à une roue qui tourne sans cesse; d'un autre dont le cœur est perpétuellement déchiré par un vautour; d'un autre qui pousse au haut d'une montagne une lourde pierre qui retombe aussitôt, & qu'il est contraint de reporter sans interruption vers le sommet.

LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

S'il ne se présentoit point d'accusateur, ou que l'accusateur qui déposoit contre le défunt fût convaincu de faux, alors on cessoit de pleurer le mort: on faisoit son éloge. Par exemple, on vantoit son excellente éducation, son respect pour la religion, son équité, sa modération, sa chasteté, & ses autres vertus. Jamais on ne lui faisoit un mérite de sa naissance qu'on supposoit être la même pour tous les hommes. Toute la multitude des assistans applaudissoit à ces éloges, & félicitoit le mort sur ce qu'il alloit jouir d'un repos éternel avec les gens de bien.

Diod. ibid.

LE CIEL POETIQUE.

Sur le bord du lac étoit un batelier sévère & incorruptible qui recevoit le corps mort dans sa barque par l'ordre exprès des juges, & jamais autrement. Les rois d'Egypte eux-mêmes étoient traités avec une égale rigueur, & n'étoient pas admis dans la barque sans la permission des juges, qui les privoient quelquefois de la sépulture. Le batelier conduisoit le corps au-delà du lac dans une plaine embellie de prairies, de ruisseaux, de bosquets, & de tous les agrémens champêtres. Ce lieu se nommoit Elisout *, ou les champs élisées, c'est-à-dire, *pleine satisfaction*, *séjour de repos* ou *de joie*. A l'entrée de ce séjour étoit une figure de chien à trois gueules, que l'on nommoit Cerbère. Toute la cérémonie finissoit par jetter trois fois du sable sur l'ouverture du caveau où l'on avoit enfermé (*a*) le cadavre, & à lui dire autant de fois (*b*) adieu.

* עלצות

Tous ces termes & ces pratiques qui

(*a*) M. Maillèt nous a très-bien expliqué comment on enterroit les Momies Egyptiennes. On les descendoit dans des caveaux profonds qui étoient pratiqués dans le roc ou dans le tuf, sous les sables de la plaine de Memphis; on bouchoit le caveau avec une pierre, & on laissoit ensuite retomber le sable des environs. La coûtume de jetter trois fois du sable sur le corps mort est devenu universelle. *Injecto ter pulvere.* Horat. Carm. l. 1. od. 28.

(*b*) *Magnâ manes ter voce vocavi.* Æneid. 6.

ont été copiées presque par-tout, étoient autant d'instructions adressées au peuple. On lui faisoit entendre par toutes ces cérémonies, comme par autant de discours ou de symboles très-significatifs, que la mort étoit suivie du compte qu'il falloit rendre de notre vie à un tribunal inexorable; mais que ce qui étoit à redouter pour les méchans n'étoit pour l'homme juste qu'un passage à un état plus doux. C'est pourquoi la mort étoit appellée *la délivrance* (a). Nous l'appellons de même *le trépas*, c'est-à-dire, le passage à une autre vie. La barque de transport se nommoit *la tranquillité* (b), parce qu'elle ne transportoit que les justes; & au contraire le batelier qui refusoit sans quartier ceux que les juges n'avoient pas absous, se nommoit *la colère* (c) ou la vengeance.

LES CÉRÉMONIES INSTRUCTIVES.

Quant à la terre jettée sur le corps & aux tendres adieux des parens, c'étoit le devoir naturel & l'expression simple de leurs regrèts. Mais ils ne se contentoient

(a) De פליטה *pelitah*, ou plutôt פלוטה *plouta*, adoucissement, délivrance. D'où vient qu'Horace regarde ce passage comme la fin des maux. *Levare functum pauperem laboribus*, Carm. l. 2. od. 18.

(b) ברי *beri*, *tranquillitas*, *serenitas*, d'où vient βάρις *baris*, la barque de Charon, *Diod. Sic. Ibid.*

(c) חרון *charon*. Exod. 15: 7.

LE CIEL POETIQUE.

pas de rendre en passant cet honneur sur la fosse : ils plaçoient à l'entrée du cimetière & au-dessus de la porte du mort le symbole de l'estime & de la tendre affection qu'ils portoient à leur parent mort. Le chien étant l'animal le plus attaché à l'homme est le symbole naturel de l'amitié & de l'attachement. Pour exprimer les trois cris qu'ils avoient poussés sur la fosse de leur ami, suivant l'usage qui n'accordoit cet honneur qu'aux gens de bien, ils donnoient trois têtes ou trois gosiers à la figure du chien. Ainsi cette figure placée auprès du tombeau, & sur la porte du mort nouvellement enterré, signifioit qu'il avoit été honoré des regrèts de la famille, & *des cris* que les amis ne manquoient pas de venir pousser *sur la fosse* de celui qu'ils avoient estimé & chéri pour ses bonnes qualités. Le sens de ce symbole n'est plus équivoque dès qu'on en traduit le nom : ils l'appelloient *Cerbère*, c'est-à-dire très-simplement, *les cris de la fosse* (a).

Il n'est ni facile, ni raisonnable de vouloir éclaircir tous les symboles, & toutes les cérémonies de l'antiquité, pour se convaincre que la plûpart des figures fin-

(a) קרי *ceri* ou *cri*, qui a le même sens dans notre langue, & de בר *ber*, le caveau, la fosse, קרבר *cerber*.

gulières & usitées dans les occasions les plus solemnelles n'étcient dans leur origine que des symboles significatifs ou des cérémonies instructives. Il suffit que cela soit vrai de plusieurs : or je crois l'avoir montré par ce premier essai d'éclaircissement sur l'écriture ancienne, puisque l'explication que j'en donne est simple & étroitement liée avec les idées communes comme avec les besoins des premiers hommes.

Les Cérémonies instructives.

Mais après avoir apperçu dans les symboles & dans les cérémonies Orientales les plus distinguées, autant de vérités & de leçons utiles, publiquement adressées au peuple, mon lecteur qui en même tems y apperçoit, sans que je l'en avertisse, les noms les plus ordinaires du Ciel Poëtique, & les objèts de tout le culte des Payens, a droit de me demander comment ce changement a pu s'introduire. Comment l'or s'est-il changé en plomb, & par quel passage étrange, ces cérémonies, ces figures, & ces lettres où l'on lisoit autrefois tant de vérités utiles, sont-elles devenues des puissances redoutées, & des divinités dispersées dans tout le ciel ? Cette question nous conduit à la théogonie ou à la naissance des dieux du Paganisme. Si mon lecteur n'étoit pas

LE CIEL POETIQUE.

encore pleinement convaincu que ces dieux n'étoient d'abord que des lettres ſymboliques ou des affiches populaires, la multitude des nouveaux exemples que je vais lui préſenter en ce genre, achevera, je l'eſpère, de le perſuader de la vérité de cette origine.





LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POETIQUE.

CHAPITRE SECOND.

LA THÉOGONIE *OU* LES SYMBOLES PERSONIFIÉS.

NAISSANCE DE L'IDOLATRIE.

Ce n'est point l'admiration du soleil qui a fait, comme on le dit, adorer le soleil à la place de son Auteur. Jamais le spectacle de l'univers n'a corrompu les hommes. Jamais il ne les a détournés de la pensée d'un Être moteur de tout, & de la reconnoissance qu'ils doivent à une Providence toujours féconde en nouvelles libéralités. Il les y rappelle, loin de les en détourner. Jamais l'astronomie, ni l'étude de la terre ou du ciel n'a fait naître à personne l'étrange pensée de loger dans les astres des héros morts, & de leur en confier le gouvernement. L'écriture symbolique, par l'abus que la cupidité en a fait, est la source du mal. Toutes les

nations s'y sont empoisonnées en recevant les caractères de cette écriture sans en recevoir le sens.

Cette histoire des égaremens de nos pères offre au lecteur un objèt déplorable. Mais elle peut, ce me semble, intéresser sa curiosité, non-seulement par la nouveauté des ouvertures qu'elle lui présente pour parvenir à l'origine de ce culte insensé ; mais encore plus par le concours des preuves de fait qui peuvent l'aider à concilier raisonnablement la fable avec la plus sûre tradition du genre humain. D'ailleurs elle intéresse encore plus la piété en mettant dans un grand jour la supériorité infinie des lumières du Christianisme sur celles de la Philosophie humaine. Nous allons voir celle-ci s'égarer d'âge en âge ; accumuler de nouvelles erreurs sur les premières ; perdre de vûe la vérité, ou la retenir dans une captivité criminelle ; autoriser ensuite les hommes à adorer toutes les parties de l'univers ; & enfin les porter à n'adorer plus rien. Cette histoire au contraire est la gloire du Christianisme, & elle nous donne par avance une haute idée de la puissance de l'Evangile, l'unique doctrine qui ait efficacement attaqué l'idolâtrie, avili les augures, décrédité l'astrologie,

fait tomber les superstitions inquiétes qui tyrannisoient l'univers, & rectifié parmi nous la raison de ceux mêmes qui ne croyent pas à l'Evangile. LA NAISSANCE DES DIEUX.

L'avantage qu'on tiroit de l'écriture & des cérémonies symboliques, en rendit de jour en jour l'usage plus fréquent & plus étendu : mais on se trouva bientôt arrêté par un inconvenient qui en étoit inséparable. Quelque soin qu'on prît de borner le nombre des symboles, & de faire adroitement servir le même caractère ou la même clé à une multitude de choses qui avoient entr'elles quelque rapport; en ajoûtant, ôtant, ou variant seulement un attribut ou une piéce de la figure symbolique (comme la chose se pratique encore dans les caractères des Chinois;) on s'apperçut que cette écriture deviendroit à la fin presque impraticable par la quantité des figures qu'il falloit multiplier ou varier comme les objèts, & même comme les jugemens que l'esprit porte de ces objèts. C'est encore aujourd'hui le grand inconvénient de l'écriture Chinoise qui peint, non les sons de la voix, mais les objèts de la pensée par une multitude de lettres ou de clés différentes, & par des variétés innombrables dont on charge chaque clé.

LE CIEL POETIQUE.

L'écriture courante.

Il se trouva donc en Egypte ou ailleurs, & cela dès avant Cadmus (a), puisque ce fut avant le siécle de Job & de Moïse, un esprit attentif, un génie heureux & divinement inspiré, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom, qui ayant remarqué que les sons de la voix avec lesquels nous pouvons signifier tout ce qu'il nous plaît, sont en assez petit nombre; s'avisa de représenter ce petit nombre de sons par un égal nombre de caractères. D'où il arriva qu'en représentant avec vingt où vingt-quatre lettres, les vingt ou vingt-quatre principaux sons & articulations qui suffisent par leur mélange pour former les mots, ou les signes des objèts, on pouvoit avec très-peu de caractères faire naître la pensée de toutes les choses que nous distinguons par la diversité de ces sons.

Cette invention si simple & si féconde, fit une fortune rapide. Elle passa chez les Arabes, fut communiquée aux Hébreux,

(a Il fut regardé chez les Grecs comme l'inventeur de l'écriture, parce qu'il leur en communiqua l'usage. Ce qui a fait dire de lui avec plus d'agrément que de vérité :

C'est de lui que nous vient cet art ingénieux,
De peindre la parole, ou de parler aux yeux,
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Brebeuf Pharsal.

puis aux Phéniciens, & par ceux-ci aux Grecs, de-là aux habitans des îles : elle pénétra jusques chez les peuples du Nord. Les Chinois dont l'établissement est antérieur à cette invention, & qui par une foiblesse commune à tous les peuples spirituels, croyent valoir mieux que le reste des hommes, n'ont pas daigné admettre cette écriture si commode qu'il auroit fallu recevoir d'autrui. Ils conservent encore l'ancienne écriture représentative des objèts mêmes, & qui ne diffère de l'écriture symbolique des Egyptiens qu'en ce que les caractères Chinois sont d'une institution plus arbitraire : au lieu que les symboles Egyptiens tenoient aux objèts représentés par quelque rapport, soit de nom, soit de ressemblance. Le serpent, par exemple, ou l'anguille, signifioit *la vie* par un rapport de nom, le mot héva étant le même pour signifier une *anguille*, & pour exprimer *la vie*. La femme signifioit la terre par une ressemblance de fécondité ; & une barque signifioit la mort, par une ressemblance de service, puisque la mort & la barque nous passent où nous devons arriver. On se trouva tout d'un coup délivré des efforts d'attention & de mémoire qu'il falloit faire pour retenir

LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POETIQUE. tant de caractères, & cette multitude de rapports. La nouvelle écriture formée d'un fort petit nombre de traits représentatifs des sons, réveilloit tout d'un coup avec l'idée du son la pensée de l'objèt ou du jugement qu'on attachoit à ce son. Elle devint en Egypte, & par-tout, l'écriture courante & populaire. On n'en employa plus d'autre dans les affaires de la société, parce qu'elle étoit facile à apprendre, & avec cela d'un service très-expéditif.

L'Ecriture Hiéroglyphique.

L'écriture symbolique, qui dès son commencement tenoit à la religion, à l'astronomie, & aux ordonnances qui régloient la société, se trouvant comme consacrée par l'usage honorable qu'on en avoit fait d'abord, tant dans les lieux & dans les instrumens destinés au culte religieux, que dans les leçons des maîtres à leurs disciples, continua à être mise en œuvre dans les fêtes, sur les tombeaux, & sur les monumens publics. Elle devint l'écriture des savans & des prêtres. Elle se conserva dans quelques écoles, & encore plus dans le culte extérieur de la religion, dont le cérémonial une fois réglé se perpétue sans qu'il soit facile d'y toucher. Pour faire valoir l'écriture nouvelle, on ne crut

pas devoir effacer les figures de l'ancienne qu'on trouvoit sur les tables sacrées, sur les grands vases employés à faire les offrandes, sur les obélisques, sur les tombeaux, & généralement sur tout ce qui avoit rapport à la piété, à l'instruction des peuples, & aux bienséances du service religieux. Les caractères de cette écriture se nommèrent en Egypte *lettres sacrées**, ou *sculptures sacrées*, pour les distinguer des caractères de l'écriture commune.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

* ἱερογλύφικα.

Celle-ci par son extrême commodité prit tellement le dessus, que la première fut négligée dans l'usage. La difficulté de l'entendre, qui étoit très-grande quand on n'en avoit point d'autre, devint encore plus grande quand on ne prit plus de soin de l'étudier, & cette difficulté même acheva d'en rendre l'étude tout-à-fait rare. Quelle impression dut faire alors sur l'esprit des peuples la vûe de Mithras ou du Gouverneur de la nature parmi les Asiatiques; la vûe d'une statue environnée d'une trentaine de bras dans les assemblées des peuples du bord de l'Inde; la vûe d'Osiris, d'Isis, & de toutes ces figures d'hommes & d'animaux, dont le culte public & les monumens se trouvoient pleins en Egypte? Nous arrivons

à la naissance de l'idolâtrie. Mais est-elle donc l'effèt de l'écriture symbolique ; & une invention innocente a-t-elle perverti le genre humain ? Non assurément. La cupidité seule a fait tout le mal.

Un adorateur froid, indifférent pour la justice, & qui a le cœur plein de passions n'est pas un idolâtre, je l'avoue : mais il est déja bien loin de Dieu, & de nouveaux égaremens peuvent succéder au premier, Dieu permettant que les ténébres deviennent la punition des cupidités criminelles (*a*). Le même attachement aux biens terrestres, la même injustice envers le prochain, en un mot la même cupidité qui a fait le Juif & le mauvais Chrétien, corrompoit le culte que les premiers hommes rendoient publiquement à Dieu. Ils venoient régulièrement faire leur offrande & plier les genoux devant les figures instructives, qui les entretenoient de Dieu & de leurs devoirs. Leur action étoit bonne, & ils trouvoient dans l'appareil de leur religion une multitude de leçons utiles. Mais le cœur ne tenoit qu'à la terre, & étoit tout livré aux objèts de leurs passions. L'abondance qu'ils venoient demander

(a) *Spargens pœnales cæcitates super illicitas cupiditates*, Augustin. Conf.

plutôt que la justice ; la longue vie qu'ils regardoient avec complaisance comme l'effèt & le prix de leur piété, en étoient aussi tout le motif. S'ils célébroient certaines fêtes avec plus de pompe & de vivacité que d'autres, l'esprit de religion y avoit peu de part : c'est parce qu'elles les intéressoient par quelque symbole particulier à leur pays, & sur-tout par la figure de l'animal qui faisoit leur richesse, ou qui caractérisoit le tems précis de leur moisson. Au lieu de mesurer l'étendue de leur piété par l'étendue de leur amour pour leurs frères, ils croyoient avoir tout acquitté, quand ils avoient été fidéles aux rubriques d'une dévotion machinale & toute extérieure, dont l'observation coûte peu en comparaison de la réforme du cœur. Ils s'attachoient méthodiquement à un cercle de menues pratiques, dans la pensée que le mérite en étoit sûr & les succès bien éprouvés. Ils se persuadoient en conséquence que leur prospérité ou leurs petits avantages personnels étoient une justice que Dieu leur rendoit, & un payement dont il devoit être occupé par préférence. Avec des dispositions si grossières il est peu étonnant que les premiers hommes ayent aisément perdu de vûe leur Créateur, &

La naissance des Dieux.

la véritable piété. Ce que les ſymboles publics leur enſeignoient, les avoit peu touchés, lorſque le ſens en étoit encore entendu. Une telle indifférence ne les conduiſoit pas à en chercher le ſens lorſqu'il commença à s'oublier.

Nous pouvons à préſent juger des impreſſions que doivent faire les figures ſymboliques ſur l'eſprit de nos adorateurs ignorans ou paſſionnés. Ceux que leur cupidité a corrompus abuſent de tout: & l'écriture deſtinée à les inſtruire va, par l'effèt de leur indifférence, & en punition de leur malignité, les mener de mépriſe en mépriſe, & devenir pour eux l'occaſion des chûtes les plus funeſtes.

Parmi ce peuple qui ſe préſente dans le lieu de l'aſſemblée, preſque perſonne ne ſait lire l'écriture vulgaire: on peut bien aſſurer qu'aucun d'eux ne s'eſt mis en peine d'entendre ce que ſignifie l'ancienne. Les aſſiſtans ſe trouvent environnés de ſymboles tracés avec appareil. Ce ſont toutes figures d'hommes, de femmes, & d'animaux parfaitement connus. Il eſt vrai qu'il y en a de bizarres, & qui ne peuvent réveiller en eux aucune idée bien diſtincte. Mais la vûe du ſoleil qui paroiſſoit ſouvent au haut de leurs tableaux, & ſur la tête des figures, réveilloit en eux

l'idée du soleil. Un homme ou un oiseau dans ces peintures les faisoit songer à un homme ou à un oiseau. Ils se bornoient stupidement à la figure qui étoit devant eux, ou au nom du gouverneur, de l'épervier, de la huppe, ou à tel autre son, dont leur oreille étoit frappée : & n'allant pas plus loin, ils manquoient le sens qui étoit l'objèt de ce langage, & l'ame de cette écriture. Il n'est personne qui ne pressente aisément les étranges suites de cette méprise. On apperçoit sans nouvelles preuves que c'est-là la première source des figures bizarres & des idées absurdes de l'idolâtrie universelle. Mais les monumens des anciens peuples du Nord & de ceux du fond de l'Orient n'étant guères parvenus jusqu'à nous, ou ayant été la plûpart dans une variation continuelle, nous ferons bien de borner nos recherches de détail aux Divinités des Egyptiens, des Syriens, & des Grecs, parce que les figures de leurs Dieux sont connues ; que nous en sommes environnés ; que leur idolâtrie est devenue celle de nos pères ; & qu'elle est encore un peu la nôtre par la place honorable que nous lui laissons dans nos peintures & dans notre langage.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

LE CIEL POETIQUE.

I.

Dieu, le soleil, & Osiris confondus.

Comment les idées de Dieu & du soleil se sont confondues.

Les Egyptiens voyoient par-tout, & principalement dans le lieu des assemblées religieuses, un cercle ou la figure du soleil. Cette figure étoit souvent au haut de chaque tableau destiné à les instruire, souvent sur la tête des oiseaux, des serpens & des personnages symboliques les plus distingués. Comme le soleil étoit le corps de ce symbole, ils le nommoient souvent le soleil : & l'Être tout-puissant étant l'ame ou le sens de la lettre, au lieu de nommer cette figure le soleil, ils l'appelloient également *l'être*, *l'éternel*, *le père de la vie*, *le fort*, *le très-haut* (a). C'étoit sur-tout devant cette figure qu'ils se prosternoient dans leurs sacrifices. Ils adressoient leurs remercimens & leurs prières au Très-haut dont cette écriture devoit les entretenir. Mais l'œil, l'oreille, & l'esprit étant toujours occupés du soleil dans les actions publiques de religion, le peuple rapporta tous ces grands titres, ses remercimens, & son adoration au soleil même. Dès que Dieu fut confondu avec son ouvrage, une première illusion

(a) *Jehova, hévoe, el, eloah, hélion.*

ouvrit la porte à mille autres extravagances.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

A côté du ſoleil qu'on préſentoit au peuple ſur la tête des figures ſymboliques, & au haut des peintures ſacrées, ſe voyoient tantôt une ou deux anguilles, caractère de la vie dont Dieu eſt l'auteur; tantôt certains feuillages, ſymboles des libéralités dont il eſt le diſtributeur; tantôt des aîles de ſcarabée, ſymbole des changemens de l'air dont Dieu eſt le diſpenſateur. Toutes ces choſes tenant à l'objèt de ſes adorations, il conçut une ſorte de vénération pour l'anguille ou le ſerpent, qu'il voyoit d'ailleurs placé honorablement dans le coffrèt mémoratif de l'état des premiers hommes, & dans d'autres cérémonies dont le ſens ſe perdoit de vûe. Il prit de même une idée avantageuſe du ſcarabée, du lotus, & de certaines plantes. Il les honora ſans y rien comprendre. On chercha enſuite des raiſons pour autoriſer le rang & l'eſtime qu'on leur accordoit. Les explications allèrent toujours en ſe multipliant; & bien entendu en empirant.

Comment les animaux & les plantes participèrent au culte religieux.

Le peuple Egyptien après avoir déja pris l'habitude de confondre le Très-haut avec le ſoleil, qui en étoit le ſigne, prit peu à peu le ſymbole du ſoleil même,

Comment le ſoleil fut confondu avec un homme.

l'Osiris, le modérateur de l'année, ou le *gouverneur de la terre*, pour ce qu'il présentoit à l'œil, c'est-à-dire, pour un homme. Ils prirent de même Isis pour une femme; & l'enfant qu'elle nourrit avec une tendre affection, ils le prirent pour un enfant, pour le fils d'Osiris & d'Isis. C'étoit entièrement pervertir l'usage de ces figures. Car un homme symbolique n'est point destiné à signifier un homme. Isis n'étoit pas une femme; & Horus soit enfant, soit homme fait, soit qu'il fût armé d'une fléche, ou qu'il portât une cruche de vin, étoit toute autre chose qu'un enfant, ou un homme fait, ou un chasseur, ou un buveur. Prenant donc ces figures au pié de la lettre, ils les regardèrent comme des monumens de leur histoire nationale. Ils ne délibérèrent pas long-tems sur l'application qu'il en falloit faire. Ils prirent la figure la plus distinguée, l'Osiris, le roi, ou le modérateur des saisons, pour le conducteur & le père de toutes leurs colonies qui étoit Cham, & qu'ils appelloient Ham, Amoun, Hammon, & Thammus, selon les diverses prononciations des provinces.

Les personnages symboliques pris pour des monumens historiques.

Osiris, de lettre ou de personnage symbolique qu'il étoit auparavant, étant devenu

venu dans l'esprit des peuples une personne réelle, un homme qui avoit autrefois vécu parmi eux, on fit son histoire relativement aux attributs que portoit la figure. On la mêlangea de quelques traits de la vie de Cham : on devina le reste, & on imagina autant de faits qu'il y avoit de piéces à expliquer dans le symbole, ou de cérémonies dans les fêtes où l'on portoit le caractère du bel astre par lequel Dieu nous distribue les secours de la vie. Diodore de Sicile [a] & Plutarque [b], tout judicieux qu'ils sont, nous ont conservé ces ennuyeuses légendes. Etant, comme vous voyez, venues après coup, & lorsqu'on avoit négligé la signification du symbole, elles ne sont guères que des contes populaires & des puérilités dont il n'y a aucun profit à tirer. Souvent ce sont des infamies scandaleuses, & conformes aux inclinations déteftables de ceux qui les ont imaginées.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a *Bibliot. l.* 1.
b *De Isid. & Osir.*

Les Egyptiens, qui avoient pris l'habitude d'adorer le soleil comme Dieu, comme l'auteur de tout bien, & de regarder Osiris comme leur fondateur, donnèrent dans un troisième précipice. Ils savoient par un souvenir confus & par un usage universel que cette figure d'Osiris avoit rapport au soleil, & ce n'étoit en

LE CIEL POETIQUE.

effet rien autre chose dans sa première institution. Ils voyoient de plus le cercle, la marque de Dieu assez souvent placée sur le front d'Osiris. Ils unissoient donc perpétuellement l'idée d'Ammon avec celle du soleil, & toutes les deux avec celle de Dieu, de l'Être tout-puissant & bien-faisant. Ils n'honorèrent plus ni Dieu, ni le soleil sans chanter en même tems les bienfaits d'Osiris ou d'Ammon. L'un tenoit toujours inséparablement à l'autre : ce qui leur fit publier qu'Ammon ou Osiris avoit été transporté dans le soleil pour y faire sa résidence, & que de-là il ne cessoit de protéger l'Egypte, se plaisant à répandre une plus riche abondance sur le pays qu'habitoient ses descendans, que sur aucune autre contrée de l'univers. Ainsi après avoir peu-à-peu attribué la divinité & offert leurs adorations à ce roi représentatif des fonctions du soleil; par un nouveau surcroît d'absurdité, ils le prirent pour leur premier roi. De-là cet assemblage étrange de trois idées incompatibles, je veux dire, de Dieu, du soleil, & d'un homme mort, qu'il est cependant certain que les Egyptiens confondoient perpétuellement.

LA NAISSANCE DES DIEUX.

II.

Jehov, Ammon, Neptune, Pluton.

Cette religion qui flattoit grossièrement l'amour propre & la vanité des Egyptiens, prit aisément faveur, & s'enracina dans l'esprit des peuples. Tout le reste des symboles prit le même tour. On chercha qui étoit le Poseïdon ou le Neptune, c'est-à-dire l'Osiris marin, symbole du retour annuel des flottes, & l'on en fit un Dieu qui se plaisoit dans la mer comme Osiris au ciel. L'Osiris funebre qui annonçoit l'anniversaire des funérailles, eut aussi son histoire, & comme toutes les cérémonies mortuaires au lieu d'être prises dans leur vrai sens pour des instructions publiques sur le repos des justes après la mort, avoient été peu-à-peu regardées comme la peinture des traitemens réels que les morts éprouvoient sous terre, dans des jardins délicieux; on fit du Pluton ou du symbole de la délivrance des justes, un dieu qui présidoit au séjour des morts.

Neptune.

Pluton.

Le prétendu dieu Neptune qui devint le dieu favori des peuples maritimes, ne fut presque point connu ou honoré des Egyptiens qui haïssoient la mer, & qui étant dans l'abondance de tout, ne for-

Herodot. in Euterp.

toient guères de leur pays. Comme ils étoient au contraire fort réguliers dans la pratique extérieure de leurs cérémonies religieuſes, les anniverſaires qui revenoient fréquemment, rendirent Pluton beaucoup plus célébre parmi eux.

On voit ſouvent autour de la tête du Pluton Egyptien * une couronne rayonnante, & autour de ſon corps un ſerpent qui eſt quelquefois accompagné des ſignes du zodiaque ; ce qui ſignifie ſenſiblement la durée d'un ſoleil, c'eſt-à-dire d'une année. Et ſi l'auteur des Saturnales a prétendu que Pluton, & bien d'autres dieux, n'étoient originairement autre choſe que le ſoleil, on voit ici combien il avoit raiſon de le penſer, puiſque Jupiter Ammon, Neptune, & Pluton ne ſont dans la vérité que le ſymbole d'une année ſolaire, diverſifié ſelon les circonſtances. On ne perdit pas tout-à-fait de vûe l'unité de leur origine en les perſonifiant : car on en fit trois frères qui avoient, diſoit-on, partagé entre eux l'empire du monde. Le ſouvenir du partage de la terre entre Cham & ſes deux frères a pu aider cette attribution, ou faciliter du moins parmi les peuples la réception de cette fable.

* Voyez Fig. 1. Planche V.

Cham ou Hammon étant communément appellé *dieu* Jehov, Jehov-Am-

mon, la ville de Thèbes où il avoit fait son plus long séjour, & qu'on nommoit anciennement le *séjour d'Ammon*[a], fut par la suite appellée *la ville de Dieu*[b].

LA NAISSANCE DES DIEUX.

a *Ammon-no.*
b *Diospolis.*

Ce mot Jehov, dans l'usage primitif, signifioit le *père de la vie*, *l'Être suprême*. Les Grecs le rendirent par celui de *Zeus* ou de *Dios* (*a*); & les Romains par celui de *Deus*: tous noms dont le sens est le même, si ce n'est aussi le même son, varié selon la prononciation des peuples. Ils y joignoient quelquefois le nom de Père, qui n'en étoit que l'interprétation, & l'appelloient Diospiter ou Jov-piter. Les respects & les adorations qu'on adressoit au père de la vie ne devinrent criminels que quand ce titre incommunicable eut été appliqué au soleil, & à un homme qu'on se figura y avoir été transporté pour gouverner le genre humain. L'Ammon confondu par un amour plein de stupidité avec Dieu & avec Osiris ou l'astre modérateur des saisons, devint le célébre Jov-Ammon, ou le Jupiter-Ammon, & fut toujours en possession des premiers honneurs, après que les autres symboles eurent été convertis de même en autant

(*a*) Ils changèrent quelquefois ce mot en celui de Ζῆν, qui vient de ζᾶν & ζάω, *vivre*. C'est toujours le même sens.

de personnages célestes & de divinités puissantes. La raison de cette prééminence est fondée sur ce qu'ils attachèrent l'idée de ce fondateur de leur colonie au plus brillant de tous leurs symboles, je veux dire, à leur Osiris.

III.

Isis, la Reine du ciel.

Après le roi symbolique, ou le caractère du soleil, les Egyptiens n'avoient point de marque qui parût plus fréquemment dans leurs assemblées que l'Isis, symbole de la terre, ou plutôt l'affiche des fêtes successivement désignées par les productions de la terre dans chaque saison. Un croissant de lune ou une face pleine, posée sur la tête d'Isis, ou autrement, pouvoit, comme nous l'avons vû, annoncer une néoménie, ou la fête du milieu du mois de la fénaison, des semailles, de la moisson, ou de telle autre partie de l'année, selon qu'on y joignoit le symbole d'une saison ou d'une production particulière, & propre à un certain tems de l'année. Cette écriture n'étoit pas uniforme. Les ministres de quelques-cantons affectoient d'écrire différemment des autres; & au lieu d'exprimer la néoménie,

ou les autres parties du mois par la figure de la lune dans telle ou telle phase, ils choisirent, pour symbole de cet astre, l'animal qui voit dans les ténébres, & qui fait ses courses durant la nuit: c'est le chat*. Vû de profil, il marquoit peut-être le croissant: vû de face, il signifioit la pleine lune. Cette figure se mettoit quelquefois sur la tête d'Isis, plus communément au haut du sistre, qui étoit un petit cerceau de métal traversé par des verges de fer, & servant dans les fêtes à marquer par une certaine cadence la justesse de la danse & du chant*. Cet instrument de joie étoit donc le symbole des fêtes: & placé dans la main d'une Isis qui portoit les marques de telle ou telle saison, il annonçoit la solemnité particulière à cette saison.

LA THÉOGONIE.

* *Plutarch. de Isid. & Osir.*

Le chat.

Le sistre.

* *Voyez Fig. 1. Pl. XVII.*

Les Egyptiens accoûtumés à voir dans leurs assemblées ces figures d'Isis qu'on continuoit à montrer cérémonieusement & pour la forme, sans se mettre en peine du sens; donnèrent, en cherchant l'origine de cette femme, dans le même égarement qui leur avoit fait prendre le gouverneur de la terre le symbole du soleil pour Ammon leur père commun. Isis fut regardée comme sa femme: elle participa aux titres du mari, & étant devenue dans leur esprit une personne réelle, & une puissance

importante, ils l'invoquèrent avec confiance : ils la nommèrent honorablement la Dame, la Reine, la Gouvernante, la Mère commune, la Reine du ciel & de la terre.

Les instrumens & les parures d'Isis n'étant plus que des décorations d'un ancien usage dont on avoit négligé le sens & le juste arrangement depuis l'invention de l'écriture courante : on les prit pour des monumens historiques des secours qu'Isis avoit procurés au genre humain. Chaque signe, chaque attribut, & le nombre n'en étoit pas petit, donna lieu à autant d'histoires, ou plutôt de contes frivoles. Plutarque ne peut rapporter ces historiettes sans perdre patience, ou sans en rougir. Il ne s'en tire, pour l'ordinaire, qu'en y cherchant quelque moralité ennuyeuse, ou une physique fort inutile, & plus communément encore quelque allégorie forcée.

Ce qui séduisit le plus les Egyptiens, frappés des atours singuliers de cette femme, toujours présente dans leurs assemblées, ce fut l'union fréquente d'un croissant ou d'un plein de lune, avec les parures de sa tête. Ils en prirent occasion de publier que la femme d'Osiris, la mère commune des Egyptiens, avoit la lune

pour demeure. Les fêtes du Très-haut n'avoient été fixées à la néoménie ou au plein, ou à telle autre partie du décours, que parce que ces phases étoient une indiction naturelle, & un moyen aisé de rassembler les peuples en un jour convenu & très-publiquement affiché. Ils perdirent de vûe l'Être adorable, unique objèt de ces fêtes : ils les crurent consacrées à la lune elle-même, & à cette femme imaginaire qu'ils y croyoient résidente, & fort attentive à leurs besoins. Il n'y avoit pas jusqu'aux taches de la lune, qui par une fausse apparence de visage humain ne servît à fortifier leur illusion. LA THÉOGONIE.

On voit aisément que comme l'Osiris, diversifié selon le besoin des significations, a donné lieu d'imaginer un homme devenu gouverneur du soleil, un autre de la mer, & un troisième des enfers; de même Isis diversement parée, & ayant des attributs dont les uns avoient rapport au cours de la lune, les autres aux productions des saisons, pour diversifier les annonces des fêtes, donna occasion d'imaginer autant de déesses, soit célestes, soit terrestres, ou même infernales, qu'Isis changeoit de figure & de nom. Quand Isis portoit sur sa tête, ou autrement, les marques ordinaires de l'astre qui éclaire

LE CIEL POETIQUE.

la nuit, on la regardoit comme la femme d'Osiris, & on l'appelloit la Reine du ciel. On en fit ainsi une divinité du premier ordre. Ensuite autant il y avoit d'Isis, ou d'indictions particulières à chaque mois, & peut-être spécialement chéries dans certains cantons, parce que les fêtes qu'elles annonçoient y étoient plus célébres qu'ailleurs, on en fit autant de déesses subalternes. Un ou deux exemples suffiront d'abord pour rendre le principe intelligible, en attendant les détails qui acheveront de le prouver.

L'Isis ou la lune de Juin, qui en tenant un vase suspendu à son bras* avertissoit de faire bonne provision de grain rôti, suivant l'usage de ces tems-là, & de tous les vives nécessaires pour la longue durée du débordement, passa pour une nouvelle divinité, parce qu'elle portoit alors un nouveau nom. On la nommoit Calliope; qui signifie *provision de vivres* (a) ou *le grain préparé*. De même la lune ou l'indiction de la néoménie d'Octobre qui annonçoit *le dessèchement*

* *Voyez Fig. 2. Pl. XIV.*

(a) De קליא *cali*, *tostum*, *grain rôti*; & de אפה *opéh pistor*, *celui qui prépare la bouillie*, *le pain*, ou d'autres viandes; vient קליאפה *caliopéh*, *tostum pistoris*, *la provision pour faire le pain*, ou le gruau. Quand David va trouver ses frères au camp, il leur porte une provision de grain rôti, *cali*. 1. Reg. 17 : 17.

& qui avertissoit de remercier Dieu de *la délivrance des eaux*, portoit par cette raison le nom de Némésis. On oublia la fonction de ce signe, & l'on en fit une troisième déesse. Le rapport qu'avoit son nom avec celui de la langue Gréque, qui signifie *l'emportement & la vengeance*, fit imaginer aux Grecs, que Némésis présidoit dans les enfers à la punition des coupables. LA THEOGONIE.

Avant que d'éclaircir plus au long les abus qu'on fit des affiches de chaque fête, continuons à indiquer les sources générales d'où sont sorties les divinités les plus bizarres & les opinions les plus monstrueuses.

IV.

Horus, l'établissement des loix. Menès, fausseté de la Chronologie Egyptienne.

La troisième clé usitée dans les annonces publiques étoit Horus, le fils bien-aimé d'Osiris & d'Isis*. Ce symbole des différens travaux de l'année en changeant de figure ou d'attributs & de noms, produisit à son tour un grand nombre d'autres dieux & de demi-dieux. Commençons par quelques-uns de ceux-ci. Les autres qui tiennent un rang plus dis-

* Voyez Fig. 2. Pl. XIV.

LE CIEL POETIQUE. tingué auront leur article à part. L'Horus qui paroissoit à l'ouverture de l'année & au retour des vents de Nord, après l'entrée du soleil au cancer, étoit assis sur une aigle ou sur un épervier. Pour abréger la peinture, on unissoit la tête de l'oiseau au corps d'Horus*. Comme cette figure avertissoit les habitans de l'arrivée des vents caniculaires qui faisoient croître les eaux, & du besoin de tenir leurs *terrasses d'une hauteur convenable*, on donnoit à Horus différens noms qui exprimoient cet avis. On l'appelloit Picus & Ganiméde, dont le premier signifie *la cruë des eaux* (*a*) ; le second signifie *les terrasses d'une juste mesure* (*b*). Cet Horus surnommé Ganiméde, & placé à côté du gouverneur Osiris, a donné lieu aux Grecs d'imaginer l'enlévement d'un jeune chasseur par l'aigle de Jupiter.

* *Planche* X.

Ganiméde.

En Juillèt, quand les plaines d'Egypte étoient inondées sous le signe du lion, & que les laboureurs étoient désœuvrés, ou tout au plus occupés à chanter & à se

(*a*) De פקח *pikah*, *affluere*. Ezech. 47 : 2.

(*b*) De גנים *Gannim*, *septa*, les clos, les jardins, les terrasses ; & de מד *mad*, *mensura*, vient גנימד *gannimad*, *les terrasses de mesure*, les terrasses suffisamment hautes. La plaine d'Egypte est naturellement unie. Les retraites des habitans sont des levées faites de main d'hommes.

réjouir de voir l'eau à sa hauteur, alors on peignoit Horus jouant de la lyre ou du sistre, à côté d'un lion apprivoisé. Ou bien il paroissoit comme nous l'avons vû Planche XI. couché & renversé sur un lion. Le travail durant le passage du soleil sous le signe du lion étoit comme mort & renversé, & on lui donnoit relativement à la figure le nom d'Orphée (*a*), qui signifie *tué* ou *mis à la renverse*. LA THÉOGONIE. Orphée.

L'usage où l'on étoit de chanter alors, faute de pouvoir sortir & s'exercer, donna lieu de faire pour ce tems de l'année des collections de chants qui en ont pris le nom *d'hymnes d'Orphée*. Le travail se ranimoit ensuite, ce qui donna lieu à la fable d'Orphée revenu des enfers.

L'Isis qui se voit à côté du *lion* devenu *doux & traitable* se nommoit Euridice (*b*)

(*a*) ערף *oreph*, *le dos*, *le derrière de la tête*. Le même mot signifie *à la renverse*. Notre vulgate a conservé dans le Pseaume 17 : 41, toute la simplicité de cette expression : *inimicos meos dedisti mihi* (oreph) *dorsum*, Vous avez mis mes ennemis *à la renverse*.

(*b*) De ארי *eri lion*, & de דכא *daca domté*, vient ארידכא *eridaca*, *le lion vaincu*, le lion adouci. Comment se pourroit-il faire que le concours des noms de Calliope, d'Orphée, & d'Euridice, avec la figure du lion paisible, dont nous rapportons trois monumens, Planche XI. n'eût point donné lieu à la fable d'Orphée, fils de Calliope, qui adoucissoit les lions, & qui épousa Euridice? Il suit de-là que les histoires qu'on a voulu tirer des fables deviennent extrêmement suspectes. Si Janus avec ses deux têtes, & Picus avec sa tête d'épervier, ont

qui veut dire *le lion adouci*, les traverses du signe du lion surmontées. La fable en a fait l'épouse d'Orphée.

Musée.

Après cette longue inaction, le travail enfin *délivré des eaux*, sembloit renaître & commençoit l'arpentage des terres desséchées ; l'affiche en prit le nom de Moïse ou de Musée, dont chacun connoît le sens.

Linus.

Sur la fin de l'Automne les habitans débarrassés des travaux de la campagne fabriquoient à *la veillée* le fil & la toile de *lin*, qui faisoient une de leurs principales richesses. L'Horus qui en faisoit l'annonce prit de-là le nom de Linus (*a*), qui signifie *la veillée*. Le nom en est demeuré à l'astre de la nuit, & à la matière même qu'on façonnoit à *la veillée*.

Horus changeant ainsi de nom & d'attribut, selon les opérations particulières à certaines saisons & à certains pays, a

passé pour deux princes qui avoient régné de compagnie & en bonne intelligence au Latium ; c'est parce que des Orientaux y ont porté les symboles de l'ouverture de l'année & des vents caniculaires qui l'accompagnoient. De même si Orphée a passé pour avoir chanté dans les montagnes de Thrace, adouci les lions de ce pays sauvage & épousé une princesse de Thrace nommée Euridice, c'est parce que les symboles apportés en Thrace par des Voyageurs qui étoient fidéles aux coûtumes de leur pays, furent peu-à-peu personifiés & convertis en autant d'histoires merveilleuses.

(*a*) לין *lyn*, veiller.

visiblement fait naître les contes de Linus, de Musée, d'Orphée, de Picus, de Ganiméde, & de bien d'autres prétendus héros ou législateurs, dont il est inutile après cela de vouloir fixer la chronologie & la demeure.

LA THÉOGONIE.

C'est déja un profit de s'épargner des recherches inutiles. Mais nous trouvons ici un avantage beaucoup plus grand, qui est de découvrir la fausseté & le ridicule des commencemens de l'histoire Egyptienne, dont les Déïstes se plaisent à opposer la longue durée à la nouveauté du monde, & au petit nombre des générations que nous trouvons dans l'Ecriture. Non seulement tous ces dieux & demi-dieux que les Egyptiens font régner dans une antiquité fort reculée sont des idées absurdes & provenues de l'abus de leurs hiéroglyphes; mais même leurs premiers rois, ceux qu'on trouve uniformément à la tête des catalogues de toutes leurs dynasties, sont visiblement les principales clés de leur ancienne écriture, prises pour des monumens historiques. En voici une première preuve.

Le travail des champs ne recommençant en Egypte que quand le Nil avoit quitté la plaine, on donnoit par cette raison à l'affiche du labourage le nom

LE CIEL POETIQUE. de Musée, (délivré des eaux) & nous verrons, quand il en sera tems, qu'on donnoit pour le même sujèt le nom de Muses aux neuf lunes durant lesquelles Horus-Apollon, ou le labourage, continuoit ses exercices.

La coûtume où l'on étoit d'annoncer les divers réglemens de police, & les opérations de chaque saison par les diverses attitudes du fils d'Osiris, le faisoit communément nommer *Ménès*(a), c'est-à-dire, *la régle du peuple*, ou *le législateur*. Les Egyptiens réalisant encore ce nouveau titre, se mirent dans l'esprit que Ménès avoit été leur législateur, l'auteur de leur police, l'instituteur de leur année & de leurs loix. En conséquence ils mirent ce fondateur imaginaire à la tête de toutes les listes des rois de leurs différens cantons. Comme ils le croyoient très-légitimement provenu du mariage d'Osiris ou Ammon & d'Isis, ils le nommoient tantôt Chemmis *, ou le fils de Cham; tantôt Osiris le jeune †, ou simplement Osiris. Souvent ils réunissoient les noms du père & du fils en un seul, & le nommoient * Ménosiris. Plus communément on l'appelloit Menon, ou Memnon, Menophis, ou Mnevis,

* *Plutarch. de Isid.*
† *Ibid.*
* *Ibid.*

(a) De מנה *manah*, nombrer, régler, ordonner.

selon les divers accens des Provinces. Ce nom qui signifioit proprement *le calendrier* ou *la régle du peuple*, s'est conservé chez les Arabes, chez les Phéniciens, chez les Grecs, & chez les Romains, dans la plûpart des noms (*a*) qui ont rapport à la suite des mois, aux images & représentations qu'on y exposoit de mois en mois dans l'assemblée des peuples, & aux prêtresses qui portoient ces symboles en cérémonie. LA THÉOGONIE.

Le fils d'Osiris, ou l'enfant symbolique, ainsi changé par l'opinion des Egyptiens en un prince qui avoit le premier policé leurs colonies, ne fut plus un signe employé dans leurs fêtes à leur marquer la suite des opérations de la société, dont ils étoient suffisamment instruits par la coûtume & par le secours de l'écriture courante. Il devint lui-même l'objèt des fêtes : on crut qu'il n'y paroissoit que pour recevoir des respects &

(*a*) μήνη *Mené Luna*. μῆνες *Ménès, Menses*. *Mensura*. νεομηνίαι, *Neomeniæ*, *novæ lunæ*. Manah & Manach en Hébreu & en Arabe signifient compter, ordonner, sacrifier, & célébrer. *Almanach* calendrier *Ménades* celles qui portoient dans les fêtes les figures des dieux, Le mot *Manie* signifioit d'abord les fêtes & les images, c'est-à-dire les annonces, ou les marques des fêtes : ensuite il a signifié les convulsions & les extravagances que ces fêtes introduisirent ; parce qu'on en avoit conservé & outré les formules, les gestes, & tout le cérémonial sans en comprendre le sens.

LE CIEL POETIQUE.

des témoignages de reconnoiſſance. Ce qu'on diſoit de lui comme ſigne, devint la matière d'autant d'éloges & de récits. On y chantoit le fils de Jehov, *le fils* par excellence, *l'enfant auteur de tout bien*, *liber pater*, l'inventeur des loix, l'inſtituteur des ſacrifices & des fêtes. Et c'eſt parce qu'on n'avoit pû oublier le rapport étroit qu'avoient les figures d'Iſis & d'Horus avec les réglemens des ſacrifices, des réjouiſſances publiques, & des opérations du labourage, que ces prétendus dieux furent honorés dans des ſolemnités qu'on appelloit par-tout la *légiſlation*, la *promulgation des loix*, les *réglemens* de la ſociété (*a*).

Il n'y a perſonne qui ne ſente la juſteſſe du motif qui fit donner le nom de Moïſe ou de Muſée, à l'annonce du renouvellement du labourage. Ce mot qui ſignifioit *le deſſéchement*, faiſoit partie du calendrier : c'étoit le précis d'une ordonnanee de police. Il revenoit tous les ans dans la bouche du peuple après la rentrée du fleuve dans ſes bornes. Ce n'étoit donc pas le nom d'un homme. Mais ſi Ménès & Muſée ne ſont qu'une même choſe, s'ils ne ſont que les noms de la même enſeigne, que devient alors le

(*a*) θεσμοὶ, θεσμοφορία.

premier roi d'Egypte, le fondement de leur histoire ? Il perd en ce moment toute sa réalité. Deux des plus savans hommes de l'antiquité, Eusébe dans sa Préparation * Evangélique, & Saint Clément dans son Exhortation aux Gentils, nous ont aidé à démêler au juste ce que c'est que le célébre Ménès, en nous conservant l'ancienne formule par laquelle on excitoit les initiés dans les mystères à prendre des sentimens de religion, & à aimer le travail. Les leçons de conduite qu'on y donne sont adressées à l'entendement humain, au travail même. Il y est appellé *fils de l'astre du jour*, parce que le labourage ne peut rien sans le soleil. Il y est appellé Musée, parce qu'en Egypte, d'où venoit cette formule, le labourage ne recommençoit ses opérations qu'après la retraite des eaux. Enfin il y est surnommé Ménès (a), c'est à-dire, la régle du peuple. Ainsi ce prétendu fondateur de la monarchie Egyptienne n'a pas plus de réalité qu'Osiris son père, ancien caractère du soleil, & que Musée autre caractère du retour de la culture des terres & du travail des semailles.

LA THÉOGONIE.

* l. 13. c. 12.

(a) τοῦδ' ἄκυε φαεσφόρου ἔκγον· Μηνής. Μυσαῖε, écoute ô Ménès Musée, fils de l'astre du jour. Il sera le plus littéral de traduire : ô Musée, enfant de la lune, &c. Il en résulte toujours que le fils d'Isis, qui est Ménès, est le même que Musée. Or Musée est un symbole.

LE CIEL POETIQUE.

V.

Anubis, Thot, Esculape.

La fausseté de l'ancienne histoire d'Egypte achéve de se démontrer par l'abus qu'ils firent encore de la quatrième clé de leur écriture symbolique. C'étoit une figure d'homme portant une tête de chien, assez souvent avec une perche entortillée d'un ou de deux serpens. L'avis de se sauver, & d'être attentif à la profondeur du débordement, pour régler le labour & pour s'assurer la vie & la subsistance, voilà le sens de l'affiche qu'on mettoit dans l'assemblée au lever de la canicule. Les noms qu'on donnoit à cette affiche étoient Anubis *l'aboyeur*, *le donneur d'avis*, ou Tahaut *le chien*, ou Esculape, *l'homme chien* (*a*). C'étoit toujours le même sens ou la même annonce : mais c'étoient trois noms pour un. C'en fut assez pour en tirer trois personnages de leur histoire, dont la chronologie va encore s'allonger & fournir des armes puissantes contre la Religion Chrétienne. Ils font régner le demi-dieu Anubis avant Ménès, sans

(*a*) De איש *aish homme*, & de כלב *caleph, chien*, est venu אישכלב *escaleph, l'homme chien*. Les Grecs l'appelloient ἀστροκύων, *l'astre chien*.

nous dire où. Ils font de Thot ou Thaautes fils de Ménès, leur second roi d'Egypte. Ils en font le conseiller de Ménès. Ils lui attribuent l'introduction des lettres, l'invention de la musique & de la danse, avec quantité d'autres belles découvertes : ce qui est fondé sur ce que la canicule ouvroit l'année, ramenoit une nouvelle suite de fêtes & paroissoit à la tête de toutes les lettres ou figures symboliques qui exprimoient l'ordre annuel. Quoiqu'Esculape ne fût encore que le signe de l'étoile caniculaire, les Egyptiens en firent un troisième roi qui s'étoit appliqué à procurer le salut de ses sujèts en étudiant la médecine : idée provenue du salut ou de la conservation de la vie qu'exprimoit le serpent entortillé autour de la mesure du Nil. Telle est l'origine du serpent d'Epidaure, & la raison fort simple qui a toujours retenu le serpent auprès du dieu de la Médecine, à laquelle ni l'homme ni l'animal n'avoient originairement aucun rapport. Plusieurs historiens cités par le Chevalier Marsham dans sa Régle des tems * attribuoient l'invention des lettres à Esculape, aussi-bien qu'à Tahaut. C'étoit rendre justice, puisque l'un n'est point différent de l'autre. Marsham qui a pour

LA THÉOGONIE.

* *Chronicus canon.*

LE CIEL POETIQUE. ces contes Egyptiens plus d'eſtime & de prédilection que pour la Sainte Ecriture, ſe fâche tout de bon contre ceux qui ont ainſi confondu les choſes & altéré l'hiſtoire, en attribuant à Eſculape l'invention qui fait la gloire de Thot. Il raccommode cela le mieux qu'il peut. Mais les moyens de conciliation étoient ici fort ſuperflus, puiſque l'Eſculape ou *l'homme chien*, & le Tahaut, ou la canicule, n'étoient, comme Anubis, que les noms d'une figure qu'on mettoit dans l'aſſemblée du peuple pour l'avertir qu'on voyoit paroître l'étoile dont le lever ſeroit bientôt ſuivi du débordement.

La quatrième clé de l'écriture ſymbolique a produit encore d'autres perſonnages qui viendront à leur tour : & toutes les quatre conjointement, ont donné naiſſance à des eſſains de dieux, parmi leſquels nous ferons choix des plus célébres, de ceux que nos péres ont adorés ; non ſeulement parce que nous avons toujours entendu parler de ces dieux ſans pouvoir en démêler l'origine ; mais ſurtout, parce que les mêmes faits qui nous aident à les démaſquer, rendent un témoignage perpétuel à la vérité de la révélation.

VI.

La propagation des dieux Egyptiens. Progrès de l'idolâtrie.

Après avoir trouvé dans l'abus des figures symboliques prises pour des objets réels, l'origine des habitans que l'Egypte a imaginés & placés dans le ciel, s'il se trouve encore que les dieux des autres nations les plus célébres, & les autres superstitions dont nous n'avons point parlé, soient une propagation sensible des idées & des pratiques Egyptiennes; la facilité de rappeller tant d'égaremens à un principe fort simple, fera voir de nouveau la justesse du principe, quoique dès-à-présent il paroisse suffisamment démontré.

Mais est-il si aisé de prouver que les Phéniciens, les Syriens, les Grecs, & tous les Occidentaux dont nous connoissons les dieux, ayent été les copistes des Egyptiens? Ceux-ci voyageoient peu. Contens pour l'ordinaire de l'abondance dont ils jouissoient chez eux, ils se pouvoient passer des étrangers (a), & n'alloient pas chercher ailleurs ce qu'ils re-

(a) *Terra suis contenta bonis, non indiga mercis.* Pharsal. l. 8.

cueilloient ſans peine dans leur propre pays. Par cette raiſon ils paroîtront peu propres à ſervir de modéles aux autres peuples, ou à leur communiquer leurs opinions. C'eſt cependant l'Egypte & la Syrie ſur-tout qui ont répandu parmi nous l'idolâtrie & les ſuperſtitions. Commençons par examiner quel a été le moyen de communication : nous verrons enſuite les progrès du mal.

VII.

Les dieux d'Egypte communiqués à l'Aſie & à l'Europe par les Phéniciens.

L'Egypte a toujours été, & eſt encore le pays du monde le plus fertile. La récolte preſque certaine, & ordinairement ſupérieure de beaucoup aux beſoins des habitans, donnoit lieu d'y faire d'amples amas de blé qui étoient la reſſource des Arabes, des Chananéens, des Syriens, & des Grecs dans les années ſtériles. Les voyageurs que le beſoin ou la curioſité y conduiſoit, mais ſur-tout les Phéniciens qui n'occupoient qu'une petite côte maritime auprès du Liban, & qui n'avoient point de grenier plus ſûr que l'Egypte, étoient tous également frappés de la police qui régnoit dans ce beau pays, du caractère paiſible des habitans ; de l'air myſtérieux



L'Armée des Cieux.

Gravé par J. P. Le Bas rue de la Harpe à paris vis à vis la rue Percée

1. La source du Nil, du Cab. de S.t Germ. 2. Les trois Clés de l'écriture antique à la manière des Egyptiens. 3. Les cinq principales Clés de l'écriture antique à la manière des Grecs savoir un roi, une mère féconde, un enfant cheri, un messager Symbole de la Canicule, et un épervier Symbole du vent étésien.

myſtérieux des cérémonies & des fêtes qu'on y célébroit avec grand appareil ; & enfin de l'abondance qu'ils regardoient comme miraculeuſe dans un pays où il ne pleuvoit pas. L'idée qu'ils avoient de ce fleuve dont la ſource demeuroit inconnue, & dont les débordemens leur paroiſſoient contraires à l'ordre commun de la nature, leur faiſoit dire que Dieu lui-même verſoit ſur l'Egypte ces eaux bienfaiſantes (*a*). Les Egyptiens peignoient cette merveille par la figure de Dieu, c'eſt-à-dire par un ſoleil, de la bouche duquel il ſort un fleuve (*b*), & les Etrangers comme les Egyptiens publioient partout qu'une félicité ſi ſingulière étoit la récompenſe de la piété des habitans. Peut-être même les Syriens & les Chananéens

LA THÉOGONIE.

* *Voyez Fig.* 1. *Pl. XIV.*

(*a*) *Διιπετὴς ποταμὸς, fluvius à Deo miſſus.* Odyſſ. 4. v. 581. Voyez Fig. 1. Planche XIV.

(*b*) C'eſt la raiſon pour laquelle ils donnoient à Dieu ou au ſoleil entr'autres titres celui de פהאוב *phé ob phœbus* Φοῖϐος, qui ſignifie *la bouche de Ob*, c'eſt-à-dire, *la ſource du débordement*, des deux mots פה *pheb os*, la bouche, & de אוב *ob*, l'enflure, le débordement. C'eſt l'ancien nom qu'ils donnoient au Nil ſorti de ſes bords, comme nous le démontrerons dans la fable d'Andromède & de Niobée. Peut-être cette figure rayonnante qui verſe un fleuve de ſa bouche, n'étoit-elle qu'un Oſiris qu'on plaçoit en Juin dans l'aſſemblée du peuple, pour ſignifier l'*annonce* ou l'*avis du débordement*. Cette écriture a pû faire naître par la ſuite des opinions ſingulières ſur l'origine du Nil, quoiqu'il provienne de la pluye comme tous les autres fleuves.

LE CIEL POETIQ. ont-ils tout d'abord reçu des Egyptiens & mis en uſage parmi eux l'Ecriture ſymbolique. L'introduction de l'écriture vulgaire leur en aura fait perdre l'intelligence ſans en ſupprimer les figures : en ſorte que ces ſymboles étant toujours de cérémonie & expoſés publiquement dans les fêtes, chacun y attacha l'idée ou l'hiſtoire qui lui parut la plus vraiſemblable. Aſſurément on parloit en Egypte une langue différente de celle du pays de Chanaan : quoique le fond des deux langues pût être le même, comme on en a diverſes preuves, elles étoient peut-être plus éloignées l'une de l'autre dans leurs terminaiſons & dans les tours, que ne le ſont les langues Eſpagnole, Françoiſe, & Italienne dont le fond eſt le même. Mais les Phéniciens, en tranſportant ſur toutes les côtes de la Méditerranée les cérémonies Egyptiennes, en ont traduit en leur langue la plûpart des termes.

Pourquoi les noms des dieux ont rapport à la langue Phénicienne.

Mais rendons-nous indépendans du ſecours des Phéniciens. Il y avoit bien des lieux où l'on trouvoit les figures ſymboliques, ſoit Egyptiennes, ſoit autres, avec leurs dénominations Chananéennes, & où les Phéniciens ne les avoient pas portées. Ils ne navigeoient ni dans la Thébaïde, ni dans le cœur de l'Arabie, ni ſur

les montagnes de l'Arménie, ni dans les plaines de la Mésopotamie : & cependant on trouve dans tous ces pays des termes sans nombre qui ressemblent à ceux de la langue Hébraïque. Il y a donc bien à rabattre de la pensée qu'a eue le célébre Samuël Bochart, que les Phéniciens avoient porté par tout la langue Chananéenne. La raison de la ressemblance de tant de mots dans les plus anciennes langues provient de ce qu'il n'y avoit d'abord qu'une seule langue pour tout le genre humain. Cette langue ayant été divisée en plusieurs dialectes par l'allongement, la terminaison, ou autre altération des mêmes mots ; les enfans de Noé se dispersèrent par troupes selon la dialecte qu'ils pouvoient entendre. Mais il est certain que le fond de la langue ne fut pas détruit, & que les mots, quoiqu'arrangés, ou prononcés diversement, se retrouvent dans l'Arabe, dans le Syriaque, dans l'Hébreu, dans le Latin, & jusques dans les langues modernes. A quoi donc nous a-t-il servi de les chercher dans la langue des Chananéens ? Prononcés à l'Egyptien ou à la façon des Grecs, on ne les entendoit plus : pris dans la langue Hébraïque, nous les entendons. Par ce moyen nous y retrouvons encore un sens conforme à l'inten-

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQ.

tion des premiers instituteurs. Or ce sens se trouve presque toujours étroitement lié avec les réglemens de la société. Au contraire le sens de ces mots n'a aucun rapport ni à des dieux, ni à des déesses. Nous sommes donc dans le chemin du vrai, & nous ferons bien de ne point quitter cette route.

Les voyageurs & les marchands étoient infailliblement frappés dans leur séjour en Egypte de l'extérieur des fêtes & de l'abondance qui en paroissoit être le fruit. Ils ne rapportoient pas chez eux cette multitude de symboles & de pratiques où ils ne comprenoient rien. Mais ils ne manquoient guères de regarder avec vénération les trois ou quatre symboles principaux que les Egyptiens honoroient comme des puissances bien-faisantes, & comme les auteurs de tout le bien qui leur arrivoit.

Le gouverneur, la femme, l'enfant, & le messager, ou le donneur d'avis, paroissant toujours, quoiqu'avec variété, dans toutes les fêtes; les étrangers s'accoûtumèrent sur-tout à ces trois ou quatre objèts les plus distingués de tout le culte: & les Phéniciens, qu'un besoin perpétuel ramenoit dans le port du Phare, furent les premiers à mettre en œuvre chez eux

le même cérémonial, s'ils n'en avoient déja une partie, & à célébrer les mêmes fêtes. Le cercle ou le soleil accompagné de serpens, ou de feuillages, ou de grandes aîles, pour peindre l'esprit moteur de toutes choses, maître de l'air, dispensateur des saisons & des récoltes; quoique toujours placé au-dessus des plus beaux symboles, attiroit moins les yeux que la brillante figure du gouverneur de la terre, ou que les diverses parures qu'on donnoit à la mère, & au fils bien-aimé. Rien ne contribua davantage à humaniser l'idée de Dieu, si cela se peut dire, ou plutôt à faire rapporter le culte & les adorations à des êtres semblables à nous.

LA THÉOGONIE.

VIII.

Le Roi, la Reine du ciel, & l'armée des cieux.

Les étrangers ne firent pas de grandes enquêtes sur la vie & les gestes de cet Ammon que le peuple Egyptien confondoit avec Osiris. L'idée qui leur demeuroit dans l'esprit en voyant cet homme, symbole du soleil, est qu'il étoit le roi, le maître du ciel, le père de tout bien.

Et si ce symbole a fait partie de l'ancienne écriture des Chananéens, il n'est pas surprenant que devenu dieu dans leur opinion, il ait été communiqué aux autres peuples sans aucun rapport à Osiris ou à Ammon qui étoient des appellations particulières à l'Egypte.

L'Isis qui étoit souvent à côté du grand roi, pour signifier les fêtes de chaque saison, avoit l'air & le nom d'une femme. Ses diverses couronnes étoient les parures d'une reine. Horus leur fils bien-aimé acquéroit autant de noms qu'il avoit d'habits & de figures. Ils en formèrent autant de personnages qui étoient à la suite du roi, & lui faisoient cortége. Les voyageurs ne reportèrent chez eux rien de plus uniforme que les figures & le culte du roi & de la reine du ciel, suivis de leur nombreuse cour. Les rois marchoient ainsi toujours accompagnés de la reine & d'une armée ou d'une suite d'amis & de gardes qu'on appelloit *l'armée*.

Telle est l'origine de ce culte du roi, de la reine, & de l'armée des cieux contre lequel toute la loi de Moïse & les Prophétes avertissent si souvent les Hébreux de se précautionner. Cette armée des

cieux qu'on appelloit *ſeba* (*a*), ou *ſaba*, a donné le nom à l'idolâtrie des Sabiens qui étoit univerſelle dans l'Arabie, dans la Phénicie, & chez tous les peuples de preſque toute la terre, quoiqu'avec des changemens toujours nouveaux d'une contrée à l'autre. LA THÉOGONIE.

IX.

Moloch, Baal, Adonis, & Achad.

Le dieu, ou plutôt la figure du ſoleil, que les Egyptiens appelloient *Oſiris*, ou le gouverneur de la terre, prit ailleurs un autre nom. Les peuples d'Orient qui l'avoient adopté, & qui regardoient leurs avantages temporels comme le fruit évident de cette dévotion, l'appellèrent les uns *Moloch*, ou *Melchom* (*b*), c'eſt-à-dire le roi; les autres *Baal*, ou *Adonai*, ou *Adonis*, ou *Hero* (*c*), tous noms qui

(*a*) צבא *tsêba*, *exercitus*. Voyez l'hiſtoire du Sabianiſme. *Mammonid. dux dubitantium.*

(*b*) מלך *malac* ou *melec*.

(*c*) Voyez le nom de *Hero* en ce ſens dans l'interprétation de l'obéliſque de Rameſſès, par Ammien Marcellin, ou dans la régle des tems de Marsham. De ce *hero*, les Latins ont fait *herus* & *hera*, le ſeigneur, la dame. Les Philiſtins le nommoient le ſeigneur des hommes, *manas*, du mot *maran*, qui ſignifie le maître, & de *as*, qui ſignifie l'homme. Ce qui revient au ſens des noms qui précédent.

LE CIEL POETIQ.

signifient *le seigneur.* D'autres le nommoient Achad (*a*), ce que les vieux habitans du Latium ont rendu par *sol*, *l'unique :* d'autres enfin Baalshamaïm, ou Belsamen (*b*), *le seigneur des cieux.* Mais c'étoit toujours le soleil que ces figures de roi, & ces noms signifioient immédiatement, plutôt que l'Être tout-puissant que ces peuples perdoient de vûe, ou confondoient avec le soleil. Ainsi l'attribution qu'ils faisoient au soleil du gouvernement du monde & d'une fécondité universelle, étoit un culte plein d'injustice & d'impiété, toujours réprouvé par l'écriture.

Honneurs rendus à Moloch.

La grande dévotion par laquelle on honoroit la puissance de cet astre métamorphosé en roi du ciel, étoit de pénétrer de toute la force de ses feux les enfans qu'on vouloit lui consacrer par une espéce de purification imaginaire qu'on croyoit utile à leur santé. C'est dans cette vûe qu'on les faisoit passer entre deux grands feux allumés devant Moloch. On confondit par la suite le culte de cette

(*a*) אחד *achad unicus*, & par une prononciation adoucie, *adad*, un, l'unique, le seul. Les anciens rois de Syrie qui se disoient ses enfans, prenoient le nom de *Benadad*, fils de Dieu. *Voyez Macrob. Saturnal. lib. I. cap.* 24.

(*b*) בעל שמים *Dominus cœlorum.*

idole avec celui qu'on rendoit à Saturne: & l'usage étant d'offrir à Saturne des victimes humaines pour les raisons qu'il sera tems de déduire quand nous en serons à son article, le culte de Moloch devint également sanguinaire ou cruel. On brûloit en son honneur les enfans qu'on avoit de trop, & dont on vouloit se défaire saintement en les consacrant à leur Dieu tutélaire pour le plus grand bien de la famille. Souvent même dans les occasions importantes, dans un péril éminent, c'étoit l'aîné, l'enfant bien-aimé qu'on dévouoit à Melchom. Rien de plus connu, ni de plus défendu dans les loix de Moïse. Cette pratique abominable a duré long-tems chez les Chananéens dans un lieu voisin de Jérusalem nommé *la Gehenne*, c'est-à-dire, *la valée* de la famille de *Hennon* à qui ce lieu appartenoit anciennement. On l'appelloit aussi la valée de Thophet, c'est-à-dire, la valée du tambour; parcequ'on y livroit les enfans à ces dévotions inhumaines, tandis que leurs frères & sœurs dansoient au son du tambour, pour ne pas entendre leurs cris.

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQ.

X.

Le char du soleil, les équipages des Dieux.

Le fouèt qu'on mettoit à la main d'Osiris, à la droite du Jupiter d'Héliopolis qui est le même, & à la droite du Jupiter de Syrie (*a*), qui n'en est point différent, faisoit évidemment de ce dieu le cocher ou le guide de l'année, des astres, & de toute la nature. L'idée de cocher n'avoit alors rien de bas : c'étoit au contraire une fonction très-honorable dans l'antiquité que celle de gouverner un char. C'étoit l'exercice chéri des rois & des plus grands guerriers *. Les Grecs plus imaginatifs que les autres peuples, en adoptant la figure du soleil, ne se contentèrent pas de lui mettre un fouèt à la main : mais au fouèt qui étoit très-suffisant pour signifier la conduite de l'année dans l'ancienne écriture, ils ajoûtèrent un char, des chevaux pleins de feu, & un équipage complèt *. Ils peignirent leur dieu soleil avec une face rayonnante assis sur un char, &

* v. l'Iliad. d'Hom.

* v. Ovid. Metam. 2. 1

(*a*) *Dextra elevata cum flagro in aurigæ modum.* Macrob. Saturnal l. 1. c. 23. L'auteur nomme ce Jupiter, Assyrien. Mais Assyrien dans cet endroit est pour Syrien, comme on peut juger par son nom d'Adad qui étoit le nom de Dieu en Syrie, & entroit dans le nom des rois de cette contrée, Benadad. La même méprise se trouve dans Virgile & dans Horace.

gouvernant, le fouèt dans une main, & les rènes dans l'autre, quatre chevaux aîlés. Voilà Osiris ou Ammon fort embelli. Mais quoiqu'on lui ait ôté son air Egyptien, & qu'il acquière de nouveaux ornemens d'un pays à l'autre, il conserve le caractère de gouverneur : & au travers de cette pompe on reconnoît Osiris. Ce n'est toujours que le signe du soleil, auquel ils joignent l'idée de la toute-puissance. Les Phéniciens le nommoient Hélion (*a*), *le Très-haut*. Les Grecs le nommèrent *Helios*. C'est toujours le même nom, & le même blasphême. LA THÉOGONIE.

Depuis que les Grecs eurent multiplié leurs dieux, comme les symboles qu'ils laissoient introduire chez eux sans en comprendre le sens, ils donnèrent à chacun de ces prétendus dieux un équipage à-peu-près semblable, pour leur procurer la facilité des transports, & le soutien de leur dignité. Ils varièrent leurs ornemens, la livrée, & l'attelage selon la bienséance du rang & de l'état.

Le comble de toutes ces folies, & c'est une folie qui devint universelle, étoit non-seulement de confondre Dieu avec ce gouverneur des astres & de la terre,

(*a*) עליון ἥλιος, *Helios*; ὑπερίων, *Hyperion*, le Très-haut.

Le Ciel Poetiq. c'est-à-dire, avec le soleil; mais même de chercher parmi leurs héros ou leurs fondateurs, ce roi devenu le conducteur de la nature. Ainsi les Egyptiens y trouvèrent leur Ammon, les Syriens leur Bélus, les Crétois leur Astérius, les Arcadiens un autre Jupiter. Ou plutôt ce Jéhov, parce qu'il avoit une forme humaine, passoit pour avoir été roi de tous les pays où son culte étoit reçu, quoiqu'il n'eût réellement vécu nulle-part, puisqu'il n'étoit que le signe de la course du soleil.

X I.

Isis, Balsamina, Hammalta, la Reine du ciel, Aséroth, Astéroth, Aphrodité.

La réception qu'on fit à Isis dans les pays étrangers ne fut pas moins favorable que celle qu'on avoit faite à Osiris. De femme représentative des productions de la terre selon les saisons & des fêtes que les saisons amènent, elle devint une femme réelle ; mais une femme incomparable, une reine bien-faisante & la mère de l'abondance.

D'abord par droit de communauté elle eut part à tous les titres de son mari. On appelloit celui-ci Ammon : on la nomma

Ammonia. Il se nommoit Achad, Hero ou Herus, Baal, Moloch, & Belsamen: Isis fut en conséquence traitée de Achata ou Hecaté, *l'unique*; d'Architis [a], de Baaltis, Baaleth, ou Belta [b], ou Hera [c], *la dame*. Car tous ces noms reviennent au même sens. Par la même raison on l'honoroit des titres de Belsamina, *la reine du ciel*, ou tout simplement du beau nom de Malchet, & Amalcta, *la reine*. On reconnoît à ces traits la Junon des Latins, & l'Héra ou *la dame*, celle qu'Homère & tous les poëtes donnent pour épouse à Jupiter, & qui fit si mauvais ménage avec lui.

LA THÉOGONIE.

a *Macrob. Saturnal l.* I. *c.* 21.

b *Plutarch. de Isid.*

c Ἥρα.

C'étoit anciennement un usage universel de faire les sacrifices & les prières publiques sur des éminences, & spécialement dans de grands bois, pour mettre le peuple à couvert des ardeurs du soleil. Quand l'Isis qui indiquoit les fêtes, & dont les figures faisoient une des plus belles parties du cérémonial, en fut devenue l'objèt, & eut été regardée comme la dispensatrice des biens de la terre dont elle porte toujours les marques; ses figures qui n'annonçoient que l'abondance & la joie devinrent les plus agréables au peuple toujours avide, toujours crédule sur cet article. Le faux sens qu'on donnoit

LE CIEL POETIQ.

Lucine, de *lucus*, grand bois.

à ces figures les accrédita comme le plus sûr moyen d'obtenir d'amples moissons. Ces simulacres furent fêtés & placés dans les plus beaux bois. Le peuple courut en foule aux dévotions de l'aimable reine qui les combloit de biens. C'étoit elle, sans doute, de qui ils tenoient tout. La fraîcheur & la beauté du lieu où elle étoit honorée ne faisoit pas moins d'impression sur les assistans, que les parures de la déesse : & au lieu de l'appeller la reine du ciel, ils la nommoient souvent *la reine des bois* (a), ce qui se trouve plusieurs fois dans l'écriture : & c'est parce que la coûtume de s'assembler dans des lieux environnés de grands bois étoit devenue une occasion d'idolâtrie, que la loi de Moïse défend de planter des bois pour y célébrer aucune fête. La coûtume en étoit anciennement innocente & universelle, parce qu'on ne s'y assembloit que pour louer Dieu. Mais elle fut prohibée comme une profession publique d'idolâtrie,

(a) De מלכת *malchet*, *regina* ; & de אשרות *asheroth*, *lucus*. II. Paralipom. 33 : 3. d'où vient le mot Grec *ασκρα*, *lucus*, bois sacré. Les Latins ont fait de *lucus* qui y répond leur *Lucina*, qui signifie exactement la *présidente des bois*. Mais une petite équivoque, je veux dire le rapport du mot *Lucine* avec celui de *lux*, la fit invoquer dans les couches, comme si elle se mêloit de faire arriver les enfans à la lumière. *Juno Lucina fer opem*. Terent.

lorsque le symbole des fêtes y eut été honoré comme une reine bien-faisante, & dont le pouvoir se faisoit sentir dans le ciel, & sur la terre. Bientôt après elle acquit deux ou trois autres noms qui engendrèrent autant de nouvelles déesses, & celles-ci firent encore autant & plus de bruit dans le monde que la reine des bois.

LA THÉOGONIE.

La faucille, les cornes du taureau ou de capricorne, la queue de poisson, & les autres parties du zodiaque qu'on unissoit à la figure pour désigner chaque saison, mais qu'on n'entendoit plus, portoient les esprits à l'attente de la prospérité des troupeaux, à la richesse des moissons, ou de la pêche. C'est ce qu'elle sembloit promettre, & c'étoit-là l'objèt des souhaits des peuples : elle devint donc la reine des troupeaux (Asteroth (*a*), le grand poisson, ou *reine des poissons* (Adirdagat (*b*), & sur-tout *la dispensatrice de*

Astarté, Atergatis, Aphrodité.

(*a*) עשתרות *hammalchet asteroth.* Judic. 2 : 13. & I. Reg. 31 : 10. Les armes de Saül furent suspendues par les Philistins dans le temple de la déesse des troupeaux, Asteroth.

(*b* De אדיר *adir*, *magnificus*; & de דג *dag*, *piscis*, vient אדירדגת *adirdagath*, dont les Grecs ont fait Atergatis & Derceto. Lucien avoit vû cette figure, & Diodore de Sicile, *Biblioth. liv.* 2. nous la montre de même à Ascalon. τὸ μὲν πρόσωπον ἔχει γυναικός,

LE CIEL POETIQ.

la fertilité, *Appherudoth* (*a*), ou par excellence *la reine*, *Amalcta*. Ces mots qui étoient fréquens dans la bouche des Phéniciens établis en Gréce, furent bien reçus comme les dévotions & les figures d'Isis, que la pompe & la joie des fêtes avoient accréditées. Les Grecs amollirent les sons de ces mots, & leur donnèrent le pli ou le tour de leur langue. La reine des troupeaux devint Astarté ; la reine des poissons devint Atergatis ; & la mère des blés devint l'Aphrodité des Cypriots & des Grecs. Le nom d'Appherudoth, la mère des moissons, converti en celui d'Aphrodité, n'étoit plus qu'un son vuide de sens. Mais paroissant aux Grecs venir d'un mot de leur langue (*b*) qui signifie

τὸ δ' ἄλλο σῶμα πᾶν ἰχθύος. *Faciem quidem habet mulieris ; omne reliquum corpus piscis.*

Desinit in piscem mulier formosa supernè.

(*a* De אם *am mater*, *la mère*, & de פרדות *pherudoth*, *grana*, les blés, *Joël* 1 ꝟ 17. s'est formé *appherudoth*, *la mère des moissons*. De-là aussi le nom de la rivière Amphryse.

(*b*) De ἄφρος, écume. Platon dans le Cratyle avoue que bien des mots Grecs viennent des Barbares, c'est-à-dire, des Orientaux. Il remarque ailleurs, *de Legibus Dial.* 13. *épinom. pag.* 1012. *édit. Francofurt.* que le nom de l'étoile du soir, qui est *aphrodité*, étoit venu de Syrie ou de l'Orient, ce qui confirme parfaitement l'étymologie que j'en ai donnée. Les Orientaux exprimoient encore le même sens par le nom de Britomartis qui vient de ברית *berit*, *cibus* ; & de מרת *marat*, *domina*, la reine des blés.

l'écume de la mer, ils fabriquèrent là-dessus la merveilleuse histoire de la déesse engendrée de l'écume de la mer, & sortant tout-à-coup du sein de l'onde au grand étonnement des dieux & des hommes. Les philosophes cherchèrent ensuite dans les profondeurs de leurs connoissances sur la génération du monde, des moyens d'expliquer le mystère de ce qui n'étoit qu'un jeu de mots, ou une allusion frivole du mot aphrodité à un terme de leur langue, qui n'y ressembloit que par le son (*a*).

LA THÉOGONIE.

Nous avons déja remarqué que les sculpteurs Grecs ne pouvoient souffrir sur la tête de leurs simulacres ces épouvantables cornes du taureau, ou du capricorne, qui caractérisoient le printems & l'hyver par les parties les plus remarquables de ces deux signes du zodiaque, & qui servoient de support tantôt à une, tantôt à trois bottes de légumes, ou à des serpens, ou à des épics, ou à d'autres marques symboliques qu'on y ajoûtoit. Les inventeurs de ces figures, par l'union de plusieurs piéces abrégées & rapprochées,

(*a*) Voyez un exemple de ces sublimes spéculations, dans un livre intitulé, *Telluris Theoria sacra*, de Thomas Burnet, qui prétend trouver dans l'écume, dont Vénus est née, les sédimens des poussières dont il se figure à la Cartésienne que la terre s'est formée peu-à-peu.

avoient prétendu écrire ou donner au peuple des marques pour ſe régler : au lieu que les Grecs en imitant ou répétant ces figures, ſe propoſoient de plaire. Ils firent donc main baſſe ſur les cornes, & ſur tout l'attirail de cette étrange coëffure. Mais ils ſe gardèrent bien d'ôter à la déeſſe aucun de ſes attributs. C'eût été un ſacrilége d'une dangereuſe conſéquence, il n'y alloit pas moins que de la perte des moiſſons & de la mort de tous les petits des troupeaux. Ainſi ſans lui faire perdre aucune de ſes parures, on prit ſeulement ſoin de les arranger avec plus d'art & plus de goût.

La corne d'abondance. La chévre amaltée.

Ils peignirent l'Amalcta, l'Aphrodité, la reine des moiſſons, embraſſant de la main gauche une longue corne de chévre dont ils faiſoient ſortir des épics, des légumes, & des fruits. De la droite elle tenoit une faucille ou quelque autre attribut. Ils uniſſoient ainſi ſans raiſon la marque de l'ouverture des moiſſons avec la corne de la chévre ſauvage qui ſignifioit anciennement la fin de toutes les récoltes, & l'entrée de l'hyver. Voilà donc l'origine fort ſimple de la corne d'abondance, & de la chévre amaltée. Cette corne pour être toujours pleine, comme elle en avoit viſiblement le privilége, ne pou-

voit provenir que d'une chévre qui eût rendu quelque service important. On imagina que cette chévre avoit nourri Jupiter. Mais il en est du dieu comme de la nourrice. L'un a aussi peu vécu que l'autre. Ce seul exemple est très-suffisant pour prouver que la plûpart des récits des poëtes sont de petits contes fondés sur de pareilles équivoques, & inventés pour avoir quelque chose à dire sur des figures toujours présentes dans certaines fêtes, & que l'on n'entendoit plus. On fit de toutes ces figures autant de divinités tutélaires. Chacun voulut avoir la sienne. Les Syriens s'affectionnèrent à la déesse des troupeaux, dont ils firent leur Astarte. L'Aphrodité des Cypriots se mêla par la suite de bien d'autres affaires que de la maturité des moissons. Les habitans de la côte de Sidon mirent leur pêche sous la protection d'Atergatis, dont la figure devoit être de leur goût. Mais la vûe de cet objèt dans leur fête inspira aux prêtres de ces quartiers la dévotion de s'abstenir de l'usage du poisson, & de se borner à celui du bœuf & de la volaille.

LA THÉOGONIE.

Les pêcheurs de Créte au lieu de donner, comme les Syriens, la figure d'un poisson, à l'Isis qui annonçoit la fête de la grande pêche, paroissent lui avoir mis un

LE CIEL POETIQ. filèt à la main ; d'où lui a pu venir par la suite le nom de Dictynne (a). Les figures que le cérémonial avoit attachées inséparablement à certaines fêtes, devinrent ainsi les divinités chéries dans les lieux où ces fêtes étoient célébres : & l'on ne douta point qu'on ne leur fût spécialement redevable des avantages naturels & particuliers au païs, au lieu d'en remercier la Providence qu'on ne connoissoit plus.

XII.

Deio, Dione, Diane, Hecaté, Arthémise.

C'est de tout tems, & par toute terre, que le petit peuple aime les équivoques & les jeux de mots. Si le changement de la figure a souvent fait plusieurs dieux d'un même symbole varié, la seule diversité des noms, ou même la différence de prononciation a souvent produit une semblable multiplicité. L'Isis prise pour la reine du ciel, ou pour la lune, se nommoit Echet, Hecaté, ou Achaté ; *l'unique, l'excellente* (b). Chez quelques peu-

(a) De δικτύα, *filèts.* Ce qui a donné lieu à la fable de Dictynne, qui étant poursuivie, se sauva sous un amas de filèts.

(b) *Inter ignes luna minores.*

ples de Syrie le même ſymbole, par une légère infléxion de nom, fut nommé Achot (*a*), *la ſœur*. Celle dont on avoit déja fait la femme de Jéhov, ou du ſoleil, ou de Jupiter (car juſqu'ici c'eſt la même choſe), devint auſſi ſa ſœur. LA THÉOGONIE.

.... Ego quæ divûm incedo regina Joviſque
Et ſoror & conjux ......

Encore un peu de patience & nous la verrons devenir fille du même Jupiter ; puis la mère de tous les dieux. Toute cette bigarrure d'états & de généalogies provient ſenſiblement de la diverſité des attributs & des noms qu'on donnoit à un même ſymbole.

Nous avons appris de Diodore de Sicile; & quand ce ſavant voyageur ne nous l'auroit pas dit, c'eſt une vérité qui ſe fait aiſément apperçevoir, que l'Iſis Egyptienne eſt la même que la Cérès de Phénicie & de Sicile. C'eſt le ſymbole de la terre : c'eſt la terre elle-même, la nourrice, la mère des vivans. En Syrie & dans l'Ionie on la nommoit encore Dei, ou Deio, ou Deione (*b*), *l'abondance*, ou Rhoea (*c*), *la mère de l'abondance*, *celle*

(*a*) אחות *achot, ſoror*
(*b*) די *dei, ſufficientia.* Δεiω Δημήτηρ.
(*c*) De רעה *rahah, paſcere ; rohé, paſcens.*

LE CIEL POETIQ. *qui nous donne la nourriture;* ou bien Démèter, *la suffisance de pluie* (a), parce que la pluie qui n'opère rien immédiatement sur l'Egypte, est ailleurs la cause ordinaire de la fertilité. Tels sont les noms que toute l'Asie & la Gréce donnoient au Simulacre qui avoit un si beau temple à Ephèse. Les Grecs nomment toûjours Deio & Démèter, celle que les Occidentaux nommoient Céres. Ainsi Céres, Deio, & Deioné, sont la même chose que Diane, dont la célébre statue d'Ephèse portoit encore le nom. Or cette statue, à en juger par les petites tours dont on la couronne, par les mammelles, & par les têtes d'animaux dont on lui environne le corps, n'est point différente de l'Isis Egyptienne. Ce sont donc les différentes parures & les différens noms de l'ancienne Isis qui ont multiplié l'état & les belles histoires de la grand-mère Rhoea, de Dioné femme de Jupiter, & de Diane sa fille.

Il n'est point plus difficile de deviner comment la même Diane est tantôt une divinité terrestre, tantôt la lune, tantôt la reine des enfers. Par la première institution elle avoit rapport à la terre : elle en marquoit les productions. Le faux sens

(a) De *dei la suffisance*, & de מטר *matar*, *la pluie*.

qu'on donna au croiſſant, & à la pleine lune qu'elle portoit ſur la tête pour annoncer les fêtes, la fit prendre pour la lune. Enfin par le tems qu'elle demeure inviſible *, entre le dernier croiſſant & le retour de la nouvelle phaſe, elle ne laiſſoit pas lieu de douter qu'elle ne fût allée faire un tour dans le ſéjour d'Adès, ou de l'inviſible, dans l'empire des morts.

LA THÉOGONIE.

* *Interlunium.*

Mais voici ſur-tout ce qui contribua le plus aux idées étranges qu'on ſe forma de cette triple Hécate, qui étoit la terre, la lune, & la femme de Pluton. Si-tôt qu'on avoit apperçu à l'entrée de la nuit le premier croiſſant de la nouvelle lune, des miniſtres prépoſés l'alloient annoncer dans les carrefours & dans les places publiques, & la fête de la néoménie ſe célébroit ou ce ſoir-là même, ou le lendemain, ſuivant l'inſtitution des lieux Quand le ſacrifice ſe devoit faire au ſoir, on plaçoit une Choüette à côté de la figure qui l'annonçoit. L'Iſis ſe nommoit alors *Lilith*, c'eſt-à-dire, la Choüette, & voilà l'origine viſible de cette Lilith nocturne dont on a fait tant de contes. On y mettoit un coq lorſque le ſacrifice devoit ſe faire le matin. Rien de ſi ſimple ni de plus commode que cette pratique. Mais quand l'Iſis diviniſée eut été regardée comme une

לילית *noctua.*

femme, ou une reine placée dans la lune; & concourant avec Osiris ou Adonis au gouvernement du ciel; l'annonce du retour de la nouvelle lune, qui étoit une chose fort simple auparavant, prit un air mystérieux & important. Hécate étoit devenu invisible depuis plusieurs jours. On attendoit en cérémonie son retour. La déesse quittoit enfin l'empire des morts pour revenir dans le ciel. L'imagination avoit grand champ pour s'exercer, & puisqu'Hécate visitoit tour-à-tour très-régulièrement ces deux districts; on ne pouvoit pas douter qu'elle ne régnât dans le ciel, & dans le séjour invisible. D'une autre part on ne se pouvoit cacher le rapport sensible qu'elle avoit à la terre, & à ses productions dont elle portoit toujours les différentes marques, ou sur sa tête, ou dans ses mains. Elle devint donc la triple Diane, qui est tout à la fois, 1°. la terre; 2°. la lune ou la dame du ciel; & 3°. la reine des enfers.

Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.

L'ancienne publication de la nouvelle phase qui se faisoit à haute voix, pour annoncer le commencement de la néoménie, dégénéra peu-à-peu en des cris perçans

çans qu'on jettoit par ſuperſtition & par rubrique à l'entrée des carrefours. On ſaluoit la déeſſe des morts au ſortir de l'affreux manoir. La muſique & les idées étoient d'accord. Mais l'ancienne annonce de la néoménie étoit l'origine de ces hurlemens ſi dévots & ſi méritoires. LA THÉOGONIE.

Nocturnis Hecate in triviis ululata per urbes.

Toute l'antiquité payenne, après avoir confondu le ſymbole des nouvelles lunes, & des fêtes rélatives aux différentes ſaiſons, avec l'aſtre qui régle la ſociété par ſes phaſes, attribua à la lune un pouvoir univerſel ſur toutes les productions de la terre, & généralement ſur toutes les opérations des hommes. On ſe perſuada auſſi qu'elle connoiſſoit parfaitement l'avenir, & qu'elle ne paroiſſoit jamais ſans annoncer par des marques ſûres, ce qui devoit arriver aux laboureurs, aux familles, & aux royaumes entiers. On n'eſt pas encore trop bien revenu de la perſuaſion où l'on étoit anciennement des influences & des préſages de la lune. *Arthémiſe.*

A le bien prendre, la lune n'a été miſe dans le ciel que pour être conſultée par les hommes ſur ce qu'ils doivent faire ; puiſque le Créateur ne lui a donné différentes phaſes que pour être dans le ciel

la mesûre publique du tems, & la régle sensible de tous les travaux. On compte sans peine par son moyen la juste durée qu'il faut donner à chaque opération. Mais la méprise est de croire que l'astre qui sert à nous montrer le commencement & les progrès de ce que nous entreprenons, y influe pour rien, & en ait la moindre connoissance. C'est cette méprise qui a fait donner à Isis, regardée comme la lune, le beau nom d'Arthémise, qui veut dire, *celle qui a une pleine connoissance de l'avenir* (a).

Mais qui a pu porter les poëtes à imaginer une Diane amie de la solitude ; à lui donner des mœurs si chastes ; & à mettre sous sa protection les bois & les chasseurs ? C'est encore ici un pur jeu des poëtes, ou du peuple. Les têtes d'animaux dont tout le corps d'Isis ou de la Diane d'Ephèse étoit couronné en certains tems, annonçoient la grande chasse qui se devoit faire, ou sur la fin de l'automne, ou lorsque les animaux se multiplioient trop dans les forêts voisines. Peut-être signifioit-elle les nourritures de toute

(a) הרטום *hartom, sapiens, divinus ;* & de אשה *ishah, mulier,* חרטמאשה *arthémisha, mulier sapiens, mulier futuri præsaga.* Cela pourroit aussi être rendu selon un autre tour par ces mots : *oracula mulieris*, ou *responsa Isidis.*

espéce, comme le blé qu'elle donne aux hommes, le foin qu'elle donne aux animaux domestiques, & les forêts où elle retire les bêtes sauvages. Cette figure étoit d'ailleurs assez communément appellée *Asteroth* ou Lucine *la déesse des forêts*. C'est ce qui donna lieu aux poëtes de la peindre comme une divinité recluse, laissant le monde, & ne s'accordant d'autre plaisir que celui de percer un chevreuil, ou de devancer un cerf à la course. Cette beauté sauvage ne déplut point. Il falloit bien avoir quelque exemple de sagesse que l'on pût opposer à la conduite ordinaire des dieux & des déesses dont les histoires n'étoient pas édifiantes.

LA THÉOGONIE.

Mais les poëtes peu d'accord avec eux-mêmes en ce point comme en tout autre, nous parlent souvent des visites nocturnes que Diane rendoit au berger Endymion. L'origine de cette variation n'est plus une chose obscure. On célébroit dans certaines fêtes *la représentation* de l'ancien état du genre humain. Le lieu de l'assemblée étoit une belle grotte, un bois sombre, ou le voisinage d'une fontaine. On y plaçoit l'annonce de la néoménie, l'Isis avec son croissant, & auprès d'elle l'Horus ou le symbole du tra-

LE CIEL POETIQ. vail avec l'attribut convenable à la saison ou à la fête. Pour peindre, à la solemnité de *la représentation*, le repos & la sécurité dont Dieu avoit récompensé le travail des hommes après bien des traverses, on plaçoit dans cette grotte un Horus endormi. De là des bruits désavantageux qui ont couru sur la conduite de Diane. La preuve de la calomnie se trouve dans la traduction du nom de son prétendu berger : c'est le nom du lieu même où l'on plaçoit ce dormeur. Endymion signifioit dans la langue orientale, *la grotte de la représentation* (*a*).

XIII.

Cybéle.

L'Isis que nous venons de voir, est une fille d'une vertu sévère, & dont la virginité est au-dessus de tout soupçon. Passons en Phrygie : la même Isis y prend au gré des peuples un caractère tout différent. Elle y est honorée comme la mère commune de tous les Dieux. On la porte en triomphe dans les villes comme le modéle d'une admirable fécondité : les

(*a*) De עין *en*, *grotte*; *fontaine*, & de דמיון *dimion*, *ressemblance*. Psalm. 17. : 12. Heb.



Cybelle, l'Ouverture de l'Année et de la moisson, en Phrygie, sous le Signe du Lion.

peuples la félicitent d'avoir tous les dieux du premier ordre pour ses enfans, & de pouvoir embrasser cent petits-fils (*a*). LA THÉOGONIE.

Les tours dont elle est couronnée nous la font reconnoître pour une Isis Egyptienne, pour l'ancien symbole de la reconnoissance que les peuples doivent témoigner dans les fêtes à celui qui leur donne de quoi se nourrir, se couvrir, & se loger. Les tambours ou les flûtes qui accompagnoient Cybéle, étoient le caractère d'une fête : & comme la principale fête ou l'assemblée qui intéressoit tous les peuples situés loin de l'Egypte, étoit celle qui se tenoit en été pour faire l'ouverture de la moisson ; on la désignoit par une clé & par un lion, signe sous lequel étoit alors le soleil. Telle est l'origine des tours, des instrumens de musique, de la clé & des lions qui sont les marques de Cybéle.

Hinc juncti currum dominæ subiere leones.

On pourra me demander qui est cet Atys qui accompagne ordinairement la Cybéle de Phrygie. Il ne diffère d'Osiris que par le son. Les savans conviennent Atys.

(*a*) . . . *Invehitur Phrygias turrita per urbes,*
Læta deûm partu, centum complexa nepotes.

LE CIEL POETIQ.

que ce mot signifioit *seigneur* en Phrygien. On voit des monumens où Atys est appellé le très-haut (*a*), & placé à côté de *Rhœa la mère commune*. Mais ce qui montre que cet Atys est Osiris ou le soleil, & que Rhœa ou Cybéle qui est inséparable d'Atys, est la même qu'Isis, c'est que cet Atys éprouve les mêmes traitemens qu'Osiris. Une telle ressemblance entre les malheurs du mari d'Isis & de celui de Cybéle, suffiroit pour faire voir que l'un est une copie de l'autre. Le reste de leur histoire est un tissu de fadaises & d'infamies, dont la grossièreté des Phrygiens a pu s'accommoder; mais qu'on me pardonnera aisément de passer sous silence. Le nom de Cybéle passe pour venir des monts Cybéles en Phrygie (*b*), où les fêtes de cette Isis étoient célébres. Mais il y a bien plus d'apparence que c'est la statue qui a donné son nom aux lieux où ces fêtes étoient devenus solem-

(*a*) μάτερι τῶν παντῶν Ρέη Ατῒθ' ὑψίστῳ. A Rhœa la mère commune de tous les (dieux & de tous les hommes) & à Atys le très-haut. *Gruter inscript. p.* 82 : 1.

(*b*) Κυβελα *Cybela, montes Phrygiæ, ubi antra & thalami Cybelis matris deorum. Hésychius.* Virgile la nomme *la grande-mère qui habite le mont Cybéle, Mater cultrix Cybeli*, au lieu de *Cybélé* qui ne fait point de sens, selon la remarque du P. Catrou. *Æneid.* 3.

nelles; & que le nom de Cybéle qui étoit *La régle* du peuple provient de *Kabalah*, la tradition, l'instruction, la régle. LA THÉOGONIE.

XIV.

Vénus, Illithye, Mylitta.

Après avoir passé par des états si différens, Isis prit une nouvelle forme : elle devint la célébre Vénus. Celle-ci fait dans l'antiquité, & encore aujourd'hui dans le doucereux langage de nos romans & de nos théâtres, deux personnages fort différens. Tantôt elle est Vénus la populaire, la déesse des sens, & la mère des plaisirs: tantôt elle est Vénus la céleste qui n'inspire que la sagesse, & qui éléve l'esprit aux plus sublimes spéculations, ou aux beautés intellectuelles. Qui peut avoir donné lieu à un contraste si bizarre? Trouverons-nous dans notre Isis l'origine de deux déesses aussi éloignées l'une de l'autre par leurs inclinations & par leurs fonctions, que le ciel l'est de la terre? Rappellons-nous les attributs ou les parures d'Isis, & nous y verrons d'abord l'origine de ces brillantes niaiseries.

Isis porte souvent sur sa tête des attributs célestes, par exemple, un croissant

LE CIEL POETIQ.

de lune, l'étoile de la canicule, quelqu'un des signes du zodiaque. Voilà Vénus Uranie. Qui pourra la soupçonner de n'être pas occupée de l'étude des astres, & de ne pas s'appliquer aux plus hautes sciences ? La chose étoit évidente : & à juger de Vénus Uranie par de pareils attributs, toutes ses pensées étoient dans le ciel.

Vénus Uranie.

Vénus la populaire.

πανδήμος

Une autre Isis portoit des attributs terrestres, par exemple, des têtes de différens animaux, un grand nombre de mamelles, un enfant sur ses genoux. Le peuple, qui n'entendoit plus rien à ce langage, crut le comprendre parfaitement. Il prit cette femme pour une mère féconde : & tout ce qui l'accompagnoit ayant rapport à la génération & à la nourriture des animaux & des hommes, il prit cette déesse pour la patrone de la fécondité, & pour une puissance toute occupée du soin de porter tous les animaux aux plaisirs. Quelques philosophes firent leur cour à la première : mais les temples de Vénus *la populaire* ou *la terrestre*, furent tout autrement fréquentés. Il n'est pas concevable combien la cupidité & la philosophie accumulèrent de fausses spiritualités & de désordres honteux dans l'interpréta-

tion d'une figure dont l'emploi dans son origine étoit d'annoncer les saisons & les fêtes de chaque saison.

LA THÉOGONIE.

Je ne crois pas qu'on puisse ne pas reconnoître l'origine de ces différens emplois de Vénus dans les caractères des parures d'Isis, qui tantôt ont rapport au ciel, & tantôt à la terre. Mais d'où est sorti ce nom de Vénus que les Latins ont donné à la prétendue déesse de la fécondité?

Origine du nom de Vénus.

Les jeunes filles qui en certains païs portoient (*a*) processionellement les corbeilles couronnées de fleurs & de fruits, dans lesquelles on renfermoit les symboles du premier état du genre humain, étoient spécialement attachées à ces cérémonies, & dévouées d'une façon particulière à la mère des moissons, à la nourrice des animaux & des hommes. Elles résidoient dans une tente ou dans un grand bois qui lui étoit consacré. Ces filles dans les commencemens, & dès avant l'introduction de l'idolâtrie, étoient employées à tenir les lieux de l'assemblée, & les ornemens qui servoient aux sacrifices, dans une propreté parfaite. On leur donnoit aussi, comme nous l'avons vû dans l'hi-

(*a*) κανηφόροι, κιστόφοροι.

LE CIEL POETIQ.

ſtoire d'Ericthonius, des noms & des fonctions ſymboliques. On voit par-là que tout tendoit à inſtruire, & que tout l'appareil de la religion étoit une vraie prédication. Quand le ſens des ſymboles & des cérémonies fut perdu, tout ſe convertit en myſtères, ou en autant d'hiſtoires merveilleuſes : tout fut interprété d'une façon arbitraire : & l'erreur fut ſuivie par-tout de cérémonies ſuperſtitieuſes, ou même de pratiques infiniment criminelles.

* Les porteuſes de corbeilles.

a Herod. in clio. num. 35.
b Geogr. lib. 16.
c 6 : 42.

Les Ciſtophores *, ou les filles des temples de Vénus la céleſte, faiſoient profeſſion d'une chaſteté parfaite : mais celles qui ſervoient dans les temples de Vénus la populaire, prirent des inclinations conformes à celles qu'on prêtoit à la déeſſe. On peut voir dans Hérodote [a], dans Strabon [b], & dans la prophétie de Baruch [c], en quels excès & en quelle infâme proſtitution l'ancienne religion avoit dégénéré. Depuis que la cupidité autoriſée par la coûtume eût converti les plaiſirs les plus déréglés en autant d'actes de dévotion, les temples & les bois de la déeſſe de la génération ſe remplirent de filles qui y faiſoient leur réſidence. Ces lieux par cette raiſon furent nommés *les pavillons des*

filles (*a*). Les Européens ne pouvoient prononcer le mot Phénicien, Vénoth, *les filles*, qu'en disant Vénos ou Vénus; & entendant souvent parler des tentes *de Vénos*, ils prirent ce dernier mot pour le nom de la déesse même, ou pour le nom de la génération. LA THÉOGONIE.

C'est pour exprimer ce dernier sens, que les Syriens donnoient encore à la même Isis les noms de Mylitta, ou d'Illithye(*b*), & les Arabes celui d'Alitta ou d'Halilat.

(*a*) סכות בנות *succoth venoth*, *tabernacula puellarum*. Comme de במות *bamosh*, *les lieux hauts*, les Occidentaux ont fait βωμὸς *bomos*, autel, lieu élevé; de même de succor ou succota Vénoth, *tentoria puellarum*, on a fait Vénos ou Vénus. *Voyez IV. Reg.* 17: 30. On trouve *Vénos genitrix*, dans une médaille de *Julia Augusta*, recueil d'Aldophe Occo, p. 366. Les Carthaginois avoient une ville qu'ils appelloient dans leur langage Phénicien Succota Vénos, ce que les Latins rendoient par Sicca-Veneris. *Voyez tabul. geograph. in notitiam Ecclesiasticam Africæ*, par Guillaume de l'Isle. Ensorte qu'on ne peut raisonnablement douter de la justesse de cette étymologie que je dois à Selden *syntagm. de Diis Syriæ*.

(*b*) De ילד *jeled*, *generare*, vient *ilidta*, & מולידה *mylidta*. On disoit en Grèce Εἰλείθυια. Les Latins l'ont très-bien rendu par *genitalis diva*, la déesse de la génération.

Rite maturos aperire partus,
Lenis, Illithya, tuere matres,
Sive tu Lucina probas vocari,
Seu genitalis
Diva: *producas sobolem: patrumque*
Prosperes decreta, super jugandis
Fœminis, prolisque novæ feraci
Lege marita.

Horat. Carm. sæcul.

LE CIEL POETIQ.

Quand on lit le poëme séculaire d'Horace, on est un peu surpris que ce poëte, qui connoissoit si parfaitement toutes les bienséances, adresse à Diane des demandes, dont l'accomplissement ne paroît guères de la compétence ni du caractère de la chaste déesse. Il la supplie d'aider les mères dans leurs couches : il l'appelle Illithye & *déess de la génération, genitalis diva :* il lui recommande sur-tout de faire prospérer par une fécondité heureuse, les loix & les réglemens que le Sénat venoit de faire pour remettre le mariage en honneur. C'étoit-là l'emploi de Vénus, ou plûtôt de Junon. Diane ne présidoit pas au mariage, & elle passoit pour ne pouvoir souffrir le nom d'épouse ni celui de mère. Comment se peut-il faire qu'il y ait un si grand fond de ressemblance entre ces déesses, qu'on puisse adresser à l'une les qualités & les fonctions, dont les autres sont le plus jalouses ? On ne trouve sans doute que contradictions & qu'embarras, quand on veut leur assigner à chacune leur juste département, & empêcher les querelles. Mais notre explication qui les rappelle toutes à Isis, concilie aisément ces démêlés. Elles sont différentes, parce qu'elles ont changé de païs, d'habit, & de nom : mais quoiqu'on en ait de

même diversifié les histoires, les inclinations, & les emplois, elles sont au fond la même chose. La sévère Diane ne veut point perdre à Rome les titres d'Illithye, & de déesse de la génération qu'on lui donne en Orient. Junon, Vénus, & Diane ont ainsi les mêmes prétentions, & leurs conflits de jurisdiction attestent ici l'unité de leur origine. Toutes sont provenues du symbole des fêtes où l'on louoit Dieu des effets de sa fécondité.

LA THÉOGONIE.

Nous ne nous arrêterons pas ici à faire la recherche de l'origine des autres dieux ou des déesses que l'Orient a honorés. Il ne seroit pas fort difficile de deviner d'où proviennent le Chamos des Moabites, le Camésès des Africains, tous les Baals, les Camanim, l'Anamalec, & plusieurs autres divinités, tant masculines que féminines, des Arabes & des Babyloniens. On pourroit aussi bien les ramener à l'Osiris & à l'Isis des Egyptiens, qu'on y ramène aisément la Cybéle des Phrygiens, qui pleure son Atys; & l'Aphrodité des Phéniciens & des Cypriots, qui pleure son cher Thammus * ou Adonis blessé par un monstre. Mais la plûpart des dieux d'Orient étant peu connus & rarement nommés dans les monumens de l'antiquité, on peut bien négliger d'en rechercher

* *Ezech.* 8:14.

LE CIEL POETIQ. l'hiſtoire, & juger d'eux par l'origine des autres.

Il ſuffira d'obſerver ici, en paſſant, que pluſieurs de ces ſimulacres que l'antiquité appelloit communément déeſſes, telles que l'Iſis Egyptienne, l'Aſtarté ou la grande déeſſe de Syrie, l'Atergatis de Sidon, étoient aſſez indifféremment dieux ou déeſſes (*a*), parmi certains peuples qui en avoient adopté les figures ; & qu'une façon ſpéciale de les honorer conſiſtoit en ce que les hommes prenoient un habit de femme, & les femmes un habit de guerrier pour entrer dans leur temple. C'eſt ce qui fait que l'Ecriture défend ſi ſévèrement * aux Iſraëlites ces ſortes de déguiſemens, leſquels non-ſeulement bleſſoient la bienſéance, & pouvoient aider le déréglement des mœurs, mais étoit alors une marque d'idolâtrie, une déclaration marquée de vouloir ſacrifier à telle ou à telle divinité. On peut croire que ces déſordres, comme tous les autres, viennent de l'ignorance où l'on étoit de la ſignification des ſymboles.

* *Deuteronome* 22 : 5.

(*a*) ἀρσεν·θηλων ἀίονται, *Plutarch. de Iſide. Sive tu deus es, ſive tu dea, Arnob. adverſ. Gent. lib.* 3. *Lunus & Luna, Tertullian. apologet. c.* 13. Dans la verſion des LXX. on trouve ſouvent ἡ Βααλ, au lieu de ὁ Βααλ. De même, *ad Rom. c.* 11 : 4.



1. Pallas ou Isis armée. 2. Le Symbole de Dieu, ou d'une fête. 3. La marque du Sacrifice du Soir. 4. Lanõce d'une expediti-on au retour du vent Etésien ou aux approches de l'été. 5. L'Isis tenant l'Ensuble, l'annonce des ouvrages de Tisseranderie.

On a follement attribué les deux sexes à Isis habillée en guerrière : mais quelle raison a-t-on pû avoir dans l'antiquité pour donner des armes à l'Isis, à la femme symbolique qui ne devoit annoncer que des fêtes & des remercimens pour les biens de la saison ? Isis en cet équipage étoit apparemment l'annonce d'un sacrifice qui devoit précéder une expédition militaire, pour laquelle on se devoit tenir prêt dans telle lune ou à tel jour de la lune.

LA TH GONIE

Origi Amazon

XV.

Pallas, Palès, Minerve.

La célébre Pallas qu'on honoroit à Athènes, & qui est la même que la Palès des anciens Sabins, ne diffère point non plus de l'Isis Egyptienne. Quel rapport, quelle ressemblance, vont d'abord dire les savans, entre la Pallas Athénienne présidant à la guerre & aux arts, la Palès des Sabins présidant aux fêtes rustiques, & l'Isis Egyptienne qui est la lune, ou la reine du ciel ?

Que Pallas l'Athénienne, & Palès la déesse honorée dans les Palilies, soient la même chose ; on en peut juger par la ressemblance de fonctions, & de noms.

LE CIEL POETIQ. Palès donne des loix aux laboureurs d'Italie : Pallas enseigne la culture convenable aux Athéniens. L'un & l'autre nom signifie *l'ordre public* (*a*). Or l'emploi d'Isis n'étoit autre chose que de régler *l'ordre public* & le détail de l'année par une diversité d'affiches ou d'attributs particuliers à chaque saison. D'ailleurs nous apprenons dans l'histoire, & par le témoignage de Diodore de Sicile *, que la religion & le peuple d'Athènes, provenoient originairement d'une colonie sortie de Saïs, ville de la basse Egypte ; & que la Pallas des Athéniens étoit armée de pié en cap, parce que l'Isis de Saïs étoit ainsi honorée toute armée.

* *Biblioth. l.* 1. & *Plato in Tim.*

La conformité des coûtumes & de religion, entre les Athéniens & les habitans de Saïs, a été parfaitement démontrée par plusieurs savans (*b*). La conformité d'occupation n'est pas moins facile à prouver. Les Athéniens cultivoient tous particulièrement l'olivier & le lin. Ils n'avoient point de revenus plus sûrs. A les entendre c'étoit Pallas qui leur en avoit montré l'usage, & qui leur avoit

(*a*) פלל *pillel* & *palal* ; régler les citoyens ; *pelilah*, l'ordre public.

(*b*) Voyez *Herodote*, *Diodore*, *Marsham*, & *Potter*. On peut aussi lire l'ouvrage de *Samuel Petit*, sur les Loix des Athéniens.

enseigné la manière de faire la toile; comme aussi de planter l'olivier & d'en pressurer le fruit. Le même arbre faisoit la richesse de Saïs, dont il est bon de remarquer que le nom en langage Phénicien, signifie *olivier* (a). Nouvelle preuve de l'affinité de la langue d'Egypte, & de celle de Chanaan.

LA THÉOGONIE.

Mais pourquoi l'Isis de Saïs étoit-elle armée? Diodore peut nous aider à trouver la réponse. Il observe qu'il y avoit à Athènes, comme en Egypte, trois états différens; 1°. les sénateurs qui en Egypte se nommoient les prêtres; 2°. les laboureurs; 3°. les artisans. Il ajoûte que c'étoit uniquement dans l'ordre des laboureurs que se prenoient tous les soldats. Les habitans de Saïs qui étoient tous de l'ordre des laboureurs uniquement occupés à la culture de l'olivier, & des plus distingués par le nombre des bons soldats qu'ils fournissoient, honorèrent par préférence l'Isis armée, ou telle qu'on l'habilloit anciennement pour annoncer la levée ou la marche des troupes.

Une nouvelle preuve que cette prétendue guerrière n'étoit qu'un signe, c'est que les habitans de Saïs unissoient ordinairement à la cuirasse ou au bouclier de

(a) זית *Zath* ou *Saïs*, *olea*.

LE CIEL POETIQ. leur Isis un autre attribut qui n'étoit encore que l'affiche ou l'annonce de leur grande fête, de la fête particulière de leur canton. Cette solemnité où les habitans de Saïs louoient Dieu de leur procurer l'abondance par le fruit de l'olivier, se célébroit au soir, à la pleine lune, après le pressurage des olives. Ils marquoient l'entrée de la nuit & le sacrifice nocturne, par une chouette qui a coûtume de sortir alors de son nid. Ils exprimoient la circonstance de la pleine lune, en mettant sur la tête ou sur le sein d'Isis, une lune pleine. Pour faire entendre que l'intention du sacrifice étoit de louer Dieu de leur avoir donné leur subsistance par l'excellente huile qu'ils recueilloient, ils environnoient cette face ou cette lune, de plusieurs serpens, symboles communs de la vie : & il y avoit si peu de mystère à cela, que pour faire mieux entendre le tout, ils donnoient à cette affiche le nom de *Méduse*, qui signifioit simplement le *pressurage des olives* (*a*).

On donnoit encore à la même figure le nom des deux roues qui servent à

(*a*) De דוש, *dush*, *triturare* fouler; מדושה *medusha*, le pressurage. *Isaïe* 25 : 10.

écraser les olives. On l'appelloit Golgal (a) ou Gorgon, d'où est venu le nom de la Gorgone. LA THÉOGONIE.

Les Athéniens faisoient grand usage des habits de lin * aussi-bien que les Egyptiens leurs pères. C'est ce qui leur fit conserver avec respect une autre Isis, qui portoit à la main droite l'ensuble ou la longue piéce de bois, autour de laquelle les tisserands roulent les fils de la chaîne, ou la lisse de leur toile. La vûe de cet instrument du métier le plus nécessaire aux Athéniens, dans la main de la déesse imaginaire, fit dire qu'elle avoit pris soin de leur montrer l'usage du lin, la fabrique des étoffes, & l'invention des arts : & le nom de *Minerve* qu'on lui donna dans cette attitude ne signifie autre chose qu'une *ensuble* (b) dans la langue Orientale. On voit d'anciennes Pallas avec cet instrument (c).

* *Thucidid. lib.* I.

(a) גלגל *galgal, rota.* Il y avoit en Chypre une Vénus ou une Isis, surnommée Golgo ; & une ville de ce nom. *Stephan.* Les Arabes dans la Sphère ont conservé à la Méduse le nom d'Algol, qui dans leur langue signifie *la roue*, le pressurage.

(b) מנור & מנורה *manor* & *manevar*, ou *minerva. Manevar oregim. Liciatorium texentium.* I. Reg. 17 : 7.

(c) Voyez-en une dans la collection de gravures faite par les soins de M. de Crozat.

LE CIEL POETIQ. Mais si Pallas ou Minerve n'a jamais vécu, elle n'a jamais rien enseigné. Comment donc s'est-on avisé de lui mettre en main cette maîtresse piéce du métier le plus utile à la société ? Cette Minerve n'est qu'une Isis qui annonçoit le tems de l'année où les laboureurs débarrassés de tout autre travail se devoient mettre à la fabrique de leurs toiles de lin, dont ils faisoient grand commerce.

Ce qui achévé de rendre cette conjecture très-recevable, c'est que le nom d'Athèné qu'Homère donne toujours à cette déesse, & qu'on donna à la ville dont elle passoit pour être la patrone, signifie précisément *le fil de lin* qu'on roule sur le métier autour de l'ensuble pour faire de la toile. L'Ecriture sainte donne le nom d'Athen au *fil de lin* qui se fabriquoit en Egypte (*a*): & Thucidide nous apprend que les Athéniens étant originaires d'Egypte n'avoient porté que des habits de lin jusqu'à la guerre du Péloponèse. Rien de plus ordinaire dans l'établissement des anciennes colonies que de leur faire porter le nom du

(*a* אטון *aten ou etoun*, ou אטונה *atona*, *linum*, *linteum Ægyptiacum*. Proverb. 7 : 16.

premier objèt auquel elles prenoient un intérêt particulier.

LA THÉOGONIE.

Cette Pallas Athèné lorſqu'elle annonçoit le travail des toiles, ou les fêtes qui en faiſoient l'ouverture, avoit à côté d'elle l'inſecte qui a l'induſtrie de ſe faire une toile. De-là eſt venue la métamorphoſe de la célébre ouvrière Aracné (*a*), qui ayant oſé vanter ſon adreſſe & ſa toile, comme ſupérieures au travail de Pallas, fut changée en un animal qui conſerve toujours les mêmes inclinations.

Nous nous bornerons à ces exemples des dieux & des déeſſes, auſquels les figures d'Oſiris & d'Iſis ont donné naiſſance. Paſſons aux divinités qui doivent leur être à la troiſième clé de l'ancienne écriture Egyptienne, je veux dire, à l'Horus, qu'ils nommoient auſſi Ménès, ou l'inſtituteur du labourage, parce qu'il en étoit la régle.

XVI.

Dagon.

Des différens dieux, héros, ou demi-dieux qui ont été imaginés ſur le modéle d'Horus, le premier que je trouve ſur ma route en ſortant d'Egypte eſt le Dagon

(*a*) Aragne de ארג *faire de la toile.*

des Philistins de la ville d'Azoth. L'Ecriture sainte nous apprend que cette idole avoit une forme humaine, sans la caractériser par aucun attribut. Mais on a lieu de croire que Dagon portoit des marques relatives au labourage, puisque son nom signifie *le blé* (*a*). C'est le sens que Philon de Biblos (*b*) donne à ce mot, & il pouvoit mieux que personne en être instruit, étant né sur la côte voisine. Eusebe, qui le cite, étoit Evêque de Césarée dans le voisinage d'Azoth, & nous trouvons dans ce qu'il continue à rapporter de la Théologie Phénicienne, que Dagon passoit pour être le Dieu du labourage (*c*). C'est sans aucune preuve solide qu'on confond ce dieu avec Atergatis.

XVII.

Minos.

Passons du continent dans une des plus belles îles de la Méditerranée, & l'une

(*a*) דגן *dagon, frumentum.*

(*b*) Δαγὼν ὅς ἐστι Σίτων.

(*c*) Δαχὼν ἐπειδὴ εὗρε σῖτον καὶ ἄροτρον ἐκλήθη Ζεὺς ἀρότριος. Dagon pour avoir iuventé l'usage du blé & de la charue fut appellé de ce nom, c'est-à-dire, le dieu du labourage. *Præpar. Evang.*

des premières qui se rencontrent au sortir de l'Egypte, je veux dire l'île de Créte. La bonté de ses productions, & l'étendue du terrain y attirèrent de bonne heure grand nombre d'habitans, qui étoient ou originaires d'Egypte, ou grands admirateurs de la religion Egyptienne, puisque nous retrouvons parmi eux tout le cérémonial & toute la police de l'Egypte.

LA THÉOGONIE.

Avant que de le prouver, rappellons-nous que c'étoit un usage universel dans la plus haute antiquité de célébrer des fêtes sur le tombeau des hommes chers à la patrie, & de renouveller leur anniversaire. Nous trouvons de fréquens exemples des cérémonies funébres dans l'histoire des Patriarches, & dans les auteurs profanes. La pratique s'en est perpétuée d'âge en âge. Les premiers Chrétiens si attentifs à éviter toute superstition, s'assembloient tous les ans pour prier & pour célébrer le saint sacrifice sur le tombeau des Martyrs. Cet usage fondé sur la foi des anciens Patriarches, & plus digne des respects que des plaintes de nos frères séparés, est encore un honneur parmi nous.

Depuis que l'Egypte se fut prévenue de cette idée ridicule que les statues d'Osiris, d'Isis & d'Horus, qui servoient à régler la société par leurs significations respec-

LE CIEL POETIQ. tives, étoient des monumens de leurs fondateurs; qu'Osiris avoit vécu en Egypte, & qu'il y avoit été enterré; on fabriqua des histoires conformes à cette créance. Au défaut d'un tombeau qui contînt réellement le corps d'Ammon ou d'Osiris, on se contenta d'un Cénotaphe (*a*). Le concours devint grand à ces cercueils simulés, & l'on y célébra avec pompe une fête annuelle. Plutarque nous parle souvent des fêtes du tombeau d'Osiris, & nous apprend que quand on reprochoit aux Egyptiens de placer dans le ciel des dieux dont ils montroient le tombeau, leur dénoûment étoit que les corps de ces dieux avoient été embaumés & enterrés dans l'Egypte; mais que leurs ames *résidoient dans les astres* *. Le grand anniversaire d'Osiris se célébroit au tombeau de Jupiter-Ammon à Thèbes ou Diospolis la grande. On avoit aussi un tombeau de Jupiter ou d'Osiris à Diospolis la petite. La ville de Busiris paroît avoir pris son nom particulièrement du tombeau d'Osiris où l'on immoloit quelquefois des victimes humaines. Strabon raconte fort sérieusement que l'intention d'Isis, en multipliant les tombeaux de son mari, qui ne pouvoit être déposé que dans un seul,

* *De Isid. & Osir.*

(*a*) Cercueil vuide, & de pure représentation.

ſeul, avoit été d'empêcher qu'on ne le pût dérober. C'étoit, comme faiſoient les Egyptiens en toute rencontre, expliquer par une fable des cérémonies dont on ignoroit l'origine & l'intention. Ces tombeaux, quoique purement repréſentatifs, étoient devenus une partie néceſſaire du cérémonial. Les Crétois étant originaires d'Egypte eurent leur fête d'Oſiris ou de *Jéhov*, la fête de leur *dieu* : ils eurent par conſéquent le cercueil vuide qui étoit inſéparable de cette fête. Peut-être prirent-ils *le coffre* du cérémonial pour un cercueil. Ils crurent par la ſuite que Jéhov, dont ils célébroient la fête, avoit vécu en Crète. Son tombeau qu'ils montroient avec complaiſance en étoit la preuve ſenſible : & ils étoient flattés que le maître du ciel eût été leur compatriote. Il eſt vrai qu'on leur reproche quelquefois (*a*) d'être des menteurs à leur ordinaire, en montrant le tombeau d'un dieu qui n'avoit pu mourir. Mais les Crétois n'étoient pas plus embarraſſés que les Egyptiens pour la réponſe : & la vûe d'un tombeau vuide n'étoit rien moins qu'incompatible avec l'hiſtoire d'un dieu, qui après avoir d'abord vécu ſur la terre,

(*a*) Voyez le mot de Callimaque qui traite à ce ſujèt les Crétois de menteurs. Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται. *Hymn. in Jov. v.* 8.

LE CIEL POETIQ.

avoit été transporté dans le soleil. Voilà donc deux *Jupiter*, l'un mort en Egypte, l'autre en Crète, avec le monument historique de la vérité de leur existence. Aussi se multiplièrent-ils bien ailleurs sans qu'il y ait un mot de vérité dans l'histoire d'aucun d'eux.

A côté de Jéhov ou de Jupiter Crétois, nous trouvons la mère Idéenne, la même qui étoit appellée Cybéle en Phrygie. Virgile, en nous apprenant que le culte & les fêtes de cette déesse des Phrygiens venoient de Crète*, nous apprend que l'Isis étoit honorée en Crète; puisque Cybéle & Isis sont évidemment le même symbole différemment historié selon le génie des peuples.

* *Æneid.* 3.

Enfin le fils bien-aimé de Jupiter & d'Isis, l'Horus, ou le Ménès, à qui Jupiter fit part de sa confiance, & à qui il inspira de bonnes loix pour la félicité des peuples, ne fut pas oublié dans le cérémonial Crétois. Qui ne voit du premier aspect que le Ménès Egyptien avec ses révélations, ses loix & sa police, est le moule où a été jettée la fable de Minos & des loix qu'il donna aux habitans de Crète? *Jovis arcanis Minos admissus**. Toutes les piéces de l'histoire Egyptienne & de l'histoire Crétoise sont évidemment les mêmes, & le nom de Minos ne diffère de l'autre que par le son des voyelles qui

* *Horat. Carm. l.* 1. *ode* Te maris & terræ.

varient aisément, & sont assez sans conséquence dans les langues orientales.

Les savans parlent quelquefois de Minos & de ses loix, comme si le code en avoit été conservé dans des archives publiques, & comme s'ils savoient exactement la généalogie & la vie du législateur. Mais qu'en faut-il penser à la vûe des circonstances qui se présentent ici d'elles-mêmes ? Un roi adoré après sa mort, un tombeau vuide auprès duquel on s'assemble pour chanter ses louanges, une femme honorée comme la mère de la fécondité, un fils bien-aimé qui devient le législateur des habitans : joignons à cela l'exacte conformité des noms de Ménès & de Minos sans oublier le labyrinthe d'Egypte & de Crète : une telle ressemblance à tous égards entre les fêtes Crétoises & les fêtes Egyptiennes, nous fait assez voir que les premières sont une copie des autres ; & que tous ces personnages, dont on y racontoit fort sérieusement l'histoire, n'ont jamais existé, mais ne sont que les anciens symboles personifiés. La seule vérité qui se soit conservée dans cet obscurcissement du sens des fêtes d'Horus ou Ménès, c'est qu'elles avoient pour but la législation ou les réglemens publics de la société.

En ôtant à Minos le rang qu'il occupoit dans l'hiſtoire ; & le réduiſant, comme tout le ciel poëtique, à une figure priſe à contre-ſens, je ne prétens faire aucun tort, ni porter aucune atteinte à la réalité de Minos ſecond, de qui, dit-on, deſcendoit Idoménée qui régnoit en Crète dans les environs du mont Ida vers le tems de la guerre de Troye. Ces princes ont pû ſe faire honneur du nom de celui qu'ils croyoient fils de Jupiter, & l'auteur de leur race. Il n'eſt pas inutile d'obſerver dans le nom d'Idoménée les reſtes ſenſibles du nom de Ménès, qu'on voit par-là être la même choſe que celui de Minos.

Si tous nos ſimulacres Egyptiens portés en Crète y ont pris un tour hiſtorique, on voit aſſez que c'eſt parce qu'ils étoient de nature à paroître autant de monumens de choſes paſſées, étant pris à la lettre, & qu'ils n'ont pas en Egypte plus de réalité qu'ailleurs. Ce point de critique répandant un nouveau jour ſur tout ce qui a précédé, il eſt bon de l'éclaircir de plus en plus, & de le fortifier par d'autres circonſtances qui achévent d'en démontrer la certitude.

C'eſt parce que les Crétois tiroient leur origine & leurs uſages religieux de l'Egy-

pte, qu'ils eurent d'abord un labyrinthe ou un palais distribué en autant d'apparte- mens qu'il y avoit de mois à l'année, & où l'on plaçoit les figures significatives qui avoient rapport à chacun de ces mois, pour apprendre aux jeunes prêtres qu'on y élevoit, l'ordre du ciel & la police Egyptienne. Cette demeure des prêtres & des figures ne devinrent des mystères qu'avec le tems, & par l'ignorance de leur premier sens. Ce qui est si vrai, qu'anciennement ces figures & les cérémonies des initiations ou des instructions se montroient à découvert à tout le monde (*a*). C'est Diodore de Sicile qui nous l'apprend, & tout ce que nous avons établi jusqu'ici, le suppose.

LA THÉOGONIE.

C'est encore parce que les Crétois tiroient leur origine & leur police de l'Egypte, qu'ils étoient partagés en trois classes : 1°. les prêtres; 2°. les laboureurs ou habitans des bourgs; 3°. les forgerons ou les ouvriers. Ces ouvriers étoient le moindre nombre, & *les plus pauvres de la colonie*. Ils s'appliquoient à la recherche

(*a*) *ἐν Κνωσῷ νόμιμον ἐξ ἀρχαίων τὴν φανερῶς τὰς τελετὰς ταύτας πᾶσι παραδίδοσθαι*. Il étoit anciennement d'usage dans la ville de Gnossus (en Crète) de pratiquer ces cérémonies à découvert, & d'y admettre tout le monde. *Diod. l. 5.*

LE CIEL. POETIQ.

des mines, & à la fonte des métaux. Ils demeuroient dans les bois, & sur-tout dans les valées du mont Ida, où ils trouvoient un minerai abondant, & tout le bois néceſſaire tant pour purifier le cuivre & le fer, que pour en forger les outils néceſſaires aux habitans. On donnoit à ces ouvriers le nom de Dactyles (*a*), c'est-à-dire, *les pauvres de la colonie.* Ce que Diodore de Sicile* & les Marbres d'Arondel racontent de ces Dactyles, qu'ils inventèrent l'uſage du fer, du feu, & de la forge, est uniquement fondé ſur le rang qu'ils tenoient dans la colonie. Ils en étoient les forgerons.

* Bibliot. l. 5. Voyez aussi Mamor. Oxon.

Le gros de la colonie étoient les Curètes (*b*), c'est-à-dire, *les habitans des villes*, occupés à cultiver un excellent païs, & qui par cette raiſon donnèrent le nom à l'île entière. Ce qui la caractériſoit dans l'antiquité, c'étoit le grand nombre de ſes villes.

Æneid. l. 3. *Centum urbes habitant magnas uberrima regna.*

Le corps ou la claſſe la plus diſtinguée

(*a*) De דך *dac*, *pauper*; & de טול *tul*, ou *tyl*, *migratio. Ultima Tulé*, *ultima migratio.* דכטולים *dactylim*, *pauperes migrationis.* Les Grecs ont donné le nom de δάκτυλοι *Dactyloe*, aux doits de la main, parce que les doits ſont nos ouvriers.

(*b*) De קרת *keret*, *civitas*, *oppidum* קרתים *curetim*, *les habitans des bourgs.*

étoit enfin celle des prêtres qui étoient ſpécialement occupés des ſacrifices, de la pompe des fêtes, du chant, & des danſes ſacrées qui ſe faiſoient au ſon de leurs tambours. On les appelloit Coribantes (*a*), c'eſt-à-dire, *les ſacrificateurs*. Mais il paroît que ces deux prêtres, qui étoient chargés de l'adminiſtration des choſes ſacrées parmi les forgerons du mont Ida, ou dans d'autres corps d'artiſans, prirent le nom de Dactyles; & que ceux qui étoient diſperſés dans les villes ſe nommoient Curétes: car ces anciens noms de Curétes, de Dactyles, & de Coribantes, ſe donnent aſſez indiſtinctement aux prêtres de Crète, de Phrygie, de Lemnos, & de Samothrace. Cette confuſion eſt peu ſurprenante dans des tems poſtérieurs où tous ces noms étoient conſervés & révérés, quoiqu'on eût perdu de vûe le fondement de ces diſtinctions (*b*).

LA THÉOGONIE.

(*a*) Du mot קרבן *corban*, *oblatio*, *donum*, *ſacrificium*. Levit. 6: 20. & Marc. 7: 11.

(*b*) On peut encore remarquer ici que le Minos Crétois n'eſt pas un homme qui ait exiſté, puiſque ſes collégues Radamante & Æaque ne ſont que deux mots, qui ſignifioient toute autre choſe que des hommes, mais dont on ne ſçavoit plus le ſens. Depuis que le nom de Ménès ou de Minos eût été communément employé pour ſignifier l'aſſemblée mortuaire; en parlant du jugement qui en Créte, comme en Egypte, devoit précéder l'enterrement, on l'appelloit le jugement *de mort*, le jugement

LE CIEL POETIQ.

XVII.

Dyonisus, Bacchus.

Dans le tems où l'on s'exprimoit par des symboles, & qu'on en varioit les piéces pour se faire entendre, bien loin d'y vouloir cacher aucun mystère; la figure d'Horus changeoit de nom & d'attributs, selon l'exigence des circonstances où elle étoit mise en œuvre. Le premier usage qu'on en faisoit dans certaines fêtes étoit *la représentation du passé*. Le second étoit l'instruction & *les réglemens* convenables aux peuples.

1°. Quand on montroit au peuple les signes commémoratifs de l'ancien état des hommes, *l'enfant* symbolique qu'on y mettoit avec un serpent se nommoit *l'enfant de la représentation* (a) (*ben sémélé*). Cette imitation de l'enfance, ou

de douleur, ou le jugement *de ceux qui dorment*, ou le jugement *du long sommeil*. Or tout cela s'exprimoit par les trois mots de *Minos*, *Æaque*, & *Radamante*. Minos & les *manes*, se prenoient dans le même sens pour l'assemblée funébre, & pour la figure représentative de la personne morte; parce que toutes les figures symboliques portoient anciennement le nom de *manes*. עקה *aaca*, signifie la douleur la plus amère רדמים *redamim*, signifie ceux qui dorment profondément; רדמת *redamet*, signifie le grand sommeil.

(*a*) בן *ben*, *filius*; סמלה *simeleh*, imitation; d'où viennent *similis* & *simulacrum*.

de la foibleſſe du labourage, paſſa avec les mêmes fêtes & les mêmes noms chez les Grecs. Ceux-ci n'entendoient point ce terme *ſémélé*; & prenant cet enfant ſymbolique pour un enfant réel, ils traduiſirent *ben ſémélé* par l'enfant de Sémélé, le fils de Sémélé. Ainſi celui qui étoit déja devenu par la ſtupidité des Egyptiens, le fils d'Oſiris & d'Iſis, quoique ſes prétendus père & mère ne fuſſent que deux lettres, devint encore par la mépriſe des Grecs le fils de Sémélé, dont on racontoit très-ſérieuſement toute la parenté. On ne manquoit pas, dans les hymnes qu'on chantoit en l'honneur de l'illuſtre enfant, de dire qu'il étoit le fils de Jéhov ou Jupiter, & de le dire en langage Oriental (*a*). Les Grecs prirent encore cette façon de parler au pié de la lettre, & imaginèrent que Sémélé, groſſe de cet enfant, avoit ſouhaité de voir Jupiter dans toute ſa gloire; mais qu'elle avoit été conſumée par les éclairs, & par les flammes qui accompagnoient Jupiter dans ſon équipage céleſte; que par un mouvement de compaſſion Jupiter avoit ſauvé l'enfant encore à tems; l'a-

LA THÉOGONIE.

(a) *Egreſſus è Jovis fémore*, comme il eſt dit des enfans de Jacob יצאי ירכו *qui egreſſi ſunt ex femore Jacobi.* Geneſ. 46. : 26.

LE CIEL POETIQ. voit cousu dans sa cuisse ; & qu'enfin après le tems d'une grossesse régulière, l'enfant étoit *sorti de la cuisse* de Jupiter.

J'épargnerois ces fades plaisanteries au lecteur judicieux, si elles n'étoient rachetées par une preuve nouvelle de ce que nous avons déja observé, qu'une infinité de fables n'ont point d'autre origine que l'ignorance où étoient les Grecs du vrai sens des mots Phéniciens, ou le plaisir que les Phéniciens prenoient à équivoquer sur les termes qui pouvoient avoir un double sens, en choisissant toujours celui des deux sens qui avoit un air merveilleux ou ridicule.

La représentation de l'ancien état ne consistoit pas seulement en ces signes commémoratifs qu'on portoit ou sur un van, ou dans le coffrèt dont nous avons parlé. On y joignoit des cérémonies ou des formules de prières qui avoient rapport à la même intention. On y invoquoit le nom de Dieu avec de grandes lamentations. On l'appelloit le fort, la vie, le père de la vie. On imploroit son secours contre les bêtes, & on feignoit de leur donner la chasse en courant çà & là, comme pour les aller attaquer : ou même on y alloit de bonne guerre & les armes à la main.

Ces cérémonies & les formules d'invocation étoient simples. La piété les avoit fait naître. Mais depuis que l'enfant représentatif fut devenu un dieu dans l'esprit des peuples, on lui fit l'application de tout ce qu'on faisoit & disoit à l'honneur de l'Être suprême. C'étoit la coûtume de dire en soupirant : *crions au Seigneur*, io terombé, ou disterombé. Pleurons devant le Seigneur, ou *Dieu, voyez nos pleurs*, io Bacché, io Bacchoth. *Vous êtes la vie, l'auteur de l'être. Vous êtes Dieu & le fort*, Jehova, hevan, hevoé, & eloah. On disoit sur-tout en Orient : *Dieu est le feu, & le principe de la vie. Vous êtes le feu ; la vie vient de vous :* hu esh : atta esh: (*a*). Tous ces mots & bien d'autres qui étoient les expressions de la douleur & de l'adoration se tournèrent en autant de titres qu'on donnoit sans les entendre à cet enfant, à ce dieu imaginaire. Il fut donc appellé Bacchos, Hevan, Evoé, Dithyrambe, Jao, Eleleus, Uès, Attès. On ne savoit ce que tout cela vouloit dire : mais on étoit sûr que le Dieu de la fête aimoit tous ces titres. On ne manquoit pas de

LA THÉOGONIE.

(*b*) *Hu esh* הוא אש *ipse est ignis.* Deuter. 4 : 24. *Atta esh* אתה אש *tu vita es.* Voyez Strabon liv. 10. Suidas, sur ces mots ἄττης ou ἄττις, & ὕης ; ou Bochart, *Chanaan. l.* 1. *c.* 17.

LE CIEL POETIQ. les lui livrer, & ces expressions de douleur devinrent ainsi des cris de joie, ou des hurlemens insensés.

En allant en course contre les bêtes qui traversoient les efforts des laboureurs, on s'écrioit : *Seigneur, vous êtes pour moi une armée*, io Saboï, *Seigneur, soyez mon guide*, io Nissi, ou avec un accent différent, Dionissi. De ces cris de guerre qui se répétoient sans être entendus, on en fit les noms de Sabasius & Dionysus.

Celui de tous qui fut le plus en usage en Italie fut Bacchot. L'oreille délicate des Grecs, ennemis des sons durs, s'accommoda mieux du nom de Dionysus. Ces différens titres, & la kirielle en étoit longue, produisirent autant d'histoires. Ainsi l'on donnoit à ce dieu le nom de Dionysus, parce qu'il étoit fils de Jov ou Jupiter, & qu'il avoit pris naissance à Nysa, ville d'Arabie. On le nommoit Evius, parce qu'étant aux prises avec un des géants, Jupiter l'encourageoit en langue Greque, & lui.... Mais si nous tenons la vérité nous pouvons négliger le détail de ces contes. Peu nous importe de savoir ce qu'on a imaginé sur chacun de ces noms (a) faute de les entendre.

(a) On peut voir ces fables dans les hymnes attribuées

On pourroit m'arrêter & m'objecter ici que Bacchus n'étoit pas un nom en l'air, comme je le pense, & qu'il exprimoit au moins un homme célébre qui avoit réellement vécu; puisque les Orientaux & les Occidentaux conviennent tous du voyage de Dionysus aux Indes, & que la durée de son expédition étoit attestée par l'établissement d'une fête qui revenoit de trois ans en trois ans *.

LA THÉOGONIE.

* *Trieterica Orgia.*

Ceci ne détruit rien de ce que j'ai avancé, mais seulement me donne lieu de chercher dans l'histoire qui est cet homme célébre dont on s'est figuré peu-à-peu que les Bacchanales étoient le mémorial. Plusieurs nations ayant cru trouver Cham & son épouse dans l'homme & la femme symboliques, qui servoient à annoncer l'année solaire & l'ordre des fêtes annuelles, ont cru appercevoir dans le *liber* (a), dans le *fils bien-aimé* déïfié à son tour, quelqu'un des fils de Cham. Les Egyptiens le prirent pour celui des enfans de Cham qui avoit le premier gouverné & policé l'Egypte. Quelquefois ils le nomment Ménès, qui est le nom d'un

à Orphée, & à Homère; dans les poëmes d'Hésiode & d'Ovide; dans les hymnes de Callimaque; dans les mythologies de Noël le Comte, ou autres.

(a) C'est la traduction de בן *ben*, l'enfant, le fils.

LE CIEL POETIQ. symbole, & non d'un homme : quelquefois ils le nomment Méfori : ce qui revient à celui de Mefraïm, que l'Ecriture donne à ce chef des colonies Egyptiennes. Les Orientaux paroissent avoir fait l'application de cet enfant bienfaisant, & de ce législateur aimable, à Nembrod qui s'étoit rendu célébre du côté de l'Euphrate. Il étoit fils de Chus, & par conséquent issu de Cham, père de celui-ci. Il étoit sorti du Chusistan, province de delà le Golphe Persique, qui conserve encore, comme on le voit, le nom du père de Nembrod. On prit de-là occasion de confondre Nembrod avec Bacchus, & d'attribuer à celui-ci une chasse, & des victoires célébres au-de-là du Tigre, & jusqu'aux Indes. Le rapport de ressemblance entre Bacchus & Nembrod, est fondé sur ce que les fêtes qui portent le nom de Bacchus sont des représentations des anciennes chasses, & que Nembrod avoit été un puissant chasseur, qui avoit souvent mené la jeunesse en course contre les bêtes dangereuses, & avoit délivré le païs en renouvellant ces chasses de trois ans en trois ans. L'idée que l'Ecriture sainte nous donne de Nembrod favorise cette application. Il étoit, dit-elle, appellé par excellence, *le puissant chasseur devant*

le Seigneur, ou le chasseur dont Dieu bénit les entreprises. Je ne sai sur quoi est fondé le déchaînement des interprétes contre Nembrod. L'Ecriture n'en parle point d'une manière désavantageuse. Les succès de ses chasses, utiles à toute la contrée, lui attirèrent la confiance des habitans du voisinage de Babel : & étant souvent à leur tête, il commença à former un petit royaume, qu'on a confondu sans raison avec les commencemens de la puissance Assyrienne. LA THÉOGONIE.

Quoique l'application de quelques traits de Nembrod à Horus ne fût pas destituée de vrai-semblance, on sent combien elle est fausse. Horus, ou Osiris le jeune, ou Ménès, ou Bacchus de quelque façon qu'on le nomme, tient mal son rang dans l'histoire. Comme fils d'Isis il est né en Egypte. Ensuite il vient au monde à Nysa en Arabie. Une troisième légende le fait naître auprès de l'Euphrate. D'un autre côté il est indubitable que Sémélé, femme bien connue en Béotie, lui a donné le jour. Enfin il vient au monde en tant de lieux, qu'on voit sans peine que ses généalogistes & ses historiens ne savent ce qu'ils disent.

Passons au cortége de Bacchus, nous y trouverons la preuve que Bacchus n'est Le cortége de Bacchus.

LE CIEL POETIQ. qu'un masque ou une figure, & non un homme qui ait jamais été.

Pour rendre la représentation des anciennes chasses & du premier état des hommes plus ressemblante, on y paroissoit avec les habits que les hommes portoient vers le tems de la dispersion, ou un peu auparavant, lorsque tout manquoit, & que l'alternative des saisons jointe au bouleversement universel, arrivé au déluge dans les dehors de la terre (*a*), forçoit les hommes par de nouveaux besoins à chercher des fourures, à construire des abris, & à inventer de nouveaux arts.

...... Curis acuens mortalia corda
Ut varias usus meditando extunderet artes.

On avoit retenu de l'ancien monde l'usage de se couvrir légèrement d'une simple peau de bête, & de se garantir des ardeurs du soleil sous des tentes faites avec des peaux cousues, inventions d'un des enfans de Lamech *. Ces secours depuis le déluge se trouvèrent trop foibles contre la pluie pénétrante, & contre la rigueur du froid ou des grands vents On

* *Jabel. Genes.* 4 : 20.

(*a*) Il est attesté par des preuves de fait d'un bout du monde à l'autre. Voyez la lettre qui finit le troisième tome du Spectacle de la Nature, & ce que nous en avons dit ci-dessus dans l'histoire de l'écriture symbolique.

ſe couvrit en entier de la peau des animaux dont on ſe nourriſſoit ordinairement, ſur-tout de celle des boucs & des chévres qui eſt plus ſouple que toute autre. La chaſſe fourniſſoit quelquefois des habits moins communs, & même des parures honorables. Celui qui paroiſſoit ſous la peau d'un lion ou d'un tigre attiroit tous les yeux, & annonçoit une victoire utile. Le tems & l'expérience apprirent aux hommes à filer la laine des brébis, & le poil des chévres, à ſe donner des habits plus doux & plus faciles à laver. LA THÉOGONIE.

Lorſque les arts furent inventés & perfectionnés par de nouveaux eſſais, le ſouvenir de la groſſièreté des premiers tems, & la comparaiſon des peines que le genre humain avoit d'abord éprouvées avec les commodités & les inventions des tems poſtérieurs, rendirent les fêtes rurales, ou les fêtes *de la repréſentation de l'ancien état*, plus animées que toutes les autres.

Un des points les plus eſſentiels à cette fête, étoit donc d'y paroître couverts de peaux de boucs (a), de daims, de tigres

(a) C'eſt ce que les Latins exprimoient par *Thyaſos inducere* : former des chœurs de gens habillés en boucs & en béliers. תישים *thiaſim hirci & arietes*. Geneſ. 30. 35.

LE CIEL. POETIQ.

ou autres animaux, ſoit domeſtiques, ſoit ſauvages. On s'y barbouilloit le viſage de ſang pour porter les marques du danger que l'on avoit couru, & de la victoire qu'on avoit remportée.

Au lieu de ſang, on avoit ſouvent recours à une légère couche de lie, ou au jus de mûres, qui étendu ſur un viſage, dégoûtoit un peu moins l'acteur que n'auroit fait le ſang des bêtes, & embelliſſoit tout autant.

* Virgil. Eclog. 6.

Sanguineis frontem moris & tempora pingit.*

Tel eſt le fard d'un des principaux acteurs des Bacchanales, lorſque Virgile le fait paroître ſur la ſcéne. La lie plus facile à trouver à l'entrée de l'hyver où ces fêtes ſe célébroient, étoit miſe en œuvre par les perſonnes qui formoient le cortége ou la pompe de Bacchus ; & par les acteurs (*a*) des repréſentations dramatiques qui n'étoient qu'une ſuite ou une extenſion de Bacchanales, fêtes dont la nature & l'inſtitution étoient de *repréſenter le paſſé.*

Tout y dégénéra de la ſorte en maſcarades, en courſes inſenſées, en hurlemens, & en fureur : c'étoit à qui feroit

(*a*) *Peruncti facibus ora.* Horat. de Art. Poëtic.

LA THÉOGONIE.

le plus de folies. Au lieu de porter une peau de bouc ou de chévre, on crut beaucoup mieux faire de s'habiller en chévre, ou en tigre; de s'affubler la tête des cornes d'un chevreuil, ou d'un jeune cerf; de se couvrir le visage d'écorce d'arbre de façon à imiter le né camard & les oreilles pointues du chévreau & du bouc, sans négliger les autres ornemens de la figure (*a*). Peu-à-peu au lieu d'un enfant de métal porté mystérieusement dans un coffre, on prit la coûtume de choisir un gros garçon bien nourri, pour faire le personnage du dieu imaginaire. Avec le tems on lui donna un char: & pour rendre le tout plus merveilleux, les prétendus tigres s'offrirent à le traîner, tandis que les boucs & les chévres gambadoient à l'entour. Les assistans *déguisés* & *masqués* de la sorte, portoient des noms conformes à l'action qu'ils faisoient. On les nommoit satyres, mot qui signifie des hommes *déguisés* (*b*), ou faunes, c'est-à-

Origine des satyres, des faunes, & de Pan.

(*a*) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis.* Georgic. 2.

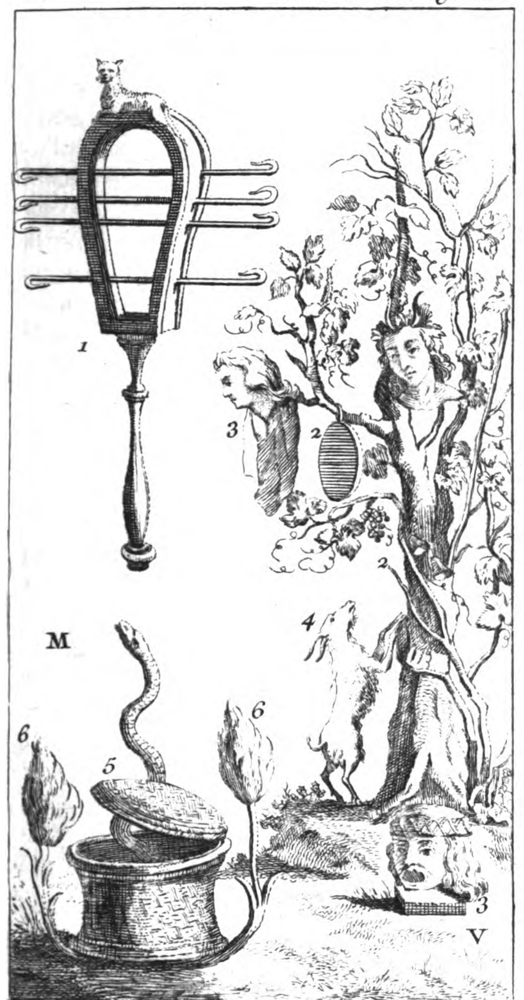
(*b*) סתור *satur*, caché, déguisé, פנים *panim*, ou *phanim*, *facies*, *πρόσωπα*, *personæ*, *oscilla*, des masques. Ces panim ou ces masques hideux ne pouvoient manquer d'épouvanter les enfans. C'est pour cela que les frayeurs occasionnées par des apparences de mal, sans réalité, ont été appellées *terreurs paniques*. Telle est l'origine fort simple du nom qu'on donna au dieu de Men-

dire des *masques*. Ces étymologies fort simples & étroitement liées avec ce qui précéde, se trouvent confirmées par l'usage où étoient les assistans des fêtes rurales, de consacrer à Bacchus, & de suspendre à l'arbre sous lequel se faisoit la dernière station, le masque d'écorce ou autre dont ils s'étoient couverts pour prendre part à la cérémonie (*a*). Les fêtes de Bacchus ont été abolies par la prédication de l'Evangile : mais on voit ce qu'il en reste encore parmi nous dans les réjouissances de l'hyver. C'est la même saison, le même intérêt, & à peu de chose près, la même idolâtrie.

On donnoit à ceux qui suivoient ou accompagnoient le char de Bacchus, les noms de Bacchants ou de Bacchantes, c'est-à-dire, de pleureurs & de pleureuses, parce que la fête commençoit par des regrets, par des lamentations, & par

dès, c'est-à-dire, du nom de Pan, dans les cornes & les poils duquel les philosophes ont cru trouver une très-belle emblème de la nature universelle. Ceux qui sont curieux de ces merveilleuses conceptions, peuvent les aller chercher dans les explications allégoriques de Plutarque, de Jamblique, de Psellus, de l'empereur Julien, & de Platon. Nos déïstes qui ont quitté la révélation pour faire leurs délices de ces lectures, se sont donné pour maîtres les interprétes d'une ridicule mascarade.

(*a*) *Oraque corticibus sumunt horrenda cavatis*
Et te, Bacche, vocant per carmina læta, tibique
Oscilla ex altâ suspendunt mollia pinu.
Virgil. ibid.



1. Le Sistre. 2, Le Tambourin et les clochettes. 3. Les masques d'écorce ou autres, Suspendus après la fête. 4, Le Capricorne Symbole des approches de l'hyver. 5, Le Cofre de la représentation. 6. les pins, ou le mémorial des premieres torches.

des invocations fréquentes du secours de Dieu. LA THÉOGONIE.

Les femmes qui portoient le coffrèt ou les corbeilles sacrées, ou du moins un tyrse, c'est-à-dire, tantôt une pique, en mémoire des premières chasses; tantôt une torche de bois résineux, en mémoire de la nouveauté de l'hyver; se nommoient Ménades, Tyades, & Bassarides. On les appelloit Ménades, c'est-à-dire, *celles qui portent les affiches*, parce que les fêtes où les réglemens, & toutes les figures sacrées qui en étoient inséparables, se nommoient *Manes* en ancien langage, c'est-à-dire, réglemens: ce que les Grecs ont rendu par *Thesmoe*. Les attitudes égarées de ces femmes qui enchérissoient à l'envi sur les lamentations, & sur les gestes représentatifs autorisés par l'usage, en prirent le nom de *Manie*. Ces femmes se nommoient Thyades (a), c'est-à-dire, *vagabondes*, quand elles se dispersoient sur les montagnes comme autant de chasseuses. On les nommoit Bassarides ou vendangeuses (b); parce que ces fêtes se célébroient après les vendanges, &

Les Ménades.

Les Thiades.

Les Bassarides.

(a) De תועה *thouah*, *vagari*; de-là vient θύειν, sacrifier, & notre mot *tuer*, parce que ces courses ne tendoient qu'au massacre des bêtes.

(b) De בצר *batsar*, *vindemiare*.

LE CIEL POETIQ. quand on commençoit à pouvoir faire usage du vin nouveau.

Après les courses & tout le train, paroissoit en dernier lieu un vieillard monté sur un âne, (a) & qui s'avançoit d'un air tranquille en offrant du vin à la jeunesse fatiguée, & invitoit chacun à prendre quelque repos. Peut-on savoir ce que c'est que cette figure qui fait la clôture de la fête? En jugeant du personnage par sa paisible monture, par la coupe ou la tasse qui pend à son côté (b, par l'exhortation obligeante qu'il fait aux chasseurs, & par son nom de *Silen* ou *Sylvan*, qui signifie *salut*, *repos*, ou *leçon* de repos, on devine sans peine que la part qu'il prend à la représentation, est de peindre l'état des vieillards que leur âge dispensoit de cette course, & la sécurité qui devenoit la récompense des soins du labourage, & de la chasse donnée à propos aux bêtes de la contrée. Ainsi toutes les parties du tableau avoient une exacte correspondance, & rien n'étoit oublié dans la représentation. Mais ce personnage devint historique, ainsi que tout le reste: & comme il invitoit tout le monde à la jubilation, l'on

Silène.

(a *Ibat pando Silenus asello.*
(b, *Gravis attritâ pendebat cantarus ansâ.*
Virgil. Eclog. 6.

Pl. XVIII. To. I. Pag. 238.



1. Silene et les Satyres. 2. Latone, ou le Lezard. 3. Anubis ou Mercure à la maniere des Grecs. Le Lezard et la Tortue avoient rapport à la demeure des Egyptiens au bord de l'eau après le lever de la Canicule.

de ce docteur commode le précepteur de Bacchus : tel disciple, tel maître. On peut voir dans la sixième Eclogue de Virgile quelques traits de la morale de Silène : ils sont parfaitement d'accord avec la matérielle physique qu'on lui prête.

LA THÉOGONIE.

Quelquefois ce vieillard est appellé Sylvain, ce qui est toujours le même nom, & le même sens. Il tient dans ses mains un jeune arbre avec ses racines (*a*). Ce nouvel acteur exprimoit très-bien par cet attribut les transplantations, les progrès du jardinage & de l'agriculture, dont la liberté & les succès étoient dûs aux soins que la jeunesse avoit pris de s'attrouper pour courir sus aux animaux malfaisans.

Sylvain de Selav salut.

2°. Après la représentation de l'ancien état du genre humain, dont le sens fut entièrement perverti par la métamorphose qu'on fit de ces personnages symboliques en autant de dieux, les fêtes d'Horus ou du labourage contenoient encore les diverses leçons ou les réglemens des travaux annuels, dont il étoit important que le peuple sçût les commencemens & la durée. C'est ce qu'on lui annonçoit dans cette fête & dans d'autres par les divers habillemens ou attributs qu'on

Les instructions de Bacchus.

(*b*) *Et teneram ab radice ferens, Sylvane, cupressum.*

donnoit à Horus. Chaque vent, chaque opération, chaque précaution d'expérience avoit sa marque & son affiche propre. Nous ne répéterons point ce que nous en avons dit : mais ce qu'il est nécessaire de remarquer ici, c'est que le Ménès, ou le symbole des réglemens de la société, est devenu le docteur du genre humain, le législateur Bacchus (*a*). Horace, qui se plaisoit à ses leçons (*b*), n'en parle qu'avec enthousiasme, & comme du plus parfait de tous les maîtres. Mais parlons sérieusement : on trouve encore tous les éloges du labourage dans les miracles ridicules que les poëtes attribuent à Bacchus ; & ceci nous fournit une nouvelle preuve de la conversion des symboles en autant d'objèts réalisés & traités historiquement.

C'est en effèt le labourage & non Bacchus, puisque celui-ci n'est qu'un mot, ou une idée ; c'est le labourage qui fait se précautionner contre les débordemens des rivières, & contre les marées violentes. C'est le labourage qui a donné un frein ou des digues aux torrens, & qui a étudié la hauteur des grandes crûes

(*a*) νομοθέτης, νομὰς, *legislator.*
(*b*) *Vidi docentem. Credite posteri.*
Carm. 2. od. 19.

pour

pour garantir les habitans par des terrasses suffisamment relevées. LA THÉOGONIE.

Tu flectis amnes, tu mare barbarum.

C'est le labourage & non Bacchus qui enseigne aux hommes à faire couler des ruisseaux de vin, de miel & de lait, dans des pays déserts ou couverts de ronces, & où tout paroissoit condamné à une affreuse stérilité.

Fas pervicaces est mihi Thyadas
Vinique fontem, lactis & uberes
Cantare rivos, atque truncis
Lapsa cavis iterare mella.

C'est le labourage & non Bacchus qui a vaincu le géant Rœchus, c'est-à-dire, le vent (*a*) & l'inondation qui en étoit la suite, en observant l'entrée du soleil dans le lion, & en réglant les opérations champêtres par des expériences certaines.

Rœchum retorsisti leonis
Unguibus horribilique malâ.

C'est le symbole du labourage, & non un homme divinisé après sa mort, qui a long-tems annoncé dans les fêtes les différens travaux, qui devoient être les soutiens de la vie, & les moyens propres à

(*a*) רוח *ruach.*

LE CIEL POETIQ.

faire subsister toutes les familles. On ne vouloit dire autre chose en portant un serpent d'or dans les Bacchanales, & en le jettant tour à tour dans le sein de tous les assistans *. On leur faisoit entendre qu'il n'y avoit point de subsistance, ou de récolte à espérer pour eux, s'ils ne pratiquoient exactement ce qu'on leur marquoit d'une saison à l'autre. Mais ce serpent, symbole de la vie, prit un air merveilleux chez les poëtes toujours imaginatifs. Il devint la marque du pouvoir admirable de Bacchus. Tous ceux qui assistoient à la fête pouvoient le manier sans risque. Les Bacchantes s'en servoient comme d'un ruban pour nouer leurs cheveux. Une telle sécurité annonçoit sans doute que rien ne pouvoit nuire à quiconque honoroit le dieu du vin.

*V. Potter's, Antiquity. supr. & S. Clem. Cohort. ad Gent.

Tu separatis uvidus in jugis
Nodo coerces viperino
Bistonidum (a) *sine fraude crines.*
. . . . . *Dulce periculum est*
*O Lenææ sequi deum**
Cingentem viridi tempora pampino.

* Carm. 3. od. 13.

C'est le symbole du labourage, & non un homme mort, ou son idole, qui por-

(a) Les Bistonés étoient les plus grands buveurs de Thrace, & leurs femmes les plus devotes aux fêtes de Bacchus.

toit dans les assemblées publiques la corne d'or, soit simple, soit double, *aureo cornu decorum*, pour annoncer aux laboureurs la fin de leurs travaux, l'abondance, le repos, & les jours de fête que l'entrée du soleil au capricorne leur ramenoit. Ce symbole embelli de toutes les marques des différentes récoltes, n'apportoit que la joie. LA THÉOGONIE.

Lætitiæ dator. *Virgil. Æneid. 1.*

C'est la diversité des circonstances par lesquelles passe le labourage, & non aucune avanture tirée de la vie d'un homme, qui faisoit peindre Horus, tantôt sous la forme d'un homme armé contre les ennemis de ses travaux, tantôt sous la forme d'un homme jouissant de l'abondance, & invitant tout le monde à la joie.

Quamquam choreis aptior & jocis
Ludoque dictus, non sat idoneus
Pugnæ ferebaris : sed idem
Pacis eras mediusque belli.

C'est enfin le symbole du labourage, & non d'aucun homme qui eût jamais vécu, qui donnoit des leçons à toutes les familles ; & en se mettant le bout du doit sur la bouche, faisoit la plus salutaire de toutes les prédications à qui vouloit l'entendre. Ce symbole étoit donc très-judicieu-

sement appellé Harpocrate, puisqu'en recommandant la modération & la paix, il étoit vraiment le docteur, le curateur, & le médecin de la société.

Si quelqu'un se plaignoit de ce que cette explication de l'origine des bacchanales ne mèt pas un rapport assez sensible entre le vin & les fêtes de Bacchus, que toute l'antiquité a regardé comme l'inventeur & le propagateur de la vigne, au lieu que nous le réduisons à être l'annonce de quelques instructions nécessaires au peuple; à cela je répondrois que les fêtes de Bacchus & de Cérès sont nommées par-tout chez les Grecs & chez les Romains, les fêtes des *réglemens;* parce qu'on se souvenoit confusément, que l'intention des figures d'Isis & d'Horus, étoit de régler la conduite du peuple. Mais je prierois en même tems celui qui trouveroit nos fêtes un peu trop sages, d'envisager ce qu'Horus porte sur sa tête à la solemnité des Phamylies, ou à l'entrée de l'hyver. Entr'autres objèts capables de plaire, paroissoient trois grandes cruches de vin. * C'étoit-là le beau du cérémonial : on sentoit le cellier garni, & les fêtes où cette liqueur couloit en abondance ne pouvoient manquer d'être les plus animées.

* *Voyez Planche XIII.*

LA THÉOGONIE.

XIX.

Apollon, Bélénus, Latone.

On voit quelquefois les figures d'Anubis & d'Isis accompagnées d'une tortue, ou d'un canard, ou d'un lézard amphibie *. Le propre de ces animaux est de se mettre à portée de la terre & de l'eau qui leur sont également nécessaires, & de se loger sur un terrain plus élevé à mesure que l'eau monte. Un lézard de cette espéce placé dans la main d'Isis, ou une figure moitié femme & moitié lézard, avertissoit du tems où il falloit gagner les terrains élevés, & faire provision d'olives, de figues séches, de farine, de grain rôti, & d'autres nourritures de garde pour subsister pendant la longue durée du débordement. J'ai d'abord soupçonné que c'étoit-là le symbole que portoit l'Isis Egyptienne aux approches de l'inondation, & qu'on lui donnoit alors le nom de *Léto* (*a*), ou Latone qui est le nom du lézard amphibie. Mon soupçon s'est changé en une espéce de certitude, lorsque j'ai trouvé dans les monumens de l'antiquité cette Isis ayant la tête & les épaules d'une femme, avec

* *Voyez les Fig. 2. & 3. Pl. XVIII.*

(*a*) לטא *leto*, λήτω; & לטאה *letoa*, *lacerta*. Levitic. 11 : 30.

LE CIEL POETIQ. les pattes, le corps, & la queue d'un *léto*, ou d'un lézard *.

* V. *l'Antiq. expl. tom.* 2. *Pl.* CXXVII. *Fig.* 5.

Quand l'eau du Nil se retiroit assez tôt de dessus les plaines pour les laisser libres un mois avant l'entrée du soleil au sagittaire, le laboureur Egyptien étoit sûr de pouvoir à loisir reconnoître par l'arpentage les limites de ses champs, & de semer avant l'hyver sans avoir aucun sujèt d'inquiétude jusqu'à la moisson. C'étoit maîtriser le Nil. C'étoit remporter une victoire complette sur l'ennemi *. On exprimoit cette particularité si flatteuse pour l'Egypte par un Horus armé de fléches, & remportant la victoire sur le monstre Python. Horus alors s'appelloit indifféremment Horus *le laboureur*, ou Horus *le conquérant*, *le destructeur* (*a*). Isis prenoit de son côté le nom de Deione ou Diane *l'abondance*, & l'on mettoit en sa main la figure d'une caille, dont le nom signifie aussi, *salut*, *sécurité*, (*b*). On ne pouvoit peindre *la sécurité* : mais on montroit un objèt dont le nom en réveilloit la pensée.

* *Voyez Fig.* 3. *Planche XII.*

(*a*) הרס *hores*, *disperdens*, *destructor*. Ἀπολλύων *idem*.

(*b*) שליו *selav*. Les mots Latins, *salus* & *salvus*, en viennent. Il signifie aussi *coturnix*, une caille. Quelquefois on trouve deux cailles aux piés d'Isis, pour signifier une entière sécurité.

* *Voyez Fig.* 3. *Planc.* XXI.

Ces figures portées par quelques voyageurs dans l'île de Délos, donnèrent apparemment naissance à la fable de Latone. On imagina qu'un ennemi cruel la poursuivoit, & l'environnoit des eaux de l'Océan ; qu'heureusement elle avoit apperçu le terrain de la petite île de Délos plus élevé que l'eau ; qu'elle s'y étoit sauvée, y avoit vécu d'olives, de dattes, & de quelques fruits qu'elle y avoit trouvés ; qu'elle y avoit mis au monde Horus & Deio ; qu'Horus s'étoit armé de fléches, & avoit tué Ob, ou Python (*a*) ; que pour cette raison il avoit été nommé *Apollon* (*b*), le conquérant ; qu'enfin Latone avoit été changée en ortyx*, c'est-à-dire, en caille, & avoit donné le nom d'Ortygie à l'île qui lui avoit procuré une retraite. Mais ces figures & ces noms portés par des Phéniciens dans les Cyclades (*c*), n'étoient point tellement liés à l'île de Délos, qu'on ne trouvât la même chose ailleurs. Les Ephésiens avoient aussi chez eux l'olivier & le palmier mêmes qui

LA THÉOGONIE.

* ὄρτυξ.

(*a*) De peur qu'on ne doutât de la vérité de ces faits, on montroit à Délos l'olivier & le palmier qui avoient nourri Latone ; & l'on donnoit au petit fleuve, qui arrose une partie de l'île, le nom d'Inop, ou de retraite du Dragon עין *in, fons*, & אוב *Ob*, ou *Pyton*.

(*b* *Disperdens*. C'est la même chose qu'*hores*.

(*c*) Isles du midi de l'Archipel.

LE CIEL POETIQ. avoient soulagé Latone dans ses peines. Ils avoient un lieu nommé Ortygie, & ils soûtinrent le plus sérieusement du monde devant Tibère, qu'ils revendiquoient, titres en main, la naissance d'Apollon & de Diane que les habitans de Délos leur prétendoient enlever*.

* Tacit. Annal. 3.

Nous avons déja vû les idées, ou les figures des Egyptiens, prendre en Créte, en Béotie, en Afrique, en Phrygie, & ailleurs, des formes toutes nouvelles, & s'y convertir en autant d'histoires, particulières à chacun de ces lieux. Isis & Horus portés dans l'île de Délos, & en Ionie, donnèrent lieu à la naissance d'Apollon & de Diane dans cette île, & à Ephèse. La victoire d'Horus, ou du laboureur sur le monstre ennemi, par lequel il étoit traversé, donnoit occasion en Egypte à des réjouissances raisonnables. On en continua la fête à Délos, & par toute la Gréce, comme si cette victoire eût été particulière au pays. On solemnisa par-tout la fête d'Apollon Pythien; & je ne sçai si on ne montroit pas quelque part la peau de l'horrible serpent, le monument irréfragable du service qu'Apollon avoit rendu au genre humain en exterminant Python. Il ne falloit pas même tant de preuves pour mettre le peuple en mouve-

ment. On chantoit : on dansoit : on donnoit des spectacles dans les fêtes Pythiennes. C'en étoit assez pour les faire observer religieusement. LA THÉOGONIE.

Le monstre aquatique, le dragon à longs plis qui fut exterminé par Horus, avoit auparavant maltraité & fait disparoître quelque tems Osiris, qui enfin s'étoit remontré, & avoit pris le dessus. On confondit en Gréce Osiris & Horus, & l'on n'y connut qu'une défaite de Python. Le démêlé d'Osiris & de Python avoit rapport au déluge. Celui d'Osiris le jeune étoit particulier à l'Egypte. Mais toutes ces idées se confondirent par-tout, & même en Egypte. On n'oublia pas à la vérité qu'Osiris étoit le soleil : mais il en arriva qu'Apollon confondu avec Osiris le premier vainqueur de Python, devint aussi le soleil, sans cesser d'être le fils de Jupiter. Celui-ci, par une suite nécessaire, eut un autre département. On lui laissa le sceptre & l'empire du ciel & de la terre. On assigna le char, le fouèt, & les rènes à Apollon. De-là vient qu'on retrouve si communément dans un dieu les caractères d'un autre. L'Horus Apollon qui n'avoit rapport qu'à l'année rustique, ou à l'ordre des travaux, fut d'autant plus facilement pris pour le soleil qui

LE CIEL POETIQ. régle la nature, que l'on mettoit le fouët & les attributs du soleil dans les mains d'Horus, pour faire une abbréviation des marques de l'année solaire & des travaux convenables à la saison. Horus devint ainsi la même chose que le Moloch des Ammonites, l'Adonis de Biblos, le Bel des autres villes de Phénicie, & le Bélénus rayonnant qu'on honoroit dans les Gaules. Ce conducteur du char qui éclaire le monde, est le fils de Jupiter: mais le fils de Jehov, le fils par excellence, *liber*, n'est autre chose qu'Horus, ou Bacchus, ou Dionysus. Voilà donc Osiris, Horus, Apollon, Bacchus, & le Soleil confondus. L'auteur des Saturnales l'a assez bien démontré. Virgile lui-même ne distingue point Bacchus d'avec Apollon ou le Soleil, en donnant à Bacchus & à Cérès ou Isis le gouvernement de l'année & de la lumière.

. . . . Vos ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum,
Liber & alma Ceres.*

* Georgic. 1.

On sentoit, mais confusément, le rapport de ces signes avec l'année, dont en effèt ils caractérisoient chacun à part les diverses parties: & malgré le chaos d'histoires mal assorties qu'on y attacha, on

y retrouve toujours les vestiges sensibles de leur commune origine.

LA THÉOGONIE.

Les Egyptiens sont de toutes les nations celle qui en croyant le mieux connoître l'antiquité, la connut le moins. Ils prirent des images significatives pour des hommes réels qui avoient régné chez eux : ils oublièrent jusqu'au déluge, dont ils avoient en main la représentation dans la fête d'Osiris disparu[a], puis retrouvé[b]. Ils ne savoient pas même que la défaite de Python par Horus armé de fléches, fût la victoire du labourage parvenu à arpenter, semer, & moissonner, malgré les traverses du débordement. En historiant ces symboles, ou en les convertissant en autant d'histoires, ils couvrirent l'antiquité de ténébres horribles : ils changèrent le sens de leurs cérémonies & de leur écriture sacrée, en rapportant le tout à leurs folles histoires : en sorte qu'il est totalement inutile de vouloir expliquer ce qu'ils entendoient par leur table Isiaque, & par ces monumens sans nombre qui nous restent des Egyptiens du moyen & du dernier âge. Ils n'y entendoient que les actions, ou les prétendus bienfaits de leurs dieux, & n'arrangeoient le tout que selon les idées d'une philosophie frivole, & venue après coup depuis qu'ils

a ἀφανισμός.

b Εὕρησις. Plutarch. de Isid. & Osir.

LE CIEL POETIQ. eurent laissé périr la signification primitive des symboles. C'est donc peine perdue que de courir après l'intelligence de ce second usage de l'écriture symbolique : & il nous suffit de voir en général quelle en fût la première destination, & le premier sens.

Quoique les Grecs & bon nombre d'Orientaux tinssent leur mythologie des Egyptiens, ils conservèrent mieux que les Egyptiens le souvenir du déluge. Nous en verrons les preuves dans la fable de Saturne. Mais celle d'Apollon nous en fournit une très-sensible. Les anciens Mythologues Grecs & Latins regardoient la victoire d'Apollon sur Python comme une emblême de la victoire du soleil sur la fange que l'eau du déluge laissa par toute la terre : & après avoir conté l'histoire du déluge, ils ont coûtume de mettre de suite la défaite de Python*.

* V. *Ovid. Metam.* I.

L'origine à laquelle je rappelle la formation des dieux du paganisme, a donc cela d'avantageux, qu'elle rend raison pourquoi les idées des Egyptiens sont si bizarres & si contraires à la vérité de l'histoire ; pourquoi les dieux de la fable ont tant de rapport l'un avec l'autre, qu'on les prend aisément l'un pour l'autre ; & enfin pourquoi dans cet épouvantable

amas de pensées & d'objèts si mal liés, il se trouve des traces de vérités, & une conformité sensible avec le fond de l'Histoire Sainte. LA THÉOGONIE.

X X.

Mars. Hézus.

Continuons à rechercher l'origine de quelques-uns des autres dieux les plus distingués : & au lieu de les rappeller, comme font les Mythologues, à des hommes qui ayent vécu quelque part, ce qu'il n'est pas facile de justifier, ramenons-les avec le plus de vraisemblance qu'il nous sera possible, à autant de signes & d'instructions populaires que les colonies Egyptiennes ou Phéniciennes pouvoient en avoir besoin, selon les différentes circonstances où elles se trouvoient. Ce qui précéde nous autorise à suivre cette méthode.

Diodore nous a appris que tout le peuple Egyptien se partageoit en trois classes ; savoir, les prêtres, les laboureurs, & les artisans, & que cette division s'étoit communiquée aux Athéniens, & apparemment à bien d'autres peuples. Il ajoûte que la principale classe des Egyptiens, ou la plus nombreuse, étoit celle des laboureurs, qui étoient chargés de la culture

des terres, du commerce, ou des échanges, & de la défense de l'Etat. Ce dernier article les flattoit tout particulièrement. Les prêtres étoient déchargés de la milice pour vaquer librement à l'étude du ciel & des loix. On ne prenoit point de soldats parmi les artisans : ce qui contribua à avilir ce corps, & donna un air de distinction à celui des laboureurs qui fournissoient seuls les gardes, ou les milices toujours subsistantes, & les levées extraordinaires. Horus & Isis étant les clés qui annonçoient les assemblées générales, & les travaux communs à toutes les villes, changeoient de forme, selon l'exigence des cas. Nous avons déja une Isis habillée en guerrière pour annoncer les sacrifices qui devoient précéder une expédition. Horus de même prenoit le casque & le bouclier, quand il falloit annoncer une levée, ou des recrues. On le nommoit alors Harits (*a*), c'est-à-dire, *le fort, le redoutable*. Les Syriens adoucissoient ce mot, & prononçoient Hazis (*b*) : d'autres

(*a*) עריץ *harits, violentus*. Job 15 : 20.

(*b*) Ἄρης Ἄζιζος λεγόμενος ὑπὸ τῶν οἰκούντων τὴν Ἔδεσσαν. Les habitans d'Edesse (ville de Mésopotamie) donnoient le nom d'Aziz à celui que les Grecs nommoient Arès. *Discours de l'empereur Julien sur le soleil.*

On retrouve le même mot *haziz* ou *hésus* pris pour *signifier le terrible dans la guerre*. Ps. 24 : 8. Hébraïc. On

le prononçoient sans aspiration, & disoient Arès; d'autres avec une aspiration très-rude, & prononçoient Warets. Cette figure d'Horus en guerrier devint le dieu des combats. Il est évidemment l'Asis des habitans d'Edesse, l'Hézus des Gaulois, l'Arès des Grecs, le Warts ou le Mars des Sabins, & des Latins. Les peuples les plus belliqueux, sur-tout les Thraces, en firent leur divinité favorite: & ils prirent de la meilleure foi du monde ce prétendu guerrier pour un ancien Preux de leur contrée, qui depuis son apothéose, étant chargé du gouvernement des batailles, ne pouvoit manquer d'en user honnêtement avec ses compatriotes, & de mettre en piéces tous leurs ennemis. LA THÉOGONIE.

XXI.

Hercule.

Quand les animaux malfaisans se multiplioient trop, & qu'il y avoit quelque bête furieuse, ou quelque insigne voleur qui troubloit la contrée, alors on mandoit, non une armée entière, ni une nouvelle levée, mais seulement les plus expérimentés dans le métier de la guerre, ceux qui

l'appelloit aussi en Syrie אב גרות *ab gueroth*, *ab garus*, *le père des combats.* D'où vient le *grativus* ou *gradivus*. Æneid. 2.

avoient acquis les rangs les plus distingués, ou peut-être *les volontaires*, ceux qui se présentoient sans contrainte pour l'expédition. En ce cas un Horus armé d'une massue, & placé dans l'assemblée publique, réunissoit promtement à un certain jour, les plus distingués d'entre les jeunes guerriers. Je juge de l'intention du symbole par le nom qu'on lui donnoit. On le nommoit Héracli ou Hercule, c'est-à-dire, *les illustres dans la guerre*, les enfans distingués, ou plus exactement encore *les gens d'armes* (*a*).

Ce qui étoit le précis de l'indiction, ce que chacun disoit en voyant l'Horus armé en course, devint le nom de ce symbole. Mais cet Hercule qui n'étoit qu'une enseigne, devint comme les autres, un dieu tout occupé de la destruction des monstres, des bêtes, & des larrons qui troubloient les habitans.

Toute l'antiquité fait naître Hercule

(*a*) De חרים *horim*. Eccl. 10 : 17. *Heroes*, & Nehem. 6 : 17. *Illustres, liberi, les enfans distingués* ; & de כלי *Keli, clava, armatura.* חריכלי *horecli*, ou *heracli*, *les gens d'armes*, *les plus distingués dans les armes.* C'est de ce mot *horim* que l'on a fait celui de *heros*. La ville de Héroopolis, située à l'extrémité de la Mer Rouge, étoit très-vraisemblablement un corps de jeunes gens, ou de troupes réglées pour défendre ce passage important, & pour courir sus aux bandes d'Arabes, qui ne pouvoient exercer leur brigandage en Egypte, qu'en y entrant par l'Istme où étoit cette ville.

en Egypte. Ciceron* en trouve un second en Créte, & un troisième en Phénicie, lequel alla jusqu'aux colonnes qui portent son nom, & dont le culte fut longtems célébre à Cadix. Les Grecs se sont aussi attribués le leur. On ne peut guères douter qu'il n'en soit d'Hercule comme des autres symboles : & que les Crétois ou les Phéniciens le voyant souvent parmi les instrumens de leurs indictions, & de leur culte, ne l'ayent pris pour un dieu de leur patrie, & ne lui ayent fait son histoire propre. Que si l'on vient à rapprocher & à réunir en un corps d'histoire, les travaux & les merveilleuses expéditions de tous ces Hercules locaux, je laisse à penser quel roman il en résultera.

* *De nat. Deor.*

Je ne disconviens point qu'il n'y ait eu en Gréce, un peu avant la guerre de Troye, un fameux avanturier, un défaiseur de forts, un grand assommeur de brigands, auquel on a fait honneur de tous les traits qu'on attribuoit dès auparavant à plusieurs Hercules imaginaires. Il paroît que cet Hercule a eu une postérité qui s'est établie à diverses reprises au Péloponnèse. Mais il en est de la plûpart de ses exploits, comme de sa généalogie, qui n'est qu'un pur jeu des Phéniciens. Ils nommoient leur Hercule Ben-

LE CIEL POETIQ.

Alcum, ou Ben-Alcmen (a) *le fils invincible*. Voilà fort vraisemblablement ce qui a fait dire de l'Hercule Grec qu'il étoit fils d'Alcuméne ou Alcméne. Son histoire est pleine de traits dont toute la merveille se réduisant semblablement à l'interprétation équivoque de quelques mots Phéniciens, prouve que la plûpart de ces avantures n'ont aucun fondement dans l'histoire. Je crois enavoir suffisamment convaincu le lecteur. Sans le charger de menus exemples qui le fatigueroient, contentons-nous de voir naître les dieux l'un après l'autre, & de juger par leur naissance purement imaginaire du peu de cas qu'il faut faire des actions qu'on leur attribue.

XXII.

Vulcain, Ephaistos, Mulciber.

A quel usage employerons-nous l'étrange figure qui se présente ? C'est un marmousèt qui a une jambe tournée en dedans, & beaucoup plus courte que l'autre. Il tient en main un marteau ou des tenailles, ou quelque autre outil de for-

(a בן אלכום *ben Alcum. Melec Alcum*, est un roi indomtable, *Proverb.* 30 : 31. La Pallas d'Alalcoméne en Béotie paroît n'avoir été autre chose qu'une Isis armée, symbole que nous avons expliqué, & dont on a fait Minerve l'invincible.

geron. On le fait mari de Vénus, & on lui donne les noms de Vulcain, d'Ephaiſtos, ou de Mulciber. Les Lemniens le diſoient fils de Jupiter, & racontoient que Junon ſa mère, peu contente de ſa figure, l'avoit jetté d'un coup de pié hors du ciel; qu'il avoit mis trois jours à tomber juſqu'à terre, & qu'en arrivant dans leur île, il s'étoit caſſé une jambe de la violence de la chûte. Ils ajoûtoient qu'une rare induſtrie le dédommageoit de ſa laideur, & qu'il ſe conſoloit de ſon exil, en s'appliquant dans les antres du mont Moſycle à la fonte des métaux, & à la fabrique de toutes ſortes d'ouvrages de la main. Les Siciliens & les habitans de Strongoli dans les îles Lipari, prétendoient, auſſi-bien que ceux de Lemnos, être honorés de la préſence de ce dieu, qui avoit choiſi par préférence leur volcan pour en faire ſa boutique. Autant en diſoit-on dans les forges du mont Ida en Créte, & dans celles de l'Ida de Phrygie.

LA THÉOGONIE.

Quelle raiſon peut-on avoir eue pour donner le nom de dieu des machines (*a*), ou de ſurintendant des forgerons à cette figure groteſque. Diodore nous ouvre une voie aiſée pour arriver à l'origine de

(*a*) Ζεὺς μηχανεύς, *Deus machinator*. Euſeb. Præp. Evang. lib. I.

cette bizarre apothéose. Il nous apprend que les forgerons, ou les artisans, formoient un des trois corps de la police Egyptienne. Nous ne pouvons pas douter que l'Horus avec les attributs que nous venons d'examiner dans les articles précédens, n'eût rapport aux travaux des laboureurs. Dans le nouvel équipage que nous lui voyons, il avoit rapport à la classe des artisans. Changeant d'attributs & d'instrumens, il annonçoit le commencement & la durée de certains ouvrages, les fêtes particulières aux forgerons, la vente d'une espéce d'outils dans un tems, & d'une autre sorte de provisions de ménage dans un autre. Cette figure placée à côté d'Isis dans les assemblées, en étoit apparemment ôtée, lorsque la guerre empêchoit certains ouvrages, & certaines foires. Mars ou l'annonce de la levée, & de la marche des troupes, paroissoit alors à côté d'Isis. Il déplaçoit Vulcain, & donnoit beau jeu au badinage des assistans. Ces plaisanteries se convertirent en histoires : & notre dieu enfumé, devenu le mari de la déesse de la beauté, eut à se plaindre bien amèrement de la conduite de Mars *.

* L'adultère de Mars & de Vénus.

Ce que je viens d'avancer, que l'Horus habillé en forgeron avoit rapport à la

classe des artisans, ou de ceux qui manioient les métaux, se trouve confirmé par le sens des noms qu'on donnoit à cette figure. Quand Horus annonçoit aux laboureurs le repos de l'hyver, & la paix qui devoit régner dans les familles, on le nommoit *le curateur des villes*, Harpocrate : ou bien on le peignoit tenant en main des têtes de pavots, desquelles on exprime l'opium, liqueur assoupissante & propre à calmer le sang. On le nommoit alors (*a*), Morphée, c'est-à-dire, *le rétablissement des forces*. Quand il étoit armé d'une massue pour aller en course contre des bêtes furieuses ou contre des brigants, on le nommoit Hercule, c'est-à-dire, *la marche des jeunes gens :* ou Melicerte, *la défense des villes.* Quand il est habillé en forgeron, il porte trois noms qui ont tous un rapport exprès à la classe des artisans. On le nomme Mulciber (*b*) *le gouvernement des forges ;* assez souvent

LA THÉOGONIE.

(*a*) De רפא au partic. en hiphil מרפא Marphé, *otium faciens*, *somnum inducens*. Son nom se trouve dans celui de μορφὴ, *Morphé*, *forme*, & dans celui de Métamorphose, parce que le sommeil donne naissance aux bizarres figures des songes. Les enfans portent le nom du père.

b De מלך *malac*, *regere* ; & de בר, *ber*, ou באר *beer*, *antrum*, *subterranea*, מלכיבאר *Mulciber*, le roi des mines, *ou* la régle des forges.

Hephaiſtos (*a*), *le père du feu* : & pour rendre les artiſans moins mépriſables aux laboureurs, on donnoit à la figure du travail ou du labourage une jambe écourtée avec le nom de Vulcain ; ce qui ſignifioit que le labourage eſt boiteux ſans l'aide des artiſans ; mais que par leur ſecours, *l'ouvrage* eſt extrêmement *diligenté*. Vulcain n'eſt ni Tubalcain, ni aucun homme qui ait vécu ſur la terre, mais un mot composé de deux autres qui ſignifient *l'ouvrage diligenté* (*b*).

XXIII.

Atlas.

Y auroit-il un ſymbole particulier pour l'ordre des prêtres, comme nous venons d'en voir de deſtinés pour les laboureurs, & pour les forgerons ? Ce ſymbole propre à régler les prêtres n'étoit pas expoſé apparemment dans les aſſemblées publiques, mais dans la tour, dans le labyrinthe. S'il ſe trouve encore un Horus qui ait ce caractère, ou qui ſoit ſenſiblement propre à l'inſtruction de l'ordre

(*a*) De אב *aph* ou *eph*, le père, & de אשתא *eſto* ou *veſta*, le feu. אבאישתא *ephaiſto*, le père du feu.

(*b*) De על *wall*, *operari* ; & de כון *coun* ou כנן *canan*, *expedire*, *maturare*, vient עלכן *wolcan*, *opus maturatum*. Ce même mot woll ſignifie *Caminus* : & *Volcan* pourroit ſe traduire par *Camini moderator*.

sacerdotal, toutes nos conjectures précédentes en tireront une nouvelle force par la liaison du tout. LA THÉOGONIE.

On sait par le rapport d'Hérodote, de Diodore, de Plutarque, & de bien d'autres anciens, que l'étude étoit la principale fonction des prêtres d'Egypte, qui menoient une vie fort retirée. Ils s'appliquoient à connoître l'ordre des étoiles, le cours des astres & de l'année, les mouvemens de l'air, & les retours de certains vents, les crues du Nil, les marées du Golphe Arabique, la disposition des continens, des îles, des pays & des mers éloignées, la succession des fêtes, le cours particulier de la lune, les éclipses, l'aspect des planétes & des étoiles, la géométrie, & sur-tout l'arpentage : en un mot ils faisoient une étude assidue *& pénible* de la terre, de la mer, du ciel, & de toute la nature. C'est apparemment ce qu'on a voulu dire par l'Horus surnommé Atlas. Jugeons-en par le nom, par la figure, & par les métamorphoses auxquelles son nom & sa figure ont donné lieu.

1°. Le nom d'Atlas signifie (*a*) *les peines, les grands travaux.*

(*a*) תלאה *telæah*, & avec emphase, en ajoûtant l'article Phénicien אתלאה *atlah*, les fatigues, les travaux les plus rudes. Exod. 17 : 8. C'est de-là que

Le Ciel Poetiq.

2°. Mais quels ſont ces travaux ſi pénibles, ces fatigues ſi difficiles à ſoutenir? Elles ſont exprimées par l'attitude ingénieuſe d'Atlas qui porte le ciel ſur ſes épaules. Probablement ce ciel étoit une ſphère, ou du moins un diſque dont on changeoit les points & les lignes ſelon la nature des leçons qu'on vouloit donner aux jeunes éléves; ou ſelon l'actuelle diſpoſition du ciel qu'on vouloit montrer à toute la claſſe ſacerdotale.

3°. Les veſtiges de ce que j'avance, ſe retrouvent dans les fables auxquelles le nom & la figure d'Atlas ont donné occaſion. D'abord Atlas, ſelon la fable, étoit un habile maître d'aſtronomie, un docteur qui connoiſſoit toute la nature, & en faiſoit des leçons. Dans le vrai, c'étoit-là la fonction & la première deſtination de notre ſymbole. C'eſt pour cela qu'Homère nous donne Atlas pour un dieu très-ſavant (*a*) qui connoiſſoit toutes les courbures des côtes, & toutes les profondeurs de la mer. C'eſt pour la même raiſon que Virgile rappelle aux leçons du grand Atlas la connoiſſance qu'on avoit

vient l'ἄθλος *athlos*., des Grecs, qui ſignifie, *grandes difficultés, rudes combats*; & l'*antlare laborem* des Latins, *ſurmonter de grands obſtacles.*

(*a*) *Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρονος ὅς τε θαλάσσης πάσης βένθεα οἶδεν. Odyſſ. l.* 1.

acquiſe

acquise des phases de la lune, des éclipses du soleil, & de tout l'ordre de la nature (*a*). Ensuite le nom d'Atlas signifiant également (*b*) une *suspension*, un *support*, les Phéniciens le prirent communément dans ce dernier sens, qui étoit aussi aidé par l'attitude : & le nommant le *soûtien du ciel*, celui qui porte le ciel, ils donnèrent lieu d'imaginer la métamorphose du docteur Atlas en une *colonne* ou montagne élevée qui appuie la voûte du ciel de sa cime, & l'empêche de tomber sur la terre (*c*). LA THÉOGONIE.

Enfin les mêmes Phéniciens dans les voyages qu'ils recommençoient de trois ans en trois ans à Tarsis, c'est-à-dire, à Cadix & dans la Bétique (*d*) par la Mer Rouge, & en faisant le commerce de toutes les côtes d'Afrique (*e*), voyoient

(*a*) . . . . *Citarâ crinitus Iopas*
Personat auratâ docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam, solisque labores, &c.
Æneid. lib. I.

(*b*) De תלה *telah*, *suspendere*. Job. 26 : 7. אתלה *atlah*, soûtien, appui, στηλη, *stele*, *colonne*.

(*c*) . . . . . . ἔχει δὲ τε κίονας αὐτος
μάκρας, αἲ γαιάντε καὶ ὐράνον ἀμφὶς ἐχουσίν.
Odyss. ibid.

(*d*) Aujourd'hui Andalousie, midi de l'Espagne.

(*e*) *Voyez l'Histoire de la Physique expérimentale, dans le Spectacle de la Nature, tom. 4. part. 2. Ent. II.*

LE CIEL POETIQ. souvent les hautes montagnes de Mauritanie dont la cime est toujours couverte de nuées, & paroît unie au ciel. Le nom d'Atlas ou de colonne, donné à cette montagne, y fit appliquer la fable d'Atlas. Ils le disoient roi de Mauritanie, grand astrologue, & grand géographe, enfin changé par les dieux en une montagne (a) qui va de la terre au ciel.

Les Hyades & les Pleïades. Les Hyades ou Huades qui ont reçu leur nom de la figure V qu'elles tracent dans le front du taureau céleste, & les Pleïades qui forment ce petit peloton d'étoiles fort remarquables à côté des précédentes, sont de toutes les constellations du zodiaque les plus connues & les plus faciles à démêler. Elles servoient particulièrement à régler les leçons qu'on donnoit aux disciples des prêtres par le moyen d'un Atlas, c'est-à-dire, d'un

(a) *Oceani finem juxta solemque cadentem,*
Ultimus Æthiopum locus est, ubi maximus Atlas
Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
Æneid. 4.

. . . . *Latera ardua cernit*
Atlantis duri, cœlum qui vertice fulcit;
Atlantis, cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput, & vento pulsatur & imbri.
Nix humeros infusa tegit. Tum flumina mento
Præcipitant senis, & glacie riget horrida barba.
Ibid.

Horus portant une sphère céleste. Atlas humanisé, devint le père des Hyades & des Pleïades. Orion qui se léve immédiatement après elles, passa aisément dans l'imagination des fabulistes pour un libertin qui ne cesse de les poursuivre.

LA THÉOGONIE.

Les poursuites d'Orion.

Le jardin des Hespérides.

Parmi les autres fables que les voyageurs Phéniciens avoient tout le loisir d'imaginer dans leurs courses, ou de conter à leur retour, les deux plus belles, sans doute, sont celles du jardin des Hespérides, & celle d'Atlas soulagé par Hercule du fardeau du globe céleste. Quelle peut être l'origine de la première ? Trois nymphes placées autour d'un arbre qui produit des pommes d'or, & maîtresses de disposer de ce merveilleux fruit ; un dragon qui veille pour en empêcher l'usage & l'accès à tout autre ; une chévre sauvage qui broute au pié de l'arbre ; ou enfin au lieu de la chévre, une corne d'abondance placée, soit au pié de l'arbre, soit dans la main d'une des trois nymphes : voilà la représentation du jardin des Hespérides.

Cette peinture fabuleuse en apparence, n'est que l'ancien symbole du riche commerce dont les Phéniciens faisoient les préparatifs en hyver. C'étoit le commerce

de l'Hespérie ou des païs occidentaux & particulièrement de l'Espagne, d'où ils tiroient des vins exquis, de riches métaux, & cette laine délicate que les Syriens teignoient en pourpre *. Ils rapportoient les plus beaux blés de la côte d'Afrique : & quand ils faisoient le tour de ce continent, en prenant par la Mer Rouge, ils échangeoient des ouvrages de coutellerie, ou de taillanderie sans valeur contre de l'ébéne & d'autres bois précieux, contre de la poudre d'or & des provisions de toute espéce. Cette branche de leur commerce étoit la plus estimée. Heureux qui y pouvoit avoir part ? C'étoit *le meilleur lot*. Mais comme le voyage étoit le plus long de tous ceux qu'ils entreprenoient, il falloit être prêt pour l'ouverture du printems. Les associations & les cargaisons se faisoient en hyver. C'étoit-là le grand objèt qui occupoit alors les Phéniciens, & on ne manquoit pas d'en mettre l'annonce dans les assemblées. On voit aisément ce que signifie l'arbre qui donnoit de si riches productions. Le grand dragon qui environnoit l'arbre tournoit l'esprit du côté de la subsistance & des profits dont il étoit le signe. Le capricorne ou seulement une corne de

*V. *Diod.* & *Strabon, ou le Spectacle de la Nature*, t. 4. part. 2. Entret. I.

cet animal placée au pié de l'arbre, étoit le caractère de la saison. Les trois lunes durant lesquelles se formoient les compagnies pour ce commerce le plus avantageux de tous, tiroient comme l'Occident entier, leur nom d'Hespérides & d'Hespérie, du terme qui signifie *la bonne part, le meilleur lot* (*a*). LA THÉOGONIE.

XXIV.

Héros, l'Amour, & l'Hyménée.

Personne n'ignore que c'étoit un usage universel dans l'antiquité d'aller le jour des nôces au-devant de l'époux, & de l'épouse, avec des lampes & des flambeaux. Les amis de l'époux portoient une torche de bois résineux : les jeunes filles amies de l'épouse portoient une lampe. Il n'y a personne qui n'ait lû & admiré la description que l'Evangile fait de la marche des dernières, & il est inutile de rien citer de plus. Chacun attendoit le moment auquel l'époux seroit prêt pour aller chercher l'épouse chez ses parens, & pour l'amener chez lui avec tous ceux & celles qui devoient l'accompagner,

(*a*) אשפר esper. 2. Sam. 6 : 19.

LE CIEL POETIQ.

& être admis dans la salle du festin. Dès qu'il paroissoit, les deux chœurs des jeunes gens s'écrioient en prenant leurs lampes : *Voilà la fête, voilà l'époux*. De même qu'on annonçoit une pompe funébre en mettant sur la porte de la maison du mort une parure lugubre, & très-probablement un chien à trois têtes, pour marquer les trois adieux des amis ; on annonçoit le jour des nôces en ornant de fleurs & de feuillages, la porte de l'époux & de l'épouse, en y mettant la figure d'un jeune homme portant une lampe ou une torche, à côté de laquelle étoit une Isis marquant le jour de la lune auquel la cérémonie étoit fixée. Ce jeune homme portoit le nom d'Hyménée, qui signifie *voilà la fête*, (a) *voilà l'époux qui vient*.

Ceci ne paroît d'abord qu'une conjecture. Mais remarquons que l'usage des annonces gaies ou lugubres par la diverse parure des portes, a passé de la plus haute antiquité jusqu'à nous. Les niches destinées à recevoir certains symboles ou

(a) De הוא *hu, ipse est, ecce* ; & de מנה *menéh, festum, sacrificium.* הואמנה *hu-menéh, ipsum est festum. Festivitas instat. Ecce sponsus venit.* C'est de-là que le chant des fêtes a pris le nom d'hymne.

les marques d'une fête, soit au coin des carrefours, soit au-dessus des portes des particuliers, ont été appliqués parmi nous à un autre usage : mais on les retrouve encore. Nous avons pareillement retenu dans les provinces quelques restes de la coûtume qu'avoient les anciens (*a*) de mettre des couronnes & des feuillages sur la porte des maisons où l'on étoit dans la joie, & de varier ces couronnes, à la naissance d'un enfant mâle ou d'une fille ; d'en mettre d'autres pour annoncer un mariage ou d'autres fêtes. C'étoit en particulier la coûtume des Egyptiens de mettre au haut de leur porte la figure & les feuillages propres de la fête à laquelle ils prenoient part : & nous verrons dans l'article des animaux honorés en Egypte, que la veille ou le soir du jour auquel les Egyptiens célébroient la fête du bélier, & mettoient sur leurs portes des feuillages & des fleurs, les Hébreux teignirent le haut de leur porte du sang de l'animal que l'Egypte adoroit.

LA THÉOGONIE.

Sachant, comme nous le savons, que les dieux n'étoient originairement

(*a*) Voyez *Meursii Græcia feriata*, au mot *Amphidromia* ; & *Athenée* au mot *corona*.

que des ſignes, nous pouvons ſans héſiter ramener l'hymen avec ſa lampe ou ſon flambeau à une affiche toute ſimple de la cérémonie, ou de la pompe nuptiale, à laquelle les parens & amis étoient invités. L'Iſis étant devenue dans l'opinion des peuples une déeſſe puiſſante, & la mère des plaiſirs, l'enfant qui l'accompagnoit partagea les honneurs de la divinité, & donna lieu aux plus belles hiſtoires. On lui prêta des fonctions conformes aux inclinations de la mère. On le nomma en conſéquence Eros ou l'amour: & ce nom plut ſi fort, qu'on ne lui en donna plus d'autre. Cet enfant reparoiſſoit ſans doute ſuivant l'ancien uſage, tantôt avec les aîles du vent Etéſien, tantôt avec la maſſue d'Hercule, quelquefois armé de l'arc & des fléches d'Apollon ou du ſagittaire, ou bien aſſis ſur un lion, ou conduiſant un taureau, ou attachant un bélier, ou tenant dans ſes filèts un grand poiſſon. Ces ſignes des différentes parties de l'année donnèrent lieu à autant d'hiſtoires. L'empire d'Eros embraſſa le ciel & la terre. Qui pouvoit douter après cela qu'il ne régnât juſqu'au fond de l'humide élément? Les marques des travaux de

chaque saison, jointes au flambeau nuptial, passèrent pour les monumens de ses victoires. Il avoit désarmé tous les dieux, & leurs attributs dans ses mains devinrent la matière du badinage des poëtes, puis des profondes réflexions des philosophes, mille fois plus ridicules là-dessus que les poëtes. LA THÉOGONIE.

Cette coutume de transporter processionnellement des figures symboliques, & de les placer ou sur les portes de ceux qui prenoient part à la fête, ou dans le lieu de la station, a fait regarder par la suite l'arrivée des figures portatives comme une visite des dieux. De là les invitations à Cérès de visiter la grange ; à Pan de venir jetter un regard favorable sur les petits des troupeaux, ou de s'en aller sans leur nuire ; à Venus & au jeune porte-flambeau, qui l'accompagne, de se transporter dans telle ou telle maison.

O Venus regina . . . . . .
. . . . vocantis
Thure te multo Glyceræ decoram
Transfer in ædem,
Fervidus tecum puer.

XXV.

Protée.

Selon la fable, Protée étoit le nourricier des phoques ou des chevaux marins qui tirent le char de Neptune. Il en faisoit le dénombrement auprès de l'île du Phare : il leur donnoit à toutes également à repaître : & quand on l'abordoit, il se changeoit en homme, en femme, en brebis, en cheval, en liqueur, & en telle figure qu'il lui plaisoit.

Selon la vérité, Protée étoit l'annonce de l'échange des fruits de l'Egypte contre des esclaves, des troupeaux, des métaux, du vin, & autres marchandises que les vaisseaux Phéniciens apportoient dans l'île du Phare, l'unique port d'Egypte qui fût alors bien accessible. Ces vaisseaux prenoient là leur provision de blé, de lin, & de toutes les productions de l'Egypte. Nous avons déja vû que le retour annuel de ces vaisseaux aux extrémités de l'Egypte, étoit annoncé par un Osiris qu'on nommoit Neptune. Depuis l'introduction de l'idolâtrie, les Egyptiens qui haïssoient la mer n'honorèrent point Neptune : mais ils conservèrent

son nom qui signifie *l'arrivée de la flotte*, & le donnèrent aux extrémités de l'Egypte, ou au bord de la mer. C'est Plutarque qui nous le rapporte. Protée allant aux extrémités de l'Egypte, & vers le Phare, compter les coursiers marins, & les pourvoir de tout, ne peut être que la vente qu'on alloit faire au Phare des denrées de l'Egypte à l'arrivée des barques Phéniciennes. Le nom de Protée le confirme. Il ne signifie autre chose que *l'abondance des fruits, la production* de la terre. (*a*). Le nom de Poret ou Protée a produit évidemment ceux de *port* & de *porter* : parce que ce sont les fruits de la terre qui ont été le premier objèt des transports d'une côte à l'autre. Et si l'on a feint que Protée en arrivant au port du Phare, faisoit le dénombrement des phoques, puis prenoit diverses figures ; c'est parce que l'on venoit à bord de toutes les barques apporter les provisions nécessaires à l'équipage, & faire les échanges des marchandises, en quoi consistoit le commerce des Anciens. On peut croire aussi que cette fable eut son

LA THÉOGONIE.

(*a*) De פרה *parah, pario* ; & de פרי *peri, fructus*, vient פרת *poret, partus, fæcunditas, copia fructuum*, Genes. 49 : 22.

LE CIEL POETIQ. fondement dans la figure, tantôt d'un esclave, tantôt d'un cheval, d'un tonneau, ou de telle autre, qui étant mise dans les assemblées Egyptiennes, annonçoit ce que la flotte apportoit de considérable, & qui par cette raison, étoit appellée Protée, ou l'échange des fruits de la terre.

XXVI.

Mercure, Hermès, Camille.

Voilà un assez grand nombre d'hommes & de femmes fort célébres que nous avons, ce me semble, acquis le droit de rayer dans l'histoire. Il n'en faut plus chercher ni le païs, ni la datte, ni la généalogie, puisque nous avons prouvé qu'ils ne sont tous rien de plus que l'Osiris, l'Isis, & l'Horus Egyptien; c'est-à-dire, les trois principales clés de l'écriture ancienne, ou les symboles de l'année solaire, de l'année civile, & de l'année rustique.

Nous connoissons une quatrième clé qui est le Tôth, ou Taaut, c'est-à-dire, le chien. De-là sont encore sortis quantité de rois & de dieux, dont nous allons démêler en peu de mots, les noms, les rangs & les occupations.



1. 2, Le Lever de la Canicule. 3, L'ouverture de l'Année. 4, L'ouverture des echanges, en été. le Capricorne ou l'hyver en étoit la Clôture.

Je ne répéterai plus pourquoi les Egyptiens donnoient à la brillante étoile, dont le lever les avertissoit des approches du débordement, le nom de Thot, ou Taaut, qui dans leur langue vouloit dire chien, & qui est encore celui que la Vénerie conserve pour animer ou pour rappeller les chiens.

LA THÉOGONIE.

Tayaut.

Les Egyptiens des tems postérieurs ne manquèrent pas d'en faire un de leurs rois qui avoit été transporté dans ce bel astre. Ils le font fils de Ménès, & petit-fils d'Osiris. Ils lui attribuent l'invention des lettres symboliques. Ils en font le conseiller de Ménès, & disent qu'il l'aida à régler l'ordre de leurs fêtes. Mais cette belle histoire est uniquement fondée sur ce qu'on disoit anciennement en Egypte que c'étoit Thot qui introduisoit les Manes & renouvelloit les indictions. Il ouvroit l'année en effèt, & c'étoit au lever de la canicule qu'on la commençoit. Le premier de leur mois en prit le nom de Thot. Ce n'est que par superstition que les Egyptiens s'abstinrent de compter exactement l'année sacrée ou civile, lorsqu'ils eurent la connoissance qu'avec 365 jours, il y avoit encore un quart de jour à mettre pour exprimer l'entière

Athotes ou Taaut.

LE CIEL POETIQ. révolution. Quatre quarts de jours négligés faisoient un jour au bout de quatre ans : & négligeant après les quatre ans d'intercaler un jour, ou de compter 366, au lieu de 365, leur année civile en commençoit un jour trop tôt, & en rétrogradant s'éloignoit de la valeur d'un jour entier du calcul de l'année naturelle. Elle s'en éloignoit de deux jours au bout de huit ans, & de trois après douze ans. Ainsi l'ouverture de l'année sacrée parcouroit successivement tous les jours de l'année dans la durée de 365 fois quatre ans qui font 1460 ans. Ils croyoient par-là bénir, & faire prospérer toutes les saisons, en les faisant jouir tour-à-tour de la fête d'Isis qui se célébroit conjointement avec celle de la canicule ; quoiqu'elle fût souvent fort éloignée du lever de cette constellation : & c'est par un effèt de l'ancienne coutume de célébrer la fête d'Isis, ou le renouvellement de l'année au lever même de la canicule, qu'on ne manquoit pas en quelque saison que la fête arrivât d'y faire paroître non-seulement la figure du chien, mais même des chiens vivans qui précédoient toujours le char d'Isis (a) : circonstance que

(a) τοῖς Ἰσίοις προπορεύεσθαι τοὺς κύνας κατὰ τὴν πομπήν. Diod. l. 1.

je prie mon Lecteur de remarquer. Ils se plaisoient ainsi dans les tems postérieurs à chercher en tout du merveilleux, ou du mystérieux. Le calcul que nous venons de voir, & bien d'autres qu'ils tenoient des prêtres leurs devanciers, étoient des choses extrêmement simples. Ils les prirent par la suite pour les différentes durées des rois qu'ils logeoient dans la canicule, & dans d'autres astres. L'un avoit vécu 1460 ans, un autre tant de milliers d'années. Les calculs astronomiques fondés sur différentes suppositions & sur différentes combinaisons des astres étoient une des principales occupations des prêtres. Ces calculs trouvés dans les régistres des savans les plus laborieux étant toujours unis à des noms d'hommes, tels qu'Anubis, Thoth, Ménès, Osiris, & autres qu'on logeoit dans les astres, passèrent pour être la durée de la vie terrestre de ces Dieux. Telle est l'origine de cette antiquité de l'histoire des Egyptiens qu'on faisoit remonter si haut. Leurs anciens rois ne sont que les noms des astres, & la durée de leur vie n'est qu'une supputation du tems qu'il faut pour ramener une planéte au point du ciel d'où elle étoit partie. C'étoit abuser aussi grossièrement

LA THÉOGONIE.

LE CIEL POETIQ.

de leurs calculs astronomiques, que de leur écriture ; & il est sensible après cela que si on retranche de la sagesse des Egyptiens un peu d'astronomie, de géométrie, & de grandeur de goût en fait d'architecture, toute leur sagesse en matière d'histoire & de religion, tombe & dégénère en extravagance.

Le Phénix.

A l'occasion de la rétrogradation de la fête d'Isis, & du retour de cette fête au vrai lever de la canicule après 1460 ans, n'oublions pas de remarquer qu'ils regardoient la 1461e année comme privilégiée, comme une année *d'abondance & de délices.* C'est parce que cet évènement si rare & si important, selon eux, concouroit avec le soufle désiré des vents Etésiens, qu'ils exprimoient le tout par un oiseau d'une singulière beauté qui se faisoit admirer parmi tous les autres, & qui arrivoit en Egypte après avoir passé 1461 ans * sans y paroître. Ils ajoûtoient que cet oiseau y venoit mourir sur l'autel du Soleil, & que de ses cendres il naissoit un vermisseau qui redonnoit la vie à un oiseau semblable au précédent. Ils lui donnoient le nom de Phénix, qui signifie ce qu'ils prétendoient être attaché au concours de l'ouverture de l'année & du

* *Tacit. Annal.* 6.

vrai lever de la canicule, je veux dire *l'abondance la plus délicieuse* (a). Voilà donc encore une figure emblématique, convertie en une merveille dont il n'étoit point permis de douter.

LA THÉOGONIE.

Camille, Janus, Hermès, & Mercure.

La canicule nous a déja donné deux ou trois divinités, l'une résidante dans la belle étoile voisine du cancer, sous le nom de Thot ou d'Anubis, & fort occupée à faire croître & décroître le Nil; l'autre uniquement livrée à la médecine, & à la surintendance de la santé sous le nom d'Esculape. Voyons présentement éclore de la même famille le Camille des Etrusques, le Janus des Latins, l'Hermès des Grecs, & le Mercure des Phéniciens. Non-seulement l'observation de la canicule avoit mérité d'être désignée par la figure du serpent, symbole de la vie qu'elle avoit assurée aux Egyptiens: mais comme elle leur avoit procuré l'abondance, ou plutôt une surabondance de blé qui les mettoit en état d'aider les étrangers, & de s'enrichir par la vente de leurs provisions; la figure d'Anubis fut souvent accompagnée d'une bourse pleine, dont la vûe réjouissoit les peuples; ce qui lui

(a) פנך Phonec, *deliciis abundans*. V. Proverb. 29: 21.

LE CIEL POETIQ. valut le nouveau titre de Mercure, qui signifie *le négociant*, *l'intriguant*, ou simplement *le commerce* (*a*).

Une nouvelle preuve que Mercure n'est que le symbole de la canicule, ou de l'avertissement de la retraite, & non un homme qui ait rien enseigné, ni inventé, c'est qu'on lui mettoit en main la marque de la cruë du Nil, & aux piés les aîles qui avertissoient de prévenir le débordement par une promte fuite.

La marque de la cruë étoit une perche croisée : cela est fort simple : & le serpent qu'on y entortilloit ne marquoit dans la main de cette figure que ce qu'il signifioit par-tout, la vie, la subsistance. Etant double il annonçoit une subsistance très-abondante, qui peut suffire aux Egyptiens & aux Etrangers. On terminoit ce bâton par deux petites aîles ; symbole du vent

(*a*) *De* רכל *racal* ; *negociari*, *detrahere dolosè*, *latenter surripere*, vient מרכל *marcol*, ou *marcor* ; & מרכלת *marcolet*, *mercatura*. Ezech. 17 : 24. *Dolus*, *detractio*. Levit. 19 : 16. La réunion de ce sens a fait donner à Mercure le privilége de fourber aussi bien que de commercer.

Callidum quidquid placuit jocoso
Condere furto. Carm. l. 1. od. 10.

Horace dans l'hymne si édifiante qu'il adresse à Mercure n'a garde d'en faire un voleur : mais il tourne ses vols en plaisanteries. Le tout étoit pour réjouir la cour céleste.

qui régloit la cruë des eaux. Toutes ces significations furent oubliées, & *le Moniteur* étant devenu dieu, comme les autres figures, on changea son nom d'Anubis * l'aboyeur, en celui d'Hannabi l'orateur. Son geste & le bâton qui étoit dans sa main facilitèrent cette métamorphose. On prit cette sonde pour un bâton d'honneur, pour la marque d'un conducteur, d'un interpréte, d'un ambassadeur. De-là les qualités de guide, d'intendant des routes, de porteur de bonne nouvelle, & tant d'autres semblables qu'on donnoit à Mercure, & dont on trouve la collection dans l'histoire des dieux de Giraldi *. De-là l'usage de mettre les chemins sous sa protection, & de placer sa statue à l'entrée des grandes routes. Mais quelle est l'origine du nom de Caducée qu'on donne au bâton de Mercure ?

LA THÉOGONIE.

* Hannobeah, *Isai.* 56 : 10.

* *Syntagm.* 9.

En Orient toute personne constituée en dignité portoit un sceptre (*a*) ou un

(*a* La preuve de cette coûtume se trouve fréquemment dans l'Ecriture sainte. Lorsque la prophéteſſe Debora félicite dans son cantique les capitaines ou les chefs de la demie tribu de Manaſſé qui demeuroit au-delà du Jourdain, d'être venus au secours du peuple de Dieu contre l'ennemi ; elle nous les représente comme ayant en main leur bâton de commandement. Quand les tribus murmurèrent de voir le sacerdoce demeurer dans la famille d'Aaron, les chefs des tribus reçurent ordre d'apporter

LE CIEL POETIQ. bâton d'honneur, & quelquefois une lame d'or sur le front, qu'on appelloit

leur sceptre au tabernacle. Celui de Levi que portoit Aaron, se trouva fleuri le lendemain ; & l'Ecriture remarque que les autres chefs reprirent chacun leur sceptre ou leur bâton de commandement. Cette distinction étoit tellement affectée au chef de chaque grande famille, que dans la langue Orientale une tribu n'a point d'autre nom que celui du sceptre auquel elle est subordonnée. Ainsi les douze sceptres de Jacob, signifient les douze tribus des Israëlites ; & pour dire la tribu de Levi, ou la tribu de Juda, on ne pouvoit dire autrement que le sceptre de Lévi, le bâton de Juda. Pour marquer de quelles tribus étoient les deux excellens ouvriers que Moyse employa à la conduite des ouvrages du tabernacle, l'Ecriture (Exod. 31.) dit d'Hooliab qu'il étoit du sceptre de Dan, & de Bézéléel qu'il étoit du sceptre de Juda. Ici mon Lecteur me pardonnera, je l'espère, une digression que je crois lui devoir être utile. C'est de lui faire observer à l'occasion du bâton d'honneur, qu'on a entièrement obscurci la célébre prophétie de Jacob, en prenant le sceptre dont il y est parlé pour un sceptre royal ; au lieu qu'en jugeant du sceptre par celui qui le doit porter, c'est-à-dire, par le chef (*Dux* de la tribu de Juda, dont il est parlé aussi-tôt, on ne trouve plus de difficulté dans l'application de la prophétie. Il n'est promis qu'à la tribu de Juda de conserver ses chefs & son bâton d'honneur, jusqu'à la venue du Messie. Les autres tribus pourront être dispersées, ou presque oubliées & perdues, comme les dix qui composeront le royaume d'Israël ; ou presque détruites comme celle de Benjamin. La seule tribu de Juda aura les assurances de conserver ses généalogies en bon ordre sous l'inspection de ses chefs, & sera toujours distinctement connue, jusqu'à ce que le *Sauveur vienne & que les nations lui obéissent* : afin que par-là sa naissance soit constatée publiquement, & qu'on connoisse qu'il est fils de David, de Juda, de Jacob, d'Isaac, & d'Abraham. L'événement a parfaitement répondu à la prophétie, & l'accomplissement est aussi simple que la promesse. Lorsque les nations viennent au fils de Marie, & que le descendant de Juda leur a fait connoître le vrai Dieu, la tribu de Juda dès-lors a acquité sa destination. Aussi est-ce aussi-tôt après la conversion des Gentils au Christia-

Cadosh ou Caducée, & qui signifioit *un homme saint* (*a*), pour avertir que celui qui portoit ce bâton ou cette marque, étoit un homme public, qui devoit aller & venir en liberté, & dont la personne étoit inviolable. Telle est l'origine du nom qu'on donne à la baguette que porte Mercure. On a fait ainsi le guide des voyageurs, l'interpréte * & l'envoyé des dieux, d'une figure dont on savoit confusément que la fonction étoit d'avertir de se mettre en chemin. Ignorant entiérement le rapport qu'avoit cette longue mesure avec le Nil, on la convertit par-tout en un bâton d'ambassadeur, pour mettre quelque liaison entre la fonction de l'Envoyé & le bâton qu'il portoit.

LA THÉOGONIE.

* Ἑρμῆς, *interpres*, ἱεροκῆρυξ *nuncius sacer*.

Souvent au lieu de la mesure du Nil, on lui mettoit en main une clé, & on lui donnoit deux visages, l'un de jeune homme, l'autre de vieillard, en environnant le tout d'un serpent qui se mordoit la queue. Le serpent, symbole de la vie ou du

Voyez Fig. 3. Planc. XIX.

nisme que la tribu de Juda tombe en désolation. Elle est chassée de la terre promise, & dispersée par-tout. Les restes de cette tribu, qui avec ceux des autres dovent un jour reconnoître celui que leurs pères ont rejetté, sont aujourd'hui sans sceptre, sans chef, sans régistre, & hors d'état de justifier la descendance du Messie qu'ils attendent, & de faire voir par des actes authentiques, qu'il est fils de David, de Jacob, & d'Abraham.

(*a*) קדוש *cadosh*, *sanctus*, *separatio*.

LE CIEL POETIQ. tems, marque ici l'année qui forme un cercle perpétuel, & la révolution des aſtres qui reviennent au point du ciel d'où ils étoient partis un an auparavant.

Voyez Fig. 3. Pl. XIX. Notre portier, qui fait ici la clôture du vieil an, & l'ouverture du nouveau, n'eſt que la canicule dont le lever ou le dégagement hors des rayons du ſoleil marquoit la nouvelle année ſolaire. Je dis ſolaire, ou naturelle, parce que l'année ſacrée, faute de compter & d'évaluer un quart de jour avec les 365 jours, commençoit plûtôt d'un jour entier au bout de quatre ans, de deux jours au bout de huit ans: & en continuant de même il arrivoit que le commencement de l'année ſacrée parcouroit toutes les ſaiſons. Mais on y obſervoit toujours la coutume de faire précéder la pompe d'Iſis, qui étoit la première fête de l'année, par le dieu Anubis qui étoit le *portier des fêtes*, ce qui fait voir que le tout étoit plus aſtronomique qu'hiſtorique. Voilà ſans difficulté le Janus des Latins qui avoit les

Janus. mêmes attributs avec le nom de *portier*. Son compagnon ordinaire, le bon roi Picus avec ſa tête d'épervier, a l'air trop Egyptien pour douter un inſtant que l'Egypte ait été au lieu du Latium la patrie de l'un & de l'autre.

Anubis étoit réellement, comme signe, la régle des fêtes, & *l'introducteur* de toutes les figures symboliques qu'on montroit successivement au peuple durant l'année. Devenu dieu il en fut fait l'inventeur & l'ordonnateur. Or ces fêtes se nommoient les manes, parce que les figures qu'on y présentoit aux assistans étant originairement destinées à régler les travaux du peuple, se nommoient *les manes*, c'est-à-dire, *les réglemens, les signes, les enseignes.* On en fit la plus belle fonction d'Anubis, & c'est relativement à cette opinion frivole que la pompe d'Isis, ou l'ouverture des fêtes annuelles, étoit précédée par un chien. Mais les néoménies de chaque saison, & les fêtes particulières qui prévenoient ou suivoient chaque récolte ayant des noms propres qui les distinguoient, le nom générale de *manes*, d'enseignes, ou d'images, demeura aux assemblées funébres, qui revenoient fréquemment; & les noms de manes, d'images, de simulacres, & de morts se confondirent. Mercure qui *faisoit l'ouverture & la clôture* des manes (*a*), devint ainsi le conducteur des morts. Il conduisoit les ames la baguette haute. Roi ou

(*a*) ψυχοπομπός, *manium dux, ductor animarum.*

LE CIEL POETIQ.

berger, il falloit ſuivre la troupe : il leur ouvroit le triſte ſéjour, le fermoit ſans miſéricorde, & tiroit la clé ſans permettre à perſonne de ſortir (*a*). C'eſt encore ce que les Phéniciens & les Arcadiens vouloient dire quand ils l'appelloient le Cyllénien (*b*). Ce mot ſignifioit la clôture, ou *celui qui termine* l'année, & qui *finit pour toujours* la durée de la vie.

La perſuaſion où l'on étoit qu'il avoit inventé la muſique, la lyre, la lute, & tous les exercices qui forment le corps(*c*), eſt fondée ſur ce que toutes ces choſes étant inſéparablement unies aux anciennes fêtes, on l'en a cru l'ordonnateur & l'inventeur commes des fêtes mêmes. En ouvrant les fêtes, il en introduiſoit toutes les ſuites.

Quant à la généalogie de Mercure, elle confirme tout ce que nous avons dit. Il eſt fils de la belle Maïa, & petit-fils d'Atlas. Maïa eſt la Pleïade ou le peloton

(*a*) *Tum virgam capit. Hâc animas ille evocat orco*, Æneid. 4. & Horat. Carm. l. 1. Od. 10. & od. 24.

(*b*) כליון *cillaion, ultima conſummatio*. Iſai. 10: 22. Item, *clauſura, coercitio* : de-là *Cyllenius ales, Cyllenia proles*. Æneid. 4.

Ερμῆς δὲ ψυχὰς Κυλλήνιος ἐξεκαλεῖτο.

Hermes Cyllenius animas evocabat. Odyſſ. 4.

(*c*) *Qui feros cultus hominum recentum*
Voce formaſti catus & decoræ
More Paleſtræ. Horat. ibid.

d'étoiles

d'étoiles connu du peuple même, & placé au dos du taureau. Les Orientaux nommoient ces étoiles Mææh (*a*), c'est-à-dire, *la centaine*, *la multitude*. Les Grecs tantôt leur conservoient leur premier nom, & les nommoient Maïa; tantôt traduisoient ce mot par ceux de Pleïades & de Pleïone qui signifient de même *la multitude*. Ces étoiles si remarquables étant des plus propres à régler l'étude du ciel, & les premières qui attirassent les yeux avant le lever de la canicule dont elles devenoient ainsi le signe avant-coureur, étoient avec les Hyades les premières qu'on prenoit soin de faire connoître aux jeunes éléves des prêtres Egyptiens, dans la sphère d'Atlas. Ce symbole devenu dieu, on historia comme lui toutes ses leçons. Les étoiles qui servoient de régle pour connoître les autres, devinrent les filles chéries du docteur Atlas. Maïa se dégageoit alors des rayons du soleil lorsqu'il étoit dans les gémeaux, c'est-à-dire, au mois de Mai, auquel elle paroît avoir donné son nom. La plus belle étoile qui s'en dégage un mois après, ou un peu plus, est la canicule, ou l'Anubis, dont il leur plut de dire que Maïa étoit la mere,

LA THÉOGONIE.

(*a*) מאה *maa*.

LE CIEL POETIQ. parce que l'étoile d'Anubis lui succédoit la première.

Voyez Fig. 4. Planc. XIX.

Pourrions-nous pour achever ce qui regarde Mercure, rendre encore raison de l'usage où étoient les anciens de placer communément un coq & un bouc sauvage à côté de Mercure, sur-tout quand ils lui mettoient en main une bourse pleine. Il est indubitable, à la vérité, qu'ils arrangeoient ces piéces selon les idées vaines de leur mythologie, & rapportoient le tout aux ridicules histoires qu'ils attribuoient à Mercure. Mais ce que nous cherchons ici est autre chose. Ces figures étoient antérieures à la mythologie, & c'est à la première signification des symboles que nous voudrions parvenir.

La canicule se levoit tantôt à l'entrée de la nuit, tantôt au cœur de la nuit, tantôt avant le lever de l'aurore. Ces différences pouvoient aider à fixer l'ordre de l'année, & avoient une marque particulière. Le lever de la canicule avant l'aurore étant la plus importante de toutes les observations pour l'Egypte, avoit à plus forte raison son caractère abrégé & distinctif, savoir un coq à côté d'Anubis. La bourse pleine qu'on lui mèt à la main pour désigner les échanges, est souvent accompagnée dans les monumens,

d'une tête de capricorne ; ce qui annonçoit fort simplement la vente des productions de l'été & de l'automne jusqu'à l'entrée du soleil au capricorne en Décembre. Lorsqu'Anubis, d'affiche qu'il étoit, fut devenu le dieu du commerce & des intrigues, tous ces symboles si simples se changèrent en autant d'histoires, de superstitions, ou d'allégories également misérables. On les trouve par-tout : voyez là-dessus, si vous en avez la patience, ou Noël le Comte, ou Cartari. LA THÉOGONIE.

XXVII.

Dédale & Icare.

Après que les Egyptiens eurent converti en autant d'objèts d'un culte abominable, ces figures qu'ils n'entendoient plus, chaque canton eut la sienne par prédilection. Tel dieu guérissoit de telle maladie en tel endroit. Telle déesse un peu plus loin étoit de ressource pour tel autre besoin. Enfin toute l'Egypte se trouva pleine de Cérès, de Latones, de Minerves, de Cybéles, & de Dianes, qui toutes n'étoient que l'Isis, la clé des différentes fêtes.

Toute l'Egypte se trouva pleine de patrones & de dieux tutélaires, com-

LE CIEL POETIQ. modes, affectionnés, & dont les fonctions ou les occupations étoient réglées par les besoins des habitans. Les symboles avoient subi le même sort en Phénicie & en Syrie. Toutes ces extravagances se répandirent avec les Phéniciens sur toutes les côtes de la Méditerranée, où elles passèrent pour autant de traits de l'histoire Nationale, & prirent encore des formes nouvelles selon le génie & le tour d'esprit des différens peuples. C'étoit, par exemple, la coûtume de dire en Egypte, soit par des figures symboliques, soit dans le langage familier, que quand la canicule ou Anubis se montroit avec de grandes aîles d'épervier, c'est-à-dire, avec un vent bien soutenu, l'eau seroit *suffisamment haute*, & qu'Erigone se réjouiroit, ou qu'il y auroit assurance d'une moisson abondante. Alors ils donnoient à Anubis le nom de Dédale, qui signifie *hauteur suffisante* (a), ou suffisance de profondeur. Mais si Anubis, si la canicule laissoit tomber ses plumes, c'est-à-dire, si le vent Etésien venoit à tomber ou à manquer au lever de la canicule; ils donnoient alors à Anubis le

(a) De די *dai*, *sufficientia*, *satis*. Levit. 5 : 7. & de דלה *dalah*, *attollere*, *exaltare*. Pf. 30 : 2. Hébraic. ou de דל *dal*, *altitudo*, vient דידל *Daidal*, *Δαίδαλος* ou *Δαιδαλα*, *sufficiens altitudo*.

nom de Mératicar (*a*), c'est-à-dire, *le désespoir du laboureur*, ou *triste nouvelle pour le laboureur*. Ils ajoûtoient qu'Erigone en étoit inconsolable, qu'elle mouroit de faim, & perdoit toute espérance. Ces idées & ces images portées en Crète & en Attique, y prirent deux formes nouvelles, & devinrent la matière de deux histoires. LA THÉOGONIE.

En Crète, le Dédale ou l'Anubis dont le vol se soutient, & le Mérat-icar ou l'Anubis dont les plumes tombent, devinrent le sujèt de la merveilleuse histoire, selon laquelle Dédale se fit & à son fils Icare, des aîles qui sauvèrent l'un & ne purent soutenir l'autre. Si Dédale, dans la suite de la fable, se sauve de Crète en Sicile; si Minos roi de Crète qui étoit, dit-on, offensé contre lui, le poursuit jusques dans cette île; si pour ses menus plaisirs il s'amuse à bâtir en Sicile la belle ville de Minoa; ce n'est pas qu'il puisse y avoir, ni là, ni ailleurs, aucuns monumens du passage de Minos qui n'est qu'un être de raison non plus que Dédale. Mais les mêmes noms & les mêmes symboles se retrouvant en Sicile & en Crète, on

(*a*) *De* מרה *marah, amertume, angoisse*. Ruth. 1: 20. ou *désespoir*. II. Sam. 2: 26. & de איכר *Icar, laboureur*. Jerem. 51: 23. & Isai. 61. 5.

tâcha de lier le tout à l'aide de ces belles histoires, qui ont fait long-tems l'amusement, & ensuite la grande science des Grecs. On connoissoit en Sicile comme en Crète, les manes ou les fêtes, & les réglemens. On y tenoit les mêmes discours dans les fêtes sans en entendre le sens. C'étoit des formules de cérémonial & d'habitude. On donnoit aux nouvelles villes des noms tirés du culte public, ou des cérémonies qu'on avoit le plus à cœur : & ces noms se trouvant les mêmes en des lieux fort différens, on imagina des faits & des voyages d'une côte à l'autre, pour rapprocher & coudre par ces rapports, des choses entiérement indépendantes.

Dans l'Attique & dans les îles de l'Archipel, on connoissoit Icare : mais c'étoit sous des idées différentes de la créance de Crète. On se souvenoit dans ces îles qu'Icare étoit un laboureur : on y avoit une idée confuse du rapport de *Méra* avec la *canicule*, quand les vents Etésiens n'en accompagnoient pas le lever, & de l'état déplorable où *la chûte d'Anubis jettoit Erigone*; c'est-à-dire, de la tristesse où l'on étoit sous le signe de la vierge, quant le vent Etésien n'avoit pas enflé le Nil dans les jours caniculaires. Mais n'en-

tendant rien à toutes ces choſes qui ne pouvoient être intelligibles qu'en Egypte, voici l'hiſtoire qu'ils fabriquèrent en uniſſant toutes ces parties tant bien que mal. LA THÉOGONIE.

Icare, diſoient-ils, étoit un laboureur qui avoit montré aux bergers de l'Attique la manière de ſemer, de planter la vigne, & de faire le vin. Ceux qui n'avoient pas encore bû de cette liqueur, voyant les autres faire des extravagances dans l'ivreſſe, tuèrent Icare, perſuadés qu'il avoit empoiſonné leurs amis. *Son chien Méra* vint en heurlant apprendre cette mort à Erigone fille d'Icare, qui ſe vit réduite à une extrême pauvreté, & en mourut de déſeſpoir. *Méra* inconſolable mourut à ſon tour auprès d'Erigone. Mais Jupiter touché de leur ſort, plaça le chien au ciel, où il eſt connu ſous le nom de la canicule: il y logea auſſi la jeune fille ſous le nom de *la Vierge qui porte des épics*, & ſon pere Icare ſous le nom *de l'Arcture. Depuis la mort d'Icare, les vents Etéſiens ne ſoufloient plus au lever de la canicule.* Mais après bien des ſacrifices, les dieux accordèrent enfin le retour *des vents du Nord*, ou le ſoufle égal des vents Etéſiens, pendant les quarante jours qui ſuivent le lever de la canicule,

LE CIEL POETIQ. & qu'on nomme les jours caniculaires : ce qui ramena l'abondance.

On me dira peut-être que cette histoire, malgré les idées fabuleuses qu'on y a mêlées aux objèts qui intéressoient l'Egypte, confirme si nettement tout ce que j'ai avancé sur l'origine des dieux, qu'elle paroît faite exprès pour moi, & devient suspecte par l'abondance même de lumière qu'elle jette sur l'interprétation des figures Egyptiennes. Mais tous les traits que je viens de rapporter, se trouvent dans les recueils des mythologues anciens (*a*).

(*a* Voyez *Hygini fabulæ*, *c.* 130. & *Hygini astronomic. lib.* 2. *voce Arctophylax. Arati phænomena Germanico Cæsare interprete, voce canis.* Pour épargner au Lecteur la peine de chercher ces recueils, je me contenterai de citer ici le passage des astronomiques d'Hygin qui peut suffire. *Nonnulli hoc dixerunt Icarium, Erigones patrem, cui propter justitiam & pietatem existimatur Liber Pater vinum & vitem & uvam tradidisse, ut ostenderet hominibus quomodo sereretur & quid ex eo nasceretur, & cùm esset natum id, quomodo uti oporteret. Qui cùm sevisset vitem & .... vinum accepisset, statim utres plenos in plaustrum imposuisse : hac re etiam Booten appellatum. Qui cùm perambulans Atticorum fines pastoribus ostenderet, nonnulli eorum aviditate pleni, novo genere potus inducti somno consopiuntur. Atque ut alii aliam se in partem rejiciunt ut semi-mortua membra jactantes, alia ac decebat loquebantur ; reliqui eorum arbitrati venenum ab Icario datum pastoribus, in puteum dejecerunt ...... at* Erigone *Icarii filia permota desiderio Parentis cùm eum non redire videret ac persequi eum conaretur*, canis *Icarii*, cui Mera fuerat nomen *ululans redit ad Erigonem ..... neque puella timida suspicari debebat nisi patrem interfectum qui tot dies ac menses*

Par l'hiſtoire de Dédale, & par celle de nos deux Icares, il eſt aiſé de juger combien la fable eſt un fonds ſuſpect, & quels mécomtes on peut faire en y cherchant de l'hiſtorique, puiſque les perſonnes mêmes y ſont auſſi peu réelles que les avantures.

On a cependant quelque peine à s'accommoder de cette penſée, que Dédale ne ſoit qu'une emblême Egyptienne convertie, comme bien d'autres, en un perſonnage à évènemens extraordinaires. Au travers des fables & du merveilleux dont les Phéniciens & les Grecs étoient ſi avides, ne trouve-t-on pas l'hiſtori-

abeſſet .... quod filia ſimul ac vidit, deſperata ſpe, ſolitudine ac paupetie oppreſſa ..... *Juſpendio mortem ſibi conſcivit. Cui mortuæ canis ſpiritu ſuo parentavit... quorum caſum Jupiter miſeratus, in aſtris corpora eorum deformavit. Itaque complures Icarium* Booten, *Erigonem* Virginem *nominaverunt. Canem autem ſua appellatione & ſpecie* caniculam *dixerunt*. Hygin rapporte enſuite les malheurs arrivés aux Athéniens en punition du meurtre d'Icare, & l'établiſſement des ſacrifices expiatoires, où l'on repréſentoit le triſte accident & la mendicité d'Erigone, allant de côté & d'autre avec le chien Méra rechercher ſon pere. Il ajoûte : *Præterea* canicula exoriens *æſtu eorum loca & agros fructibus orbabat ... quorum rex Ariſteus, Apollinis & Cyrenes filius. ... petit à parente quo pacto calamitate civitatem poſſet liberare. Quem Deus jubet multis hoſtiis expiare Icarii mortem & ab Jove petere ut quo* tempore canicula exoriretur, dies quadraginta ventum daret; *qui æſtum caniculæ moderaretur. Quod juſſum Ariſteus confecit & à Jove impetravit ut Eteſiæ flarent.* On trouve le même conte dans les Dionyſiaques de Nonnus.

LE CIEL POETIQ. que ? Tous les anciens conviennent que Dédale étoit un architecte industrieux. On lui fait l'honneur de l'invention du compas & de l'équerre. On ajoûte que c'est à lui qu'on est redevable de la statuaire, & même on caractérise la nature des progrès que ce bel art commença à faire sous lui par des circonstances qui rendent la chose extrémement croyable. *Jusqu'à Dédale*, selon que le rapporte Diodore de Sicile (*a*), « les statues avoient » les yeux fermés, & les mains collées sur » les côtés. Mais Dédale apprit à leur don» ner des yeux ouverts, à en tenir les jam» bes séparées, & à détacher les mains du » corps. » Ce qui le fit admirer par-tout. Quantité d'autres auteurs attestent l'ancien usage de tenir les piés des statues embarassés, ou même confondus, & réunis en un. Ces commencemens grossiers, perfectionnés par Dédale, sont en quelque sorte avérés par plusieurs statues antiques. On peut citer pour exemple, celle

(*a*) Οἱ πρὸ τούτου τεχνῖται κατεσκεύαζον τὰ ἀγάλματα τοῖς μὲν ὄμμασι μεμυκότα (nictitantes) τὰς δὲ χεῖρας ἔχοντα καθειμένας, καὶ ταῖς πλευραῖς κεκολλημένας. πρῶτος δὲ Δαίδαλος ὀμματώσας (oculis statuas instruens) καὶ διαβεβηκότα τὰ σκέλη ποιήσας, ἔτι δὲ τὰς χεῖρας διατεταμένας ποιῶν εἰκότως ἐθαυμάζετο παρὰ τοῖς ἀνθρώποις. *Diod. Sicul. Biblioth. l. 4.*

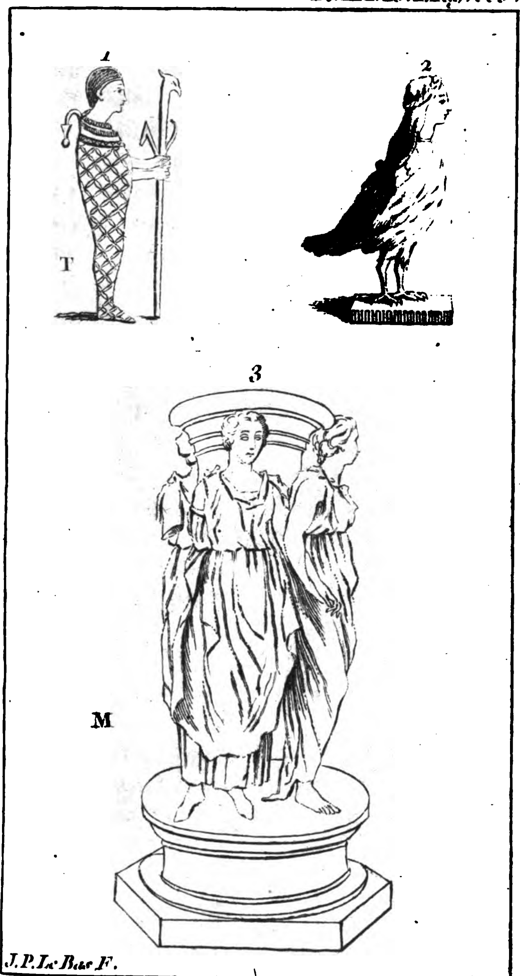
de Ménophis ou Memnon qui rendoit un ſon très-ſenſible, au lever du ſoleil, & une foule d'autres qui ſe trouvent par-tout, dont les piés & les mains ſont en effèt engagés & collés comme en une maſſe informe. Le récit de Diodore ſe trouve donc atteſté par des monumens. LA THÉOGONIE.

Voilà ce qu'on peut dire de plus vraiſemblable pour réaliſer l'hiſtoire de Dédale. Malheureuſement & l'hiſtoire & les ſtatues qui ont les piés collés, deviennent la preuve de l'origine que je donne à Dédale. Le compas & l'équèrre dont on le fait inventeur, ne ſont que le compas & la fauſſe équèrre qu'on mettoit à la main d'Anubis * ou d'Horus pour avertir les laboureurs, quand les vents avoient été bons au lever de la canicule, de ſe tenir prêts à meſurer leurs terres, à prendre des angles pour les reconnoître, & à ſemer auſſi-tôt l'arpentage fini. On le fit ainſi l'inventeur des inſtrumens ſymboliques qu'on lui voyoit en main. Les ſtatues dont les mains & les piés ſont ſouvent emmaillottés, & qui ſe trouvent par-tout dans les cabinèts des curieux, ne ſont que les ſtatues d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, telles qu'on les montroit au peuple dans les tems du débordement. Alors il n'y avoit rien à faire :

* V. *Fig.* 1. *Planche* XX. & *Fig.* 3. *Planche* IX.

l'inaction étoit universelle. La cessation des travaux rustiques ne pouvoit être mieux marquée que par un Horus emmaillotté, ou privé de l'usage de ses piés par le débordement ; & n'employant ses bras qu'à montrer la mesure de l'eau, un instrument pour prendre le vent, un autre pour prendre des angles, & un cornèt pour annoncer l'arpentage général. Il est bon d'observer que cette figure étant sans piés & sans appui, avoit toujours à son dos un crochèt pour la suspendre, & pour la tenir ferme au milieu de l'assemblée. Ce crochèt avec son bouton tantôt arrondi, tantôt allongé en pointe, a paru au divin Platon une portion de cercle accompagnée d'un trigone pour signifier la production du monde matériel, comme un écoulement de la Sagesse divine qui est le trigone archétype. Ces grandes idées ont pu venir avec le tems. Mais nous en sommes ici au premier usage du crochèt.

Notre Horus immobile & sans piés, étoit l'enseigne naturelle de l'inaction où l'on demeuroit en Egypte, depuis le lever d'Anubis, jusqu'au tems de l'arpentage. Et cette inaction devoit être la même le reste de l'année, si la crûe des eaux n'étoit pas venue à *une hauteur suffi-*



1. Horus emmailloté et portant la girouette à tête de Huppe, l'Equerre, et le Chiron, toutes annonces de la retraite des eaux et de l'Arpentage qui la suivoit. 2. La Huppe ou la Néoménie concourant avec le retour des insectes destructeurs. 3. Les Charites.

sante. Mais après le vol de *Dédale*, c'est à-dire, après qu'Anubis, par le soufle des vents Etésiens, continués un bon nombre de jours, avoit procuré une *profondeur d'eau convenable*, on présentoit les statues d'Isis & d'Horus sous une forme plus dégagée. Le laboureur retrouvoit ses yeux, ses piés, & ses bras. Voilà donc l'origine de notre admirable sculpteur. Il est vrai que par la suite, les Egyptiens n'entendant plus le sens de ces symboles, que l'ancien rituel faisoit reparoître dans leurs fêtes, ils y cherchèrent de grands mystères, & multiplièrent tout particulièrement ces figures emmaillottées qui avoient un air plus singulier que les autres : ensorte qu'on les trouve par-tout (*a*.) Mais on voit par leur multitude même qu'elles sont des tems postérieurs, & elles ne justifient pas le moins du monde la réalité de l'histoire de Dédale. Quant aux idées que les Egyptiens attachoient à ces maillots, nous nous en mettons peu en peine. Ce sont toutes niaiseries qui avoient rapport aux histoires imaginaires de leurs dieux, ou à des allégories aussi imaginaires & aussi récentes.

LA THÉOGONIE.

(*a*) Voyez *la Table d'Isis*, & *les Recueils du R. P. de Montfaucon*.

LE CIEL POETIQ.

On se plaindroit, avec raison, de mon silence, si je négligeois de répondre à l'objection tirée de la célébre statue de Memnon ou de Ménophis, qui suivant le rapport de Philostrate, avoit les piés réunis en masse, & qui parloit ou résonoit au lever du soleil. Qui ne voit que c'est une statue d'Horus surnommé Ménès ou Ménof, le même que Pline appelle Ménon, & qui fut pris pour le législateur des Egyptiens, parce que cette statue étoit la régle du peuple. Si l'on a dit que cette figure avoit une sympathie si grande avec le soleil, c'est parce qu'en effèt Horus n'étoit destiné à autre chose qu'à avertir les laboureurs de ce qu'ils avoient à faire chaque jour de l'année. Il n'avoit rien à leur dire pour la nuit. Ses leçons n'étoient que pour régler ce qu'il falloit faire selon la saison à chaque lever du soleil. On prit de-là occasion de dire d'abord en plaisantant, & par la suite fort sérieusement que c'étoit une statue parlante, & que sa voix se faisoit entendre au lever du soleil.

XXVIII.

Les Cabires de Samothrace.

Les trois principales figures du céremonial Egyptien furent portées à Bérite *.

* V. *Euseb. Præp. Evang.* l. 1.

en Phénicie, & de-là dans différentes îles de la Mer Egée (*a*). Le culte en devint célébre, sur-tout à Lemnos (*b*), & dans l'île de Samothrace (*c*) qui en est fort voisine. On les y nommoit les Cabires (*d*), c'est-à-dire, *les dieux puissans* : & leur nom de Cabires, qui est Phénicien, n'étoit pas moins en usage dans l'Egypte que dans la Phénicie même : ce qui montroit perpétuellement le mélange des termes Phéniciens dans la langue Egyptienne, si le fond n'en est le même. LA THÉOGONIE.

Les figures de ces dieux, étant originairement destinées à former certains sens par un assemblage de piéces qui ne se trouvent guères ensemble, ne pouvoient manquer d'avoir un air fort singulier, ou même ridicule, quand on n'en comprenoit pas la signification. Ces feuillages, ces cornes, ces aîles, & ces globes si ordinaires sur la tête d'Osiris, d'Isis, & d'Horus, devoient étonner ou faire rire ceux qui n'y étoient pas accoûtumés. Aussi Hérodote * remarque-t-il que les Cabires, aussi-bien que la figure éclopée de Vulcain, apprêtèrent fort à

* *In Thaliâ*, num. 77.

(*a*) Aujourd'hui *Archipel.*

(*b*) Aujourd'hui *Stalimene.*

(*c*) Aujourd'hui *Samadrachi*, à l'entrée du détroit des Dardanelles.

(*d*) כבירים *Cabbirim*, *potentes.*

LE CIEL POETIQ. rire à Cambiſe, lorſqu'il entra dans leur temple & dans celui du Dieu forgeron.

Les principaux dieux de Samothrace & d'Imbro, qui en eſt voiſine, étoient au nombre de trois, ſavoir Axiéros, Axiocherſa, & Axiocherſos. M. Bochart après nous avoir très-bien expliqué l'origine de ces mots, a cru y voir, ſelon la penſée de quelques auteurs anciens, la déeſſe Cérès dans Axiéros, le dieu Pluton dans Axiokerſos, & Proſerpine dans Axiokerſa. Mais tâchons d'y voir la vérité. Axiéros (*a*) ou Aſſuerus, dont le nom ſignifie le modérateur de la terre, eſt le nom même d'Oſiris. Axiokerſos & Axiokerſa, ſignifient également *le frein du ravage*, ou la régle du débordement, & conviennent, dans le même ſens, à un homme & à une femme. Peut-on méconnoître là les figures d'Oſiris, d'Iſis, & d'Horus, qui enſeignoient au peuple la manière de ſe précautionner contre les ravages de l'eau ? Auſſi trouve-t-on ſouvent dans les auteurs que les Cabires étoient, Jupiter, Cérès, & Bacchus, ou Dionyſus le jeune.

Souvent ils en ajoûtent un quatrième

(*a*) אחזי ארץ *Ochozi eres ; Oſiris, dominium terræ.*
(*b*) אחזי קרץ *Ochozi keres*, ou *Axiokerſos dominium excidii, frænum diluvii.*

qu'ils nomment tantôt Mercure, tantôt Cadmille, ou Casmille, & Camille, qui chez les Etrusques & au Latium, signifioit un ministre, ou un messager. C'est-à-dire, que nous retrouvons encore ici les quatre principales clés de l'ancienne écriture Egyptienne changées à cause de leur figure humaine, en autant de dieux *tutélaires & puissants.*

XXIX.

Apollon, les Muses & les Graces.

Quelque variété que le caprice des particuliers, & la différence des goûts, ayent pu introduire dans le cérémonial Egyptien, & dans les signes qui servoient à annoncer tout ce qui intéressoit le public, on retrouve par-tout le même fond, parce que les besoins étoient les mêmes, & que les pratiques étoient fondées sur ces besoins. Depuis que le sens de ces signes eut été perverti, jusqu'à changer les figures significatives en autant de dieux qui n'étoient occupés que du soin de pourvoir aux besoins des Egyptiens, ou de leur annoncer ce qui les intéressoit ; chaque canton honoroit d'un culte spécial l'une ou l'autre de ces figures. Certaines villes au contraire affectoient de les réunir

presque toutes. On honoroit, par exemple, en certains lieux, l'Horus-Apollon, qui ayant mis bas ses fléches & prenant en main sa lyre, se délasse de ses travaux, & se félicite de n'avoir plus d'ennemi. Ce symbole si simple des fêtes & du repos, dont le laboureur jouit en Egypte durant les mois de Décembre, de Janvier, de Juillèt, Août, & Septembre, ayant été pris pour un dieu qui préside à l'harmonie ; les autres figures qui l'accompagnoient pour signifier les diverses circonstances de chaque saison furent prises dans un sens conforme à l'idée qu'on s'étoit faite d'Apollon. Les neuf Isis qui annonçoient les néoménies ou les premiers jours de chacun des neuf mois où l'Egypte est *délivrée* du débordement, portoient dans leurs mains des symboles particuliers ou convenables à chacun de ces mois ; par exemple, un compas, une flûte, une trompette, un masque ou tel autre attribut, pour annoncer la fête qui précédoit l'arpentage des terres inondées ; celle où l'on sonnoit de la trompette ou du cor pour aller à une expédition de guerre ou de chasse ; celle où l'on prenoit le masque pour représenter l'ancien état du genre humain, ou quelque autre fête célébre. Toutes ces figures

enseignoient réellement aux hommes ce qu'ils avoient à faire. On se souvenoit généralement que c'étoit là leurs fonctions. Mais devenues autant de déesses, on s'imagina qu'elles présidoient à la musique, à la géométrie, à l'astronomie, à toutes les sciences. On les réunit en grand chœur au musicien Apollon : & au lieu de voir dans les instrumens qu'elles portoient, les caractères particuliers des fêtes ou des travaux de chaque mois, on crut y voir, & l'on aida à y mettre les marques spécifiques de tous les beaux arts. On les appelloit en Egypte les neuf Muses, c'est-à-dire, les neuf mois *sauvés des eaux*, ou *délivrés de l'inondation* : étymologie dont la justesse se trouve démontrée par le nom de Moïse ou de Mosé, qui signifie *sauvé des eaux*, *dégagé de l'eau* (*a*). Tel est le nom commun qu'on leur conserva. Mais les Grecs chez qui ce chœur de divinités savantes fut porté, leur donnèrent à chacune un nom propre. Ces noms, s'ils sont tirés de leur langue, conformément aux idées ridicules qu'ils avoient de ces figures, ne nous éclaircissent rien, & ne méritent

LA THÉOGONIE.

(*a*) *Exod.* 2 : 10. On voit encore ici la preuve du rapport de la langue Egyptienne & de celle des Phéniciens, quoique la diversité de la prononciation & d'autres altérations en fissent des langues différentes.

LE CIEL POETIQ. point que nous nous arrêtions à les traduire. A côté des neuf Isis qui désignoient les neuf mois où l'on pouvoit aller, venir, & agir en liberté, paroissoient aussi les trois Isis qui annonçoient les trois mois pendant lesquels l'eau demeuroit sur les plaines, & empêchoit la libre communication d'une ville à l'autre. On les peignoit tantôt comme emmaillottées & ne pouvant faire usage ni de leurs piés, ni de leurs bras; tantôt moitié femme & moitié lézard, ou moitié poisson, parce qu'il falloit alors demeurer sur la terre au bord de l'eau. Enfin, & cette dernière forme fut plus du goût des Grecs, on les représentoit comme trois sœurs oisives, sans aucun attribut, & se tenant par la main, parce qu'elles désignoient l'inaction des trois mois du débordement qui se suivent sans interruption: & comme ces trois mois rompoient la communication ordinaire d'une ville à l'autre, dans un tems où l'on n'avoit pas encore élevé les magnifiques chaussées qu'on y a faites depuis, les trois Isis qui annonçoient les néoménies de ces mois d'une entière séparation, se nommoient *Chéritout* (a),

(*a*) De כרת *charat*, *abscindere*, vient כריתות *cheritout*, *repudium*, *scissio*, interruption du commerce. Voyez le mot *cheritout*. Isai. 50: 1. & Deut. 24: 1.

c'eſt-à-dire, *le divorce*, le tems de *la ſépa-ration*. Ce mot avoit un rapport de ſon avec le mot *charites*, qui en Grec ſignifie tantôt *les actions de graces*, tantôt *les bienfaits*, ou *des manières gracieuſes*. Ce qui donna lieu aux poëtes Grecs d'imaginer que ces trois déeſſes préſidoient à la reconnoiſſance ou aux agrémens extérieurs.

LA THÉOGONIE.

Quelque ſoin que les villes euſſent pu apporter au mois de Juin pour ſe pourvoir de toutes les proviſions néceſſaires, elles ne pouvoient en bien des rencontres ſe paſſer du ſecours les unes des autres, & l'on avoit recours à la commodité des barques, & de la voile. La barque avec ſa voile étoit déſignée en Egypte & en Phénicie par la figure d'un courſier qui a des aîles. C'eſt pour cela que les peuples de Cadix, qui étoient originaires de Phénicie, donnoient anciennement le nom (*a*) de cheval à un vaiſſeau, ſoit grand, ſoit petit; & que les pauvres comme les riches, en parlant de leurs barques, les appelloient leurs chevaux. Que peut donc ſignifier la figure

(*a*) Γαδειριτῶν . . . . . . τοὺς μὲν ἐμπόρους μεγάλα στέλλειν πλοῖα, τοὺς δὲ πένητας μικρὰ, ἃ καλεῖν ἵππους. *Gaditanorum mercatores ingentibus uti navibus, pauperes parvis; quas equos appellent.* Strabon, geograph. lib. 2. pag. 99. edit. Reg.

LE CIEL POETIQ.

de Pégaſe, ou d'un cheval aîlé qu'on mettoit à côté des trois graces, & des neuf Muſes? Si ces déeſſes préſident à la reconnoiſſance & aux ſciences; notre cheval aîlé devient inintelligible. Mais ſi nos Charites ſont les trois mois de ſéparation, ou l'interruption de la libre communication d'une ville à l'autre, Pégaſe vient ici au ſecours: & ſi les neuf Muſes ſont les neuf figures qui annoncent ce qu'il faut faire durant les neuf mois où l'Egypte eſt délivrée de l'eau; la figure du cheval aîlé, c'eſt-à-dire, la barque, placée auprès d'elles, annonce la fin de la navigation & le retour des travaux ruſtiques. C'eſt pourquoi on donnoit à cette figure le nom de Pégaſe, qui ſignifie (a) *la fin de la navigation.*

(a) De פג *pag, ceſſat, otiatur*, & de סוס *ſus curſor, navis*, vient פגסוס *pegaſus, navigationis intermiſſio.*

* *Pauſan. in Arcadic.*

La tête d'un courſier placée ſur les épaules d'Iſis * avec un poiſſon dans une main & une colombe dans l'autre, étoit viſiblement l'annonce d'une fête qui ouvroit la navigation lorſque le ſoleil quittoit le ſigne des poiſſons, & ramenoit les zéphirs, dont cette colombe marquoit la douceur. Les Athéniens avoient une ancienne ſculpture où l'on voyoit Iſis accompagnée d'un olivier, & Neptune accompagné d'un cheval. Ils bâtirent là-deſſus la fable du démêlé de Pallas Athéné avec Neptune, pour ſavoir qui des deux feroit un plus beau préſent à la nouvelle Ville & mériteroit par-là de lui donner ſon nom: d'où il étoit arrivé que l'olivier étant plus utile que le cheval, la déeſſe étoit demeuré victorieuſe. Mais le ſens de cette ſculpture étoit tout ſimple. Elle ſignifioit, ou les deux moyens que les Athéniens avoient pour ſub-

Une colonie Egyptienne ; ou Phénicienne, qui avoit toutes ces figures dans le cérémonial de sa religion, les transporta avec elle dans la Phocide aux environs du Parnasse & de Delphes. Elles n'y formoient plus de sens : elles n'avoient rapport à rien qui convînt au pays : cela est vrai. Mais il y avoit longtems qu'on les honoroit avec leur président comme des divinités bienfaisantes, & c'en étoit assez pour perpétuer l'usage de ces figures, & des beaux contes qu'on avoit imaginés pour rendre raison de tout. LA THÉOGONIE.

Il n'est pas inutile, pour appuyer ce qui vient d'être dit, de remarquer que dans les figures antiques on trouve souvent les trois Graces sous la conduite de Mercure, parce que le lever de la canicule est suivi en Egypte des trois mois d'inondation ; & les neuf Muses sous la conduite d'Horus-Apollon, parce que Horus, ou le travail, mèt à profit les neuf mois suivans.

Mais pourquoi cet Apollon rendoit-il L'oracle de Delphes.

filter, savoir l'agriculture & la navigation, ou la préférence qu'ils devoient donner à l'agriculture sur la navigation. Deux ou trois traits de cette espéce peuvent éclaircir suffisamment toutes ces anciennes figures que Pausanias nous détaille, dans sa description de la Gréce, avec les fables qui en furent les suites.

LE CIEL POETIQ.

des oracles ; & annonçoit-il l'avenir ? C'étoit-là sa première destination. Horus ne servoit qu'à apprendre par ses attributs ce qu'il falloit faire, & ce qu'il falloit attendre selon les vents & selon les années. On ne perdit jamais de vûe que ces figures servoient d'annonces & de régle pour guider le travail de l'homme. Mais quand on en eut fait des dieux ; au lieu de les regarder comme des indications ou des signes commodes par lesquels des hommes pleins d'expérience régloient les travaux du peuple, & lui marquoient par avance ce qu'il y avoit à faire de mois en mois, ils s'imaginèrent que ces figures connoissoient l'avenir, & le leur annonçoient (*a*). Cette matière de la divination étant fort importante mérite un chapitre à part.

Les termes d'Hippocrêne, d'Aganippé, de Castalie, de Parnasse, d'Hélicon, & autres semblables, n'ont apparemment rapport qu'aux particularités & aux agré-

(*a*) Ne seroit-ce pas là ce qui a valu à Horus-Apollon la qualité de *pæan*, ou *pæana*, *revelator*, *l'interpréte des choses cachées*, *l'oracle*. C'est le même nom que Pharaon donna dans sa langue à Joseph. Il l'appella (*Genes.* 41 : 45.) *tsaphnat*, *pæanach*, *l'interpréte des choses cachées*. Ces mots Egyptiens ont grand rapport avec les deux de la langue Phénicienne qui signifient la même chose, פנח *pænah*, *observer*, *appercevoir*, & צפן *tsaphan*, *cacher*. Nouvelle preuve du rapport de ces langues.

mens



1. La Parque, ou l'annonce de la Tisseranderie. 2, La Sirène, ou l'annonce des mois d'inondation et de repos. 3, l'Eumenide, ou la furie, annonce du pressurage. 4, Les Serpens Symboles de subsistance. 5, La torche Symbole d'un Sacrifice. 6, Les Cailles Symbole de Salut et d'abondance, ce qui achève de fixer les sens de cette Figure.

mens de la Phocide : l'explication en seroit étrangère à mon sujèt.

LA THÉOGONIE.

XXX.

Les Furies, les Parques, les Harpyes.

La distribution que nous venons de voir des douze Isis en trois Charites, ou trois nymphes désœuvrées, qui sont conduites par Mercure, & neuf autres nymphes agissantes, qui sont conduites par Horus, se trouve confirmée par une autre distribution, qui toute différente qu'elle est, a un rapport juste avec la précédente. C'est celle de trois Graces, de trois Furies, de trois Parques, & de trois Harpyes. Cette seconde douzaine de figures si étranges n'est encore que la suite des mois d'Egypte, caractérisés selon les saisons.

Les Charites sont, comme nous le venons de voir, les Isis ou les marques des mois de Juillèt, Août, & Septembre. * *Voyez Fig.* 3. *Pl. XX.*

Les Furies ou les Euménides avec leurs têtes environnées de serpens, & leur torche au poing, n'ont paru propres dans la Gréce qu'à tourmenter les impies dans le Tartare : & c'est l'emploi que les poëtes leur donnent, à moins qu'ils ne les en fassent sortir pour venir inspirer quelque * *Voyez Fig.* 3. *Pl. XXI.*

LE CIEL POETIQ. mauvais coup, ou pour porter les peuples à la fureur.

Toutes ces fables sont fondées sur leur figure : mais l'intention de l'instituteur est fort différente. Ces figures sont les mêmes que les Gorgones ou la Méduse, & ne signifioient rien autre chose que les trois lunes d'autonne qui sont comme les *nourrices* de l'Egypte, tant par la bierre qu'on brassoit alors, que par le *pressurage* des raisins, des olives, & des pommes. On connoît la signification des serpens. Les torches marquoient l'annonce d'un sacrifice. Les deux cailles, dont le nom signifioit *sécurité*, achévent de montrer l'intention de la figure. Quant aux noms des trois lunes de cette saison, ils avoient rapport aux boissons qu'elles donnent à l'Egypte. Le nom de *furies* (*a*) signifioit *les pressoirs*, & celui d'*euménides* (*b*) signifioit *les nourrices*.

(*a*) De פור *fur*, *torcular*. פורים *furim*, *torcularia*. D'où les Latins ont fait les furies.

(*b*) De אמן *aman nutrire*. אמנות *omenoth*, *nutrices*. Voyez Ruth. 4 : 16. Les Grecs les nomment Εὐμενίδες, *les Eumenides*, *les bien intentionnées*. Ce qui ne quadre en rien avec les fonctions qu'ils leur prêtent. Ajoûtons que les noms particuliers de chacune des trois furies ont un rapport très-simple avec les vendanges. On les nomme Alecto, Tisiphone, & Mégère, qui signifient, *la cueillette*, *l'entonnement*, & *la clarification* du vin. אלקטא *Alecto* de לקט *leket*, *cueillir*. צפנה, *Tisiphone* de צפן

Les Parques ſont les trois lunes de Janvier, Février, & Mars : ce ſont trois filandières en Egypte comme en Gréce. On leur mèt en main l'enſuble, la quenouille, le fuſeau, des ciſeaux, ou tels autres inſtrumens qui ont rapport à la fabrique du fil ou de la toile, qui n'étoit jamais plus animée que dans ces trois mois ; d'où vient qu'on leur donna le nom de *park*, lequel ſignifie *la toile*, ou un *rideau*, ou *la voile d'un vaiſſeau* (*a*). LA THÉOGONIE.

Les Grecs ne comprenant rien au travail de ces trois prétendues déeſſes, leur attribuèrent la fonction de filer la vie des hommes, & de couper ſans miſéricorde le fil de celui d'entre nous dont le billèt eſt tiré de l'urne fatale où nos noms ſont jettés, & ſans ceſſe agités. Il étoit difficile de rien imaginer de plus ſpirituel ſur ce qu'on n'entendoit pas.

Les trois lunes d'Avril, de May, & de Juin, ſur-tout les deux dernières, étant ſujettes à des vents orageux qui renverſoient quelquefois les plans d'oliviers, & à amener du fond de l'Afrique & des

tſaphan, *cacher*, *enfermer*, & צפנה *tſephoneh*, *le tems de renfermer* le vin dans les cruches. מגרה *Megèahe* vient de מגר *migher*, précipiter, & מגרה *migherah*, *La chûte* de la lie, la clarification du vin.

(*a*) פרך *park* ; & פרכת *paroket*, *tela*, *velum*, Exod. 26. 31.

bords de la Mer Rouge, des ſauterelles & des hannetons qui ravageoient & ſaliſſoient tout; les anciens Egyptiens donnèrent aux trois Iſis qui annonçoient ces trois lunes, un viſage féminin, avec un corps & des ſerres d'oiſeaux carnaciers. Les oiſeaux étoient la clé ordinaire de la ſignification des vents. Et le nom de Harpyes qu'ils donnoient à ces vents, étoit ſans myſtère, comme tous les précédens: il ſignifioit *les ſauterelles* (*a*), ou *les inſectes rongeurs*, que ces vents faiſoient éclore.

Voyez Fig. 2. Planche XX.

XXXI.

Bellérophon, Perſée, Andromede.

Je ne doute point que mon Lecteur ne ſoit un peu ſurpris de trouver les Harpyes changées en inſectes, de voir les Furies devenues les annonces du preſſurage, & de rencontrer le ſymbole de la navigation ſur les rochers du Parnaſſe. Mais la ſingularité de l'emploi qu'on a fait des figures Egyptiennes, ne prouve pas que mon principe ſoit fauſſement appliqué. Elle montre ſeulement combien l'idolâtrie eſt abſurde; & que ces

(*a*) De ערב *haroph* ou *arop*, que la Vulgate a rendu par *muſca graviſſima*, l'inſecte le plus malfaiſant. *Exod.* 8 : 14. ou de ארבה *arbeh*, *locuſta.* Exod. 10.



J.P. Le Bas F.

M

Bellérophon et la Chimère.

figures une fois tirées de leur première signification, conduisirent les hommes d'extravagances en extravagances. LA THÉOGONIE.

Les fables de Bellérophon & de Persée viennent naturellement à la suite de Pégase, puisqu'il a servi de monture à Bellérophon pour aller attaquer l'épouvantable chimère ; & à Persée, pour voler au secours d'Andromède, exposée à être dévorée par un monstre.

La chimère (*a*), selon les fables, étoit un monstre né en Lycie, & composé d'une tête de lion, d'un corps de chévre, & d'une queue de serpent (*b*). Selon la vérité, c'étoit la marque du tems où l'on faisoit les transports de blé & de vin, savoir depuis l'entrée du soleil au lion jusqu'à son entrée au capricorne. Cette annonce des provisions nécessaires étoit agréable aux Lyciens, que les mauvaises nourritures & la stérilité de leur païs obligeoient de recourir à l'étranger. Mais que ferons-nous de Bellérophon ? Irons-nous chercher sa famille à Corinthe (*c*) ? Travaillerons-nous à fixer dans la période Julienne la date précise de ses

(*a*) χίμαιρα, *chèvre sauvage.*

(*b*) πρόσθε λέων, ὄπιθεν δὲ δράκων, μέσση δὲ χίμαιρα. *Iliad. Z.*

(*c*) Voyez *Homere ibid.* & *Pausan. in Corinth.*

LE CIEL BOETIQ.

avantures ? Bellérophon & son cheval aîlé ne sont qu'une barque, ou le secours de la navigation, qui apportoit à la colonie Lycienne des rafraîchissemens & des nourritures saines. Bellérophon signifie à la lettre, *des nourritures saines*, ou *des provisions pour rétablir la santé des habitans* (*a*).

Le conte de Persée & d'Andromède n'est, de même, qu'un langage populaire dont on a fait une fable. C'étoit un tour ordinaire de la langue Hébraïque & Phénicienne, de dire qu'une ville ou une contrée étoit fille des rochers, des déserts, des fleuves, ou des objèts qui y paroissoient le plus. C'est ainsi que Jérusalem est souvent appellée *la fille de Sion*, c'est-à-dire, *de la sécheresse*, ou *la fille des collines stériles*, qu'elle contenoit dans son enceinte. La Palestine propre, au rapport de Strabon, (*b*), n'étoit qu'une *longue côte* maritime composée de rochers, & d'une plage sabloneuse. Elle étoit bordée de roches, ou de falaises escarpées, depuis Joppé ou Japha, pres-

(*a* De בליל *helil*, *pabulum*, nourriture; & de רפואה *repoah*, *sanatio*, rétablissement; ou רפאן *rophon*, *sanans* & *sanitas*, vient בלרפאן *Bellorophon*, *pabulum sanationis*.

(*b*) *Geogr. l.* 18. *p.* 759. *edit. Reg.*

que ſon unique port, juſqu'à Gaza. Le reſte en retournant ſur le bord de l'Arabie Pétrée, juſqu'au lac Sirbonide, & au mont Caſſius, n'étoit, ſelon le même Strabon, qu'un bord ſtérile & couvert de ſable (*a*), où ſe terminoit l'inondation qui couvroit l'Egypte en venant mourir dans ces ſables. De-là vient qu'on diſoit de cette longue côte, qu'elle étoit fille de Céphée (*b*) & de Caſſiopée (*c*). Chacun ſait que Cépha ſignifie une pierre. Le mont Caſſius, juſqu'au pié duquel s'étendoit l'inondation du Nil, un peu au-deſſus de l'ancienne Peluſe, ou de la moderne *Damiette*, a pris ſon nom d'un mot qui ſignifie *la borne* ou le terme de *cette inondation*. Et c'eſt parce que le lac Sirbonide qui en eſt voiſin, demeuroit encore plein des reſtes de l'inondation, lorſque l'Egypte étoit à ſec, qu'on a dit que Typhon alloit mourir dans ce lac. Il étoit même ſi plein de bitume & de matières huileuſes ou combuſtibles, qu'on imagina que Jupiter y avoit percé

LA THÉOGONIE.

(*a*) Ἀπὸ Γάζης λυπρὰ πᾶσα καὶ ἀμμώδης. *Ibid.*

(*b*) De כיפא *cepha*, *petra.*

(*c*) De קצי *caſſi*, *terminus*; & de אוב *ob*, *hoſtis*, python, ou débordement. קציאוב *caſſiob*, *terminus pytonis.*

Typhon d'un coup de foudre, ce qui avoit rempli de souffre tout ce grand marais. L'ancien nom de Typhon étoit *Ob*, enflûre, débordement : d'où vient que la côte sabloneuse, voisine du tombeau de Typhon & du mont Cassius, se nommoit Cassiobé, *le terme du débordement*. La côte entière qui s'étendoit depuis là jusqu'au-dessus de Joppé, n'étoit qu'une *grande lisière* sans largeur. Or si on vouloit dire en Phénicien une longue côte, *une grande lisière*, on diroit Andromède (*a*). Pour justifier cette situation étroite des Philistins, on peut se rappeller que les Iduméens occupoient le Midi de ce païs, & qu'aprés l'expulsion des Chananéens, les tribus de Juda, de Dan, & de Simeon, s'étendoient jusqu'aux portes des villes de Joppé, Azot, Ascalon, & Gaza, qui étoient voisines de la grande mer. Comment les Philistins pouvoient-ils donc tirer leur subsistance des sables du Midi, ou des roches de la côte de Joppé ? Ils étoient exposés au plus cruel de tous les ennemis, à la famine. La Palestine étoit perdue sans le secours des barques & des pilotes qui alloient chercher au Phare &

(*a*) De אדר *adar*, grand ; & de מד, *mad*, mesure, lisière, on a fait אדרמד *Adremad*, la longue côte.

à Saïs du blé, des olives, de l'huile, des légumes, & des provisions de toute espéce. Nous avons vû qu'une barque se nommoit en langue vulgaire *un cheval.* Nous pouvons ajoûter, sans crainte, qu'un pilote se nommoit *Persée* (*a*), c'est-à-dire, un coureur, *un chevalier:* & pour caractériser les lieux où les barques de Joppé alloient faire leurs provisions, les lieux qui étoient l'unique ressource assurée de la Palestine; on ne se contentoit pas d'y peindre la figure d'un cheval, comme Strabon nous apprend qu'on le faisoit sur la poupe des barques Phéniciennes (*b*). Mais avec le cheval aîlé, marque naturelle de la navigation, paroissoit un chevalier qui portoit le symbole particulier, & pour ainsi dire, les armes de la ville de Saïs: c'étoit *la Méduse*, dont nous avons donné ailleurs l'explication. Je crois qu'à présent on entend ce que signifie Andromède fille de Céphée & de Cassiopée, exposée sur les roches de Joppé à un monstre cruel, & délivrée par un chevalier volant, à qui la déesse de Saïs avoit prêté l'horrible tête

LA THÉOGONIE.

(*a*) פרש *parash ou peresh, eques.*

F. (*b*) Ἀκαλεῖν ἵππους ἀπὸ τῶν ἐν ταῖς πρώραις ἐπισήμων. *Quas (naves) equos appellent à prora insignibus.* Ibid.

LE CIEL POETIQ. de Méduse pour pétrifier de peur tous ses ennemis. Quoique le merveilleux fût un peu outré dans cette fable, on la prenoit pour une histoire très-réelle ; & de peur qu'on n'en doutât (*a*), les habitans de Joppé montroient encore les anneaux & les restes des chaînes qui avoient servi à attacher l'infortunée Andromède pour contenter les nymphes de la mer auxquelles Cassiopée avoit osé se préférer.

XXXII.

Nyobée.

Nyobée, disent les poëtes, insulta Latone : mais Apollon l'en punit en perçant de ses fléches les quatorze enfans de cette femme trop glorieuse de sa fécondité. Elle en devint inconsolable, & les dieux par compassion la changèrent en rocher. Nous connoissons Latone *. Nyobée n'est pas plus difficile à reconnoître. Latone ou le Lézard, ou la figure moitié femme & moitié lézard, signifie la retraite des Egyptiens sur les terrains élevés. Nyobée signifie le *séjour de l'ennemi* (*b*), ou du fleuve débordé sur la plaine.

* V. *ci-dessus article* 18. & *Fig.* 2. *Planche XVIII.*

(*a*) Voyez *Joseph. de Bell. Jud. lib.* 4. & *Plin. Hist. Nat. lib.* 5. *cap.* 13.

(*b*) De נוח *nuah*, *habitare*, séjourner ; & de אוב *ob*, *exundatio*, *tumor*, vient נויאוב *nyob*, *mora exundationis.*

L'insulte que Nyobée fait à Latone, est la contrainte & la nécessité où elle mèt les Egyptiens de se sauver, comme des animaux amphibies, sur des terrasses environnées d'eaux. Les quatorze enfans de Nyobée sont les quatorze coudées qui marquent les crûes du Nil *.

LA THÉOGONIE.

* *Strabon. Geogr. l.* 17.

Ces quatorze coudées se voyent encore représentées par quatorze enfans disposés par étage sur les piés & sur les bras de la figure du Nil qu'on voit aux Tuileries. Horus-Apollon qui les tue à coup de fléches, est le travail qui devenoit victorieux de ces obstacles en semant paisiblement après la retraite des eaux, & n'ayant plus rien à faire sous le signe du Sagittaire; n'ayant même à craindre après cela ni pluye, ni orage, jusqu'à la moisson qui se faisoit en Avril. Enfin Nyobée est changée en pierre. Voici l'équivoque. Le séjour de l'ennemi devient *le salut* de l'Egypte, *selav*. Mais le même mot déguisé par une légère altération en celui de *selaw* (*a*), signifie une pierre. Ne comprenant plus ce que c'étoit que la mère de quatorze enfans changée en salut, ou devenue le salut de l'Egypte, ils la changèrent en un ro-

(*a*) שלו *shélav*, *salus*. שלע *shelaw*, *silex*.

LE CIEL POETIQ. cher, & ses yeux en deux fontaines qui continuent à répandre des larmes sur la mort de sa chère famille. Cela étoit bien plus touchant.

XXXIII.

Les Argonautes.

Les habitans de la Colchide étoient, dit-on, une très-ancienne colonie d'Egypte. Presque tous les Auteurs nous l'assûrent (*a*), & l'on en trouvoit la preuve au rapport d'Hérodote *, dans divers traits de ressemblance. Ils étoient bazanés, & avoient les cheveux crépus comme les Egyptiens. Ils avoient apparemment admis parmi eux l'usage de la circoncision dès le tems de Joseph, & lorsque sa famille leur étoit agréable par le souvenir encore récent du salut dont l'Egypte lui étoit redevable : ou bien ils étoient Ismaélites. J'aimerois mieux croire que l'introduction de cette pratique dans la Colchide vient des dix tribus d'Israël dispersées d'abord dans ces cantons, puis dans tout le Nord. Les Colques parloient le même langage, & avoient les mêmes usages que les Egyptiens, & en particulier ils s'appliquoient comme eux à tra-

* *In Euterp. num.* 36.

(*a*) *Herodot, lib.* 2. *Dionys. Perieget.* ✝. 689. *Valer. Flacc. Argonaut. lib.* 5. ✝. 420. &c.

vailler le lin. Strabon (*a*) rapporte les mêmes marques de l'origine qu'on leur attribue : & il ajoûte un point que nous avons sur-tout intérêt de remarquer, qui est que (*b*) leur païs produisoit abondamment du lin, du chanvre, de la cire, & de la poix : que la fabrique de leur lin (linourgia) étoit fameuse, & qu'on transportoit leurs toiles de tout côté. Personne n'ignore d'ailleurs que le Phasis qui traversoit la Colchide, entraînoit des paillettes d'or qu'on alloit recueillir sur ses bords avec des peaux de brebis ou des étoffes velues, comme il se pratique encore, parce que les paillettes s'embarrassent dans les poils, & y demeurent. Il ne nous faut rien de plus que ce petit nombre de particularités propres à la Colchide, pour rendre raison de la célébre fable des Argonautes.

LA THEOGONIE.

Puisque les Colques avoient les mêmes usages que les Egyptiens, ils annonçoient sans doute les ouvrages communs par des marques publiques, pour en fixer l'ouverture & la durée. Leur fleuve n'engraissoit pas les campagnes,

(*a*) *Geogr. lib.* 2. *pag.* 498. *edit. Reg.*

(*b*) Ἀγαθὴ δ' ἐστὶν ἡ χώρα . . . . . . λίνον τε φέρει πολὺ καὶ κάνναβιν, καὶ κηρὸν, καὶ πίτταν· ἡ δὲ λινουργία καὶ τεθρύλληται.

LE CIEL POETIQ. comme le Nil faisoit en Egypte. Mais en certaines saisons, il amenoit sur ses bords des paillettes d'or, dont la cueillette enrichissoit les habitans, & contribuoit à leur *subsistance.* Quand le tems propre à faire cette recherche étoit venu, on avoit grand intérêt de ne pas laisser emporter cette matière précieuse jusqu'à la mer. Il falloit donc se disperser à propos sur les bords du Phasis, & se hâter d'étendre autour des rochers, sous les racines des grands arbres, & dans toutes les anses de la rivière, des peaux de brebis encore garnies de leur laine pour arrêter les paillettes. On annonçoit le moment de ce travail si important par un bouchon, une marque publique, un étendard : & cet étendard étoit une toison accompagnée d'un serpent. On montroit une toison : rien n'étoit plus naturel que ce signe en pareil cas. On la nommoit la toison d'or : chacun en voit la raison. On l'accompagnoit d'une figure de serpent, symbole ordinaire de tout ce qui contribuoit à la subsistance ou à la prospérité des habitans.

Quand la recherche de l'or étoit faite, & qu'il falloit rappeller le peuple à un travail plus nécessaire, tel qu'étoit celui de filer le lin, & de fabriquer des toiles,

on changeoit d'affiche. L'Isis qui annonçoit l'ouverture du travail des toiles portoit dans sa main une navette, & prenoit le nom d'argonioth, (a) *le travail des navettes*. Quand les Grecs qui alloient faire emplette de cordes ou de toiles dans la Colchide, vouloient prononcer ce nom, ils disoient *Argonaus*, qui dans leur langue, signifie le navire Argo. S'ils demandoient aux Colques ce que c'étoit que cette barque dans la main d'Isis ; car en effêt la navette des tisserands a la figure aussi-bien que le nom d'une barque ; les Colques répondoient apparemment que cette barque servoit à régler le peuple ; que chacun la consultoit, & qu'elle apprenoit ce qu'il falloit faire. Voilà le premier fondement de la fable du Vaisseau *Argo*, qui rendoit des réponses à tous ceux qui le venoient consulter. Il nous suffit d'avoir vû le premier canevas de la fable. Les broderies qui y ont été ajoûtées par l'imagination des poëtes ou des navigateurs désœuvrés, ne sont plus de notre sujèt.

LA THÉOGONIE.

(a De ארג *arag* ; & de אני *oni*, *navis*, on a fait ארגאניות *argonioth*, *opus navicularum*, *opus textrinum*, le travail des navettes, la fabrique des toiles.

XXXIV.

Argus.

L'explication de la fable précédente nous en fait entendre une autre, qui, toute puérile qu'elle est, a souvent exercé les plus grands poëtes & les plus habiles peintres. C'est la fable d'Argus.

Junon piquée de la conduite de son mari, lui enleva la belle Isis, & l'ayant changée en génisse, la confia à la vigilance d'Argus qui avoit cent yeux, dont les uns veilloient, tandis que les autres dormoient. Mais Mercure, voulant tirer la génisse des mains d'Argus, endormit, en chantant, tous les yeux du gardien, & emmena Isis. A quoi ce conte peut-il avoir rapport ? En voici l'origine, si je ne me trompe.

La tisseranderie étoit célébre à Athènes, dans l'île d'Amorgus (*a*), & dans la Colchide aussi-bien qu'en Egypte. Mais le tems de cette fabrique n'étoit point le même dans ces différentes contrées. En Egypte, on étoit fort occupé de travaux publics, comme du nétoyement des ca-

(*a* Isle de la mer Egée, ainsi appellée de אם *am*, *mater*; & de ארגים *orgim*, *texentes*. אמרגים *amorgim*, la Mère des tisserans.

naux, de la fénaison, de la moisson, & du battage des blés, pendant les mois de Février, Mars, Avril, & Mai. Au contraire, à Athènes, à Amorgus, & en Colchide, on continuoit pendant ces mois la fabrique du fil & des toiles, commencées dès avant l'hyver. Et l'on quittoit la quenouille ou la navette en Juin, pour faucher le foin, & faire ensuite la moisson.

LA THÉOGONIE.

Si les habitans de la Colçhide avoient les mêmes coûtumes que les Egyptiens; Isis, le symbole des fêtes, en annonçant les néoménies, & les autres solemnités de l'hyver & du printems, étoit accompagnée d'un Horus propre à caractériser l'espéce du travail qui duroit six mois de suite. Cette figure étoit toute couverte d'yeux bien ouverts pour marquer l'ouvrage qui se fait particulièrement à la veillée: & cet Horus marquant le besoin de veiller pour diligenter les toiles, on lui donnoit le nom d'*Argus*, qui veut dire, *la tisséranderie* (*a*). L'Isis, après avoir quitté les cornes de la chévre sau-

(*a*.) ארגות *argoth* ou *argos*, *opus textrinum*, la tisseranderie. C'est de-là que viennent les noms ἔργον, *ergon*, *opus*, & ἐργία, *&c.* qu'on donne généralement à toutes sortes d'ouvrages, celui de filer & de faire la toile étant le plus ordinaire.

vage par lesquelles elle marquoit l'hyver, prenoit pendant tout le printems celles d'une génisse, parce que c'est proprement le passage du soleil sous le signe du taureau, qui fait dans la Zone tempérée, la vraie beauté de cette saison. L'Isis printannière, la belle génisse, demeuroit ainsi plusieurs mois de suite sous les yeux d'Argus, ou à côté de l'Horus aux yeux ouverts, jusqu'à ce que celui-ci fût supprimé, & la génisse emmenée par Mercure, c'est-à-dire, jusqu'à ce que les veillées, le filage, & la fabrique des toiles fussent finies par le lever de la canicule, ou d'Anubis. Le peuple en badinant sur ces figures, composa la fable d'Isis changée en vache, de son gardien Argus, & du bel exploit de Mercure qui en fut surnommé Argiphonte, le meurtrier d'Argus. On trouve dans Pierius que les Egyptiens donnoient aussi le nom d'Argus au Paon placé à côté de Junon ou d'Isis ; & dans les mythologues, que Junon, après la mort d'Argus, prit les yeux qu'il portoit, & en embellit la queue de l'oiseau qu'on lui avoit consacré. Ce Paon placé auprès d'Isis, n'est qu'un attribut propre à désigner le tems des veillées, par une agréable imitation, ou du ciel étoilé,

L'oiseau de Junon.



1. Circé, ou Isis avec le Circ entre deux cornets de Lotus et deux feuilles de Perséa, portant de plus sur sa tête le Symbole d'un vent, la mesure du Nil en main, et ayant sous son trône la Canicule, 2, L'Isis à tête de Cigogne, 3. L'Osiris à tête de Loup.

ou plutôt d'une multitude d'yeux toujours ouverts. Le nom d'Argus, c'est-à-dire de *tisseranderie*, qu'il portoit alors, en est la preuve, & montre l'intention de l'enseigne (*a*). LA THÉOGONIE.

XXXV.

Circé.

La même Isis portée en Italie avec ses divers accompagnemens, donna lieu à une fable d'un caractère fort différent.

(*a*) Il y a grande apparence que la fable de Phaëton a pris naissance dans quelque païs renommé pour ses blanchisseries. Tous les termes de cette métamorphose y ont rapport. Les trois Phaëtuses sont apparemment les trois lunes de Mai, Juin, & Juillet durant lesquelles se fait le blanchiment des toiles. On les nommoit Albanoth ou Lebanoth לבנות *les blanchisseries*. Mais le même mot signifie *des peupliers*, équivoque qui a donné cours à la métamorphose de ces trois sœurs en peupliers. Leur ami commun qui fut changé en cygne n'est autre qu'un symbole de blancheur placé à côté d'elles. Au lieu d'y joindre séparément les symboles du soleil & du travail de la saison, on abrégeoit en mettant dans la main d'Horus le fouët d'Osiris: & pour marquer que ce travail se continuoit sous le soleil le plus ardent, il paroissoit environné de flammes: ce qui avec les noms qu'il portoit de fils du soleil, & de בן *ben* כלמה *climmah*, *l'enfant du hâle*, a fait naître la pensée d'un fils du soleil & de Climène, qui avoit entrepris de conduire le char du soleil, & répandu par-tout l'incendie. Le nom propre de cette annonce étoit Phaëton, *l'ordonnance des toiles*, ou le blanchiment du lin. Des mots פא *pha*, *la bouche*, *l'annonce*, *l'indiction*, ou l'ouverture, & אטון *eton*, *le lin*, *les ouvrages de lin*; de même que Phaeob signifie l'annonce du débordement.

Elle y devint l'enchantereſſe Circé, qui la baguette en main, changeoit les hommes en lions, en ſerpens, en oiſeaux, en pourceaux, & en telle figure qu'elle vouloit leur faire prendre. Par quel caprice imagina-t-on de pareils contes ? Les Mythologues ont cru qu'elle étoit une emblême de la volupté qui réduit les hommes à la condition des bêtes. Il étoit difficile de rien dire de plus raiſonnable en ne remontant pas à la vraie origine de ces fictions. Circé n'eſt autre choſe que l'Iſis Egyptienne, qui tantôt avec une meſure du Nil, tantôt avec une enſuble, ou une quenouille, tantôt avec une lance, paroiſſoit toujours d'une façon diſtinguée dans les annonces publiques. Elle étoit toujours accompagnée des figures d'Horus & autres, qui varioient de mois en mois, & ſouvent d'un jour à un autre jour. Elle étoit la principale piéce de *l'énigme*, & à laquelle les autres piéces énigmatiques étoient ſubordonnées. On la retrouvoit toujours : au lieu qu'elle avoit auprès d'elle & ſous ſa baguette, tantôt un chien, tantôt un homme à tête de chien, tantôt un lion, puis un ſerpent, ou une tortue, quelquefois un enfant entier, une autre fois une tête d'enfant ſur un corps de ſerpent, & ſucceſſivement les

Voyez Planche XXIII.

animaux du zodiaque, ou d'autres qui annonçoient le retour de divers travaux rustiques. En un mot elle convertissoit tout ce qui se trouvoit auprès d'elle en différens animaux. L'Isis & tout ce qui l'accompagnoit, étoit donc une vraie *énigme* à deviner, une emblême à *developper*. Mais que signifie Circé (*a*)? *l'enveloppe*, *l'énigme*.

Allons plus loin. Isis n'a très-probablement reçu le nom de Circé, qu'à cause du *circ*, ou cercle solaire qu'elle portoit ordinairement sur sa tête. Ce cercle étoit la marque de l'Etre suprême dont Isis annonçoit les différentes fêtes. Mais pourquoi ce soleil étoit-il appellé *circ*, *l'énigme*? C'est parce qu'on ne pouvoit peindre Dieu, & que le disque solaire étoit l'énigme de Dieu. C'étoit *l'énigme* par excellence, le *circ*. L'endroit de l'Italie où cette Isis, avec son cercle sur sa tête, fut anciennement apportée & honorée, se nomme encore aujourd'hui *monte circello*. Pour annoncer certaines fêtes ou certains sacrifices qui se célébroient peut-être le soir au lever de la nouvelle lune, ou le matin au lever d'une étoile, ou de la planéte de Vénus, lorqu'elle jette un éclat admirable un peu avant l'arrivée de

(*a*) כרך *circ*, *involucrum*.

l'aurore ; on posoit sur la tête d'Isis au lieu du disque du soleil, celui d'une étoile, ou de la planéte connue, ou un croissant, ou une lune pleine. Ces figures & les prières qu'on chantoit en vieux langage au retour de chaque fête, firent imaginer que Circé par ses enchantemens, ou par des paroles mystérieuses, avoit le pouvoir de faire descendre les étoiles & la lune sur la terre. Il n'est pas moins sensible que les divers feuillages qu'elle portoit dans sa main, ou sur sa tête à côté de la figure de la lune ou d'une autre planéte, faisoient dire que la propriété de ces plantes étoit admirable ; & que c'étoit par la connoissance de leurs vertus que Circé étoit parvenue à soumettre le ciel & la terre à son pouvoir. La figure sembloit le dire ; & on le crut. Par la suite, ce fut là le privilége des magiciennes, même du commun : & le peuple est encore très-persuadé que les enchanteresses disposent à leur gré du chaud, du froid, de la grêle & de toute la nature. Cette figure de Circé que l'ignorance convertit d'une énigme ou d'une enseigne populaire, en une magicienne qui change les hommes en différens animaux, & qui a la puissance de déplacer les astres, a un rapport très-sensible avec

les attributs énigmatiques d'Isis, qui étoient un soleil, la lune, des étoiles, certaines plantes singulières, & des animaux souvent monstrueux. Le reste de la fable par sa conformité avec cette interprétation, achéve d'en montrer la justesse. Circé ou Isis étoit tellement l'annonce des fêtes & de tout l'ordre de l'année, qu'elle prenoit des habits & des parures conformes aux quatre saisons de l'année. Pour annoncer l'ouverture du printems qui tapisse la terre de fleurs & de verdure, elle portoit des tapis de différentes couleurs. Pour annoncer l'ouverture de l'été qui nous nourrit, elle portoit en main un pannier & du pain. Pour annoncer l'autonne, elle portoit une coupe. A l'entrée de l'hyver, elle portoit un réchaud ou un foyer posé sur son appui. Ces quatre figures donnèrent occasion à la fable rapportée par Homère *, que Circé avoit quatre servantes, dont l'une étendoit les tapis de diverses couleurs pour recevoir les convives ; la seconde préparoit la table, & y servoit de grands panniers ; la troisième présentoit des coupes ; la quatrième entretenoit le feu du foyer.

LA THÉOGONIE.

* *Odyss. v.* 350.

LE CIEL POETIQ.

XXXVI.

Les Sirènes.

Toute la Gréce & toute l'Italie se sont remplies peu-à-peu de colonies & de pratiques provenues d'Egypte ou de Phénicie. Mais le rituel dont on avoit oublié le sens en Egypte même jusqu'à prendre Osiris & Isis pour des dieux, se défigura encore tout autrement parmi d'autres peuples ; & lorsqu'une seule partie de la religion Égyptienne s'introduisoit quelque part, elle s'obscurcissoit de plus en plus, faute de tenir aux autres pratiques qui servoient à former un tout. Les trois Isis qui annonçoient les fêtes durant les mois d'inondation, devant être présentées à des habitans qui sembloient devenir amphibies par leur long séjour au bord de l'eau, étoient quelquefois moitié femmes, & moitié lézards, ou moitié femmes, & moitié poissons. Une d'entr'elles avoit en main un instrument arrondi par le haut, qu'on appelloit un sistre, & qui étoit le symbole des hymnes, des danses, & de la joie qui éclatoit par-tout quand le Nil avoit la crûe désirée. On chantoit alors & l'on dansoit, comme l'on fait encore aujourd'hui au Caire & dans toute l'Egypte en pareil

Voyez Fig. 2. Planc. XXI.

pareil cas. On donnoit à celle qui portoit le ſiſtre le nom de *chanteuſe d'hymnes*, parce que ſa fonction étoit d'annoncer la bonne nouvelle & les hymnes de la grande fête. Voilà donc l'origine des Sirènes de la côte de Naples, dont le nom ſignifie *chanter des hymnes* (*a*). La figure qu'on leur donne à toutes trois eſt juſtement celle de nos Iſis. Le nombre des Sirènes revient à celui des trois mois de l'inondation ; & le ſiſtre que porte l'une d'elles a été converti par l'ignorance en un miroir. Quant à ce qu'on dit qu'elles dévoroient les étrangers qui oſoient les venir entendre de trop près ; cette fable eſt fondée ſur ce qu'on diſoit que les trois Iſis d'été, c'eſt-à-dire, les trois mois d'été étoient funeſtes aux étrangers que l'air groſſier & marécageux de l'Egypte avoit coûtume d'emporter quand ils s'y expoſoient trop. Mr. de Maillèt & tous les voyageurs, conviennent que l'air des maiſons eſt pour lors étouffant ; qu'on n'y peut tenir, & que chacun ſe ſauve ſur les bateaux pour jouir de quelque fraîcheur. Il eſt donc évident que les étrangers avoient grand intérêt à éviter les trois Sirènes.

LA THÉOGONIE.

Ne quittons point cette matière ſans obſerver que ce nombre de quatre nym-

(*a*) De שיר *shir, hymnus* ; & de רנן *ranan, canere.*

phes pour les quatre saisons, le nombre de trois nymphes pour les lunes de chaque saison à part, celui de neuf pour les neuf mois où l'on travaille en Egypte, leurs parures, leurs fonctions, & leurs noms sont des choses fort simples, liées entr'elles, & également d'accord avec la nature comme avec les monumens. Messieurs Bochart, Huèt, le Clerc & d'autres sçavans ont pensé sur ces différens sujèts d'une manière ingénieuse, quelquefois même heureuse. Mais ce qu'ils ont dit est sans liaison. Les faits ne parlent point pour eux; & quand ils ont facilité l'accès de quelques mythologies à l'aide d'une première clé, ils ne peuvent nous mener plus loin sans mettre en œuvre une clé nouvelle, ou sans forcer tout. Si nous n'en employons qu'une, & que la simple idée de signe suffise pour mettre du sens & des rapports entre des figures si disparates, n'est-ce pas parce que nous touchons à leur vraie origine, & à l'intention commune d'où elles sont provenues?

XXXVII.

Les Métamorphoses & les Phantômes.

Après ces exemples de fables évidemment provenues en partie des figures Egy-

ptiennes & Syriennes, en partie des discours populaires, des équivoques, ou des proverbes que la vûe de ces figures occasionnoit, nous avons acquis le droit d'assurer généralement que de la même source sont provenues les Métamorphoses, les Phantômes, & les oracles. LA THÉOGONIE.

Origine des oracles.

Toutes les figures Egyptiennes n'avoient été établies que pour annoncer les fêtes & les travaux futurs. Quand on les eut changées en autant de dieux; tous ces dieux eurent le privilége d'annoncer l'avenir. D'où vient que Jupiter, Hercule, Minerve, Apollon, Diane, Mars, & surtout Latone selon le rapport d'Hérodote *, rendoient des oracles aux Egyptiens. L'oracle de Latone devint le plus célébre, parce qu'en effèt Latone n'étant originairement que l'Isis moitié femme & moitié lézard, ou la vierge Erigone unie à un corps de lézard pour marquer la juste hauteur des crûes du Nil, étoit de toutes les figures la plus consultée. Tous les yeux étoient tournés vers cette mesure. Chaque jour & à toute heure on s'adressoit à Latone. Quand on en eut fait une déesse, le peuple qui la consultoit se persuada qu'elle sçavoit tout. Mais nous traiterons ce sujèt à part, parce qu'il n'y a rien sur quoi il soit plus difficile de faire revenir

* *In Euterp. num.* 52.

les hommes de leur ancienne prévention que la prédiction de l'avenir.

Des Phantômes.

La même source d'où sont venus les oracles a donné naissance aux phantômes. Les dieux qu'on s'étoit fabriqués étant pour la plûpart des figures monstrueuses, & la crainte des maux qu'on les croyoit capables de faire ayant plus de part à la religion des peuples que la confiance & l'amour de la justice ; les esprits ne s'occupoient des idées de leurs divinités & des puissances qu'ils redoutoient, que sous des figures hérissées de serpents, armées de griffes ou de cornes, souvent la gueule béante, & avec un aspect qui ne pouvoit manquer d'altérer l'imagination & la raison des enfans. Ces vains phantômes les entretenoient dans une frayeur puérile qui duroit autant que la vie.

Des Métamorphoses.

Nous n'avons plus d'effort à faire pour deviner l'origine générale des métamorphoses. L'Egypte en est évidemment la principale source. Un homme à tête de chien, ou de loup, ou de bœuf, ou de lion ; une femme qui au lieu de piés a une queue de lézard ou de poisson ; un enfant qui a un corps de serpent, & telles autres figures inventées pour les besoins que nous avons exposés, n'étant plus entendues ; on imagina autant de fables & de

changemens prodigieux qu'il y avoit de figures composées. Ce goût pour les récits surprenans devint universel en Phénicie, puis en Gréce, & par-tout. La moindre équivoque, les traits historiques abrégés, les expressions courtes & proverbiales, tout donna lieu à des transformations merveilleuses.

Ce seroit ici le lieu propre à expliquer toute la suite des Métamorphoses, & à les rappeller séparément à leur origine particulière. Il y en a plusieurs dont j'entrevois l'explication d'une façon qui me paroît fort simple. Mais c'est assez de savoir comment ce goût singulier a pris pié en Gréce & ailleurs : le détail de ces rèveries innombrables deviendroit fatiguant pour mes lecteurs : & bien loin de les vouloir embarrasser d'une nouvelle tirade d'étymologies Phéniciennes, j'ai une véritable crainte d'avoir excédé en ce point, quoique je fusse indispensablement obligé d'y avoir recours. Il en est des anciennes langues comme de la géométrie. Il faut les mettre en œuvre quand on est dans la nécessité d'en faire usage. Mais il est ridicule de traiter des matières dont on n'a aucun besoin, pour avoir occasion de mettre en œuvre ou l'érudition ou la géométrie.

XXXVIII.

La généalogie des Dieux.

Quoique les Egyptiens, en cherchant de grands myſtères où il n'y en avoit point, ayent défiguré l'hiſtoire & la religion à un point qui les rend la plus ridicule & la plus ſotte de toutes les nations; on ne peut leur refuſer la gloire des bons réglemens pour la police, & pour tout l'ordre public. Tout ce qui étoit néceſſaire, & qui devoit être fait en commun, n'étoit point laiſſé à la liberté des particuliers, mais fixé à un certain tems de l'année, & annoncé par des ſignes publics, à la vûe deſquels les mêmes ouvrages, les mêmes ventes, les mêmes purifications des meubles, des maiſons ou des canaux, ſe commençoient ou ſe finiſſoient par-tout.

Par exemple, au commencement de l'hyver lorſque le peuple avoit quitté la campagne, on publioit la foire des ouvrages de ſerrurerie & de chaudronnerie; apparemment par l'affiche d'un Vulcain, qui ſignifioit les outils *à expédier l'ouvrage* *, & qu'on nommoit auſſi *Acmon*, c'eſt-à-dire, *le chaudronnier* (*a*).

* *Supr. art. de Vulcain.*

(*a*) De אגם *argam*, *étang*, vient אגמן *Agmon* & *Acmon*, Job 41 : 11. *L'étang de cuivre*, *la mer d'airain*, c'eſt-à-dire, les chaudières, les grands baſſins. On donnoit à Vulcain le nom de l'inſtrument dont il annonçoit la vente.

LA THÉOGONIE.

Au commencement du printems, ou au retour des premières chaleurs qui se font sentir dans l'Egypte en Février, on purifioit les meubles, les maisons, & les étables. On mettoit en tas tous les fumiers qui ne pouvoient être qu'incommodes & entièrement inutiles pour les terres d'Egypte que le Nil engraisse suffisamment. On y joignoit tout ce qui pouvoit être *pourri*, les blés *gâtés*, tout ce qui sentoit l'altération ou la *moisissure* : & de crainte que ces amas n'infectassent l'Egypte, on les brûloit. Cette purification générale étoit annoncée par une Isis & un Horus qui avoient deux noms conformes à l'ouvrage de la saison. L'Horus s'appelloit Hur (*a*) ou Ourim, *le feu*, *les brandons* ; & l'Isis se nommoit Obs (*b*) ou Ops, *la moisissure*. Ces purifications portées de côte en côte sont encore d'usage par toute l'Europe vers le retour du beau tems en Février ou en Mars : & la pratique d'allumer des feux sur le soir, à certains jours du printems déterminés pour cela, est encore l'amusement de la jeunesse dans

(*a*) אור *our*, d'où les Latins ont formé le mot *ouer*, ou *ver*, le printems. Ils avoient aussi leurs *februa*, c'est-à-dire, leurs purifications générales dans le mois de Février qui en a pris son nom.

(*b*) De אבש *abash*, *putrescere*, *mucidum fieri*, vient אובש *obs*, *mueor*, *putredo*, אבשו פרדות *obsu pherudot*, les blés se gâtent. *Joel* 1 : 17.

une infinité de villes & de villages où l'on est toujours fidéle à la vieille rubrique sans en savoir la raison. En Egypte même où les fêtes solemnelles rétrogradant d'un jour de quatre ans en quatre ans se trouvoient dans des saisons auxquelles elles n'avoient plus de rapport, on oublia le motif de l'institution de la fête des Brandons : mais on y fut toujours fidéle. La ville de Saïs, où l'abondance d'huile & la multitude des lampes rendoient cette solemnité nocturne plus brillante qu'ailleurs, en fit sa fête particulière,* & c'est apparemment pour cela que la Minerve de Saïs avoit une chouette à côté d'elle. Sur le soir les habitans de Saïs commençoient leur grande fête par une illumination. Aussi-tôt que les villes voisines l'appercevoient, elles allumoient de semblables feux. On en faisoit autant de proche en proche, & toute l'Egypte prenoit part à la fête par une illumination générale *.

* *Herodot. in Euterp. n.* 50.

La lune de Février, outre la visite des maisons, annonçoit encore deux opérations qui étoient d'une extrême conséquence. L'une consistoit à nettoyer les canaux du Nil, & à profiter de ce tems où le fleuve est le plus bas qu'il puisse être, & pour ainsi dire à sec, en creusant dans

les lieux remplis de limon, pour faire rentrer plus promtement les eaux dans leur lit après le débordement. LA THÉOGONIE.

La ſeconde opération & la plus importante de toutes, celle qui faiſoit le grand ornement du printems, & qui précédoit immédiatement les moiſſons, étoit la déciſion des procès, ou l'aſſemblée des Juges. Les prêtres pendant l'année paroiſſoient peu en public hors le tems des fonctions de religion. Mais ils ſortoient au printems, c'eſt-dire en Février, & s'aſſembloient pour juger les affaires des particuliers, afin que ceux-ci puſſent enſuite vaquer librement à leur travail. Ces Juges étant nourris aux dépens du public * dans leur labyrinthe, n'avoient ni ambition, ni intérêt, ni liaiſons ; & jugeoient le peuple avec une équité & une intégrité parfaite.

* *Herodot. in Euterp. n.46.*

L'écurement (*a*) des foſſés, & des canaux étoit annoncé dans l'aſſemblée de la néoménie par une Iſis qui portoit le nom de Tité ou Tétis, & par un Horus qu'on appelloit Titan, c'eſt-à-dire, *la fange*, le remuement des terres (*b*).

L'aſſemblée des prêtres pour juger les

(*a*) Ce terme que j'ai riſqué m'a paru faire ici un meilleur effêt que *la cure*.

(*b*) טיט *tit*, *cœnum*, *lutum*.

LE CIEL POETIQ. peuples étoit annoncée par un Horus barbu, portant en main une faulx, lequel étoit nommé à volonté Sudec, Keren, Chiun, & Chéunna, ou Saterin; & par une Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux. Cette Isis portoit alors le nom de Rhoea. L'Horus barbu marquoit l'assemblée des vieillards. La faulx dans sa main annonçoit la fénaison & la moisson qui suivoient immédiatement les assises. On donnoit à cette figure le nom de Sudec (*a*), c'est-à-dire, *le juste*; celui de Crone (*b*), c'est-à-dire, *la gloire*, *la dignité*, *la majesté*, ou *la couronne*, le cercle des juges: celui de Chiun ou Chéunna (*c*), qui signifie *l'assemblée des Prêtres*, enfin celui de Soterin (*d*) ou Setrun, qui signifie *les juges*, ou *l'exécution des jugemens*. Quant à l'Isis mamelue & environnée de têtes d'animaux pour annoncer les fêtes de la moisson, tant des

(*a*) צדק *tsadic*, ou *sudec*, *justitia*, *justus*.

(*b*) קרן *keren*, *splendor*. C'est le nom que l'Ecriture donne à l'éclat & aux rayons qui partoient du visage de Moïse après son entretien avec le Seigneur. *Exod.* 34: 29.

(*c*) De כהן *cohen*, *sacerdos*, *politiæ administer*, vient כהונה *kéunach*, I. Esdr. 2: 62. & *kiun*, *sacerdotalis functio*, *presbyterium*, *cœtus judicum*.

(*d*) שטר *soter*, *judex*, *soterim*, ou *sotrin*, *judices* & *principes*, Josue 1: 10. quelquefois *executores*, *satellites*.

ſoins que des blés, qui ſe faiſoit en Mars, & en Avril, on lui donna le nom de Rhoea, qui exprime la crême & le lait qu'elle donne aux hommes, comme auſſi la pâture de l'année entière qu'elle fournit aux animaux. Ce nom ſignifie fort ſimplement *la nourrice* (*a*), & aucune des Iſis, ou des annonces, ne méritoit mieux ce nom. Après la déciſion des procès des particuliers, & pendant que le peuple étoit occupé à ſier & à battre les blés, les Juges continuoient à tenir leurs ſéances pour pourvoir à tous les beſoins de l'état par des réglemens généraux, & c'eſt parce qu'ils demeuroient aſſemblés le reſte de l'année juſqu'au lever de la canicule en Juin ou Juillet, que l'affiche des jugemens, le vieillard armé d'une faulx, demeuroit en place, juſqu'à ce qu'on vît paroître un nouvel Oſiris, un nouveau ſoleil, c'eſt-à-dire, le nouvel an. Nous allons voir les étranges contes auxquels cette circonſtance donna lieu.

LA THÉOGONIE.

On perdit peu-à-peu l'intelligence de ces figures ſi ſimples, & de ces noms qui étoient en uſage dans les fêtes où le tout étoit devenu un cérémonial invariable. L'écriture courante en fit négliger le ſens : & d'ailleurs rien ne contribua davantage

(a) רעה *harah, paſcere; rohéah, paſcens, nutrix.*

à le faire oublier que la coutume de ne pas compter exactement l'année ſacrée, mais d'en avancer toujours le commencement d'un jour entier de quatre ans en quatre ans ; de ſorte que les fêtes & les figures qui avoient rapport aux opérations du printems ſe trouvant placées en autonne ou en hyver, & ainſi des autres, on ne comprenoit plus rien à ce que toutes ces choſes vouloient dire. Toutes ces figures étant priſes pour des hommes & des femmes dont on célébroit l'apothéoſe, on leur aſſigna une généalogie conforme à l'ordre de leurs fêtes. Oſiris & Iſis qui commençoient l'année, furent les deux grandes divinités qui tinrent le premier rang, & de qui l'on fit deſcendre les dieux & les déeſſes du ſecond ordre, dont nous avons parlé. Mais de qui deſcendront Oſiris & Iſis, c'eſt-à-dire, Jupiter & ſa femme ? Ils ſont comme leurs frères Neptune & Pluton les enfans de ce vénérable vieillard, qui étoit l'affiche qu'on voyoit paroître le plus long-tems ſur la fin de l'année, & dont Jupiter venoit occuper la place. Selon l'ordre primitif, en Juin ou en Juillèt, reparoiſſoit un nouvel Oſiris & une nouvelle Iſis, ou les affiches du nouvel an. Selon l'ordre des tems poſtérieurs toutes ces figures ſe ſuccédoient,

à la vérité, de la même facon, mais dans des saisons & dans des mois auxquels elles n'avoient plus de juste rapport. Ainsi Sudec, ou Cronos, ou Saturne devint père de Jupiter & d'Isis : Rhoea fut leur mère : Tétis & Titan furent leurs ayeux : les Titans furent regardés comme les enfans d'*Ur*, ou *Urane*, & d'*Ops*. Plusieurs généalogistes s'en tiennent-là. D'autres, comme Diodore, font Urane & Ops enfans d'Acmon. Les Egyptiens dans leur généalogie remontent jusqu'à Vulcain. Or Acmon, le chaudronnier, & Vulcain, sont la même chose. LA THÉOGONIE.

Ainsi tous ces grands personnages qui ont peuplé le ciel, que chaque païs se flattoit d'avoir eu pour habitans, auxquels les poëtes ont attribué des avantures tragiques, & tous les accidens de l'humanité ; ces grands conquérans dont nos savans remanient les histoires, jusqu'à pénétrer dans les intérêts de politique qui les faisoient agir, se trouvent être comme l'écrevisse & le capricorne, comme la balance ou la sphinx ; des enseignes, des marques, des écriteaux qui servoient à diriger le peuple, à régler pendant l'année les fêtes & les travaux.

XXXIX.

Saturne.

Je trouve encore les preuves de la même vérité dans les remarques que m'offre assez naturellement la fable de Saturne.

Au lieu de le peindre avec une faulx, pour marquer que les séances des juges doivent se tenir au tems de la moisson & de la fénaison, on le trouve quelquefois représenté avec des yeux (*a*) par devant & des yeux par derrière, dont les uns veillent, les autres sont fermés ; & quatre aîles, dont deux sont étendues, deux sont abaissées : ce qui marquoit la pénétration & la continuité du travail des juges qui se relayoient ou se succédoient nuit & jour pour expédier les affaires du peuple & de l'état sans faire languir personne par des retardemens ruineux (*b*).

(*a* *Sanchoniaton dans Euseb. Prep. Evangel.*

(*b* On peut remarquer que cette magnifique figure parée de plusieurs aîles, & toute couverte d'yeux, est le Chérub des Hébreux. C'étoit l'expression ou l'emblême la plus naturelle de la piété ou de la religion : rien n'étoit plus propre à signifier des esprits adorateurs, & à exprimer leur vigilance, ou la promtitude de leur ministère. Mais quoi ! les Hébreux ont-ils emprunté des Egyptiens cette partie de leur cérémonial ? Point du tout. Ils l'ont tirée de l'écriture ancienne qui avoit cours par tout : & c'est pour cela que S. Paul donne à cet extérieur le nom d'*Elementa mundi*, C'étoient les *leçons qu'on donnoit* au-

LA THÉOGONIE.

Une nouvelle preuve que Saturne eſt un juge ou le ſymbole de la juſtice à la pénétration de laquelle rien n'échappe, c'eſt que les poëtes, & ſur-tout Homere, l'appelle communément le pénétrant, le ruſé, le clairvoyant (*a*) Saturne. C'eſt encore parce que Saturne ſignifioit dans ſon origine *l'exécution des jugemens*, ou la punition des criminels, qu'on diſoit communément de Saturne qu'il emportoit quelqu'un tous les ans, & demandoit ſa victime. De-là vient la perſuaſion où l'on étoit que Saturne vouloit être honoré par l'effuſion du ſang humain, & la barbare coutume qui s'en répandit par-tout en paſſant de Phénicie en Afrique, puis dans toute l'Europe.

Culte cruel rendu à Saturne.

C'eſt parce que Saturne ou Crone avoit un rapport néceſſaire avec la parfaite *équité* des jugemens qui ſe rendoient ſans acception de perſonne, par une compagnie de juges iſolés & déſintéreſſés, qu'on diſoit que Saturne avoit régné avec

Origine de l'âge d'or.

trefois *aux hommes*. Elles ont pû ſervir juſqu'au tems de la grace, juſqu'à la venue du Maître qui parle au cœur. Ces figures, ces inſtructions régloient l'extérieur, & donnoient des avis : mais elles ne corrigeoient point le fond vicieux de la volonté. Cette œuvre étoit réſervée à la grace du Sauveur, & c'eſt pour cela que les inſtructions précédentes, les chérubins, l'arche, & tout l'extérieur de la religion Judaïque ſont nommées des leçons impuiſſantes, *vacua & egena elementa*.

(*a*) κρόνος ἀγκυλομήτης.

une douceur & une intégrité parfaite. Si l'on ajoûtoit que de son tems il regnoit un printems perpétuel ; c'est parce que les séances des juges étoient anciennement inséparables du plus beau mois de l'année. Tel est constamment le mois de Février en Egypte. Tous les voyageurs nous parlent des agrémens de ce mois, durant lequel l'Egypte est d'un bout à l'autre un grand tapis de fleurs. La coutume de compter l'année de 365 jours, sans intercaler un jour au bout de quatre ans, déplaça peu-à-peu toutes les fêtes, & fit oublier que les figures qu'on y voyoit étoient relatives aux circonstances de la saison.

C'est par une imitation de cet usage que la justice se rendoit anciennement en Europe dans le plus beau de nos mois ; c'est-à-dire en Mai. Il reste encore en une infinité d'endroits un vestige de cette coutume dans l'usage où sont les admodiateurs des droits & des recettes des seigneurs, de planter une ramée ou une sale de verdure devant le chef-lieu de la seigneurie, où se tenoient autrefois les assises, & où se font les exécutions. Cette pratique passe pour être, & est en effèt, une reconnoissance du droit de haute justice du seigneur. Mais cet appareil est fondé sur la circonstance du tems où la justice

ſe rendoit dans la plus haute antiquité. C'étoit dans le plus beau de tous les mois. Cette ſale ſe nomme encore le Mai : & les termes de magiſtrats & de majeſté, ſemblent empruntés du nom du mois où ſe tenoient en Europe ces aſſemblés reſpectables (*a*). LA THÉOGONIE.

C'eſt parce que Saturne étoit le ſymbole des prêtres qui ne ſortoient qu'au printems de leur retraite, qu'on attachoit pendant l'année la ſtatue de Saturne, & qu'on rompoit ſes liens aux approches de la fête *. Celle-ci ſe célébroit à Rome en Décembre, parce que le commencement de l'année que cette fête devoit précéder ſuivant l'ancien uſage, avoit été fixé par les Romains au premier jour de Janvier.

Les liens de Saturne.

* *Apollodor.* & *Macrob. Saturnal. l.* 8.

On retrouve encore une marque ſenſible du rapport de Saturne aux fonctions judiciaires de l'ordre ſacerdotal, dans l'union du fiſc & des archives avec le temple de Saturne (*b*). C'étoit une imitation de la méthode des Egyptiens, qui anciennement plaçoient le tréſor public, & les regiſtres des généalogies des familles dans la tour ſous la garde des prêtres.

(*a*) Ce mois a reçu ſon nom de la pleïade, anciennement appellée Maia qui ſe dégageoit alors des rayons du ſoleil, diſtant de trente dégrés, & paſſant ſous les gemeaux.

(*b*) *Feſtus*, & *Lil. Greg. Gerald. Syntagm.*

A préſent que nous connoiſſons très-probablement le vrai Saturne, reprenons ſes attributs & ſes noms pour voir les contes étranges auxquels ils ont donné lieu faute d'être entendus.

Dès qu'on eut fait des perſonnages vivans d'Oſiris & de Saturne, & que l'un eut été regardé comme le fils & le ſucceſſeur de l'autre, parce qu'il le ſuivoit immédiatement; tout devint matière à hiſtoire. Les liens qui étoient la marque de la vie ſédentaire & retirée des juges, furent pris pour un effèt de la violence de Jupiter qui avoit empriſonné ſon père, & s'étoit rendu maître de l'empire univerſel. On n'oublia pas non plus d'interpréter l'uſage de la faulx conformément aux vûes jalouſes & inquiétes de l'uſurpateur.

Saturne pris pour Noé.

La même faulx donna lieu à un ſoupçon plus raiſonnable parmi les Orientaux. Entendant parler de Saturne comme du père des trois enfans qui avoient partagé le monde, ils crurent y retrouver le père des trois enfans qui ont repeuplé la terre, Sem, Cham, & Japhèt. Ils ſe ſouvenoient que c'étoit aux ſoins de ce patriarche qu'on étoit redevable du renouvellement de l'agriculture, & de l'uſage du vin. Ils convertirent la faulx de Saturne, tantôt en une faucille pour enſeigner à moiſſon-

ner ; tantôt en une ſerpette pour enſeigner à tailler la vigne. Ainſi ce n'eſt ni l'écriture ſainte, ni l'hiſtoire qui a ſervi de matière ou d'occaſion aux fables. Mais l'idolâtrie & les fables étant nées, les peuples qui avoient encore des idées confuſes de quelques anciennes vérités, en firent l'application aux fables qui ſembloient y avoir quelque rapport. Le vrai & le faux ſe trouvèrent de la ſorte mélangés : & c'eſt ainſi qu'on peut retrouver dans la fable des veſtiges de l'hiſtoire, ou même des témoignages qui dépoſent par-tout en faveur de l'origine du monde & des nations, telle que Moïſe nous la rapporte.

LA THÉOGONIE.

Origine de l'hiſtorique qu'on retrouve dans les fables.

Des peuples de Syrie parmi leſquels Abraham avoit laiſſé une grande réputation de probité & de juſtice, & qui n'ignoroient pas la diſpoſition où il avoit été d'immoler ſon propre fils, crurent voir dans le nom de Sydec (le juſte), & dans l'offrande d'une victime humaine qu'on faiſoit tous les ans à Saturne, les veſtiges de l'hiſtoire d'Abraham. Mais Philon * & d'autres ſavans ont reconnu que la coutume de ſacrifier des victimes humaines, étoit antérieure à Abraham : & ils ont penſé que comme Dieu avoit uſé de condeſcendance, & s'étoit accom-

Saturne pris pour Abraham.

Euſeb. Præp. Evang. l. 4.

* Περὶ Ἀβραάμ, p. 294.

LE CIEL POETIQ.

modé aux diſpoſitions ou à l'éducation d'Abraham, lorſqu'en faiſant alliance avec lui il avoit bien voulu paſſer ſenſiblement entre les piéces des victimes diviſées pour ſe conformer humainement à la formule ordinaire des alliances ; de même lorſqu'il avoit mis à l'épreuve la foi de cet excellent homme, il s'étoit conformé aux idées univerſelles & aux exemples populaires, en lui demandant s'il étoit prêt à lui ſacrifier ſon fils bien-aimé, comme les nations voiſines ſacrifioient leurs enfans les plus chers à leurs dieux Moloch & Saturne (*a*).

Voilà déja bien des applications étranges auxquelles l'ignorance du ſens de ce ſymbole, a donné lieu. Attendons-nous à bien d'autres bizarreries. Par exemple, pour faire entendre que l'aſſemblée des juges & la moiſſon finiſſoient l'année, & qu'il n'y avoit plus de fêtes ni d'annonces juſqu'au commencement de l'année ſuivante, tantôt ils mettoient au bras de Saturne un ſerpent qui ſe mord la queue* : tantôt ils peignoient un vieillard qui ſemble mordre la tête de ſon fils (*b*) : quel-

*Lil. Greg. Girald. ibid.

(*a*) Nous ne touchons ici qu'aux dehors & qu'à l'écorce de ce grand myſtère. Ce n'étoit point le lieu de parler des rapports que Dieu a mis entre Iſaac & le fils bien-aimé qui ſurvit à ſon ſacrifice.

(*b*) Voyez *Saturne*, *dans l'Antiq. expliq.*

quefois ils disoient que Saturne, de vieillard devenoit enfant *. Ce dernier trait ramène tout à une vérité simple & sensible : c'est le dénouement des figures. L'année vieillissoit, puis se renouvelloit. Il n'y avoit point là de mystère. Mais ceux qui vouloient du singulier, disoient en les voyant, que Saturne se plaisoit à dévorer des enfans, & même ses propres fils. Le mot Habben qui signifie un enfant, un fils, différant peu d'Haeben une pierre, ils allèrent de folie en folie, jusqu'à dire que Saturne grugeoit des pierres, & que Rhoea obligée à lui donner ce qu'elle mettoit au monde, avoit sauvé Jupiter en emmaillottant une pierre que Saturne avoit dévorée au lieu de son fils. C'est de ce ridicule jeu de mots que provient encore la fable qui rend raison de la dureté des hommes qui couvrent la terre, en les faisant tous sortir, non *des enfans* de l'homme & de la femme qui échappèrent au déluge, mais des *pierres* qu'ils jettèrent l'un & l'autre derrière eux.

LA THÉOGONIE.

* *Martian. & Girald.*

Enfin rien ne prouve mieux combien on ignoroit le sens des figures qu'on prenoit pour des personnages divinisés, que l'idée toute nouvelle que les Grecs se firent de Saturne quand il fut apporté chez eux.

LE CIEL POETIQ.

Saturne pris pour le tems.

Le nom de Crone sous lequel il leur étoit connu, signifioit fort simplement la majesté des assemblées judiciaires, la couronne ou le cercle des juges. Mais ne sachant ce que c'étoit que cette figure ni sa destination, & trouvant un rapport de son, entre le nom de Crone & celui de Chrone (*a*), qui parmi eux signifioit *le tems*, ils interprétèrent tout le symbole en ce sens. La vieillesse y quadroit le mieux du monde. Que faire de la faulx qu'il tient en main ? il s'en servira pour tout abattre. Les pierres sur-tout qu'on lui faisoit dévorer en Syrie, sembloient le caractériser parfaitement. Le tems mine tout, & ronge les pierres mêmes. Ainsi voilà le *père des dieux*, *Noé*, l'inventeur du labourage, *Abraham*, un *juge* d'une équité incorruptible, un *roi* plein de douceur, un *mangeur de petits enfans*, & *le tems*, qui se réunissent bon gré mal gré dans la personne de notre Saturne. Il est aisé de sentir qu'on n'a jamais imaginé ces folies à tête reposée : mais qu'une figure fort ingénieuse qui servoit à annoncer & à faire respecter la justice, n'étant plus entendue, quoique toujours présentée à certaines fêtes, fut prise d'une façon par les uns,

(*a*) Κρονὸς & Κρονίων, Saturne, Χρόνος, le tems.

d'une autre par d'autres ; & que toutes ces interprétations venant ensuite à se rapprocher, il s'en est formé un horrible mélange d'idées qui n'ont ni sens ni liaison. LA THÉOGONIE.

X L.

Origine des animaux sacrés, & de la Métempsycose.

Ce qui me persuade que nous devons chercher l'origine de l'idolâtrie des Occidentaux sur-tout dans l'abus qu'on fit de l'écriture Egyptienne, ce n'est pas seulement l'extrême facilité avec laquelle le peuple grossier a pu prendre un homme, une femme, un enfant, un vieillard, pour ce que ces figures présentoient à l'œil, & les appeller le roi Osiris, ou le dieu Ammon, la reine ou la dame, & le fils bien-aimé, ou le législateur d'Egypte : mais j'ai été particulièrement frappé de la liaison sensible qui se trouve entre cette première méprise & toutes les autres singularités du peuple Egyptien. Ses opinions monstrueuses & ses pratiques bizarres ne sont qu'une suite fort simple du faux sens qu'ils donnèrent à leur ancienne écriture.

On disoit tous les jours, & c'étoit l'ancien langage astronomique parfaitement d'accord avec les caractères de l'Ecriture

LE CIEL POETIQ.

* Osiris, le soleil.

sacrée, on disoit que le gouverneur * de la terre avoit quitté le bélier, pour entrer dans le taureau, qu'il passeroit ensuite dans les chévreaux, dans l'écrevisse, dans le lion, & ainsi des autres signes du zodiaque. Prenant historiquement cet homme pour leur père, ils prirent historiquement ce qu'on disoit de lui, & ils s'imaginèrent qu'on avoit donné tous ces différens noms aux étoiles sous lesquelles le soleil passoit, pour conserver la mémoire d'autant d'évènemens importans qui étoient arrivés à leur gouverneur avant qu'il fût admis dans le soleil. Au sortir de son corps mortel, son ame, disoient-ils, entra d'abord dans un bélier : ensuite elle habita dans un taureau ; puis dans un bouc & passa de la sorte d'un animal dans un autre, jusqu'à ce qu'il eût pris possession du soleil où il régne, & d'où il jette sur l'Egypte des regards de complaisance.

Autant en disoit-on d'Isis. Comme on mettoit souvent sur ses épaules la tête de la canicule, ou d'un épervier, & vous savez pourquoi ; comme on ornoit souvent sa tête des cornes d'une génisse, ou avec un sistre surmonté de la figure d'une chatte, & qu'on y mettoit très-ordinairement un croissant de lune, signe encore plus simple de la néoménie ; on prit de-

là

là occasion de dire qu'après sa demeure dans le corps d'une chienne, d'une chatte, d'une génisse, & d'autres animaux, Isis avoit enfin pris sa place dans la lune. Le peuple en fit ainsi la reine du ciel, la dispensatrice des mois, des saisons, & des fêtes.

LA THÉOGONIE.

Cette opinion absurde devint aussi commune que le langage & les figures qui en avoient été l'occasion. Ce passage des ames d'Osiris & d'Isis dans tels & tels animaux, avant leur arrivée dans les astres, trouva créance parmi le peuple, & fut regardé comme une histoire très-sérieuse. Elle devint le modéle de la créance commune sur l'état des ames après la mort. Personne ne douta plus en Egypte que l'ame de l'homme ne pasŝât, au sortir de son corps, dans celui d'un autre homme, ou d'une bête; de celle-ci dans une autre, puis dans une troisième, & en continuant de la sorte par une longue circulation de pénitence à expier le mal qu'elle avoit pu commettre: après quoi purifiée de ses fautes, & dégagée de ses cupidités, elle passoit dans l'étoile ou dans la planéte qui lui étoit assignée pour demeure.

Commencement de la Métempsycose.

Rien de si commode, ni de plus ingénieux que le langage astronomique,

LE CIEL POETIQ.

qui caractérisoit tout d'un coup les saisons, & les ouvrages qui y sont propres, en faisant entrer le gouverneur de la terre * dans les douze maisons, nommées le bélier, le taureau, le lion, la balance, &c. tous noms qui avoient un rapport juste à ce qui se passoit successivement sur la terre dans le cours de l'année. Rien de si grossier ni de plus misérable que le sens historique que le peuple attacha par la suite à ce langage: & telle est visiblement l'origine du dogme ridicule de la transmigration des ames, que Pythagore rapporta d'Egypte en Italie comme une rare découverte. Ces fadaises relevées des termes pompeux de Péricyclose [a], de Palingénésie [b], & de Métempsycose [c], firent fortune parmi les philosophes. C'est encore la doctrine des docteurs Indiens, & nous connoissons plus d'un savant qui ne parlent qu'avec respect de la transmigration.

* Le Soleil.

a Tour, circuit.

b Renouvellement.

c Passage de l'ame d'un corps dans un autre.

XLI.

Les animaux honorés d'un culte religieux.

L'effèt naturel de cette opinion fut d'épargner le sang des animaux, quoique

Dieu ne les ait placés auprès de nous que pour nous servir & pour nous nourrir. Il est vrai qu'on trouva de bonnes raisons pour ne point priver le peuple de la chair du bœuf, qui est une nourriture abondante & parfaite. Il est encore vrai qu'il y eut une espéce de convention tacite entre les provinces d'Egypte de faire usage l'une de la chair de brebis, l'autre de la chair de chévreau, pour n'être pas privées d'un commerce utile, & de trop de secours à la fois. Mais les prêtres Egyptiens s'abstenoient communément de manger la chair de quelque bête que ce fût : & en général tous les animaux dont les étoiles portent le nom, furent regardés par les Egyptiens avec vénération, comme ayant été la première retraite de leurs dieux, & pouvant être celle des ames de leurs parens morts. On ne vit plus qu'avec une crainte religieuse ceux dans lesquels on savoit, à n'en pouvoir douter, qu'Osiris & Isis avoient fait leur demeure, comme le bélier, le taureau, la génisse, le bouc, & le lion. L'ancien usage où l'on étoit de porter en cérémonie dans les fêtes de certaines saisons l'animal qui donnoit son nom à la maison où le soleil entroit, disposa les peuples de certains cantons à

honorer particulièrement l'animal qu'on portoit dans la fête qui concouroit avec la fin de leur moisson. Le bélier devint ainsi l'animal chéri des habitans de Thèbes, dont la moisson finissoit vers l'entrée du soleil au bélier. Le bœuf & la vache devinrent les animaux les plus chers aux habitans de Memphis, dont la moisson finissoit à l'entrée du soleil au taureau. Ceux de Mendès voisins de la mer, & dont la récolte arrivoit plûtard, vers l'entrée du soleil aux deux chévreaux, avoient, au rapport d'Hérodote *, une vénération spéciale pour les chévreaux. L'extravagance alla enfin jusqu'à conserver dans un lieu honorable, & à traiter avec révérence le bélier, le taureau ou le bouc qui avoit fait partie du cérémonial. Je ne sai pas si le bélier de la fête étoit spécialement conservé dans la Thébaïde. Les monumens qui nous restent du fond de l'Egypte vers l'Ethiopie sont plus rares & plus obscurs. Mais on révéroit un bœuf à Memphis, & un bouc à Mendès. On les regardoit comme des dieux. D'où leur a donc pu provenir tant d'honneurs ? Voilà tant de symboles qui deviennent successivement autant de dieux, que quand nous verrons éclore de nouvelles divi-

* *In Euterp. num.* 47.

nités, nous pourrons bien assurer qu'elles n'étoient originairement que des parties du cérémonial symbolique. Le bœuf & le bouc de Mendès avoient donc fait partie des anciennes cérémonies avant que de devenir les objèts d'un culte religieux : & nous en trouvons la preuve de fait dans le chien vivant qu'on faisoit marcher devant la pompe d'Isis au grand jour de sa fête. La canicule qui faisoit l'ouverture de l'année, avoit donné lieu à ce cérémonial. Le chien par la suite devint l'objèt particulier du culte d'une province d'Egypte ; & c'étoit d'ailleurs un animal respecté & sacré d'un bout de l'Egypte à l'autre (a).

LA THÉOGONIE.

Si la figure du bœuf & de la vache fut de tous les symboles celui qui se trouva le plus du goût des peuples, c'est parce que c'étoit l'animal qu'on voyoit paroître à la fête de la moisson dans le canton de l'Egypte le plus distingué, à Memphis. L'idée de la fertilité devint inséparable de la vûe du bœuf. On donna au Nil une tête de bœuf, pour faire entendre qu'il étoit le père des moissons de l'Egypte : & c'est la raison qui fit peindre sous la même forme les autres fleuves, qui sans se déborder comme le

Pourquoi l'on peint les fleuves avec une tête de taureau.

(a) *Oppida tota canem venerantur.* Juven. satyr. 15.

Nil, ne laissent pas de fertiliser les campagnes qu'ils traversent (*a*).

XLII.

Origine d'Apis & de Mnévis.

Le hazard ayant fait trouver à Memphis un veau qui avoit quelques taches d'une figure approchante d'un cercle ou d'un croissant, symboles si respectés parmi eux; cette singularité qui n'étoit rien & ne méritoit pas plus d'attention que ces taches blanches qu'on voit au front des chevaux & ailleurs, ils la prirent pour le caractère d'Osiris & d'Isis, empreint sur l'animal que leurs dieux chérissoient. Une cervelle hypocondre s'avisa de croire, & de persuader à d'autres, que c'étoit une apparition du gouverneur, une visite que le protecteur de l'Egypte daignoit leur faire. Ce veau miraculeux, après avoir servi par préférence au cérémonial ordinaire, fut logé dans le plus bel endroit de Memphis. Sa demeure devint un temple. Tous ses mouvemens furent trouvé prophétiques, & le peuple y accourut de toute-part, son offrande à la main. On lui donna le beau

(a) *Sic tauriformis volvitur Aufidus.*

nom d'*Apis*, qui signifie le Fort (*a*), le Dieu puissant. LA THÉOGONIE.

Après sa mort on eut grand soin de le remplacer par un autre qui eût à-peu-près les mêmes taches. Quand les marques désirées n'étoient pas nettes & précises, on les aidoit d'un coup de pinceau. On prévenoit même à propos, & après un tems marqué, l'indécence de sa mort naturelle, en le conduisant en cérémonie dans un lieu où on le plongeoit dans l'eau, puis on l'enterroit dévotement. Cette fête lugubre étoit accompagnée de bien des pleurs, & se nommoit avec emphase *Sarapis*, ou *la retraite d'Apis* (*b*), nom qu'on donna par la suite à Pluton, à l'Osiris infernal. Après l'enterrement d'Apis on lui cherchoit un successeur (*c*).

(*a*) C'est encore ici un trait de l'affinité qu'il y avoit entre la langue des Egyptiens & celle de leurs voisins. Apis est le même mot qu'Abir, prononcé à la façon des Egyptiens. Nous le savons par le témoignage du prophéte Jeremie, ch. 46 : 15. où il se mocque des Egyptiens en leur demandant ce qu'est devenu leur Apis, en Hébreu *leur Abir*. מדוע נסחפ אבירך *maddo. vav nistaph abireca, quare ablatus est Abir tuus ?* Ce que les LXX. ont traduit par ὁ Ἆπις, ὁ μόσχος, *vitulus*, & expliqué ensuite par ὁ ἐκλεκτός σου. Διὰ τί ἔφυγεν ἀπὸ σοῦ ὁ Ἆπις, ὁ μόσχος, ὁ ἐκλεκτός σου, Qu'est devenu votre Apis, votre puissant bœuf, votre dieu chéri ?

(*b*) סור *sur, recedere,* סר אביר *sar abir, recessit Apis*. V. Judic. 16 : 20.

(*c*) *Bos Apis in septo quodam alitur &* .... *pro deo habetur : Albus frontem & quasdam parvas corporis par-*

LE CIEL POETIQ.

Ainsi se perpétua cette étonnante dévotion. Un puissant motif y contribua beaucoup : elle étoit lucrative.

Origine de Mnévis.

Les habitans d'Héliopolis qui faisoient une dinastie à part, ou un royaume différent de celui de Memphis, se croyoient assez bien avec le soleil dont leur ville capitale portoit le nom, pour avoir part à ses visites ou à celles de son fils. Ils eurent donc bien-tôt leur bœuf sacré aussi bien que ceux de Memphis. On lui donna le nom de Ménavis ou de Mnévis, qui est la même chose que *Menès le fort*, ou le même que * Ménophis : & en lui choisissant un nom distingué, on lui fit trouver d'autres qualités & d'autres fonctions particulières qui n'attirèrent pas moins la foule.

* *Voyez ci-dessus.*

Du moment que l'Egypte eut oublié le seul Etre qui soit adorable & le culte spirituel qu'il demande, pour honorer un

tes, cætera verò niger : quibus signis judicant qui sit ad successionem idoneus, alio defuncto. Ante id septum, &c. Strab. Geogr. l. 17. M. de Maillèt dans sa description de l'Egypte, lettre 7, a cru que Strabon vouloit dire qu'après la mort du roi régnant les prêtres connoissoient par la bigarure de la peau d'Apis quel devoit être le roi successeur, & avoient trouvé par-là le moyen de se rendre maîtres de la succession à la couronne. Mais il s'agit visiblement dans cet endroit non du successeur du roi, mais du successeur qu'on devoit donner au bœuf Apis noyé en cérémonie, ou mort naturellement. Le choix de ce veau se décidoit par ses mouchetures.

vil animal qui broute l'herbe des champs (*a*), tous les animaux qui paroissoient fréquemment dans les figures hiéroglyphiques eurent part à ses respects. L'Egypte & la Lybie se prosternèrent devant le bélier. Le culte du taureau devint universel. Les boucs qui donnoient leur nom au troisième signe (*b*) du zodiaque, eurent un temple à Mendès, & bien ailleurs. Le lion, la chévre sauvage, les poissons (*c*), le loup, tous noms de constellations différentes; le serpent si ordinaire dans leur écriture & dans les cérémonies; l'hippopotame & le crocodile, quoiqu'ils fussent des symboles odieux, & n'inspirassent que la crainte, trouvèrent chacun à part des adorateurs, même des cantons entiers qui leur étoient dévoués; & si ces animaux eussent été plus traitables, ils auroient fait une aussi belle fortune que le bélier, le veau, & le bouc, divinités naturellement fort accessibles.

LA THÉOGONIE.

Le culte du loup.

Il n'est pas inutile de remarquer ici que c'est encore une figure symbolique usitée dans un canton de la basse Egypte

(a) *Mutaverunt Deum, gloriam suam in similitudinem vituli comedentis fœnum.* Ps. 105. 20.

(b) Voyez la Sphère des barbares dans Hyde, *de Relig. Pers.*

(c) *Hérodote in Euterpe & Plutarch. de Isid. & Osir.*

LE CIEL POETIQ.

pour exprimer l'année ou la succession des douze signes, qui n'étant plus entendue, y a donné lieu à honorer spécialement le loup *, & en a fait porter le nom à la ville de Lycopolis, ensuite à la Lycie, au Lycée, & à plusieurs lieux de la Gréce, sur-tout en Arcadie. Chacun sait que les loups ont coutume de marcher à la file. On en a même fait un proverbe ; & c'est une remarque ordinaire chez les Naturalistes que les loups en passant une rivière se suivent sur une ligne, le second mordant la queue du premier, le troisième la queue du second, & ainsi des autres. Cette figure fut choisie pour signifier l'année, parce qu'elle est composée de douze mois qui se suivent sans interruption. Ce qui est si vrai, que les Grecs donnoient à l'année le nom de Lycabas, qui signifie *la marche des loups*.

* λυκὸς, *lycos, lupus*.

* *Voyez Fig. 1. Planche XXIII.*

XLIII.

Preuves du culte rendu à ces divinités bizarres.

Je ne puis disconvenir, me pourra-t-on dire, que la vûe de tous ces animaux symboliques dont on ne connoissoit plus la signification, & de plus la coûtume

perpétuelle de dire qu'Osiris ou Horus entroit dans le bélier, dans le taureau, & dans les autres animaux du zodiaque, n'ayent pu faire naître des travers dans l'esprit du peuple, & donné lieu à des contes pleins d'extravagance. Mais est-il concevable que les Egyptiens ayent manqué de sens jusqu'au point d'adorer les animaux mêmes dont les figures leur avoient autrefois servi de lettres, ou de signes instructifs, & même jusqu'à encenser les plantes dont on ajoûtoit les feuillages aux figures des animaux pour en varier le sens, & pour marquer les différentes saisons? LA THÉOGONIE.

Je n'entasserai pas ici les passages de Lucain, de Silius Italicus, de Stace, de Juvenal, ni une foule d'autres témoignages des auteurs profanes qui tournent en ridicule la petitesse des Egyptiens prosternés devant un bouc, ou pénétrés de respect devant un oignon. Mais je me bornerai à deux ou trois traits de l'Ecriture sainte dont l'éclaircissement peut intéresser mes Lecteurs, & les convaincre en même tems de la bizarrerie de ce culte dont on n'imagine pas que l'homme ait été capable.

L'art de la sculpture, ni celui de couler des figures en fonte, n'étoient pas

généralement interdits aux Hébreux ; puisque le fond du tabernacle & le couvercle de l'arche qui renfermoit la Loi, furent ornés de plusieurs figures aîlées, qui étoient autant d'images des esprits célestes, ou des symboles de l'adoration & de l'obéissance dûes à l'Etre suprême. Ces figures n'étoient pas comme l'ont pensé certains savans, une imitation des divinités Egyptiennes, puisque Moïse traite par-tout leurs animaux & leurs sculptures de choses abominables. Mais c'étoit un usage innocent & judicieux de l'ancienne écriture symbolique : c'étoit enseigner & parler par signe (a). Ces figures, bien loin d'être une copie de ce que l'Egypte adoroit, invitoient à l'adoration de l'Etre invisible & présentoient à l'esprit le modéle de l'abaissement le plus profond, & de l'obéissance la plus agile. Le cas où la sculpture étoit interdite aux Hébreux, est celui où la figure taillée pouvoit devenir un objet de chûte, & porter le peuple à l'idolâtrie.

Pourquoi donc la mer d'airain ou la grande cuve qui servoit dans le parvis du temple de Salomon à laver les piés & les mains des ministres prêts à faire le sacrifice, étoit-elle appuyée sur la croupe de

(a) Ce que S. Paul appelle, *elementa mundi*.

plusieurs taureaux de bronze? Si le taureau étoit l'objèt chéri du culte populaire, ces figures pouvoient devenir en Israël une occasion de scandale. LA THEOGONIE.

Le Bœuf étoit sans doute l'objèt de la dévotion à la mode : mais le faire servir de support à la cuve où se lavoient les ministres du Dieu vivant, c'étoit avilir par le plus humble de tous les services, l'animal qui étoit adoré chez les peuples voisins. Et au contraire Jeroboam l'irréconciliable ennemi de Salomon, prétendit tirer profit de l'inclination des peuples pour cet animal, lorsqu'à son retour d'Egypte, il essaya de détourner les Israëlites d'aller à Jerusalem en les attachant à Dan & à Béthel par l'érection des veaux d'or qu'il y plaça. D'où peut enfin provenir le culte que les Hébreux rendirent dans le désert à un taureau de fonte, sinon de l'impression vive que la pompe des fêtes d'Apis & de Mnévis avoit faite dès l'enfance sur leur esprit, lorsqu'ils étoient dans la terre de Gessen, voisine d'Hélio-polis & de Memphis?

Que le bélier & le bouc, l'agneau, & le chévreau ayent été adorés en Egypte aussi-bien que le taureau, nous en trouvons une autre preuve dans le refus que fit Moïse d'user de la permission que Pharaon lui donnoit de célébrer la fête du Sei-

gneur, sans sortir d'Egypte, sans aller, comme faisoient bien des peuples, solemniser leurs fêtes sur des montagnes, ou dans des déserts éloignés de toute habitation. Les Egyptiens, dit-il au roi, *nous lapideroient, s'ils nous voyoient immoler ce qu'ils adorent* *.

* *Exod.* 8.

Mais cette preuve est encore plus sensible dans les cérémonies de la Pâque. L'immolation de l'agneau paschal, & tous les sacrifices de la Loi, ont à la vérité des rapports importans à une plus excellente victime. Ils sont principalement destinés à servir à jamais d'instructions à ceux qui ont reçû la réalité dont la loi Mosaïque n'étoit que l'ombre. Mais cette cérémonie avoit alors un rapport sensible & immédiat aux besoins présens du peuple Hébreu & aux circonstances où il se trouvoit.

C'étoit comme nous l'avons déja remarqué, la coutume des Egyptiens de porter dans les fêtes de chaque nouveau mois, les symboles qui y étoient propres, & sur-tout l'animal qui avoit rapport au signe où entroit le soleil. Ils célébroient avec une pompe particulière le retour de l'équinoxe du printems (*a*), & l'entrée

(*a*) [illegible] *Plutarch. de Isid. & Osir.* Ce qui se trouve confirmé par l'Auteur de la *Chronique Orientale*, traduite par *Abrahamus Echellensis*, *pag.* 7. *Erat dies* (*Paschatis*) *isto quo sol ingressus est primum signum arietis; eratque dies ille solemnis ac celeberrimus apud Ægyptios.*

du soleil au premier signe qui est le bélier. Ils faisoient les préparatifs de cette fête avant la pleine lune voisine de l'équinoxe : & le quatorze de cette lune, toute l'Egypte étoit en joie : chacun mettoit des feuillages & des marques de la fête au-dessus de sa porte : on couronnoit de fleurs le bélier : on portoit en triomphe l'animal qui étoit propre à cette fête, & qui étoit devenu l'objèt de l'encens & du respect des peuples. LA THÉOGONIE.

Les Hébreux au contraire eurent ordre au tems de leur départ, & pour tous les ans à perpétuité au retour de l'équinoxe, de prendre dans chaque famille un jeune bélier, un agneau d'un an ; de le tenir prêt dès le dixiéme de la lune voisine de l'équinoxe, pour l'immoler le quatorze ; de se contenter d'un chévreau au défaut d'un bélier, l'un & l'autre étant honorés des Egyptiens : de persévérer jusqu'au quatorze dans la volonté de tuer ce qu'ils avoient vû adorer ; de le rôtir en présence de la famille ; de manger ensemble les chairs de cet animal le soir même du quatorze, qui étoit le jour auquel le bélier étoit couronné de fleurs & honoré des Egyptiens ; de n'en séparer aucune partie pour être mise en réserve jusqu'au lendemain ;

LE CIEL POETIQ. & sur-tout d'en manger la tête aussi-bien que le corps, pour faire en cela tout le contraire des Egyptiens. Un témoin oculaire * de leurs anciennes pratiques nous a appris que les Egyptiens ne mangeoient la tête d'aucun animal ; mais qu'ils la maudissoient, la consacroient aux divinités mal-faisantes, & la gardoient pour la vendre le lendemain sur la place aux étrangers, ou pour la jetter dans le fleuve au défaut d'acheteurs.

* *Herodot. in Euterp. n. 46.*

Une autre circonstance qui paroît singulière dans les réglemens de la pâque judaïque, est la défense de faire bouillir les chairs de l'agneau, & d'en rien manger de crû. Quel intérêt la religion des Hébreux pouvoit-elle avoir à rôtir la victime, plûtôt qu'à la bouillir, & quel besoin de leur défendre de manger des chairs crûes dont on a naturellement horreur ? Nous pouvons juger de la pratique des Egyptiens par celle des Athéniens qui étoient une de leurs colonies. Quand ils sacrifioient à Horus, ou aux heures, c'est-à-dire, aux saisons, divinités indubitablement venues d'Egypte ; le rituel de cet acte d'idolâtrie étoit *de faire bouillir les chairs* (a), *non de les rôtir.*

(a) Ἀθηναῖοι ταῖς ὥραις θύοντες οὐκ ὀπτῶσιν, ἀλλ' ἕψουσι τὰ κρέα. *Athenæi*, *lib.* 14. c. 20.

LA THÉOGONIE.

On conſerva à Athènes l'uſage Egyptien dans le culte de ces dieux viſiblement Egyptiens : & les Hébreux eurent ordre de faire le contraire pour ne prendre aucune part aux actions & aux coutumes de l'idolâtrie.

La défenſe de manger aucune partie de l'agneau, par exemple, les inteſtins, ſans avoir cuit le tout, étoit fondée ſur la coutume extravagante par laquelle on croyoit honorer Bacchus en mangeant les chairs, & ſur-tout les entrailles des chévreaux & des autres victimes, ſans les cuire (*a*). J'ai rapporté l'origine de ces pratiques furieuſes, qui étoient une repréſentation des anciennes chaſſes.

Enfin la dernière cérémonie preſcrite aux Hébreux dans l'immolation de l'Agneau paſchal, étoit de rougir de ſon ſang le deſſus de leurs portes, tandis que les Egyptiens ornoient les leurs de

(a) *Illic* (*in Orgiis Bacchi*) *inter ebrias puellas & vinolentos ſenes cum ſcelerum pompa procederet, alter nigro amictu teter, alter oſtenſo angue terribilis, alter cruentus ore, dum viva pecoris membra diſcerpit, &c.*

Julius firmic. de errore profanarum religionum.

Plutarque, dans ſon livre de la ceſſation des Oracles, nous montre des fêtes où l'on mettoit les victimes en pièces, & où l'on les mangeoit toutes crûes. ἐν αἷς ὠμοφαγίαι καὶ διασπασμοί. Arnobe fait ce reproche aux Gentils, lib. 5. *caprorum reclamantium viſcera cruentatis oribus diſſipatis.*

LE CIEL POETIQ. feuillages & de figures conformes à la solemnité du bélier. C'étoit donc en tout point rompre publiquement & sans retour avec les pratiques Egyptiennes. C'étoit renoncer solemnellement à l'idolâtrie & au culte de toutes ces prétendues puissances célestes, qui les avoient pû séduire par l'éclat de leurs fêtes. C'étoit revenir au culte d'un seul Dieu, créateur, moteur, & conservateur de toutes choses. Ainsi avec la preuve de la profonde sagesse des loix de Moïse, toujours diamétralement opposées aux pratiques Egyptiennes, nous avons aussi la preuve de l'extravagance des Egyptiens qui avoient commencé, il y a beaucoup plus de trois mille ans, à prendre les noms du zodiaque & les figures, soit de leur écriture, soit de leur cérémonial, pour des objèts importans, & qui cachoient de grands mystères, ou pour des monumens respectables de la vie, & de l'apothéose de leurs grands hommes.

X L I V.

Python ou *Typhon*.

Le même fond d'amour propre qui avoit fait trouver aux Egyptiens Cham, son épouse, & leurs prétendus enfans

Ménès & Toth, dans les caractères le plus honorables de leur ancienne écriture, leur fit chercher quelque ancien ennemi de leur colonie dans le monstre aquatique qu'ils nommoient Ob, & qu'ils regardoient comme l'ennemi d'Osiris. Ils y crurent trouver les marques distinctives du fondateur d'une nation voisine qu'ils haïssoient souverainement : c'étoit Phyt ou Phython, frère de Mesraïm, & auteur des Phytéens qui habitoient l'intérieur de l'Afrique. Soit que Phyton se fût révolté contre son père Cham, & eût troublé le repos de l'établissement de Mesraïm ; soit plûtôt encore que tous les Phytéens leur fussent généralement odieux, parce *qu'ils avoient des coutumes toutes contraires à celles des Egyptiens*(a), tuant & mangeant tous les animaux que l'Egypte honoroit ; un faux zéle de religion leur rendit peu-à-peu le nom de Phyton qui étoit celui du fondateur de la colonie, universellement abhorré & digne d'exécration. Au lieu du nom de Ob qu'ils donnoient au monstre symbolique qui avoit privé Isis de son cher Osiris, ils s'accoutumèrent avec le tems à ne lui plus donner d'autre nom que

LA THÉOGONIE.

Genes. 10.

(a) Οὐδὲ νομοῖσι ζῖσι αὐτοῖσι χρεομένοι. *Herodot. in Melpomen.*

 celui de Phyt ou Phyton qui réveilloit toute leur haine ; & ayant entièrement perdu de vûe l'histoire du soleil enlevé à la terre par le déluge, ils publièrent, suivant leur systême grossier, que l'ame de Phyton au sortir de son corps étoit entrée dans un hippopotame, puis dans celui d'un crocodile, d'un aspic, ou de tel autre animal nuisible, & que c'étoit en mémoire de cette transmigration dans des animaux mal-faisans comme lui, qu'on lui en donnoit la figure, si même il ne continuoit à y résider.

Origine de la fausse doctrine des deux principes.

De même qu'Osiris, devenu leur père commun, fut peu-à-peu regardé comme le principe de tout le bien qui arrivoit à l'Egypte ; lorsque Phyton fut devenu le nom du symbole qui signifioit le ravage des-eaux, il fut regardé comme un esprit mal intentionné, comme un principe de contrariété, appliqué perpétuellement à les traverser & à leur nuire. Ils en firent le principe de tout désordre, & se déchargeoient sur lui de tout le mal physique qu'ils ne pouvoient empêcher, & de tout le mal moral qu'ils ne vouloient pas se reprocher à eux-mêmes. De-là est venue la doctrine des deux principes ennemis, également puissans, & toujours aux prises l'un avec l'autre, vaincus & victo-

Plutarch. de Isid. & Osir.

rieux tour-à-tour. Cette doctrine qui passa des Egyptiens aux Perses sous le nom d'Orosmase & d'Arimane, est infiniment différente de la nôtre selon laquelle Dieu employe conformément aux vûes adorables de sa providence le ministère des esprits qui ont persévéré dans la justice, & laisse une mesure de pouvoir aux anges qui en sont déchûs. LA THÉOGONIE.

La haine des Egyptiens pour ce Phyton leur ennemi imaginaire, & toujours attentif, selon eux, à les molester, alla si loin, qu'ils n'osèrent plus en prononcer le nom. On le retrouve cependant en son entier dans la langue des Hébreux qui avoient demeuré en Egypte, & qui y avoient appris à appeller ainsi le plus malfaisant de tous les serpens, l'aspic (*a*). On retrouve le nom entier de Phyton ou Python dans les fables du paganisme les plus anciennes & les plus célébres. On y voit ce monstre terrible aux prises avec le Dieu qui éclaire le monde, & répandant par-tout la désolation. Ce qui étant bien entendu, ne signifie que le déluge ennemi du soleil & de la terre. Ovide même & les Mythologues ses devanciers, ont entrevû & conservé l'ancienne liaison qu'il y avoit entre le déluge & cette figure, *Métam. l.* 1.

(*a*) פתן *peten*.

en plaçant la défaite de ce ſerpent immédiatement après le déluge, & ils y ajoûtent tout de ſuite la fable des géans, qui, dans ſon origine, n'étoit, comme nous l'avons vû, qu'un tableau commémoratif des météores ſinguliers qui commencèrent après le déluge à troubler l'air, & à faire craindre de nouveau la perte du ſoleil. Rien de ſi vanté dans l'antiquité que la victoire du ſoleil. Rien de plus abhorré que Python, quand de monſtre en peinture, il fut devenu un être appliqué à nuire. Les Egyptiens craignant de ſe ſouiller par la ſeule prononciation de ce nom déteſtable, en renversèrent les lettres, & les changèrent en celui de Typhon.

Nous avons vû que la croix, ſoit entière, ſoit raccourcie, étoit la marque de la crûe du Nil, parce qu'elle en étoit la meſure. Cette croix qui retenue par un chaînon, ou ſurmontée du cercle, ſymbole de la providence, & arrêtée dans la main d'Oſiris, ou dans les pattes de l'épervier, ou dans la main d'Horus, ſignifioit d'une façon fort ſimple le débordement du Nil réglé par le ſoleil, fortifié par le vent, & aſſujetti à des régles certaines, ou maîtriſé par la dextérité du labourage, prit un tout autre tour dans leur eſprit. Cette

croix qui dans leur écriture vulgaire, comme auſſi dans l'ancienne hébraïque, dans la grecque, & dans la latine, étoit la lettre Tau, commençoit néceſſairement le mot Typhon écrit en lettres courantes. En ſorte que cette figure attachée à un chaînon, ou arrêtée par une main, leur parut un caractère abrégé pour ſignifier Typhon enchaîné ou déſarmé. LA THÉOGONIE.

Que la croix ou le T ſuſpendu à un chaînon ait été pris par les Egyptiens pour Typhon arrêté, ou, ce qui étoit pour eux la même choſe, pour la délivrance du mal, on peut s'en aſſurer en conſultant leurs pratiques. Elles ſont le plus ſûr interpréte de l'opinion qui les régloit.

Ils ſuſpendoient le Typhon retenu par une boucle au cou de leurs enfans & de leurs malades : ils l'appliquoient ſur les bandelettes parfumées dont ils enveloppoient leurs momies, & où nous le retrouvons encore. Que peut ſignifier dans leurs idées un T enchaîné, auprès de ceux à qui ils ſouhaitent la ſanté ou la vie, ſinon la délivrance de la maladie ou de la mort, qu'ils eſpéroient obtenir par ces pratiques ſuperſtitieuſes ? On peut donc croire que ce T leur a paru être le commencement & l'abrégé du nom de

LE CIEL POETIQ. leur ennemi, & que la main ou l'attache qui le bridoit leur paroiſſoit être la marque d'une puiſſance ſecourable & attentive à détourner le mal. L'on voit par-là l'uſage étrangement déplacé qu'ils faiſoient de ces figures, qui dans leur première inſtitution, avoient rapport au Nil, au labourage, & à des choſes totalement éloignées de l'application des tems qui ont ſuivi. Voilà très-vraiſemblablement une première clé avec laquelle on pourroit eſſayer d'expliquer quelque partie de la ſignification que les Egyptiens des tems poſtérieurs attachèrent à leur écriture ſacrée. Mais il eſt ſenſible que tout y avoit rapport aux fauſſes idées qu'ils avoient priſes de ces anciennes figures : & il y a trop peu à gagner dans de pareilles recherches pour y employer le moindre travail.

Origine des Amulettes. Cette coutume de donner un frein aux puiſſances de l'ennemi, & de ſuſpendre un Typhon captif au cou des enfans, des malades, & des morts, parut ſi ſalutaire & ſi importante, qu'elle fut adoptée par d'autres nations. Les enfans & les malades portoient communément une bulle où étoit le T qu'on regardoit comme un puiſſant préſervatif. Avec le tems, à la place de la lettre T qu'on gravoit

gravoit d'abord dans cette bulle, mais dont les autres peuples ignoroient le ſens & l'intention, on ſubſtitua d'autres caractères. Souvent on y mit un ſerpent, un Harpocrate, ou l'objèt des dévotions courantes; quelquefois même des figures ridicules ou de la dernière indécence. Mais le nom d'*Amulette** qu'on donnoit à cette bulle, & qui ſignifie *l'éloignement du mal*, repréſente très-naturellement l'intention des Egyptiens de qui cette pratique eſt venue.

LA THÉOGONIE.

* *Amolimentum malorum.*

X L V.

Le ſecrèt des myſtères Egyptiens.

Quand on ſe veut inſtruire de ce qu'il eſt poſſible de ſavoir de cette religion Egyptienne qui irrite la curioſité par ſon appareil myſtérieux; on ne manque pas de lire avec avidité Hérodote, Diodore de Sicile, le traité d'Iſis & d'Oſiris, quelques autres de Plutarque, les ouvrages de Platon, de Porphyre, ou de tels autres ſavans qui avoient voyagé en Egypte, & fréquemment converſé avec des prêtres d'Iſis, les plus myſtérieuſes gens de l'univers. On s'imagine que c'eſt dans de pareils livres qu'il faut chercher l'intelligence des figures ſymboliques, ou

LE CIEL POETIQ. qu'on ne la trouvera nulle-part. Mais après les avoir lûs, on est étonné de n'y trouver que des contes de petit peuple, ou de fades allégories sans liaison, sans dignité, sans utilité ; ou enfin une métaphysique guindée, dans les subtilités de laquelle nos déistes aiment à s'égarer, mais dont il est ridicule de penser que la simple antiquité ait eu la moindre connoissance. On regrette une lecture longue, très-ennuyeuse, & qui n'est rachettée par aucune découverte tant soit peu satisfaisante. Tout ce qu'on y apprend d'une manière précise, ce sont les erreurs & les folles idées des Egyptiens. On les trouve, il est vrai, plus intelligens que bien d'autres peuples en matière d'astronomie, d'architecture, d'arts, de métiers, de police, & de gouvernement. L'Ecriture même fait l'éloge de leur sagesse à cet égard. Quant à cette profonde connoissance qu'ils s'attribuoient de la religion, de la nature, & de l'origine des nations, bien loin d'en trouver quelques vestiges dans les ouvrages que je viens de citer, on y rencontre à chaque pas les preuves du plus étrange égarement : & le reproche que les Egyptiens faisoient aux Grecs *, d'être toujours enfans dans leur histoire, nous paroît, après cette lecture,

* *Plato in Tim.*

pouvoir être fait avec autant & plus de justice aux Egyptiens eux-mêmes ; puisque parmi eux les docteurs, comme le peuple, avoient l'esprit plein de puérilités, & se trompoient d'autant plus misérablement, qu'ils attachoient des histoires & des traits arbitraires à des figures destinées à signifier toute autre chose.

Mais, me dira-t-on, il ne faut pas s'attendre que les prêtres d'Isis, ni Plutarque, ni les autres voyageurs qui les ont entendus, nous puissent rien apprendre du vrai sens des symboles. C'étoit une théologie mystérieuse qu'on n'avoit garde de divulguer. Ceux qui y étoient initiés s'obligeoient par serment à ne rien communiquer au peuple de ce qu'on leur avoit révélé. Hérodote ne nous dit-il pas souvent, qu'il ne lui est pas permis de révéler les noms ni les honneurs qui étoient affectés à certaines divinités, ou ce que c'étoit que ces dieux ? Le secrèt sur ce point étant inviolable, faut-il être surpris qu'ils ne se soient pas expliqués sur le fond qui nous intéresse, & pouvons-nous juger de ce qu'ils ne nous ont point dit ?

Voyons donc, & c'est par où nous finirons notre essai sur la religion des Egyptiens, voyons ce que c'étoit que

ces myſtères tant vantés, & pénétrons, s'il ſe peut, dans ces ſecrèts, malgré les voiles & les défenſes qui les rendent inacceſſibles.

Il n'y avoit rien de moins myſtérieux que la religion des Egyptiens dans les commencemens. Elle étoit originairement la même que celle de Job & de Jétro en Arabie; que celle de Melchiſedech en Chanaan; que celle d'Abimélec en Paleſtine. C'étoit en un mot la religion de Noé, & des Patriarches ſes enfans, auteurs des premières colonies. Cette religion conſiſtoit à adorer le Très-haut. On y recommandoit la juſtice & le travail: on y traitoit honorablement les morts: on y attendoit un meilleur avenir: & bien loin que les figures qui étoient expoſées aux yeux du peuple cachaſſent quelques myſtères, on ne les lui préſentoit en public que pour lui faire entendre & lui inculquer, par une eſpéce de prédication perpétuelle, ſes devoirs envers Dieu, les avantages de la paix & de la douceur envers ſes frères, la récompenſe de la juſtice après la mort, & l'ordre ſoit des fêtes, ſoit des ouvrages dont il falloit que chacun fût inſtruit. Les circonſtances que j'ai raſſemblées pour le faire voir, & que nous trouvons dans les ca-

raſtères les plus diſtingués de l'écriture Egyptienne, ſont ſi nombreuſes, ſi ſimples, & tellement liées, que le hazard ne ſauroit rien produire de pareil. Mais toute cette écriture dégénéra néceſſairement en un amas d'idées monſtrueuſes, & de myſtères abſurdes, quand le ſens en fut perverti. Il n'eſt pas fort difficile de voir ce qui introduiſit peu-à-peu à cet égard la religion du ſecrèt, & des ſermens.

LA THÉOGONIE.

Dès qu'une fois le peuple groſſier, prenant les figures ſymboliques qu'il voyoit dans le lieu de ſes aſſemblées de religion, pour des perſonnages & pour des objèts réels, ſe fut infatué de cette idée qu'il avoit pour protecteurs ſes propres ancêtres, morts à la vérité, mais tranſportés dans des aſtres (*a*), & toujours occupés des beſoins de l'Egypte; il ſe forma un langage & un corps de pratiques ou de dévotions conformes à leurs nouvelles idées, & à leurs inclinations. N'entendant plus les ſymboles, & ſe faiſant un

(*a*) Λεγουσι τῶν θεῶν τὰ σώματα παρ' αὐτοῖς κεῖσθαι καμόντα, καὶ θεραπεύεσθαι, τὰς δὲ ψυχὰς ἐν οὐρανῷ λάμπειν ἄστρα Ils diſent que leurs dieux étoient morts, que leurs corps étoient couchés dans des tombeaux, & honorés parmi eux : mais que leurs ames brilloient dans le ciel, & y étoient devenues autant de différens aſtres. *Plutarch. de Iſid. & Oſir.*

LE CIEL POETIQ. grand mérite de les conserver, ils ne purent que les arranger d'une façon arbitraire. Ils les mettoient sans doute en œuvre selon le sens historique qu'ils y avoient imaginé. Ainsi leurs monumens doivent être indéchiffrables dans le détail : témoin la figure de la canicule, du lion, de la vierge, & du labourage desœuvré qu'ils avoient grand soin de peindre sur les morts, parce qu'Horus y paroissoit dans un état de mort. (*a*). On voit par l'interprétation des figures de l'obélisque de Ramessès, conservée en partie dans l'histoire d'Ammien Marcellin, que dès le tems de cet ancien roi d'Egypte on regardoit Ammon comme le plus puissant des dieux ; qu'Horus étoit regardé comme une autre divinité bienfaisante & affectionnée à Ramessès ; qu'ainsi le premier sens des figures hiéroglyphiques étant oublié, avoit dès-lors fait place à des interprétations pleines d'absurdités. On continua de mettre en œuvre les sculptures sacrées : mais ce fut suivant le sens moderne qu'on y avoit imaginé. Tout cet arrangement bizarre ne peut avoir rapport qu'à leurs fables, ou à une philosophie pitoyable, dont on

(*a*) Voyez *l'Antiquité Expliq. supplément*, *tom.* 2. *suite de la* 37. *Planche*.

trouve des échantillons dans l'interpré- tation des sculptures sacrées de l'Egypte que nous a laissée un grammairien nommé Horapollo, qui enseignoit à Alexandrie & à Constantinople sur la fin du quatrième siécle. Cette-écriture qui étoit fort sensée quand elle enseignoit au peuple des choses très-simples & d'un usage journalier, devint, comme on le peut voir par l'ouvrage de cet Egyptien, un moyen de passer pour savant, en cachant sous des enveloppes mystérieuses une multitude de niaiseries, ou de choses extrémement communes. LA THÉOGONIE.

Dans les anciennes figures Egyptiennes, il y en avoit quelques-unes qu'on ne pouvoit pas naturellement prendre comme les autres pour des dieux du ciel, & dont le sens ne pouvoit guères s'oublier, ayant été d'abord d'un usage infini parmi le peuple. Tels étoient, par exemple, le serpent, le canope, & l'épervier. Aussi voyons-nous par l'interprétation qu'en donne le grammairien Horapollo, qu'au quatrième siécle les prêtres Egyptiens exprimoient encore la vie ou l'éternité de leurs dieux par un serpent qui les entoure (*a*); qu'ils représentoient le dé-

(*a*) (Ὄφιν) χρυσοῦν ποιοῦντες θεοῖς περιτιθέασιν. *Serpentem aureum Diis suis circumponunt.* Horapoll. I.

bordement du Nil par trois cruches, & qu'ils désignoient le vent par un éper-vier qui étend ses aîles (*a*). Mais dès qu'une fois le peuple eut oublié le sens de l'écriture sacrée, & pris des figures humaines pour des puissances céléstes, on ne cessa d'inventer des histoires, & les prêtres qui conservèrent cette écriture, la conformèrent à leurs histoires, ce qui la rend digne de tous nos mépris, & toute différente de l'ancienne pour le sens.

On peut croire que dans les commencemens les prêtres qui avoient encore la clé de l'ancienne écriture avertissoient le peuple de la fausseté de ces interprétations, & le ramenoient à l'unité d'un Dieu auteur de tous leurs biens. Les prêtres conservèrent d'abord quelque partie des explications primitives. De-là vient le mélange de grand & de petit dans la théologie Egyptienne, & dans l'Eleusinienne, qui étoit la même. Il y demeura plus qu'ailleurs certaines traces des vérités qui faisoient le principal fond de la religion des Patriarches.

Mais il n'auroit pas été sûr pour les

(*a*) Ἱέραξ διαπεταμένος τὰς πτέρυγας ἐν ἀέρι . . . ἄνεμον σημαίνει. *Accipiter alis in aere protensis ventum significat.* Ibid.

prêtres Egyptiens de vouloir désabuser le peuple de la pensée flatteuse qu'Osiris & Isis étoient deux personnages réels ; de plus, leurs compatriotes & les protecteurs de l'Egypte. Cette chimère & toutes les autres étoient autorisées, en apparence, par le concours des monumens & du langage ordinaire. On parloit sans cesse des actions d'Osiris & d'Isis. Le peuple croyoit ce qu'il voyoit, & ce qu'il entendoit dire. Le récit perpétuel d'autant de faits historiques, qu'on lui montroit de figures & de cérémonies, acheva de l'égarer sans ressource. LA THÉOGONIE.

Si nos Conciles & nos Evêques les plus respectables ont tant eu de peine à abolir parmi les peuples la créance de certaines légendes indignes de la majesté de notre religion, & qui ne tenoient à aucun monument capable de les perpétuer, comment conçoit-on que les prêtres d'Egypte ayent pû ôter à un peuple plein d'ignorance & de cupidité les histoires bizarres qu'un usage universel ramenoit sans cesse à leur esprit à la vûe des personnages & des animaux dont les lieux de leurs assemblées étoient remplis ? Il est bien plus naturel de penser que les prêtres eux-mêmes se laissèrent aller comme les autres à la persuasion d'être

sous la garde de leurs ancêtres transportés dans les astres, & devenus les modérateurs du soleil, de la lune, & de toute la nature. Le peuple dans son fanatisme auroit mis en piéces quiconque auroit voulu nier l'histoire d'Osiris & d'Isis. La vérité s'altéra donc, & s'obscurcit parmi les prêtres mêmes. Ils se familiarisèrent d'abord avec ces idées, parce qu'il étoit dangereux de ne s'y pas prêter : & ensuite ils en devinrent eux-mêmes les défenseurs les plus zélés. Le tout alla par dégré. Ils s'accommodèrent d'abord au langage commun, parce qu'ils croyoient ne pouvoir tenir contre le torrent : mais ils étudioient en particulier ce qu'ils pouvoient recueillir de l'interprétation de l'ancienne écriture. Ils admirent ainsi tout ensemble & les histoires populaires, & les explications qui les anéantissoient : ils prirent seulement la précaution d'exiger le silence de ceux qu'ils vouloient instruire plus solidement.

L'instruction prit de cette sorte un air mystérieux & important, sans rien détruire de ce que le peuple croyoit. Elle annonçoit seulement un état plus parfait, & des connoissances dont on ne devenoit capable qu'après des épreuves

& des efforts qui ne convenoient pas au commun des hommes. Par-là ils évitèrent de mettre le peuple en fureur. C'étoit déja une grande injustice de la part de ces prêtres que de retenir la vérité captive, & de se l'approprier par exclusion. LA THÉOGONIE.

Une disposition si criminelle ne pouvoit que donner lieu à de plus grands affoiblissemens. Tout dégénéra en effèt de plus en plus. L'épreuve des disciples, & le serment d'un secrèt inviolable étant des pratiques qui marquoient beaucoup, elles se perpétuèrent très-exactement. Le cérémonial se soutient sans peine dans toutes les religions, & il s'embellit souvent plutôt que de tomber, parce qu'il est sans conséquence pour les passions qu'il laisse fort en repos, & qu'il flatte quelquefois. Il n'en fut pas de la vérité & de l'instruction comme du cérémonial. Elles se défigurèrent d'âge en âge, tantôt par l'ignorance & par la superstition des prêtres, tantôt par leur avarice, mais sur-tout par leur entêtement pour des rêveries systématiques par lesquelles les plus subtils d'entr'eux tâchoient d'expliquer l'écriture symbolique, & dont ils étoient bien plus contens que de quelques vérités simples & trop unies, que leurs prédécesseurs s'étoient contentés de leur apprendre.

Ainsi le danger & la crainte ont d'abord donné naissance au secrèt des instructions Egyptiennes, & ont converti les pratiques ou l'ancien cérémonial de la religion publique en autant de mystères dans lesquels l'on ne pouvoit être admis sans avoir donné des marques d'un profond respect pour les objèts de la religion ; d'une perfection dont les hommes du commun n'étoient pas capables ; & d'une taciturnité à toute épreuve. Aussi ceux qui étoient initiés se croyoient-ils d'un ordre supérieur au reste des humains, & leur sort paroissoit digne d'envie. Les prêtres sûrs de la discrétion de leurs disciples, purent bien dans les commencemens de l'idolâtrie leur avouer la grossièreté du sens que le peuple attachoit à ces symboles. Mais leur lâche connivence laissa tellement prendre pié à l'erreur, que la piété même des initiés se réduisit à un pur cérémonial ; & le foible reste de vérités qui subsistoit encore parmi tant d'histoires fabuleuses, & d'explications pitoyables, y demeura comme noyé & sans aucun effèt utile. Les prêtres enchérirent eux-mêmes sur les superstitions populaires : & quoiqu'ils n'eussent plus à craindre d'offenser le peuple, dont ils avoient adopté & augmenté les folies,

ils conservèrent par coutume & par intérêt les cérémonies préparatoires & la religion du silence; qui donnoient une grande idée des ministres, & de leur savoir.

LA THÉOGONIE.

Mais est-il bien certain que la raison qui obligea d'abord les ministres publics de la religion à cacher au peuple le fond de leurs instructions, soit tirée de ce que le peuple avoit converti les symboles instructifs en autant de dieux imaginaires; au lieu que ces figures ramenées à leur première interprétation, ne tendoient qu'à lui apprendre à honorer un seul principe, auteur de tout bien, à vivre en paix, à régler son travail, & à espérer un heureux avenir? Le faux zèle qui est naturellement furieux & meurtrier, auroit sans doute éclaté contre une doctrine si simple, où il n'étoit pas fait la moindre mention de ses dieux, & dans laquelle, loin d'être des dieux, ils se trouvoient n'avoir jamais rien eu de réel, & redevenoient les caractères d'une ancienne écriture. Il est évident qu'un tel contraste, entre l'ancienne explication & la nouvelle créance, devoit inquiéter les prêtres. Mais pouvons-nous nous assurer que ce soit-là ce qui les rendoit si timides & si précautionnés?

Ne jugeons point du motif de leur

silence par ces mystères ténébreux que la superstition & le libertinage introduisoient de tems en tems, & où l'on avoit besoin du secrèt usité dans les assemblées de religion, pour couvrir des infamies abominables, ou des superstitions cruelles. Ces abus du silence religieux n'étoient pas long-tems impunis, & le Magistrat les supprimoit avec soin dès qu'il en étoit informé*. Mais remontons aux mystères les plus anciens & les plus respectés, aux mystères qui ont été jugés innocens & utiles par les chefs des républiques les plus frugales & les mieux disciplinées.

* V. *Tite-Live l.* 39.

Choisissons les mystères d'Eleusis (*a*). Ce sont les plus célébres & les mieux conservés de tous, parce qu'ils étoient sous la direction des premiers magistrats d'Athènes. Ils sont aussi les plus anciens, & les mêmes que ceux d'Egypte. Diodore de Sicile nous a appris, & nous a prouvé, par une exacte ressemblance,

(*a*) Ville voisine d'Athènes : on y célébroit avec appareil les fêtes de Cérès : & toutes les villes Greques y envoyoient des processions & les prémices de leurs moissons, pour reconnoître que c'étoit d'Athènes & d'Eleusis qu'ils avoient reçu les régles du labourage, & les premiéres instructions qui rendent les hommes sociables. *Αἱ μὲν γὰρ πλεῖσαι τῶν πόλεων ὑπομνήματα τῆς παλαιᾶς εὐεργεσίας, ἀπαρχὰς τοῦ σίτου καθ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν πρὸς ἡμᾶς ἀποπέμπουσι. Isocrat. de Atheniensibus in Panegyrico.*

que ces myſtères étoient venus de la baſſe Egypte; qu'ils étoient les mêmes que ceux d'Iſis ; qu'ils venoient de la plus haute antiquité ; & qu'ils avoient été introduits en Gréce dès le tems d'Erectée, ou vers les commencemens d'Athènes, c'eſt-à-dire, dans un ſiécle voiſin de la naiſſance de l'idolâtrie. LA THÉOGONIE.

Les Romains les plus diſtingués qui voyageoient en Gréce ne trouvant qu'incertitude & qu'obſcurité, ſouvent qu'abſurdité dans les idées & les diſputes des philoſophes ſur la nature des dieux, ne manquoient guères de ſe faire initier aux myſtères de Cérès, & à ceux de Samothrace ou de Lemnos, s'imaginant que dans cette partie des myſtères qu'on appelloit *la vûe claire* (a) de la vérité, on leur apprendroit enfin ce que c'étoit que ces dieux dont le nombre, les fonctions, & la conduite les ſcandaliſoient. Mais ils étoient fort ſurpris au ſortir de ces myſtères de n'avoir rien appris ſur la nature des dieux, & de voir le ſens des figures qu'on leur préſentoit réduit aux réglemens du labourage encore informe, aux avantages de la paix, & à la juſtice qui nous donne droit d'eſpérer une meilleure vie. On ne diſoit pas aux initiés : Vos dieux

(a) ἐπόψις ou αὐτοψία.

LE CIEL POETIQ.

ne sont point des dieux. Mais en les leur montrant on expliquoit le tout de manière qu'ils devenoient des leçons de conduite, ou des marques de certaines vérités propres à régler la vie des hommes. Isocrate & Epictéte se sont expliqués là-dessus assez clairement. « Ceux qui ont » part aux mystères, dit le premier (*a*), » s'assurent de douces espérances pour le » moment de leur mort, & pour toute la » durée de l'éternité. Tous ces mystères, » ajoute Epictéte (*b*) ont été établis par » les anciens pour régler la vie des hom- » mes, & pour en éloigner les désordres.

Mais questionnons là-dessus un homme qui étoit assez puissant pour faire supprimer ces mystères s'ils eussent été absurdes ou impies, & assez clair-voyant pour bien démêler ce qu'ils signifioient. C'est Cicéron. Il eut, comme bien d'autres, la dévotion ou la curiosité de se faire initier à Eleusis. Adressons-nous à lui, & tâchons de savoir ce qu'il a vû Il mesurera sa réponse: mais s'il veut seulement parler à demi mot, il nous fera aisement entrevoir ce qu'il ne lui aura

(*a*) *In Panegyrico*, Τελετῆς οἱ μετεχόντες περὶ τε τῆς τοῦ βίου τελευτῆς καὶ τοῦ σύμπαντος αἰῶνος ἡδίους τὰς ἐλπίδας ἔχουσι.

(*b*) Ἐπὶ παιδείᾳ καὶ ἐπανορθώσει τοῦ βίου κατεστάθη πάντα ταῦτα ὑπὸ τῶν παλαιῶν.

pas été permis de publier. *Je n'entre point,* dit-il, *dans le détail des cérémonies d'Eleusis qui sont si saintes & si vénérables. Je passe aussi sous silence le culte qui est particulier à l'île de Samothrace, & les mystères qu'on célèbre à Lemnos au cœur d'une vaste enceinte de forêts. Quand ces mystères sont expliqués & ramenés à leur vrai sens, il se trouve que c'est moins la nature des dieux qu'on nous y apprend que la nature des choses mêmes, ou des vérités dont nous avons besoin* (a).

LA THÉOGONIE.

Ce premier aveu de Cicéron dit déja beaucoup, & il nous fait assez entendre que quand ces usages ont été établis on ne connoissoit pas encore les dieux. Il nous apprend par-là sur quoi étoit fondée la précaution du secrèt. Anciennement tout se passoit en public*. On ne montroit ces figures & ces cérémonies que pour régler le peuple. On lui apprenoit par-là des maximes de conduite, & les moyens les plus sûrs pour se bien gouverner. Mais par la suite on crut devoir tenir l'instruction secrète, & ne révéler qu'à des personnes d'une discrétion

* *Diod. Sic. lib.* 5. *p.* 343. & 344. *edit. Vechel.*

(a) *Omitto Eleusinam sanctam illam & augustam* (*religionem*) *præterea Samothraciam, eaque* (*mysteria*) *quæ Lemni coluntur sylvestribus sepibus densa; quibus explicatis ad rationemque revocatis rerum natura magis cognoscitur quàm deorum*, Cic. de Nat. Deorum, lib. 1. sub finem.

éprouvée le vrai ſens des figures ſymboliques, parce que ce ſens étoit fort ſimple, & que ces figures n'étoient que des ſignes; au lieu que le peuple dans ſon ignorance craſſe croyoit y voir, & vouloit que chacun y vît des hommes & des femmes que ſon imagination diviniſoit, en les logeant dans différens aſtres.

Mais preſſons Cicéron de s'expliquer un peu plus. Ce qu'il vient de rapporter des myſtères, il le mèt dans la bouche de l'Epicurien Cotta qui s'en ſert finement pour ſupprimer les dieux. Mais Cicéron, s'il s'en expliquoit lui-même, s'en ſerviroit-il pour ſupprimer la perſuaſion de la divinité & de l'eſpérance d'une vie plus heureuſe ? S'il veut ſeulement ajoûter deux mots auſſi ſignificatifs que les précédens, je ne déſeſpère pas qu'il n'achéve de confirmer la raiſon, ou le motif, que je vous ai donné du ſecrèt des myſtères; & de juſtifier ce que je vous ai dit du ſens de l'écriture, & des cérémonies ſymboliques. *Par le ſecours de ces myſtères*, nous dit-il ailleurs, *nous avons connu les moyens de ſubſiſter* (en réglant notre travail); *& les leçons qu'on y donne ont appris aux hommes non-ſeulement à vivre* (entr'eux) *dans la paix & avec douceur, mais même à mourir dans l'eſpérance d'un meilleur ave-*

nir(a), récompense infaillible de leur vertu. LA THÉOGONIE.

Ce passage, quoique fort court, nous apprend tout ce que nous voulions savoir, & nous léve non-seulement les barrières, mais les derniers voiles qui fermoient l'avenue des mystères. Tout est enfin exposé au grand jour. Ces pratiques n'avoient point de rapport aux dieux, parce que ceux-ci sont venus plus tard: & elles ne sont que mystères que parce qu'il faut trouver des personnes sûres à qui l'on puisse dire ce que tout cela signifioit anciennement. On les cachoit aux autres sous un secrèt inviolable, parce que les figures que le peuple avoit divinisées, signifioient dans ces mystères toute autre chose que des dieux; confession qui pouvoit avoir de fâcheuses suites.

L'objèt de cette instruction si ancienne rouloit sur trois points, qui étoient, 1°. d'apprendre aux hommes, dispersés & traversés par mille obstacles, la façon de se nourrir & de se vêtir par certains réglemens ou précautions d'expérience: en second lieu, de se traiter mutuellement avec douceur; & troisièmement, enfin de vivre avec une équité qui leur assu-

(a) *Illis mysteriis.... principia vitæ cognovimus, neque solùm cum lætitiâ vivendi rationem accepimus, sed etiam cum spe meliore, moriendi.* Cic. de Leg. l. 2.

LE CIEL POETIQ. reroit une meilleure vie après la mort. Les paroles de Cicéron sont claires. Mais comme il s'est expliqué en peu de mots, achevons d'en faire sentir toute l'étendue & la parfaite conformité avec l'explication entière que j'ai donnée aux anciens symboles, en ajoûtant ici la traduction littérale de la plûpart des termes qui étoient en usage dans ces mystères. Ni les Grecs, ni les Romains n'en entendoient le sens, parce que tous ces mots sont Phéniciens. Le nom même de *mystère* (a), étant encore de cette langue dans laquelle il signifie *voile* ou *enveloppe*, nous sommes autorisés par cela même à chercher dans la langue Chananéenne le sens des autres termes usités dans les mystères. Mais s'il se trouve que les termes employés dans les fêtes Eleusiniennes concourent parfaitement d'une part avec l'explication de Cicéron, & d'un autre côté avec le sens que j'ai donné aux piéces les plus usitées dans les cérémonies & dans l'écriture symbolique; il en résultera sensiblement que les figures originairement établies pour instruire le peuple ont été converties en autant de dieux

(a) מסתר *mistar*, & מסתור *mistor*, *velamen*, *absconsio*, *latibulum*. Psalm. 10 : 9. Hebr. & Isai 4 : 6. מסתרים *mistarim*. idem. Isai. 45 : 3.

imaginaires : & que nous ſommes parvenus à la vraie origine de tous les habitans du Ciel Poëtique.

LA THÉOGONIE.

Origine de Cérès.

La Cérès de Sicile & d'Eleuſis n'eſt autre choſe que l'Iſis Egyptienne apportée dans ces lieux par des marchands de Phénicie qui s'enrichiſſoient en tranſportant les blés de la baſſe Egypte, dans les lieux où la diſette de proviſions les attiroit, & généralement ſur les différentes côtes de la Méditerranée où ils avoient des comptoirs & des établiſſemens. Le cérémonial des fêtes rurales avoit pris un tour tant ſoit peu différent dans leurs mains. La mère des moiſſons y pleuroit ſa fille, au lieu de pleurer ſon mari, comme portoit le rituel Egyptien. A cela près, le fond & l'intention étoient les mêmes. L'une & l'autre allégories ont un rapport évident au triſte changement introduit ſur la terre par le déluge, & au progrès pénible du labourage qui fut long-tems à ſe régler.

Si nous écoutons les hiſtoires qui avoient cours parmi les Athéniens (*a*), Cérès déſolée de la perte de ſa chère fille Péréphatta ou Perſéphone, (que les Latins prononcent par le mot de Proſerpine) courut de tous côtés pour la re-

(*a*) Voyez *S. Clem. Alexand. Cohort. ad Gent.* & *Potter's Antiquity of Greece*, tom. 1.

LE CIEL POETIQ. trouver. Elle alluma des flambeaux, & la chercha sans relâche la nuit comme le jour. Après bien des peines & bien des courses, elle trouva proche d'Eleusis quelques personnes qui essayèrent de la consoler dans son accablement. Une femme nommée *Baubo* lui apporta des vivres & des rafraîchissemens : elle essaya de faire rire la déesse, & y réussit. Célée roi d'Eleusis, & son fils *Triptolème*, la reçurent bien, & en reconnoissance elle leur apprit à cultiver le blé qu'ils ne connoissoient pas. Elle leur apprit à substituer aux glands & aux pavots dont ils faisoient usage, l'orge & le froment qu'elle leur montra à semer & à mettre en œuvre. Célée instruit par Cérès, enseigna (*a*) aux peuples voisins la manière de faire des claies, des vans, des panniers, & les autres instrumens rustiques propres à nettoyer & à conserver le blé ou les autres graines. Triptolème fils de Célée (*b*) leur enseignoit à ouvrir les sillons, à effondrer la terre, & à gouverner la charue. Eumolpe & quelques autres habitans d'Eleusis furent des premiers à profiter de ces leçons. Cérès après avoir charmé ses déplaisirs par la satisfaction de faire du bien aux peuples chez qui elle alloit de-

(*a*) *Virgea præterea Celei vilisque supellex.* Georg. l. I.
(*b*) *Uncique puer monstrator aratri.* Ibid.

mander des nouvelles de sa fille, la retrouva enfin. Mais elle ne lui fut rendue qu'à condition de passer tous les ans six mois seulement à la compagnie de sa mère, & six mois sous terre. En mémoire de cet évènement, Cérès institua les fêtes nommées Thesmophories, dont les parties principales se peuvent réduire à trois, les *préparations*, les *processions*, & l'*autopsie*, ou la vûe de la vérité. LA THÉOGONIE.

Les préparations dont on peut lire le long détail dans Meursius *, avoient pour objèt la frugalité, la chasteté, & l'innocense nécessaires aux adorateurs. Les processions consistoient dans le transport des corbeilles sacrées où l'on enfermoit un enfant & un serpent d'or (*a*), un van, des graines, des gâteaux, & tous les autres symboles dont nous avons fait ailleurs tout le dénombrement. L'autopsie étoit comme le dernier acte de cette représentation. Après une nuit affreuse, des éclairs, des coups de tonnerre, & une imitation de ce que la nature a de plus triste, la sérénité qui succédoit enfin, laissoit paroître quatre personnages magnifiquement vêtus, & dont les habits étoient tous mystérieux.

* *Græcia feriata.*

(*a* *Potter's Antiquity*, *tom.* 2. *pag.* 317. & *S. Clem. Cohort. ad Gent.*

LE CIEL POETIQ. Le plus brillant de tous, & qu'on nommoit ſpécialement l'*Hierophante*, ou *celui qui révéle les choſes ſaintes*, étoit habillé de manière à repréſenter le demiurgue, l'être qui conduit l'univers. Le ſecond étoit le *porte-flambeau*, & avoit rapport au ſoleil. Le troiſième qu'on nommoit l'*Adorateur*, & qui ſe tenoit proche d'un autel, repréſentoit la lune. Le quatrième qu'on nommoit *le ſacré meſſager*, avoit rapport à Mercure (*a*). Ramenons & l'hiſtoire & les cérémonies à la vérité.

Le voyage de Cérès eſt un tiſſu d'hiſtoriettes inventées pour donner quelque ſens aux termes & aux figures qu'on conſervoit dans les fêtes ſans y rien comprendre ; mais qui dans leur première inſtitution tendoient à repréſenter le bouleverſement des dehors de la terre cauſé par le déluge, les changemens de l'air & des ſaiſons, la perte de l'ancienne abondance, & les longues traverſes que le labourage avoit eu à ſurmonter. L'Iſis qui paroiſſoit dans cette fête commémo-

(*a*) Ἐν δὲ τοῖς κατ' Ἐλευσῖνα μυστηρίοις ὁ μὲν ἱεροφάντης εἰς εἰκόνα τοῦ Δημιουργοῦ εἰσκευάζεται. δᾳδοῦχος δὲ εἰς τὴν Ἡλίου καὶ ὁ μὲν ἐπὶ βωμῷ εἰς τὴν σελήνης ὁ δὲ ἱεροκήρυξ, Ἑρμοῦ. *Euſeb. Præparat. Evang. l.* 3.

rative

tative du triste état des hommes après le déluge, représentoit la terre, & on lui donnoit alors un nom propre à exprimer le changement que le déluge avoit introduit dans notre demeure dont il avoit bouleversé & rompu les dehors. On la nommoit Cérès, qui signifie *ruine*, *fracture*, *bouleversement* (*a*). Cette mère désolée pleure la mort de sa chère fille. Elle regrette l'abondance perdue, l'ancienne fécondité que les eaux sorties de dessous terre lui avoient enlevée. Elle pleure le blé caché & confondu avec une foule de mauvaises plantes qui l'étouffent, ou jetté inutilement dans des campagnes stériles, ou emporté par les vents & par le ravage des grandes eaux. Ce sens n'est pas équivoque. Perephatta signifie *l'abondance perdue* (*b*), & Perséphone ou Proserpine signifie *le blé caché*, *le blé égaré* (*c*).

LA THÉOGONIE.

Les hommes furent long-tems dans la peine, désolés par les pluyes & par le froid, contraints d'amasser des tiges de

Les torches de Cérès.

(*a*) קרץ *cerets*, *confractio*, *excidium*, bouleversement. *Jerem.* 46 : 20.

(*b*) De פרי *peri*, fruit, & de פתת *patat*, périr, manquer, vient פרפתה *perephattah*, le blé détruit, le blé manquant.

(*c*) De *peri*, fruit, blé; & de ספן *saphan*, cacher, vient פרספנה *persephoneh*, le blé égaré.

Le Ciel Poetiq.

férules ou d'autres matières seches ou résineuses pour faire des torches également propres à les réchauffer, & à éclairer les longues nuits d'hyver inconnues jusqu'alors. De-là les torches inséparables des signes commémoratifs de ce triste état du genre humain.

Les pavots de Cérès.

Pour vivre, on fit d'abord usage de graines ou d'huile de sésame : on employa les glands, les grenades, les autres fruits, & les moindres baies qu'on trouvoit à l'avanture parmi les ronces & les broussailles. Peu-à-peu on apprit à cultiver régulièrement quelques semences. Le pavot par sa promptitude à venir, & par la multitude de ses graines, fut la plante qui dans les commencemens les accommoda le mieux, & dont les têtes se voyent souvent dans la main de Cérès. Une première *récolte* plus *abondante* qu'auparavant, fit renaître l'espérance & la joie. C'est tout ce que veut dire *Bobo* (a). On inventa la charrue pour diligenter *la rupture des sillons*, c'est le

(a) De בא *bo*, *proventus*, בואבוא *bobo*, *proventus duplex*. C'est l'usage des Orientaux de répéter le même mot pour en fortifier ou pour en doubler le sens. *Saint*, *saint*, signifie Très-saint. *Des puits* & *des puits* signifient un grand nombre de puits. Avoir un cœur & un cœur, c'est avoir un cœur double. *Bo*, veut dire le produit des semailles ; *Bobo*, un produit double, une ample récolte.

ſens de Triptolème (*a*), qui eſt un Horus tenant en main le fer ou le manche d'une charrue. Par le ſecours du bois & de l'oſier qui ſe prêtent facilement à tout, on multiplia *les inſtrumens* propres à aider le travail de l'homme, & à conſerver ſa récolte. C'eſt le ſens de *Célée* (*b*), ſens qui ſe trouve encore dans les inventions que Virgile lui attribue en le métamorphoſant en homme, & en le faiſant préſider à la fabrique des *inſtrumens ruſtiques*. *On accoûtuma la multitude* à ſuivre une méthode uniforme : c'eſt ce que ſignifie *Eumolpe* (*c*).

LA THÉOGONIE.

Alternative des ſix mois.

Enfin le blé lui-même, le froment fut découvert ou porté par-tout, & cultivé avec ſuccès. Perſéphone fut retrouvée. Mais l'abondance n'égaloit plus, comme avant le déluge, la durée de l'année entière. La terre ne jouiſſoit de la compagnie de ſa fille que durant ſix mois, & elle lui étoit enlevée avec la verdure durant l'hyver. Il ne faut pas être ſurpris que

(*a*) De טרף *carap*, rompre, & de תלם *telem*, ſillon, טרפתלם *triptolem*, l'ouverture des ſillons.

(*b*) כלי *celi*, vaiſſeau, outil

Virgea præterea Celei viliſque ſupellex. Georg. l. 1.

(*c*) De עם *wam*, le peuple, & de אלף *alap*, apprendre, *olep*, apprenant, עמאלף *eumolep*, le peuple inſtruit & mis en régle.

cette hiſtoire ou cette emblême ait été imaginée en Syrie ou en Sicile, plutôt qu'en Egypte, où il n'y a qu'un mois ou deux d'hyver.

Toute cette hiſtoire ſe peignoit par autant de ſymboles qui avoient chacun leur nom ſpécial. L'un étoit Iſis ou Cérès éplorée, qui allume des torches pour rechercher Péréphatta. L'autre étoit Bobo qu'on repréſentoit devant Cérès la robe pleine de proviſions, & eſſayant de la conſoler. Un troiſième étoit Triptolème ou la charrue inventée & conduite par Horus. Une autre peinture ſe nommoit Célée. C'étoit Horus qui réuniſſoit les inſtrumens ruſtiques perfectionnés par l'uſage. Cet Horus ſe nommoit auſſi Eumolpe, qui eſt la même choſe que Ménès: c'eſt-a-dire, *la règle du peuple*. Au lieu de s'en tenir à cette ſimplicité, les Grecs imaginèrent cent contes frivoles ſur chacun de ces termes, & en firent autant de perſonnages qui avoient vécu & régné à Eleuſis ou dans le voiſinage.

Les préparatifs des myſtères.

La fête où l'on conſervoit les ſignes commémoratifs de l'ancien état du genre humain, étoit célébre en Egypte, en Phénicie, & en Sicile. Elle paſſa avec tout ſon appareil en Gréce. Mais comme les traits de la peinture allégorique don-

nèrent lieu aux Grecs d'imaginer autant de perſonnages & d'avantures diſtinguées qu'il y avoit de piéces dans la peinture ; de même les bonnes pratiques uſitées dans la fête donnèrent occaſion à cent cérémonies inquiétes où l'on ne voit plus que les veſtiges du premier eſprit qui animoit les aſſemblées de religion.

LA THÉOGONIE.

Vestiges de l'ancienne religion dans les auſtérités exceſſives de l'idolâtrie.

Noë & les premiers Patriarches recommandoient dans l'aſſemblée des peuples le déſintéreſſement, l'amour du travail, la frugalité, la chaſteté, & la paix. Aux approches des fêtes, ils leur recommandoient le recueillement, le jeûne, & l'éloignement des plaiſirs, même légitimes, pour n'être occupés dans la célébration des ſacrifices, que des ſentimens les plus propres à ranimer leur vertu & à perfectionner leur conduite. Ces leçons & ces préparations ſe conſervèrent dans les grandes fêtes, & ſont parvenues juſqu'à nous. Mais l'eſprit de religion qui les avoit inſpirées, ſe perdit parmi la plûpart des nations. Elles dégénérèrent en de pures pratiques ſans ame. Enſuite on les regarda comme ce que le culte avoit de plus important. Dans leur origine, elles étoient, comme elles le ſont encore parmi nous, ou des

effèts de la piété, ou des moyens de l'animer. On les crut autant de sources de mérite : on y mit sa confiance : on y rafina : on y ajouta d'une année à l'autre, & d'un pays à l'autre. On crut être dévot à mesure qu'on multiplioit les pratiques. Il ne falloit que compter pour être sûr de son fait : tant de jours, tant d'heures, tant de formules, tel nombre de prières : ces articles acquittés, les dieux devoient être contens, & on étoit certain par-là d'avoir la moisson ou la vendange désirée. Ces idées perverses qui attachent aux pratiques extérieures plus de mérite qu'à la justice & à l'esprit de piété, donnèrent lieu à la vie toute cérémonieuse des prêtres Egyptiens ; aux jeûnes outrés des prêtresses de Vénus la céleste : à l'usage continuel de la ciguë, & aux refroidissemens meurtriers des prêtres de Cérès (*a*) ; aux macérations sanguinaires des prêtres de Baal & de la déesse de Syrie ; à la mendicité paresseuse des prêtres de Cybéle ; & à tant d'autres dévotions puériles, grimacières, superstitieuses, ou cruelles, qui avoient bien une apparence de religion, mais qui

(*a*) *Hierophantas . . . . usque hodie cicutæ sorbitione . . . . . . viros esse desinere.* S. Hieronym. contra Jovinian. lib. I.

n'honoroient point Dieu, n'aidoient en rien le prochain, & ne rendoient ni l'homme meilleur, ni la société plus heureuse. Cependant au travers de ces excès, on retrouve sensiblement la religion primitive dont ils sont les abus. Si dans les fêtes de Cérès ou d'Isis, on outroit jusqu'à l'extravagance la forme des gestes & des situations, le récit scrupuleux des formules de prières, la longueur des veilles, la pureté extérieure, l'abstinence, la privation de tout plaisir, & l'éloignement des distractions, c'est parce que toute la religion étoit réduite à ces dehors. Ceux qui les pratiquoient n'en connoissoient ni le principe, ni le sens, ni la destination. Ce n'étoit plus qu'une dévotion artificielle, ou le squélette de l'ancienne religion. Mais tout cœur droit & sans prévention, y reconnoîtra sans peine les intentions des premiers instituteurs qui connoissoient le prix de la régle, la beauté de l'ordre, & les avantages du recueillement. En effèt quoique les exercices de religion ne donnent pas la religion, ils en sont les fruits. Un cœur religieux ne peut qu'être fidéle aux exercices que la piété a établis : & pouvoit-on moins attendre que des leçons de travail, de frugalité, de cha-

LA THÉOGONIE.

ſteté, & d'eſpérance pour l'autre vie, de la part des Patriarches qui adoroient en eſprit & en vérité. On apperçoit donc le même eſprit dans les leçons de Noë, & dans celles de Jeſus-Chriſt. L'unité de cet eſprit retrouve encore des témoignages juſques dans les auſtérités inſenſées des fêtes payennes. On ſent qu'elles ne ſont qu'une dépravation des leçons de cet amour de la juſtice & de la ſainteté, que Noë enſeigna à ſes enfans, & qui fait le caractère des vrais Chrétiens.

Une longue deſcription de toutes les purifications & de toutes les autres cérémonies qui rempliſſoient les premiers jours de la neuvaine de Cérès, auroit fatigué mes Lecteurs, & n'entre point dans mon plan, qui eſt ſur-tout d'arriver à l'origine de ces établiſſemens. Il en ſera ici de même de la longue proceſſion qui ſe faiſoit d'Athènes à Eleúſis, & des différentes marches qui étoient propres à chacun des neuf jours. Les Grecs avoient fondé les particularités de ce menu cérémonial ſur les petites avantures qui compoſoient l'admirable hiſtoire du paſſage de Cérès dans leur pays. Bornons-nous à ce qui provenoit de l'Orient. Tel étoit le coffre & les

corbeilles où l'on portoit les symboles de l'ancien labourage, de ses traverses, & de ses progrès. Mais le Lecteur les connoît. Ce qu'on portoit dans les fêtes de Cérès à Eleusis, est la même chose que ce qu'on portoit dans les fêtes d'Isis. J'en ai donné le détail d'après saint Clément d'Alexandrie qui avoit vû ces fêtes en Egypte. Je crois en avoir trouvé le sens dans le concours singulier d'une foule de mots & de figures qui nous ramènent au labourage & aux réglemens de la société. Passons donc à l'explication de l'autopsie, ou de la manifestation de la vérité qui étoit tout le but des mystères. LA THÉOGONIE.

L'Autopsie.

Nous ne savons pas ce que disoient, après la dissipation des ténébres & des tonnerres simulés, les quatre personnages qui révéloient les choses saintes aux assistans. Mais nous n'en avons aucun besoin. En réunissant ce que Cicéron nous a appris, avec les fonctions & les noms de ces quatre personnages, tout devient fort intelligible.

Le Démiurgue.

Le Démiurgue, ou le fabricateur du monde qui avoit un habit si magnifique, si mystérieux, & si vénérable, a rapport au cercle aîlé qui préside à tout dans les tableaux Egyptiens. C'étoit l'intelligence,

LE CIEL POETIQ.

l'esprit, la source de l'être & de la beauté, celui à qui tout obéit : c'étoit Dieu.

Le porte-lumière.

Celui qui venoit ensuite étoit aussi très-brillant : mais il n'étoit qu'en second. Il rendoit hommage au premier, & se nommoit le *porte-lumière* (*a*). C'est la même chose que l'Osiris Egyptien, c'est le soleil.

L'Assistant de l'Autel.

Le troisième personnage qu'on nommoit l'*assistant de l'autel*, *l'adorateur*, (*b*), passoit chez les Grecs pour représenter la lune, parce qu'il portoit un croissant sur sa tête. Mais on voit par-là que ce personnage étoit Isis. Or nous savons qu'Isis avec son croissant, signifie, non la lune, mais la néoménie, ou l'établissement des différentes fêtes pour louer Dieu de toutes les productions de la terre. Et c'est pour cela même que ce troisième personnage se tenoit auprès d'un autel, & se nommoit l'*adorateur*.

L'Hiérocéryce.

Le quatrième étoit nommé le *messager des dieux* (*c*), ou Hermès, ce qui répond à l'Anubis Egyptien. Or cet Anubis avec sa tête de chien, & sa mesure du

(*a*) Le *Daduque*, de δαὶς, flambeau, & de ἔχω, avoir, porter.

(*b*) ὁ ἐπὶ βωμῷ, l'assistant de l'autel.

(*c* L'*Hiérocéryce*, de ἱερὸς, sacré ; & de κήρυξ, interpréte.

Nil accompagnée de deux ferpens, n'eſt que le ſalutaire avis que donne à tems la canicule de ſe ſauver, & de ſe procurer la ſubſiſtance par l'obſervation de la crûe des eaux. Ainſi cette autopſie ou manifeſtation de la vérité, étant rappellée à la première intention de la cérémonie des fêtes rurales, ſe réduiſoit originairement à faire entendre au peuple aſſemblé quatre choſes qu'on n'oſa plus lui dire, quand il eut converti les ſymboles en autant de dieux.

1°. On l'avertiſſoit de glorifier de toutes choſes l'Être ſuprême, l'unique intelligence, qui mène à ſon gré l'univers.

2°. On lui annonçoit le progrès du ſoleil, & la circonſtance du mois, ou l'ordre de l'année.

3°. On lui annonçoit l'ordre des fêtes.

4°. On lui recommandoit d'obſerver les jours caniculaires, & la crûe de l'eau en Egypte, ou d'autres circonſtances qui intéreſſoient le labourage ſelon la nature du pays. Rien n'étoit mieux entendu que cette fête dans la ſimplicité de ſon inſtitution. Cicéron en a très-bien compris le ſens & l'intention qui étoit d'apprendre aux hommes à ſubſiſter, à

LE CIEL POETIQ. régler leur travail, à vivre en paix, & à espérer, en honorant Dieu, un meilleur avenir. Enfin il n'est pas possible d'exprimer mieux l'intention de ces fêtes, selon la pensée de Cicéron, ou selon mon explication, qu'en leur donnant le nom qu'elles portoient. En Gréce on les nommoit *Thesmophories* (*a*); en Phénicie, & chez les anciens Latins, on les nommoit les *Palilies* (*b*), c'est-à-dire, chez les uns & chez les autres, *la fête des réglemens*.

Récapitulation. Réunissons ici sous un même coup d'œil ce qui étoit cru ou pratiqué par les plus anciens Patriarches, chez les premiers Egyptiens, chez les Hébreux, chez les premiers Arabes, chez les Chananéens du premier âge, chez les Phéniciens, & chez les plus anciens Grecs: nous trouvons d'une manière uniforme que tous honoroient le Très-haut, l'Etre suprême, le père de la vie; que tous s'assembloient à la néoménie, & dans les tems réglés pour louer Dieu; que tous offroient des sacrifices de reconnoissance; que tous y joignoient l'offrande du pain

(*a*) θεσμοφορία, *legislatio*.

(*b*) פלילייא *pelilia*, l'ordre public. *Isai*. 28: 7. פלילי *pelili*, *reipublicæ moderator*. Job. 31: 28.

& du vin, du sel, des fruits de la terre, en un mot des élémens de la vie; que tous mangeoient en commun ce qui avoit été béni par la prière; que ces assemblées, quoique principalement destinées à louer Dieu, servoient aussi à instruire le peuple, soit de ce qui intéressoit les mœurs, soit de ce qui intéressoit le labourage & l'ordre public; que tous traitoient honorablement les morts, qu'ils connoissoient une justice qui feroit un jour le discernement des bons & des méchans; & qu'enfin ils attendoient une autre vie.

Ces objèts de leur créance, & le fond de leur pratique, n'ont été détruits nullepart, mais défigurés par l'addition d'une infinité d'idées nouvelles, & de coutumes absurdes.

Le culte spirituel & l'adoration en esprit & en vérité, furent convertis par la cupidité en une religion toute charnelle qui souhaite plus les biens de la terre que la justice. L'indifférence & la grossièreté du peuple, lui firent négliger l'intelligence des signes anciennement établis pour l'instruire. La même ignorance lui fit convertir les signes du soleil, des saisons, & des fêtes, ou les hommes & les animaux symboliques, en autant de dieux

LE CIEL POETIQ. dont son imagination peupla le ciel. Une nouvelle méprise fit prendre ces prétendus hommes ou femmes célestes pour des personnes autrefois distinguées sur la terre, & transportées dans les astres après leur mort. L'abus du langage & des animaux figuratifs, introduisit la vénération des animaux réels, la persuasion de la métempsycose, & une vie toute pleine de pratiques superstitieuses.

Les magnifiques cérémonies par lesquelles les Egyptiens retraçoient sans cesse aux yeux des assistans la créance des premiers hommes sur le jugement de Dieu, & sur l'espérance qui doit tranquilliser les gens de bien aux approches de la mort, furent prises pour la peinture du lieu où les ames sont renfermées, & firent éclore l'enfer d'Orphée tout aussi ridicule que le ciel des poëtes.

Ce qu'une tradition ineffaçable & attachée à des pratiques constantes, put conserver de la doctrine ancienne, se trouva si peu d'accord avec les idées populaires, que les prêtres se crurent obligés d'user de beaucoup de circonspection, & de recourir non-seulement à l'épreuve de leurs disciples, mais encore au serment du secrèt. La raison des prêtres se dérouta elle-même dans ce laby-

rinthe de ſignes obſcurs & de pratiques myſtérieuſes. Vinrent enſuite les ſyſtêmes. L'un chercha dans tout cet appareil de cérémonies & de fables, une phyſique ſuivie, & prenant les dieux pour les différentes parties de la nature, il éteignit toute religion par principe de philoſophie. Un autre chercha une ſuite de morale & de maximes inſtructives ſous l'écorce des fables les plus ſcandaleuſes. D'autres y crurent trouver la plus profonde métaphyſique : & l'on eſt encore moins bleſſé de la ſimplicité groſſière de l'Egyptien, qui prend un homme pour un homme, & un bœuf pour un bœuf, que du ſublime galimathias d'un Platonicien qui voit par-tout des Monades & des Triades ; qui trouve dans une figure d'Iſis préſentée au milieu d'une aſſemblée de laboureurs, le monde archétype, le monde intellectuel, & le monde ſenſible ; ou qui cherche le tableau de la nature univerſelle dans les piés d'un bouc ; ou qui découvre l'efficacité des impreſſions de ſes génies imaginaires dans la corne d'un bœuf.

LA THÉOGONIE.

C'eſt ainſi que les ſavans, par l'habitude où ils ſont de creuſer & de chercher des explications ſingulières, ont embarraſſé une matière qui étoit fort ſimple.

LE CIEL POETIQ. La religion des Egyptiens & tout le paganisme des Syriens & des Européens qui en est provenu, ne sont que la religion des Patriarches, dépravée par des additions extravagantes. Il suffit de jetter l'œil sur cet aboyeur qui a sur les épaules une tête de chien, & des aîles aux piés, pour sentir que cette figure étoit un avis de songer à la retraite. Au seul aspect du corps d'un lion joint à la tête d'une jeune fille, on apperçoit, comme plusieurs anciens l'ont vû avant moi, que cet assortiment a rapport au passage du soleil sous les signes du lion & de la vierge. On juge sans peine de la destination des autres figures par celles-là. Toutes servoient évidemment de marques & de caractères. Comment donc sont-elles devenues des dieux, si ce n'est parce que ces figures ont été converties par l'ignorance & par la cupidité du peuple, en autant d'objèts réels, en autant de puissances conformes à ses inclinations : ce qui a produit un culte insensé, & un prodigieux amas de fables, puis des systêmes philosophiques aussi risibles que les fables. A l'exception de quelques assemblées régulières, où l'autorité publique maintint avec d'anciens usages, quelques vestiges de la vérité, le tout dégénéra de plus en plus par la liberté des embellisse-

mens & des interprétations. Les dieux se multiplièrent dans la bouche du peuple comme les ſymboles, & même à proportion des différens noms qu'on donnoit à un même ſymbole. Souvent les plus petites équivoques provenues de la diverſité de la prononciation, ſouvent la diverſité des habits que la figure portoit, ſouvent le ſimple changement de lieu, un rien de plus ou de moins, formoit un nouveau dieu. Nous avons vû combien Iſis prit de différentes formes ſous leſquelles on a d'abord eu quelque peine à la reconnoître. Moloc, Baal, Marnas, Adonis, Atys, Ammon, Jupiter, ne ſont tous que le même Oſiris. Thot, Anubis, Hermès, Camille, Dédale, Icare, Mercure, Eſculape, & Janus, ne ſont que la canicule déguiſée. Ménès, Minos, Ménophis, Mnévis, Memnon, Apollon, Mars, Dionyſus, Bacchus, Oſiris le jeune, Protée, Hercule, ne ſont qu'Horus diverſifié. Souvent on confondit deux ſymboles. La lyre, dont Mercure paſſe pour être l'inventeur, ſe trouve auſſi dans les mains d'Apollon, & l'on mèt encore auprès de celui-ci le ſerpent qui eſt inſéparable d'Eſculape; parce que les ſymboles de la canicule & du labourage avoient un rapport eſſentiel à la célébrité

LA THÉOGONIE.

 des fêtes, & à la subsistance de la société. Souvent au contraire un même symbole donna naissance à plusieurs divinités nouvelles, en changeant de nom & d'attribut ; ou en passant d'une province dans une autre. C'est ainsi que l'Esculape d'Epidaure a un emploi fort différent du Marcol des Chananéens ; quoiqu'ils ne fussent l'un & l'autre que le Thot, l'avis de l'étoile qui procuroit aux Egyptiens le salut & les richesses.

Par cette multiplicité de protecteurs, il y avoit à choisir & de quoi contenter tous les goûts. Chaque canton eut ses dieux tutélaires, dont on faisoit l'histoire, & dont on montroit les monumens. C'étoient des dieux du pays, des dieux amis, & sur lesquels on pouvoit compter. Il étoit bien naturel de leur donner la place d'honneur. Mais cette prédilection n'alloit pas jusqu'à fermer la porte aux dieux étrangers. On ne vouloit se brouiller avec aucune de ces puissances. On les admettoit à la compagnie des uns des autres : & souvent des dieux éclos ou sortis d'un même symbole se trouvoient ensemble avec un équipage & des fonctions qui les faisoient croire provenus de familles & de régions fort différentes. Quelquefois il arrivoit entr'eux des que-

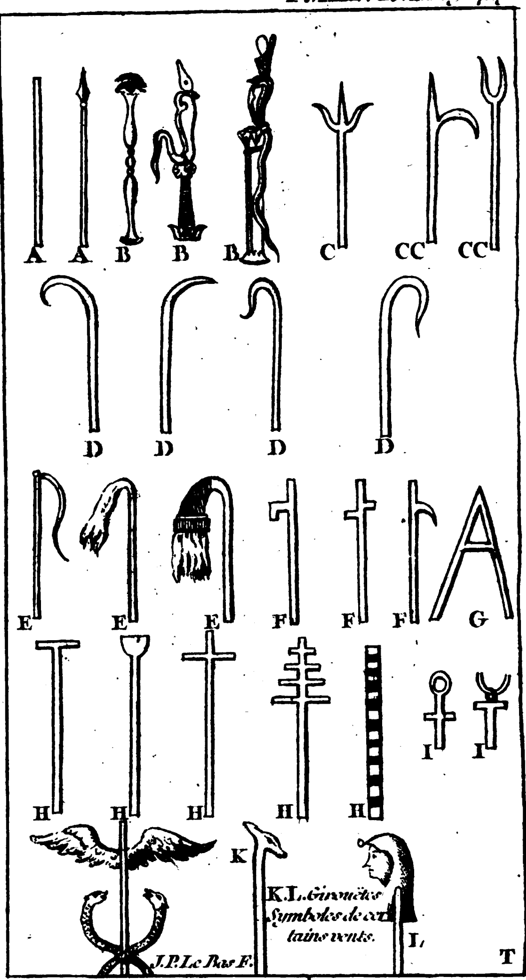
relles pour le pas. Leur nobleſſe étant assurément fort difficile à débrouiller, puiſqu'elle étoit comme celle de bien de nos divinités terreſtres, tout-à-fait imaginaire : les chroniqueurs Grecs prirent ſoin de leur faire des généalogies : ils s'en tirèrent le mieux qu'ils purent. On peut voir dans les Traités de Plutarque, & ſurtout dans la Préparation Evangélique d'Euſebe, l'étrange variété d'avantures & d'occupations que les Africains, les Phéniciens, & les Phrygiens attribuoient aux mêmes dieux. La cour céleſte n'étoit pas en Egypte la même qu'en Gréce. En Egypte c'étoit Oſiris qui éclairoit le monde : en Gréce on déchargea Oſiris ou Jupiter de ce ſoin ; on lui laiſſa le ſceptre & la foudre. Mais le char du jour fut donné à Horus ou Apollon qui en qualité de ſymbole des travaux ruſtiques portoit par abbréviation les marques de la ſituation du ſoleil ou le caractère de la ſaiſon. Apollon partagea donc avec ſon père la conduite du monde.

LA THÉOGONIE.

Jupiter ne pouvoit pas tout faire ni être par-tout. On lui donna auſſi des lieutenans avec des diſtricts ſéparés. Tout prit forme : les fonctions & les hiſtoires des dieux s'arrangèrent ; & en mettant ſur leur compte ce que chaque nation en

publioit à sa façon : en y ajoûtant les avantures des ministres des temples, & celles des rois qui en avoient favorisé le culte : mais sur-tout en excusant les désordres des femmes par les prétendus déguisemens de ces dieux épris de leur beauté, ils formèrent cet amas de mythologie, où il n'est pas surprenant qu'on ne trouve, ni sens, ni liaison, ni ordre des lieux ou des tems, ni aucun égard pour la raison, ou pour les mœurs. Quelque insensés que soient la plûpart de ces récits fabuleux, comme ils ont fait partie de l'étrange théologie de nos pères, on a de tout tems essayé d'en découvrir la véritable origine. J'ai risqué mes conjectures sur le même sujèt, parce qu'elles m'ont paru approcher de la certitude, & que le tout se pouvoit développer avec autant de bienséance que de profit. Quant aux menues particularités de ces folies, il n'en est plus de même. Le recueil en formeroit de très-gros volumes, & il n'y a point de matière où il soit plus permis de borner ses connoissances.





A. Sceptre d'Osiris. B, autres Sceptres du même; l'un Surmonté d'un oeil; l'autre d'un Serpent et d'un bonnet royal. Le 3, du serpent et d'un trône &c. C, Symbole de la Navigation. CC Aviron Symbole du passage, ou du trépas. D, Bâton pastoral ou marque d'un gouvernemt. plein d'affection. E, Le fouet d'Osiris. F. La Clé d'Osir. G, Equerre ou 1.re Letre de l'écriture courante pour marquer le P.er Mois de l'Année. H. Mesure du Nil. I. Mesure abregée.

LE CIEL POËTIQUE.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA DIVINATION.

TOutes les piéces de l'ancienne écriture étoient parlantes, puisqu'elles étoient significatives. Ce qu'on retint de tous ces anciens caractères, c'est qu'ils instruisoient les hommes sur tous leurs besoins : & la chose étoit très-véritable en la prenant bien. Mais dès qu'on crut la pierre, les métaux, les élémens, & les astres capables d'adresser aux hommes des discours réels, ou de leur envoyer de dessein prémédité des messagers ou des avis sur l'avenir ; cette grossièreté remplit la société de ténébres, de petitesses, & de pratiques superstitieuses.

Après que les principales figures de l'écriture astronomique & sacrée eurent été converties par l'ignorance de leur signification en autant de puissances pré-

LE CIEL POETIQ. posées au gouvernement des différentes parties du monde, & attentives à instruire l'homme de tout ce qui l'intéressoit ; les figures accessoires qui servoient à varier la signification des clés de l'écriture, donnèrent lieu à de nouveaux égaremens aussi déplorables que l'idolâtrie même. Les oiseaux, les serpens, les feuillages, les sceptres ou bâtons d'honneur, les bâtons croisés & destinés à mesurer les crûes du Nil : les bâtons courbés ou surmontés d'une tête & d'une avance propre à prendre le vent ; les flutes, les lyres, les sistres & autres instrumens de musique, symboles naturels des fêtes & de la reconnoissance qui en est l'ame ; joignons à cela les formules d'expressions usitées dans les cérémonies ; certains gestes significatifs & prescrits par le Rituel ; les liqueurs, le sel, & les chairs des victimes qui étoient des offrandes inséparables des assemblées de religion ; en un mot tous les accompagnemens des figures qui étoient prises pour des dieux parlants aux hommes, furent interprétés dans le même sens, & regardés comme autant de marques par lesquelles ces dieux nous faisoient connoître leurs volontés, & avertissoient les hommes du succès de leur labourage, de leurs ma-

riages, de leur navigation, de leurs guerres, & de toutes leurs entreprises. LA DIVINATION.

Mais comment s'est-il pu faire, me dira-t-on, que tout l'appareil de la religion ait généralement pris un tour si étrange, & que les symboles ou les cérémonies dont le peuple ne savoit plus le sens fussent regardées comme autant de signes de l'avenir ? La réponse est aisée. Cette fausse interprétation des figures accessoires étoit comme celle des figures principales, fondée sur ce qui frappoit les yeux, & sur le langage commun qu'on tenoit en voyant ces figures. C'est en prenant tout à la lettre que les peuples reçurent presqu'universellement les augures, la persuasion des influences planétaires, les prédictions de l'astrologie, les opérations de l'alchymie, les différens genres de divinations par les serpens, par les oiseaux, par les bâtons, & une infinité d'autres : enfin la magie, les enchantemens, & les évocations. Le monde se trouva ainsi tout rempli d'opinions insensées, dont on n'est pas par-tout également revenu, & dont il est très-utile de bien connoître le faux, parce qu'elles sont aussi contraires à la vraie piété & au repos de la vie qu'à l'avancement du vrai savoir.

LE CIEL POETIQ.

On ne doit pas craindre que j'entreprenne ici de réfuter ces prétendues ſciences par l'expoſé de leurs principes: elles n'en ont point. Tout ce qu'on y prédit, tout ce qu'on y promèt, même en procédant le plus méthodiquement, n'eſt qu'illuſion toute pure : & pour en être convaincu tout d'un coup, il ne faut que les rappeller à leur origine. Elle ſe préſente ici ſans efforts. La naiſſance de ces folies qui ont tyranniſé le genre humain, eſt une ſuite évidente de ce que nous avons établi dans les chapitres précédens.

I.

Les Augures.

Origine & fauſſeté des Augures.

Pour peu que mes Lecteurs ayent parcouru l'hiſtoire ancienne, ils ſe peuvent rappeller d'avoir ſouvent vû les Romains, les Sabins, les Etruſques, les Grecs, & bien d'autres peuples, fort attentifs à ne rien entreprendre d'important ſans avoir conſulté les oiſeaux, & ſans tirer pour l'avenir des conſéquences favorables ou déſavantageuſes, tantôt du nombre, tantôt de la qualité des oiſeaux qui traverſoient l'air, ou de l'inſpection du côté d'où ils partoient, & de la route qu'ils tenoient

tenoient (*a*). On peut encore se souvenir que pour n'être pas livrés à la longue attente d'un oiseau trop lent à se présenter, les prêtres des faux dieux avoient introduit l'usage des poulèts sacrés, dont on posoit la cage au milieu de l'assemblée des peuples, & dont les magistrats observoient gravement les façons brusques & les mouvemens les plus fantasques. On avoit réduit en art, & rappellé à des régles constantes, toutes les conséquences qu'il falloit tirer pour l'avenir des différentes manières dont ces animaux capricieux laissoient tomber ou avalloient la mangeaille qu'on leur avoit présentée. Combien de fois n'a-t-on point vû les prêtres du paganisme, soit par intérêt, soit par entêtement pour ces régles chimériques, troubler ou arrêter les entreprises les plus importantes & les mieux concertées, par la considération du caprice d'un poulèt qui avoit refusé de manger? Auguste, & bien d'autres personnages éclairés, se sont mocqués des poulèts & des divinations sans aucun accident fâcheux. Mais quand les généraux d'armée, dans les siécles de la république,

LA DIVINATION.

(*a*) Tite-Live peut suffire pour en avoir la preuve. Voyez aussi *Horat. Carm. lib.* 3. *impios parræ recinentis omen ducat.*

LE CIEL POETIQ.

manquoient une entreprise ; les prêtres & les peuples en rejettoient la faute sur la négligence avec laquelle on avoit consulté, & plus communément encore sur ce que le général avoit préféré ses lumières aux avis des poulèts sacrés. Ce n'est pas sans quelque indignation qu'on voit ces dangereuses petitesses subsister dans le plus haut crédit chez des peuples pleins de grandeur d'ame, & les plus beaux esprits en faire en apparence des apologies sérieuses.

Cicéron nous a conservé le bon mot de Caton * qui avouoit qu'une de ses surprises étoit de voir un Aruspice en regarder un autre sans rire : & je ne doute pas que quand cet orateur, si judicieux, faisoit ses fonctions de prêtre des Augures, il ne fût prêt à perdre contenance toutes les fois qu'il se rencontroit vis-à-vis quelqu'un de ses collégues marchant d'un air grave, & haussant le bâton augural pour déterminer les espaces du ciel & de la terre, hors de l'étendue desquels les accidens de l'air cessoient d'être prophétiques. Cicéron sentoit parfaitement le vuide de ces usages. Après avoir remarqué dans le second livre de la Divination que jamais un plus grand intérêt n'avoit remué les

* *De Nat. Deor. l. 2.*

Romains que la querelle de César & de Pompée, il n'héſite pas à confeſſer que jamais on n'avoit tant conſulté les Augures, les Aruſpices, & les Oracles, mais que les réponſes qui étoient ſans nombre n'avoient pas été ſuivies des évènemens qu'elles promettoient, ou avoient été ſuivies d'évènemens tout contraires (*a*). Après cet aveu, qui mèt en poudre tout l'art des prédictions, Cicéron ne laiſſe pas par une fauſſe prudence d'en maintenir la pratique. Il aimoit mieux laiſſer le peuple dans l'erreur, que de courir le riſque de l'irriter en travaillant à le délivrer d'une ſuperſtition pernicieuſe & criminelle. Il eſt inutile après cela de vouloir expliquer en quoi conſiſtoit l'art des Aruſpices, & celui des Augures. Ce n'eſt point un art. Mon Lecteur entend ce que c'étoit que les oiſeaux dans l'écriture ſymbolique, & je ne doute pas qu'il ne ſoit tenté de rire en voyant la différence des oiſeaux que l'Italie conſultoit, d'avec ceux qui ſervoient dans l'ancienne Egypte à donner aux peuples des avis ſalutaires. J'avoue que dans les tems poſtérieurs, à

LA DIVINATION.

(*a*) *Reſponſa innumerabilia quæ aut nullos habuerunt exitus aut contrarios. Hoc civili bello dii immortales quàm multa luſerunt !*

LE CIEL POETIQ. Memphis aussi-bien qu'à Rome, on examinoit fort sérieusement le nombre, la direction, l'arrivée, ou le départ de certains oiseaux; qu'à Memphis & à Alexandrie on régloit les entreprises sur l'inspection d'une poule d'Afrique, comme on le faisoit à Rome sur l'inspection d'un poulèt Italien. Mais les oiseaux que consultoient les anciens prêtres d'Egypte, & qu'ils avoient recommandé au peuple de bien considérer, n'étoient des oiseaux que dans l'écriture, & dans le langage. L'épervier, dont on souhaitoit si fort le retour vers le midi, n'étoit pas un épervier. La huppe, dont on attendoit l'arrivée & le vol vers le Nord, n'étoit pas une huppe. La poule de Numidie, & l'Ibis qui paroissoient dans les affiches publiques, n'étoient ni une cigogne noire, ni une poule pintade. C'étoient-là les noms & les figures, ou les signes des vents redoutés ou désirés; mais ce n'étoient pas des oiseaux.

L'Horus qui porte un instrument de géométrie, ou bien un cornèt pour annoncer des ouvrages publics, ou un long bâton terminé par une tête soit d'homme, soit d'oiseau, étoit le labourage, attendant une saison, un cours d'air favorable à l'arpentage, aux semailles, ou à d'autres

travaux. La baguette légère qu'il porte dans ses mains, étoit quelquefois toute autre chose qu'un appui ou un bâton d'honneur. L'usage d'une girouette pour prendre le vent est aussi ancien que la nécessité d'y avoir recours : & la vûe de cet instrument, diversifié selon les circonstances du pays & des saisons, pouvoit parfaitement régler le laboureur sur le vent qu'il falloit attendre, & sur la nature du travail qui convenoit à la saison. Mais les mêmes signes pris littéralement ne pouvoient plus occasionner que des pratiques ridicules & dépourvûes de sens. On avoit beau tourner cérémonieusement la courbure ou l'avance de la girouette vers le Midi ou vers le Nord ; ce bâton n'étant plus une girouette pour démêler le cours de l'air, mais un instrument sacré pour désigner les points du ciel dans l'intervalle desquels le passage d'un oiseau avoit une signification bonne ou mauvaise, l'usage d'un tel bâton étoit assurément fort propre à déconcerter toute la gravité de ceux qui le manioient.

LA DIVINATION.

Anciennement, ou dans le siécle de l'institution des symboles, avant que de s'embarquer, de semer, ou de planter, on disoit ; *commençons par consulter les*

Les auspices de *avispicium* l'inspection des oiseaux.

oiseaux, & rien n'étoit mieux entendu. On se félicitoit d'avoir été attentif à cet usage : & l'on se reprochoit souvent d'y avoir manqué, parce que ces oiseaux étoient les vents dont l'observation & le cours décidoient de la bonté des opérations & de la justesse ou du succès des précautions. Mais par la suite on s'adressa fort sérieusement aux oiseaux même. Le laboureur ou le voyageur, au lieu d'être attentif au soufle des vents d'Orient, d'Occident, de Nord, ou de Midi, dont le besoin lui étoit marqué par des figures de colombe, d'Ibis, d'épervier, ou de huppe, s'avisa, de la meilleure foi du monde, d'attendre pour commencer son entreprise l'apparition de l'oiseau même. La différence, le nombre, la route, les plus petites variétés du vol des habitans de l'air devinrent des signes avant-coureurs de tous les évènemens. En consultant de pareils prophétes, jugez quels avis on en pouvoit recevoir ? Les animaux, les astres, & les oiseaux n'étoient pas les seuls caractères de l'ancienne écriture. Les autres piéces significatives passèrent donc peu-à-peu pour donner des avis tout aussi utiles que ceux qu'on s'imaginoit recevoir du ciel & des oiseaux qui le tra-

verſent. On voyoit dans les mains des figures d'Oſiris, d'Iſis, d'Horus, & de Mercure, tantôt un ſceptre, tantôt un jonc ſervant de plume pour écrire, tantôt un cornèt pour convoquer le peuple, tantôt une canne courbée, ou un bâton d'honneur, propre à déſigner une fête par la penſée de celui qui y préſidoit avec cette marque de diſtinction; quelquefois une girouette pour prendre le vent; une perche pour meſurer le Nil; ou bien une tige ſéche, un roſeau, une quenouille, pour déſigner l'appui de la vigne, le ſecours de la tiſſéranderie, ou d'autres ouvrages utiles à la ſociété. Tous ces ſignes fort ſimples furent méconnus. On retint ſeulement que c'étoient des ſignes, des leçons, des avis. On attacha ſur-tout un privilége tout particulier en ce genre, au magnifique bâton d'appui, qui caractériſoit le préſident des aſſemblées de religion. On s'imagina que la rencontre de certains objèts vis-à-vis ces bâtons, après certains mouvemens, après quelques cérémonies preſcrites, étoient autant d'indications de ce qu'on ſouhaitoit ſavoir. Mais la rabdomancie & tout l'art des Augures, tant en prenant une girouette ou un ſceptre pour un inſtrument prophétique,

LA DIVINATION.

Lituus.

La divination par les bâtons. ῥαϐδομαντεία.

qu'en quittant l'oiseau figuré pour s'arrêter à un oiseau réel, ne pouvoit être qu'un amas de pratiques frivoles. Ainsi sans entrer pour rien dans le menu détail de cette matière des Augures & des signes de l'avenir, où il est aisé de citer abondamment & d'ennuyer, il suffit d'avoir indiqué la naissance des deux premières sortes de divinations pour les couvrir de ridicule.

La vûe perpétuelle des oiseaux symboliques, & l'avis que les prêtres donnoient au peuple assemblé, de se régler en tout sur l'observation de ces oiseaux ayant une fois répandu cette étrange persuasion, que les animaux qui fendent l'air sont autant de messagers que les dieux envoyoient pour nous apprendre leurs volontés, & pour nous détourner de rien entreprendre de fâcheux, le peuple se trouva flatté d'avoir des dieux fort occupés de ses affaires. Il s'attacha par cupidité à ces dieux familiers qui entroient dans ses vûes, qui l'avertissoient de tout, & qui lui épargnoient toutes sortes de malheurs en lui donnant d'un moment à l'autre de nouveaux pronostics de l'avenir. De pareilles divinités furent bien plus de son goût qu'un dieu scrutateur des cœurs, & qui veut être servi avec droiture, en esprit

& en vérité. Le désir de connoître l'avenir autorisé de la sorte parmi les peuples & fortifié par le langage ordinaire, par le sens apparent des cérémonies, & par un culte, selon eux, destiné à leur faire savoir comment leurs entreprises tourneroient, fit interpréter tout le reste dans le même sens.

LA DIVINATION.

II.

Les influences.

Les différentes phases de la lune dont on mettoit les marques avec les feuillages ou les fleurs de la saison sur la tête d'Isis pour annoncer les différentes fêtes de la néoménie, du plein, ou du décours, les accoûtumèrent à regarder la lune comme une puissance affectionnée qui leur annonçoit ce qu'il falloit faire ou différer en certains tems, & tout ce qui pouvoit hâter ou retarder les productions de la terre. Isis ou Junon, comme signe, les avertissoit réellement de bien des choses très-importantes : & c'est parce que cette figure leur donnoit des avis, qu'anciennement les Latins l'appelloient *la conseillère*, Monéta. Mais quand une fois on fut dans l'usage de prendre cette enseigne pour une déesse habitante du ciel, on lui attribua l'intelligence, la puissance, & le

Origine du pouvoir attribué à la lune.

gouvernement de la terre. Ainsi un simple calendrier qui ne pouvoit faire aucun mal, & dont tout le pouvoir étoit d'*indiquer* les tems des assemblées, fut converti en une source d'influences qui s'étendit à tout, & dont une infinité de gens ne veulent pas encore aujourd'hui qu'on les détrompe. A les entendre, c'est la lune qui régle la crûe des cheveux, la plénitude des huîtres, & des écrevisses, la réussite de ce qu'on séme, & de tout ce qu'on plante, le cours de nos maladies & l'effèt des remédes. Voyent-ils le plomb blanchir, les pierres s'écailler, & les clochers ou pyramides s'incliner sensiblement vers le sud-ouest ? il leur seroit aisé d'en trouver la raison dans l'alternative perpétuelle du chaud, des vents, & des grandes pluyes qui viennent de ce côté où elles nourrissent des mousses capables d'écailler les pierres par les efforts de leurs racines ; & où elles minent peu-à-peu les mortoises ou les tenons des charpentes. Mais les esprits prévenus s'accommodent bien mieux de l'ancien langage. Avec la lune ils rendent raison de tout : sans raisonner, ni rien concevoir, ils expliquent tout : & quoiqu'on leur montre que la lumière de cette planéte rassemblée au foyer d'un miroir ardent ne peut pas faire monter

d'un point la liqueur du thermométre ; ils vous soutiendront qu'elle a la vertu de calciner le plomb, de miner le bois, & de ronger les pierres mêmes.

LA DIVINATION.

III.

L'Aruspicine.

La bienséance avoit, dès les premiers tems, introduit l'usage de ne présenter au Seigneur dans l'assemblée des peuples, que des victimes grasses & bien choisies. On en examinoit avec soin les défauts, pour préférer les plus parfaites. Ces attentions qu'un cérémonial outré avoit fait dégénérer en minuties, parurent des pratiques importantes, & expressément commandées par les dieux. Le choix qu'on faisoit des plus belles victimes, étoit originairement fondé sur la révérence qu'on devoit avoir pour le sacrifice, & même sur un respect fort légitime pour l'assemblée qui y assistoit. Quand on se fut mis en tête qu'il ne falloit rien attendre des dieux, si la victime n'étoit parfaite, le choix & les précautions furent portées en ce point jusqu'à l'extravagance. Il falloit à telle divinité des victimes blanches. Il en falloit de noires à une autre. Une troisième affectionnoit les bêtes rousses.

La divination par l'inspection des entrailles. σπλαγχνομαντεία.

Nigram hyemi pecudem, zephyris felicibus albam.

LE CIEL POETIQ. Ces diſtinctions qui étoient provenues des anciennes ſignifications attachées aux diverſes parures d'Iſis & d'Horus, étant une fois établies, la pratique en devenoit ſcrupuleuſe. Chaque victime paſſoit par un examen rigoureux, & telle qui devant être blanche, ſe ſeroit trouvé avoir quelques poils noirs, étoit privée de l'honneur d'être égorgée à l'autel. La difficulté de trouver des bêtes exactement blanches ou exactement noires, ne laiſſoit pas de faire naître quelque embarras en bien des rencontres, ſur-tout quand c'étoit de grandes victimes. Mais on s'en tiroit par un expédient qui étoit de noircir les poils blancs dans les noirs, & de frotter de craie tout ce qui ſe trouvoit rembruni dans les géniſſes blanches. La fauſſe piété ſe ſéduit ainſi elle-même par l'attention qu'elle apporte à blanchir les dehors.

Bos Cretatus.

Après avoir immolé les victimes les mieux choiſies, on ne ſe croyoit cependant pas encore ſuffiſamment acquitté. On en viſitoit les entrailles en les tirant pour faire cuire les chairs : & s'il s'y trouvoit quelques parties vicieuſes ou flétries ou malades, on croyoit n'avoir rien fait. Mais quand tout étoit ſain, & que les dedans comme les dehors étoient ſans défaut, on croyoit les dieux contens *, &

* *Litaviſſe.*

tous les devoirs parfaitement remplis, parce qu'il ne manquoit rien au cérémonial. Avec ces assurances d'avoir mis les dieux dans ses intérêts, on s'embarquoit: on alloit au combat: on faisoit tout avec une entière confiance de réussir; & cette confiance étoit plus capable de les conduire à une fin heureuse, que la protection de leurs divinités imaginaires.

LA DIVINATION.

Cette intégrité, & ce parfait accord des dedans & des dehors des victimes étant devenus le moyen sûr de connoître si les dieux étoient satisfaits, on en fit comme des augures, la grande affaire des ministres. Ces rubricaires idiots mirent toute la perfection dans l'exacte connoissance des régles qui fixoient le choix & l'examen universel des victimes. Leur grand principe fut que l'état parfait ou défectueux de l'extérieur & des entrailles, étoit la marque d'un consentement de la part des dieux ou d'une opposition formelle. En conséquence tout devint matière à observation. Tout leur parut significatif & important dans les victimes prêtes à être immolées, aussi-bien que dans les oiseaux qui traversoient le ciel. Tous les mouvemens d'un bœuf qu'on conduisoit à l'autel, devinrent autant de prophéties. S'avançoit-il d'un air tran-

quille en ligne droite, & ſans faire réſiſtance ? c'étoit le pronoſtic d'une réuſſite aiſée & ſans traverſe. Son indocilité, ſes détours, ſa manière de tomber ou de ſe débattre, donnoient lieu à autant d'interprétations favorables ou fâcheuſes. Ils faiſoient valoir le tout, tant bien que mal, par des reſſemblances frivoles, & par de pures pointilleries.

L'art des Augures & l'Aruſpicine s'accréditèrent, parce qu'il étoit très-commun de voir réuſſir les entrepriſes, après avoir reçu des prêtres les aſſurances ordinaires que le ſacrifice étoit bien fait, & que les dieux étoient contents. Si après les apparences d'une entière faveur de la part du dieu auquel on s'étoit adreſſé, l'affaire venoit à manquer, on en rejettoit la faute ſur quelque dieu d'une humeur plus difficile. Junon ou Diane avoit été négligée, & il n'étoit queſtion que de réitérer les ſacrifices avec plus de précaution, pour n'avoir point contre ſoi ces dieux jaloux. L'art de prédire n'en étoit pas moins ſûr, pour avoir accuſé faux. On en étoit quitte pour recommencer ſur nouveaux frais, & les miniſtres y gagnoient encore.

IV.

LA DIVINATION.

La divination par les serpens.

On trouva des signes de l'avenir, sans doute à-peu-près aussi sûrs dans toutes les autres parties du culte extérieur. Le serpent, symbole de vie & de santé, si ordinaire dans les figures sacrées, faisant si souvent partie de la coëffure d'Isis, toujours attaché au bâton de Mercure & d'Esculape, inséparable du coffre qui contenoit les mystères, & éternellement ramené dans le cérémonial, devint un des grands moyens de connoître la volonté des dieux. On observoit religieusement la sortie, la rentrée, les plis, les allées & venues des serpens. Anchise, devenu dieu, ne croit pouvoir mieux marquer à son fils combien sa piété & ses sacrifices lui sont agréables, qu'en envoyant un grand serpent qui goûte aux oblations mortuaires, & qui se renferme ensuite dans son tombeau. Ce sont deux serpens qui annoncent devant Troye la colère de Minerve, & se retirent sous son casque après la mort de Laocoon. On avoit tant de foi aux serpens & à leurs prophéties, qu'on en nourrissoit exprès pour cet emploi : & en les rendant familiers, on étoit à portée des prophétes & des prédictions. Une

La divination par les serpens. ὀφιομαντεία.

Æneid. 7.

Ibid.

LE CIEL POETIQ.

foule d'expériences faites depuis quelques années par nos Apoticaires, & par la plûpart de nos Botanistes, auxquels l'occasion s'en présente fréquemment dans leurs herborisations, nous a appris que les couleuvres sont sans dents, sans piquure, & sans venin. La hardiesse avec laquelle les devins & les prêtres des idoles manioient ces animaux, étoit *fondée* sur l'épreuve de leur impuissance à mal faire. Mais cette sécurité en imposoit aux peuples : & un ministre qui manioit impunément la couleuvre, devoit sans doute avoir des intelligences avec les dieux.

La divination par le coq. Ἀλεκτρυομαντεία.

Le coq placé communément à côté d'Horus & d'Anubis ou Mercure, signifioit fort simplement ce qui se devoit opérer le matin, comme la chouette marquoit les assemblées qui se devoient tenir au soir. On fit donc du coq & des cochèts autant de nouveaux moniteurs qui enseignoient l'avenir : & la chouette acquit en ce genre un talent que bien des gens prétendent tout de bon qu'elle conserve encore. Si cet oiseau qui hait la lumiére, vient à crier en passant devant les fenêtres d'un malade où il la voit ; vous ne leur ôterez point de l'esprit que ce cri, qui n'a aucun rapport à l'état du moribond, ne soit l'annonce de sa fin.

L'élancement des flammes, le pétillement du sel, & l'inflammation des liqueurs ou de la farine jettée dans le feu des autels, firent d'autres genres de divinations à part. Mais comme la capacité de l'esprit humain ne pouvoit suffire à tant de profondes connoissances : les prêtres n'entreprenoient pas de tout savoir. Ils partageoient entr'eux ces belles études, & chacun d'eux tiroit le plus de profit qu'il étoit possible de son mérite particulier.

LA DIVINATION. La divination par le feu. πυρομαντεία.

Les feuillages, tels que ceux du Bananier, du Lothus, du Colchas, du Perséa, & bien d'autres qui marquoient l'un la fécondité de Dieu, l'autre une partie du jour, comme le lever du soleil, un autre telle ou telle partie de l'année, ou d'autres particularités que je ne dois ni ne puis entreprendre d'expliquer, parvinrent comme les animaux à s'attirer aussi des respects & des consultations.

La divination par les plantes. βοτανομαντεία.

V.

Les enchantemens.

L'assortiment de certains feuillages adroitement combinés pour varier les significations, donna lieu de penser que tel ou tel assemblage de plantes, même

Les maléfices & enchantemens. φαρμακεία.

LE CIEL POETIQ. sans être employé par forme de reméde, produisoit de grands effèts pour la santé: & ne voyant aucune liaison entre quelques brins d'herbes placés de telle ou telle façon, & la guérison ou la récolte qu'on s'imaginoit en être l'effèt, on ne trouvoit point d'autre dénouement, que d'en faire résider la principale vertu dans le concours des paroles surannées & inintelligibles que les prêtres prononçoient ou chantoient en portant ces symboles avec pompe devant le peuple. La chose étoit simple. Ces feuillages & la formule annonçoient aux assistans une vérité, une fête, une opération qui devoit être générale & uniforme. N'entendant plus ni le symbole ni la formule qu'on conservoit toujours religieusement, ils prirent l'union de certaines plantes & de quelques paroles pour des pratiques mystérieuses, éprouvées par leurs pères, & qu'il falloit suivre de point en point, si on ne vouloit tout perdre. Ils en firent une collection & un art, par lequel ils prétendoient pourvoir presqu'infailliblement à tous leurs besoins. L'union qu'on faisoit de telle ou telle formule antique, avec tel ou tel feuillage arrangé sur la tête d'Isis autour d'un croissant de lune ou d'une étoile, introduisit cette opinion insensée, qu'avec

certaines herbes & certaines paroles, on pouvoit faire descendre du ciel en terre, la lune & les étoiles. LA DIVINATION.

Carmina vel possunt cœlo deducere lunam.

Ils avoient des formules pour tous les cas, même pour nuire à leurs ennemis (*a*). La connoissance de plusieurs simples bien ou mal-faisans, vint au secours de ces invocations & imprécations assurément très-impuissantes; & les succès de la médecine ou de la science des poisons aidèrent à mettre en vogue les chimères de la magie.

Mais l'humanité inspirant naturellement de l'horreur pour les pratiques qui tendent à la destruction de nos semblables, les incantations magiques qu'on croyoit meurtrières furent abhorrées & punies chez tous les peuples policés (*b*). Ainsi presque toute la religion commune se trouva réduite à se procurer par le culte de tel & tel Dieu, ou des remédes dans la maladie, ou quelques prédictions de l'avenir dans l'incertitude des entreprises.

(*a*) Voyez les Idylles de Théocrite, l'Eclogue de Virgile, intitulée *Parmaceutria*, plusieurs Epodes d'Horace, & le quatrième livre de l'Eneide.

(*a*) *Testor, cara, Deos & te, germana, tuumque*
Dulce caput, magicas invitam accingier artes.
Æneid. 4.

LE CIEL POETIQ.

VI.

L'Astrologie.

Origine de l'Astrologie judiciaire.

Ce désir, en apparence légitime, de s'assurer des remédes, & de pénétrer dans l'avenir à l'aide de quelques pratiques de religion, donna naissance à un art aussi mensonger que les précédens; je veux dire à l'astrologie. Je pourrois citer ici une foule d'horoscopes ou de prédictions d'astrologies démenties de point en point par l'évènement (*a*). Mais traitons encore l'astrologie, comme l'idolâtrie, les augures & la magie. Voyons-la naître. L'histoire de la naissance de cette science prétendue, en est la réfutation, puisque toute l'astrologie dans son origine, n'est encore qu'une fausse interprétation de quelques signes pris à contre-sens.

Les Egyptiens avoient peu-à-peu regardé les noms des signes du zodiaque & de bien d'autres, comme des mémoriaux de ce qui étoit arrivé à leur fondateur, à leur mère commune, & à d'autres héros de leur patrie. L'histoire en

(*a*) Voyez seulement la fausseté de l'horoscope de M. Suffren, faite & signée par Nostradamus; & des prédictions faites à M. Gassendi par J. B. Morin, Vie de Gassendi, chez Jacques Vincent rue S. Severin 1736.

prit ailleurs une autre forme. Le culte du grand roi, de la reine, & de l'armée des cieux, avoit bien paſſé d'Egypte en Phénicie : de-là en Syrie, en Arabie, en Aſſyrie, & preſque par-tout. Mais avec l'attirail des figures, on ne reçut pas également par-tout le dogme abſurde de la métempſycoſe, moins encore les prétendues hiſtoires des dieux Egyptiens qui n'intéreſſoient point les autres peuples. On ſe borna aſſez communément à honorer le ſoleil comme le plus grand moteur de la nature. La lune eut le ſecond rang dans l'ordre des puiſſances. Enſuite chaque ſigne, chaque conſtellation eut ſon département propre, ou ſa meſure de pouvoir. Mais quelle fonction donner dans le ciel au bélier, au lion, à la balance ? On ſe figura que leurs noms exprimoient leurs fonctions, & ſpécifioient leurs influences. Ainſi le bélier avoit une action puiſſante ſur les petits des troupeaux. La balance ne pouvoit qu'inſpirer des inclinations de bon ordre & de juſtice. Le ſcorpion n'étoit propre qu'à inſpirer des inclinations mal-faiſantes. Chaque ſigne cauſoit le bien ou le mal caractériſé par ſon nom.

Mais ſur qui tomberont ces influences ? S'en iront-elles pêle-mêle brouiller tout

sur la terre ? On y mit ordre. Un spéculatif à systême comprit que le moment privilégié pour l'exercice du pouvoir de chaque signe, étoit celui où ce signe montoit sur l'horison ; & que l'enfant qui naissoit au même moment, étoit celui qui en éprouvoit les plus puissantes impressions. De-là, par un raisonnement qui fit fortune, tout gauche qu'il *étoit*, notre philosophe concluoit que l'enfant qui venoit au monde au moment précis où la première étoile du bélier montoit sur l'horison, seroit à coup sûr riche en troupeaux ; & ainsi des autres. C'étoit abuser bien pitoyablement du rapport de signe qu'il y a entre le soleil placé sous cette constellation, & le commencement du printems, où les agneaux sont de vente, & commencent à enrichir leur maître. C'étoit philosopher à-peu-près comme celui qui croiroit que c'est assez de mettre un bouchon à sa porte pour avoir du vin dans sa cave, & qui prendroit pour cause d'une chose, ce qui n'en est que l'annonce ou l'affiche.

On donna dans le même travers sur le pouvoir du taureau & des chévreaux. On comprit, voyez, je vous prie, quelle pénétration ! que les entreprises de celui

qui naîtroit sous le signe de l'écrevisse, iroient toujours à reculons & en baissant. Le lion devoit inspirer le courage, & former des héros, ou si mieux l'aimez, des hommes querelleux. L'aspect de la Vierge portant l'épi céleste, devoit donner des inclinations chastes, & joindre l'abondance à la vertu. Heureux les peuples dont le roi & les magistrats seroient sous le signe de la balance ! Malheur à quiconque arrivoit à la lumière sous l'affreux signe du scorpion (*a*) ! La fortune de celui qui naissoit sous le capricorne, & particulièrement lorsque le soleil montoit sur l'horison avec le capricorne, devoit toujours aller en montant comme cet animal, & comme le soleil qui monte alors six mois de suite. Toutes ces petites subtilités étoient souvent démenties par des évènemens contraires. Mais on faisoit valoir la conformité de plusieurs autres avec la prédiction : & l'on trouvoit moyen de se tirer des mauvais pas ou des contradictions, en alléguant le concours de la lune, des autres planétes, & des étoiles, qui par leur opposition ou conjonction, émoussoient

LA DIVINATION.

(*a*) .... *Me scorpius aspicit*
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ. Horat. carm. l. 2. Od. 17.

LE CIEL POETIQ. la bonté de certaines influences, & corrigeoient la malignité des autres (*a*). Le fin de l'art étoit de ſavoir combiner ces ſituations, d'obſerver ſi les influences marchoient ſur des lignes paralleles ; ſi la chûte des unes étoit ou oblique ou perpendiculaire ſur les autres. Il falloit ſavoir meſurer des portions de cercle, calculer des angles par les tangeantes & par les ſinus : il falloit étudier *l'ordre* du ciel pour connoître la diverſité des aſpects. L'aſtrologue ſe faiſoit honneur d'une apparence de ſavoir. La géométrie & l'aſtronomie, les plus belles de toutes les ſciences, ſervirent ainſi à introduire dans le monde toutes les fadaiſes de l'aſtrologie : & il n'eſt pas inutile de remarquer ici qu'un ſentiment qui ſe flatte le plus de tenir à la géométrie, & à l'aſtronomie, peut bien n'être qu'une chimère ſavante.

Ceux qui ſeroient curieux de voir juſqu'où va l'abſurdité du raiſonnement des aſtrologues, peuvent ſe ſatisfaire en jettant les yeux ſur le poëme de Manilius, ou ſur le petit livre de Cenſorin touchant le jour natal, ou ſur les *aſtronomiques*

(*a*) . . . . *Te Jovis impio*
Tutela Saturno refulgens
Eripuit, volucriſque fati
Tardavit alas. Horat. Ibid.

attribués

attribués à Julius Firmicus. J'aime mieux y renvoyer le Lecteur, que d'en citer la moindre page. Les rêveries d'un malade sont mieux liées, que ne le sont les principes qu'ils posent, & les conséquences qu'ils en tirent. LA DIVINATION.

Mais le plus grand des maux que l'astrologie ait causés, n'est pas seulement de repaître les esprits de promesses vaines, d'opérations frivoles, & d'influences sans réalité. L'erreur étoit grande, & elle eut des suites encore plus malheureuses. Dès qu'une fois les signes célestes, ou les points du ciel destinés à marquer par une certaine dénomination, certains effèts ordinaires à chaque saison, eurent été pris pour les causes mêmes de ces effèts; cette méprise si pitoyable s'accrédita, parce qu'on y croyoit trouver la raison de tout, & le moyen d'éviter les maux dont on étoit menacé. On choisissoit tel mois, tel jour, telle heure, tel aspect pour commencer un voyage, un labour, une piéce d'étoffe. On s'abstenoit d'agir jusqu'a ce qu'on se trouvât sous un point favorable. Le point ascendant (*a*) d'une étoile produisoit ceci: le point culminant (*b*) de la

(*a*) Arrivant sur l'horison.

(*b*) Arrivant au zénith, ou au plus haut dégré dans notre hémisphère.

même ou d'une autre, corrigeoit cela. On ne fut plus occupé qu'à étudier avec inquiétude les saisons, les jours, & les momens décisifs. L'astrologie fit en un sens plus de mal que l'idolâtrie même. Celle-ci laissoit encore subsister dans les cœurs séduits sur l'objèt de leur culte, un reste de reconnoissance pour les faveurs reçues, & d'une crainte religieuse de la justice qui punit les crimes. Mais l'astrologie acheva de ruiner toute vertu. A la prudence, à l'expérience, & aux sages précautions, elle substitua des formules superstitieuses, & des pratiques puériles. Elle énerva le courage par des frayeurs fondées sur quelques jeux de mots. Elle ruina presque par-tout la pratique du bien, & tranquillisa les criminels en leur faisant rejetter sur l'impression inévitable de la planéte dominante, le mal qui n'étoit l'ouvrage que de leur dépravation: & c'est-là sans doute la raison secrette, c'est cette malheureuse commodité de tranquilliser sa conscience, qui fait que les ambitieux, & les voluptueux, tandis qu'ils sont insensibles à la beauté de l'Evangile, & à la multitude des preuves qui l'établissent, reçoivent avec une aveugle crédulité, les prédictions de l'astrologie, & les raisonnemens les plus desti-

tués de vraisemblance. On n'a guères vû l'irréligion portée plus loin qu'à la cour d'Henri II & d'Henri III. Jamais les astrologues ne furent mieux payés. Jamais les horoscopes n'eurent tant de cours. La maladie des prédictions fut encore contagieuse sous Henri IV & sous Louis XIII. De Thou, Mézeraï, & bien d'autres esprits très-judicieux, avoient reçu dans l'enfance les atteintes de ce mal, & n'en ont jamais été bien guéris.

VII.

Le pouvoir des Planétes.

Dans toute l'astrologie, il n'y a rien dont on fasse tant de bruit, que du pouvoir des planétes. On y parle sans cesse des bénignes influences de la lune en conjonction avec la planéte de Jupiter; de sa malignité, lorsqu'elle est en conjonction avec Saturne. Chaque situation a ses priviléges, & doit être recherchée ou évitée avec des précautions particulières. Mais voici deux observations qui dérangent fort le systême astrologique. En premier lieu les vertus propres à chaque planéte sont fondées sur le caractère des héros ou des dieux qu'on y a logés. En second lieu ces dieux & ces héros sont

LE CIEL POETIQ.

fabuleux, & n'ont jamais été. Si ces deux points se peuvent prouver, il en sera des vertus des planétes, comme des héros qui y séjournent, & le tout se trouvera fabuleux.

1°. Le premier point n'a pas besoin de preuves. Chacun sent qu'on n'a prêté à la planéte nommée Saturne, des inclinations languissantes, ou même des influences meurtrières, que parce qu'on s'est avisé d'y loger Saturne avec ses cheveux blancs, & de le désigner par une faulx propre à tout détruire.

On n'attribue à la planéte nommée Jupiter, la distribution des sceptres & des grandeurs, la prolongation de la vie, & les influences les plus désirables, que parce qu'on a jugé à propos, sans fondement ni motif raisonnable, de donner à cette planéte le nom du père de la vie, & qu'on désignoit ce nom par un sceptre accompagné de l'héva ou serpent, symbole de la vie.

La planéte qu'on appelle Mars, inspire puissamment le goût des armes, parce qu'on en a fait la retraite d'un prétendu guerrier appellé Mars, & qu'on en a abrégé l'expression par la figure d'une fléche ou d'un dard.

Pourquoi la planéte de Vénus passe-

t-elle pour rendre les hommes ou voluptueux ou heureux, si ce n'est parce qu'on lui a donné le nom de la prétendue mère des plaisirs, & qu'on la désigne par un Typhon, ou le caractère du mal enchaîné ?

LA DIVINATION.

Jamais on ne se seroit avisé d'attribuer la surintendance du commerce & la prospérité des républiques à l'autre planéte, qui est presque toujours invisible & absorbée dans les rayons du soleil, si on ne lui avoit donné par caprice & à propos de rien, le nom de Mercure, le prétendu inventeur de la police ; & si on ne caractérisoit le dieu & sa demeure par un Typhon enchaîné, accompagné de deux serpens ; symbole ingénieux de la vie & de la société.

Toutes les vertus des planétes découlent donc du caractère des dieux qu'on y a établis. Et de même que la nature des animaux dont les douze maisons du soleil portent le nom, a fait naître la pensée de telle & telle impression sous l'aspect de chacun de ces signes ; le caractère des dieux ou déesses qui donnent leurs noms aux planétes, a décidé de la vertu de la planéte.

2°. Or, que sont-ils ces dieux auteurs de tant d'influences & de puissantes

impreſſions ? ce ſont des figures dont tout le pouvoir eſt de ſignifier. Ce ſont de purs noms dont toute la force eſt d'avertir. Ce ſont les lettres d'un ancien alphabèt que chaque nation a converties en autant d'hiſtoires pleines d'abſurdité, faute d'en avoir conſervé la ſignification.

Au dire des aſtrologues, rien ne fortifie tant le pouvoir des planétes que le concours de leur aſcenſion avec celle d'un ſigne bienfaiſant. Il ſe forme alors un parallèliſme d'influences bénignes qui marchent de compagnie, & vont tomber ſur l'heureuſe tête qui vient de naître en ce moment. A-t-on pu rien imaginer de plus gratuit, & de plus contraire à l'expérience qui nous montre des évènemens & des caractères tout oppoſés dans des perſonnes qui ont eu en naiſſant le même aſpect ?

Mais pour ſurcroît de ridicule, ce que les aſtronomes appellent le premier dégré du bélier, de la balance, ou du ſagittaire, n'eſt plus la première étoile du ſigne qui donne la fécondité aux troupeaux, ou qui inſpire la juſtice, ou qui fait des héros. On s'eſt apperçu dans une longue ſuite de ſiécles, que tous les ſignes céleſtes s'étoient éloignés peu-à-peu juſqu'à trente degrés du point de

l'équinoxe du printems, & s'étoient reculés vers l'Orient. On ne laisse pas de nommer toujours le point du zodiaque qui coupe l'équateur, le premier dégré du bélier, quoique la première étoile du bélier soit trente dégrés plus loin. Tous les autres signes sont reculés dans la même proportion, & tous les points du ciel dont on parle dans les horoscopes, sont trente dégrés en deçà des étoiles dont ils portent le nom. Quand donc on a dit d'un tel, qu'il étoit né sous le premier dégré ascendant du bélier, c'est réellement quelqu'un des dégrés des poissons qui montoit alors sur l'horison. Quand on dit d'un autre, qu'il est né avec une ame toute royale & avec les inclinations d'un héros, parce qu'au moment de sa naissance, la planéte de Jupiter franchissoit l'horison, conjointement avec la première étoile du sagittaire; c'est avec une étoile éloignée du sagittaire de près de trente dégrés vers l'Occident, que Jupiter étoit en conjonction. C'est dans l'exacte vérité le pernicieux scorpion qui a présidé à la naissance de cet enfant incomparable.

VIII.

L'origine de la semaine.

Les ennemis de la révélation sont secrettement flattés de voir que les jours de notre semaine portent encore aujourd'hui les noms que le Paganisme a donnés aux sept planétes. Il ne tient pas à eux qu'on ne croye que toute la religion des Hébreux, & la nôtre même, ne soient autant d'extraits de la religion des Egyptiens. Mais penser de la sorte, c'est connoître bien peu le cœur humain : c'est aller contre les régles du bon sens, & contre les témoignages de l'expérience. A entendre ceux que la révélation incommode, les premiers hommes auroient eu d'abord une religion toute monstrueuse, & horriblement chargée d'opinions bizarres, de cérémonies insensées, & de mystères pleins d'absurdité : après quoi on auroit peu-à-peu mis de côté ce prodigieux amas de superstitions, pour former un corps de religion plus simple, & borné à un très-petit nombre de devoirs & d'objèts. Cette progression n'est point dans le vrai. C'est en tout & par-tout qu'on commence par le simple, & que le simple se charge en-

fuite, se défigure, & s'altère par des additions, par des broderies, par des commentaires. Qu'est-ce que le fond de notre religion? Si l'on en excepte la profession plus expresse d'attendre notre salut des mérites & de la médiation du Sauveur; notre religion est la même que celle de Noë & de ses enfans. Même Dieu, mêmes sentimens, mêmes devoirs, mêmes espérances. Le Décalogue de Moïse, qui est aussi le nôtre, a conservé cette religion dans sa pureté. Moïse n'étant point le ministre de l'alliance éternelle, réserva la pleine & distincte prédication des biens à venir à celui qui en devoit être le pontife & le distributeur. Il eut ordre de joindre à la religion traditionnelle de ses Hébreux un cérémonial d'économie, propre à contenir le peuple dépositaire des promesses, & à le détourner de l'idolâtrie jusqu'au tems de la grace par un corps de réglemens passagers qui fixoient tout le détail du culte, de la nourriture, & de la police. L'œuvre de Moïse servoit de préparation à une plus grande dont elle administroit les preuves & les assurances, à mesure que les vérités primitives s'obscurcissoient. Plus on remonte dans l'histoire, plus trouve-t-on de peuples qui hono-

LA DIVINATION.

Galat. 3: 23. & 24.

roient un ſeul Dieu, & qui reſpectoient les mêmes régles. Mais les Egyptiens les premiers, & enſuite tous les peuples de la terre, après avoir reçu & retenu le premier fond de l'ancienne religion qui conſiſtoit à honorer l'Auteur de tout bien, à s'aſſembler pour le louer en commun, & à traiter les morts avec honneur, ont horriblement défiguré cette ſimplicité majeſtueuſe, en chargeant ſans fin la créance d'opinions fauſſes, & le cérémonial de pratiques ſuperſtitieuſes. Nous ſuivons donc la nature & l'expérience quand nous remontons du compoſé au ſimple, en ſoutenant hardiment que la prière commune, les ſacrifices, les honneurs funébres, & l'eſpérance d'une autre vie, qui ſe retrouvent en Egypte à la compagnie de tant d'imaginations bizarres, ne ſont que la religion ancienne confondue dans la foule des additions poſtérieures: & ſi les Egyptiens, malgré l'énorme multiplicité de leurs dogmes ridicules, concourent avec nous dans l'uſage des fêtes, dans l'attente d'une meilleure vie, & dans les honneurs rendus aux morts; ce n'eſt pas que nous ayons reçu d'eux ces articles en les épurant des folies dont ils les avoient mélangés: mais c'eſt parce que nous tous qui ſommes ſur

la terre, Egyptiens, Payens, Juifs, Chrétiens, nous avons conservé le premier fond de la religion de Noë. La source est commune. L'eau qui en provient, & qui coule par des canaux différens chez nos voisins comme chez nous, se trouve pure chez nous, & horriblement chargée de fange & de corruption chez nos voisins. Seroit-ce raisonner que de dire : c'est de nos voisins que nous tenons notre eau : nous avons seulement pris soin de l'épurer ? Non. Mais si la nôtre est pure ; c'est parce que nous la recevons immédiatement de la première source. Ni les Hébreux, ni nous, nous n'avons rien reçu de l'Egypte. Mais celui qui avoit été promis au peuple Hébreu, est aussi devenu la lumière des Gentils. *Dedi te in fœdus populi, in lucem Gentium.* Il a conservé en nous le peu qui y restoit de bon. Il n'a ni achevé de briser le roseau rompu, ni éteint le lumignon qui fumoit encore. Tout au contraire, ce qu'il avoit promis il y a plus de deux mille ans à toutes les nations, & spécialement aux habitans de l'Europe, *Legem ejus insulæ expectabunt* (*a*), il l'a accompli fidèlement : 1°. en détruisant l'idolâtrie ;

LA DIVINATION.

Isai. 24.

Ibid.

(*a*) Les Isles signifient constamment l'Europe dans le style de l'Ecriture.

LE CIEL POETIQ. 2°. en nous ramenant à l'ancienne religion de nos pères ; 3°. en nous annonçant de plus une nouvelle révélation. 1°. *Gloriam meam alteri non dabo & laudem meam sculptilibus.* 2°. *Quæ prima fuerunt ecce venerunt.* 3°. *Nova quoque annuntio.*

L'ordre de la semaine & le repos d'un jour par chaque semaine, bien loin d'être une imitation de la distribution des *jours* faite par les Payens en l'honneur des sept planétes, sont encore un usage de la plus ancienne religion ; j'ose dire même, un usage aussi ancien que le monde. Il est vrai que le témoignage de Moïse qui nous l'assure ne suffit pas à ceux qui établissent leur petite raison particulière pour juge infaillible de tout. Mais du moins nous est-il aisé de leur montrer que Moïse assure, sans aucun intérêt, que la sanctification du septième jour est d'une datte aussi ancienne que la terre. Il a ordonné l'exacte célébration de chaque septième jour, parmi les Hébreux, long-tems avant que les Payens eussent assigné aux planétes & aux jours de la semaine les noms qu'on donne encore aux uns & aux autres. D'où il suit qu'on ne doit regarder ni la semaine sabbatique des Hébreux, ni celle des Chrétiens, qui est la même, comme une imitation de la semaine pla-

nétaire des Payens, qui eſt poſtérieure à l'autre.

Calendrier des Romains ſans ſemaine.

Les Romains n'ont connu que fort tard l'ordre de la ſemaine & le culte des ſept planétes. Ils avoient par chaque mois trois jours diſtingués, qui étoient les Calendes, les Nones, & les Ides. Les Calendes ou la convocation de la néoménie étoient le premier jour du mois. Les Nones arrivoient le cinq, à l'exception des mois de Mars, Mai, Juillèt, & Octobre, où elles arrivoient le ſept. Les Ides le treizième, à l'exception des quatre mêmes mois, où elles tomboient au quinze. Tous les autres jours ſe comptoient par leur dégré d'éloignement à l'égard des Nones, des Ides, ou des Calendes qui devoient ſuivre immédiatement.

Calendrier des Grecs ſans ſemaine.

Les Athéniens, même après la réformation faite à leur calendrier par Méthon, ſuivoient encore la coutume de compter leur premier mois en fixant le commencement de l'année au ſolſtice d'été, coutume qu'ils tenoient des Egyptiens leurs pères.

... Primæva Meton exordia ſumpſit ab anno
Torreret rutilo Phœbus cum ſidere cancrum.
Feſtus Avienus.

Mais les Grecs qui avoient reçu d'Egypte cet uſage n'auroient pas manqué d'être

LE CIEL POETIQ. fidéles à la division de la semaine, & à la pratique importante d'honorer chaque jour une certaine planéte, si l'Egypte dès lors avoit fait de ces planétes la demeure d'autant de dieux. Or les Athéniens, quoiqu'originaires de Saïs, & la plûpart des Grecs, qui, au rapport d'Isocrate *, avoient reçu des Athéniens la forme de leur religion & de leurs principaux usages, au lieu de compter les mois par semaines, les divisoient en trois décades qu'ils appelloient le mois *commençant*, le mois *moyen*, & le mois *finissant* (*a*). Chaque jour étoit ensuite nombré par le rang qu'il tenoit dans la décade.

* *In Panegyrico.*

A ces preuves sensibles de la nouveauté du culte des planétes, ajoûtons-en une autre tirée de la nouveauté même des dieux qu'on y honoroit; & sur-tout de la nouveauté du tems où l'on a commencé à les loger dans les planétes.

Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, & Mercure, sont à la vérité des dieux inventés à l'occasion & à l'imitation de ceux d'Egypte. Les symboles Egyptiens ayant été transportés d'un pays dans un autre, chacun les a interprétés à sa façon. Chaque nation a cru y voir des héros de

(*a*) ἱσταμένου, μεσοῦντος, φθίνοντος, *Potter's antiquity. t. 1. c. 25.*

son pays : ainsi Osiris est devenu Marnas en Palestine, Moloc chez les Ammonites, Baal en Syrie, Jupiter en Gréce : & d'un seul signe diversement présenté, il s'est formé plusieurs dieux.

Mais ce ne fut que long-tems après la naissance de ces nouveaux dieux qu'on s'avisa de leur assigner des places dans les planétes. Après leur avoir donné un tems raisonnable pour éclore, il faut leur donner une certaine durée pour être connus. Ce n'est qu'avec le tems que le culte a pu s'en établir, s'illustrer, passer d'un pays à l'autre, en sorte qu'on ait pu les connoître tous, & les fêter par-tout.

Le Jupiter Grec étoit originairement la même chose qu'Osiris : mais il avoit acquis en Gréce de nouveaux noms, de nouvelles parures, une autre généalogie, & une toute autre histoire. Il faisoit d'ailleurs plus de bruit dans le monde que l'Osiris Egyptien, dont le culte étoit borné aux environs du Nil. La Vénus Orientale étoit la même qu'Isis dans son principe : mais un nouveau nom & de nouvelles fonctions en avoient fait une nouvelle divinité plus connue qu'Isis. Le Marcol ou le Mercure des Chananéens, n'étoit qu'Anubis ou la canicule dans l'exacte vérité : mais il s'accrédita telle-

ment sous la forme de dieu du commerce, que l'aboyeur avec sa tête de chien paroissoit, en comparaison, une divinité risible. Voilà donc six dieux au lieu de trois. Les Egyptiens & les Orientaux étoient assez en peine de trouver place à ces dieux, auxquels ils ne pouvoient honnêtement interdire l'entrée de leurs temples. Osiris étoit en possession du soleil. Le trône étoit rempli. Isis avoit la lune en partage, & Anubis logeoit de tout tems dans la canicule. Comment s'y prendre pour contenter Jupiter, Mars, Mercure, & tels autres dieux, qui, pour être de nouvelle datte, ne laissoient pas d'être importans, à force d'être prônés par des nations puissantes, & chantés par des poëtes célébres? On n'ira pas pour leur faire place, déloger ceux qui occupent le soleil, la lune, & les constellations. Mais on peut introduire ces nouveaux venus dans les planétes. Ce sont des postes qui vaquent : & par ce moyen, chacun sera content de son sort. C'est ainsi que Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, & Mercure grossirent avec le tems l'armée céleste. Mais ce ne fut que fort tard, & long-tems après que la mythologie Grecque & Latine eut pris figure, qu'on s'avisa de régler les départemens de nos cinq divinités de nouvelle créa-

tion, en leur assignant les cinq petites planétes pour demeure. Ce n'est que fort tard qu'on commença à faire des observations astronomiques sur ces planétes: à plus forte raison, la dévotion aux puissances qu'on y loge, & l'usage d'en assigner les noms aux jours de la semaine sont-ils d'une antiquité peu reculée.

LA DIVINATION.

Toute cette distribution étant de beaucoup postérieure à la naissance des dieux d'Egypte, il n'est pas étonnant qu'on se soit entièrement écarté de l'ancien usage des symboles en employant dans l'écriture astrologique un cercle pour désigner le soleil, & un croissant pour désigner la lune. Dans le premier usage de ces figures, le cercle ou le soleil ne signifioit point le soleil, mais Dieu. Il en étoit l'énigme, & le nom de cercle ne signifioit autre chose dans son origine, que l'énigme par excellence. La figure d'un croissant ne signifioit point la lune, mais la néoménie, la convocation du premier jour du mois. De même le T qu'on mèt sous la planéte de Vénus, & le caducée qu'on donne à Mercure, n'étoient originairement que la mesure de la crûe du Nil, ou l'avertissement d'y prendre garde. Mais ici ces deux attributs se prennent

LE CIEL POETIQ. l'un pour la marque d'un ambaſſadeur céleſte, l'autre pour le mal enchaîné; ſignifications imaginées dans des tems poſtérieurs, & entièrement éloignées de la viſible intention des ſymboles. Ainſi tout concourt à nous montrer combien le culte des planétes eſt nouveau, & que la ſemaine ſabbatique des Hébreux, l'a devancé de beaucoup.

Les rêveries de l'aſtrologie judiciaire, & les horoſcopes tirées de l'aſpect des planétes, étoient, il eſt vrai, en uſage parmi les Egyptiens dès le tems d'Hérodote : mais cette époque eſt poſtérieure de mille ans à celle de Moïſe. Ce qu'on peut inférer du témoignage d'Hérodote & de quelques autres, c'eſt que la nation Egyptienne étant conſtante dans ſes pratiques, malgré la bizarrerie des explications qu'elle y donnoit, il y a lieu de croire que les Egyptiens dans la plus haute antiquité, comptoient leurs jours de ſept en ſept. Quoique les Grecs du tems d'Homère & d'Héſiode ne connuſſent pas encore l'ordre ni les noms des planétes, & qu'ils diſtribuaſſent leur mois en trois décades de jours, cependant * Euſebe rapporte pluſieurs vers de ces deux poëtes qui montrent que les Grecs mêmes avoient quelque reſpect

* *Præp. Ev. lib.* 13.

pour le ſeptième jour (*a*). Mais d'où peut venir cet uſage ? Comment ſur-tout le nombre de ſept a-t-il pris faveur chez les Egyptiens ? le doivent-ils aux Hébreux ? les Hébreux le tiennent-ils d'eux ? Ce ſont deux choſes également fauſſes. LA DIVINATION.

Les Egyptiens ayant mieux conſervé les premiers uſages de la plus haute antiquité que les autres peuples payens, il en arriva, & ſans deſſein de leur part, qu'ils réglèrent leur aſtronomie & l'ordre de leurs jours en comptant par ſept, comme on faiſoit du tems de Noë *, & du tems d'Adam même. Ils ſuivoient un uſage dont ils ignoroient la raiſon. Ils le pervertirent enſuite en cherchant, avec tous les autres peuples, la raiſon de ce nombre de ſept dans le nombre des planétes, qui ſe trouvant le même, leur parut avoir rapport à cet ordre de la ſemaine, quoique ces choſes ne tinſſent l'une à l'autre que par un fil imaginaire.

* *Geneſ.* 8, 10. & 12.

Remontons encore ici du compoſé au ſimple. C'eſt l'ordre de la nature. Les Egyptiens, & peut-être beaucoup d'autres Orientaux, comptoient, j'en conviens, la ſuite de leurs jours par le nombre de ſept perpétuellement réitéré. Laiſſons-là les folles idées que leurs

(*a*) *ἱερὸν ἡμαρ, dies ſacer.*

LE CIEL POETIQ. docteurs ajoûtèrent à cette pratique pour en rendre raison. Plus ils ont dit & fait d'extravagances à l'occasion de cette pratique, comme à l'occasion de plusieurs autres, plus ils montrent que les explications sont l'ouvrage de gens qui n'y comprennent rien ; mais que la pratique prise en elle-même dans sa simplicité, leur venoit de plus haut.

C'est donc encore ici que la fable rend hommage à la vérité, & que Moïse nous donne seul le vrai dénoûment, ou la raison primitive de ce nombre de sept usité chez les Egyptiens, chez les Hébreux, dans le paganisme, & chez les Chrétiens.

Tandis que toutes les nations s'égaroient en adorant des hommes morts, ou en adorant le soleil, ou le ciel, ou le monde même comme un Dieu éternel ; le peuple dépositaire des promesses, reçut ordre de renouveller l'ancienne façon de compter les jours, & de sanctifier le septième de chaque semaine, tant par l'abstinence de tout travail manuel, que par la considération des œuvres de Dieu ; parce que cette manière de compter les jours, & de les employer, étoit une profession expresse de la création du ciel, de la terre, du soleil, en

un mot de la nature entière ; & en même temps la condamnation la plus publique du polythéisme * des nations. *Vous travaillerez*, leur dit le Seigneur, *& vous ferez toute votre œuvre durant six jours. Mais le septième jour est le repos de l'Éternel votre Dieu. Vous ne ferez aucune œuvre en ce jour-là. Car en six jours le Seigneur a fait les cieux, la terre, la mer, & tout ce qui y est contenu*, & a cessé le septième jour de produire de nouveaux êtres ; *c'est pourquoi l'Etre éternel a béni le jour du repos & l'a sanctifié* ou *se l'est réservé.*

LA DIVINATION.

* Pluralité des dieux.

Quelle prudence & quelle dignité tout à la fois dans cette police qui distingue (*a*) le peuple de Dieu de tous les autres, qui l'attache à Dieu spécialement, qui le rappelle perpétuellement à la vraie origine de tout, & le munit par le mémorial toujours nouveau de l'ouvrage des six jours & de la consécration du septième, contre les erreurs des idolâtres qui adorent la créature ; contre les erreurs des Athées qui méconnoissent le Créateur ; & contre les erreurs des Déistes qui préfèrent l'incertitude de leur raisonnement aux lumières de la révélation primitive.

(*a*) *Signum inter me & vos*. Exod. 31 : 13.

IX.

Origine & fausseté des Sibyles.

C'est encore par un abus sensible de l'astronomie, ou de l'usage de consulter certaines étoiles, que s'introduisirent les oracles des Sibyles. La moisson a toujours été le grand objèt des désirs & de l'attention de tous les peuples. Ainsi pour régler l'amendement de leurs terres, leur labour, leurs semailles, & les autres opérations qui intéressent le corps de la société, ils avoient l'œil sur la Vierge qui porte l'épi, & qui est la marque du tems de la moisson. Ils observoient de combien le soleil en étoit éloigné : & l'usage universel à cet égard, étoit de recourir à la Vierge & de la consulter: langage aussi sensé que la pratique même qu'il exprimoit. On donnoir d'abord à cette constellation le nom de Shibyl Ergona (*a*), *l'épi rougissant*, parce que c'est la circonstance précise qu'on attend pour faire la moisson ; & que la moisson meurit lorsque le soleil s'avance vers cet amas d'étoiles.

(*a*) De שבל *shibul*, ou שבלת *shibbolet*, *spica* : & de ארגונא Dan. 5 : 7. Ergoné *purpura*. L'épi de pourpre, *spica rubescens*.

Ensuite on lui donna tantôt le nom de Sibyle, tantôt celui d'Erigone. Ce nom d'Erigone rendu en Grec par celui d'Erytra qui y répond, & qui signifie *rouge*, donna naissance à la Sibyle Erytréenne. On la consultoit sans doute avec profit, & ses réponses étoient fort justes pour régler le labourage, tant qu'on la prit pour ce qu'elle étoit, c'est-à-dire, pour un amas d'étoiles, sous lequel le soleil se plaçoit au tems qui faisoit rougir l'épi, & amenoit la moisson: & c'est parce que la moisson des Egyptiens n'arrivoit point sous ce signe, mais sous le bélier, & sous le taureau, que l'Egypte couroit aux oracles d'Ammon ou d'Apis, & chérissoit si spécialement Isis avec les cornes d'une génisse, ancienne annonce de leur moisson; au lieu que tout l'Orient consultoit la Sibyle Erytréenne pour s'assurer d'une bonne récolte. Ce langage donna matière aux fables. Cette fille changée de signe en prophéteſſe avoit eu la plus parfaite connoissance de l'avenir, puisqu'on la venoit questionner de toute part. L'extrême méchanceté des humains l'avoit enfin contrainte à quitter leur séjour, pour aller prendre dans le ciel la place qui lui étoit dûe. Bien

LA DIVINATION.

des pays s'attribuèrent l'honneur d'avoir donné le jour à la Sibyle, & pour une il seroit aisé d'en trouver sept. Par la suite toutes les prédictions qui avoient cours, & parmi lesquelles on trouve quelques traits de prophéties faites au peuple de Dieu, passèrent pour être les réponses de ces Sibyles.

X.

L'origine & la puissance des Talismans.

Les erreurs comme les vérités se tiennent par la main, & viennent les unes à la suite des autres. Le culte des signes célestes & des planétes une fois introduit, on en multiplia les figures, pour aider la dévotion des peuples, & pour la mettre à profit. On faisoit ces figures en fonte & en relief, assez souvent par manière de monnoie, ou comme des plaques portatives, qu'on perçoit pour être suspendues par un anneau au cou des enfans, des malades, & des morts. Les cabinèts des antiquaires sont pleins de ces plaques ou amulettes qui portent des empreintes du T, ou du soleil, ou de ses symboles, ou de la lune, ou des autres planétes, ou des différens signes

signes du zodiaque. En Orient ces figures se nommoient Tſelamim, *des images* (*a*). C'eſt ce que nous nommons des Taliſmans : mais taliſman eſt un grand mot qui en impoſe encore faute d'être entendu.

LA DIVINATION.

La peinture & la ſculpture inventées pour inſtruire les hommes, & pour aider la piété, n'ont que trop ſervi à la ruiner. L'intérêt & la cupidité firent valoir à l'excès toutes ces petites figures des planétes & des différens aſtres. Ceux qui les portoient ſur eux ne pouvoient pas douter, au ſortir d'une maladie, qu'ils ne leur duſſent leur rétabliſſement. On obſerva ſur-tout qu'elles avoient une force étonnante, & devenoient des préſervatifs de longue durée quand elles avoient été fabriquées au moment précis du lever de l'aſtre qu'elles repréſentoient. Tout le ſuc de l'influence s'y étoit venu loger. Si par hazard elles ne réuſſiſſoient pas, on trouvoit géométriquement la vraie raiſon de leur affoibliſſement dans l'interſection des lignes d'activité d'une puiſſance ennemie ; & cette apparence de ſavoir rendit les dévotions encore plus précautionnées. Les taliſmans eurent long-tems la vogue. Des bagatelles qui promettent beaucoup, & qui coutent

(*a*) De צלם *tſelem*, vient צלמים *tſelamim*.

 peu, prennent aisément faveur parmi le peuple, & présentées encore aujourd'hui sous le beau nom de figures *constellées*, elles font souvent illusion à des gens qui se croyent d'un ordre fort supérieur au peuple.

La plus légère conformité avec l'astre ou le dieu en qui on avoit confiance, une petite précaution de plus, une légère ressemblance plus sensible, faisoit préférer une image ou une matière à une autre. Ainsi les images du soleil, pour en imiter l'éclat & la couleur, devoient être d'or. On ne doutoit pas même que l'or ne fût une production du soleil. Cette conformité de couleur, d'éclat, & de mérite en étoit la preuve sensible. Le soleil devoit donc mettre sa complaisance dans un métal qu'il avoit indubitablement engendré, & ne pouvoit manquer d'arrêter ses influences dans une plaque d'or où il voyoit son empreinte, & qui lui avoit été religieusement consacrée au moment de son lever.

Par un raisonnement semblable, la lune produisoit l'argent, & favorisoit de toute l'étendue de son pouvoir les images d'argent auxquelles elle tenoit par les liens de la couleur, de la génération, & de la consécration.

Bien entendu que Mars se plaisoit à voir ses images quand elles étoient de fer. C'étoit-là sans doute le métal favori du Dieu des combats. Par une extension de ce beau raisonnement, les autres planétes eurent aussi l'intendance de quelques matières métalliques. Vénus eut le cuivre, & c'étoit bien le moins qu'on pût attendre de cette déesse, puisqu'il se trouvoit en abondance dans l'île de Chypre dont on savoit très-bien qu'elle chérissoit extrêmement le séjour. Le langoureux Saturne fut préposé aux mines de plomb. On ne délibéra pas long-tems sur le lot de Mercure. Un certain rapport d'agilité lui fit donner en partage le vif-argent. Mais en vertu de quoi Jupiter sera-t-il borné à la surintendance de l'étain ? Il étoit incivil de présenter cette commission à un dieu de sa sorte. C'étoit l'avilir. Mais il ne restoit plus que l'étain. Force lui fut de s'en contenter. Voilà certes de puissans motifs pour assigner à ces dieux l'inspection sur tel ou tel métal, & une affection singulière pour les figures qui en sont composées. Or telles sont les raisons de ces prétendus départemens ; tels sont aussi les effets qu'il en faut attendre.

LA DIVINATION.

LE CIEL POETIQ.

XI.

Les influences climactériques.

L'esprit de l'homme toujours plus prompt à tirer les conséquences justes d'un faux principe, qu'à s'assurer de la vérité du principe même, n'eut pas plutôt imaginé entre les métaux & les planétes ce rapport frivole & uniquement fondé sur le caractère des dieux qu'il y avoit logés, que voyant un métal abonder dans un pays & un autre dans un autre climat, il conclut tout de suite que la planéte qui sans doute y favorisoit la génération du métal, présidoit à tout le climat. Chaque contrée eut donc sa planéte dominante, dont on étendit le pouvoir aux plantes, aux animaux, aux inclinations même de l'esprit. Tout étoit plomb dans un pays. Tout étoit mercure dans un autre. Peu-à-peu le systême des planétes servit à rendre raison de tout. Tout fut soumis à un des sept astres errants. Chaque membre du corps humain eut sa planéte tutelaire. Chaque heure du jour eut la sienne aussi. Le nombre de sept décidoit de tout. On faisoit revenir de sept en sept les années, les mois, les jours, & les heures. Chaque septième année, jour, ou heure,

étoit de conſéquence. Mais le retour de ſept fois ſept, qu'on nommoit le retour climactérique (*a*), étoit, & eſt encore dans bien des eſprits une année dangereuſe, un jour critique, une heure dont on ſe félicitoit d'être échappé. Les retours climactériques parurent des ſituations ou conjonctures importantes, capables d'influer puiſſamment ſur une maladie, ſur la condition des particuliers, ſur la fortune des Princes, ſur le ſort des batailles, & ſur le gouvernement des Etats. Quand un évènement n'étoit point conforme aux impreſſions de la planéte dominante du climat, c'étoit la planéte de la ſemaine qui avoit pris le deſſus. Quand on ne pouvoit expliquer une choſe par la ſituation de la planéte du jour, on recouroit à la planéte horaire. De ces chimères & de beaucoup d'autres, dont on faiſoit ſonner bien haut la conformité avec quelque évènement, tandis que l'expérience journalière en démontroit le faux en cent autres cas, il ſe forma un ſavoir ténébreux qui eut cours, parce qu'il étoit propre à en impoſer par des noms Grecs ou Arabes, & à duper les eſprits paſſionnés, par des promeſſes de longue

LA DIVINATION.

(*a*) De Κλίμαξ, *eſcalier tournant.*

 vie, de grandeur, de richesses, & de santé. Les calculs faits avec une apparence de régularité, & annoncés par avance à ceux qui vouloient être instruits du retour climactérique, ont souvent jetté le trouble dans certains esprits aux approches de ces momens, qui n'avoient réellement rien de privilégié, ni en bien, ni en mal : & la crainte de ce mal imaginaire a de tout tems donné la mort ou causé des inquiétudes accablantes, & des maladies très-réelles. Malheureux évènemens, qui, au lieu d'inspirer de l'horreur pour tout ce qui s'appelle prédiction, servent encore de motifs aux esprits prévenus pour persévérer dans l'estime qu'ils font d'un art parfaitement illusoire !

Il y a bien moins d'apparence de vérité dans le pouvoir qu'on prête à Saturne ou à Mars que dans celui qu'on attribue à la lune, qui est du moins très-propre à mesurer par ses phases la durée des vents fâcheux ou favorables, & qui peut-être y contribue en quelque chose, par les pressions diverses de son tourbillon sur le nôtre. Or les remarques de nos pêcheurs, celles de nos jardiniers judicieux, celles des chirurgiens sincères, & mille épreuves faites & réitérées avec soin depuis quelques années par Messieurs de l'Aca-

démie des Sciences, & par d'autres personnes infiniment précautionnées & attentives, nous ont convaincu que la lune n'avoit ni chaleur, ni action d'aucune espéce sur la génération d'aucun animal terrestre ou aquatique, ni sur la génération ou altération de quoi que ce soit qui vive ou qui végéte. Que devient donc la malignité de Saturne, l'aspect favorable de Vénus, & les richesses de Mercure? Toutes ces distinctions, tous ces arrangemens sont une suite misérable du caractère & des inclinations des dieux que l'Egypte, la Phénicie, & la Gréce ont imaginés dans certains astres où l'on avoit autant de droit d'imaginer le contrepié. Toutes les pratiques fondées sur cette persuasion ne peuvent donc être que des superstitions qui font tort à la piété, aux sciences, & à la société; à la société, puisqu'elles la gênent en pure perte; aux sciences, puisqu'elles en empêchent le progrès en nous occupant de causes qui n'opèrent rien; à la piété, puisque sans être idolâtres nous ne laissons pas de faire encore des actions d'idolâtrie; & qu'après avoir renoncé à tous les dieux de l'antiquité, nous n'abjurons pas les vertus & les opérations dont ils avoient introduit la créance.

XII.

L'origine de l'Alchymie.

Dans la perſuaſion où l'on étoit que chaque planéte engendroit ſon métal, on alla par dégré juſqu'à dire qu'une planéte étant plus puiſſante qu'une autre, le métal engendré par la plus foible ſe convertiſſoit en un autre métal ſous l'impreſſion de la plus puiſſante. Ainſi le plomb, vrai métal & tout auſſi parfait en ſon eſpéce qu'un autre en la ſienne; mais demi-métal ſelon nos aſtrologues, production manquée & demeurée imparfaite par la débilité de Saturne, ſe convertiſſoit en cuivre ſous l'aſpect de Vénus, en argent ſous les traits de la lune, & enfin en or ſous certains regards du ſoleil. De folie en folie nous arrivons à celle des Alchymiſtes qui donnèrent & donnent encore aux ſept métaux les noms des ſept planétes; & qui non contens de croire la génération & la converſion des métaux, plus ou moins avancée ſous les impreſſions ſucceſſives des planétes, s'aviſèrent eux-mêmes de vouloir trouver des moyens de diligenter cette génération ou cette converſion que les planétes achevoient trop lentement à leur gré.

La nature & les expériences leur offroient cent moyens de se détromper de leurs fausses idées. Dans les lieux où il y avoit eu autrefois des mines abondantes, on n'en voyoit point reparoître de nouvelles. Depuis que les fréquens voyages des Phéniciens dans l'Andalousie eurent épuisé les mines d'or & d'argent qui étoient autrefois dans le voisinage du Guadalquivir, & que l'avidité des Romains eut balayé les restes qui avoient pu échapper aux Tyriens; le soleil & la lune ne luisoient pas moins sur l'Espagne que dans les premiers siécles du monde. Ces planétes n'étoient pas devenues plus impuissantes en ce pays que dans les autres où nos Alchymistes leur faisoient tout recuire. La longue inaction du soleil en Espagne leur montroit assez que l'or du Chili ou de la Chine, n'est ni cuit ni engendré par cet astre. Mais comme ils doivent l'entreprise de la conversion des métaux aux principes d'une physique qui regarde la matière comme une pâte également propre à former de l'or ou de l'eau, & tout ce qu'on en veut tirer; quand nous en serons à l'examen des principes & des tentatives de cette physique, il sera alors plus à propos qu'ici de montrer que la main des Alchymistes n'est pas plus opé-

LA DIVINATION.

rante en productions de métaux que Saturne, ou Jupiter, ou le soleil même, dont les foibles talens, à cet égard, sont à présent plus que suffisamment connus.

XIII.

Les Evocations.

Il me reste à chercher l'origine d'un art bien plus important que tous ceux qui précédent. C'est la nécromancie, l'art d'évoquer les morts, & de les faire parler. On ne sera pas fâché de trouver ici la clé des sciences occultes, ni de savoir comment on s'y prenoit pour interroger l'enfer, & pour converser avec les démons. Ceci est tout-à-fait curieux. C'est le fin de la magie.

Le respect pour le corps de l'homme qu'on savoit être destiné à un meilleur avenir, & à sortir un jour de la poussière, portoit les premiers peuples à enterrer les morts avec bienséance, & à joindre toujours à cette triste cérémonie, des souhaits & des prières qui étoient l'expression ou la profession de leur attente. Les hommes du commun étoient enterrés & pleurés au moins par leurs familles. Les villes entières venoient répandre des larmes sur le tombeau des grands hommes qui s'étoient distingués ou par un gou-

vernement sage, ou par la chasse donnée aux bêtes féroces, ou par quelque invention utile, ou par d'autres services. Le lieu de la fosse étoit marqué par une pierre qu'on y élevoit suivant l'usage de désigner tous les endroits chéris ou illustrés par quelque évènement mémorable, en y érigeant (a) une colonne, ou simplement une pierre qui attirât les yeux par sa situation. Les familles ou les peuples entiers, selon l'intérêt qu'on y pouvoit prendre, s'assembloient auprès de ces pierres, après l'année révolue, faisoient des libations d'huile ou de vin sur la pierre, sacrifioient & mangeoient en commun. Ils commençoient tous leurs sacrifices par remercier Dieu, comme nous le faisons encore, de leur avoir donné la vie, & de multiplier tous les jours en leur faveur la nourriture nécessaire (b). Ils le louoient ensuite de leur avoir donné des hommes utiles, & des exemples à suivre, (pratique à laquelle nous sommes demeuré fidéles:) ou bien ils glorifioient Dieu de ce qui faisoit l'objet particulier de chaque solemnité & du travail de chaque saison. Les assemblées funébres étoient

LA DIVINATION.

(a) Voyez *Genes.* 28 : 17. & 18.
(b) *Hæc omnia, Domine, semper bona creas.*

les plus fréquentes, parce qu'on mouroit tous les jours, & qu'on les renouvelloit d'année en année. Non-seulement elles étoient les plus ordinaires, mais en même tems les plus régulières ; parce que *la* tristesse qui en étoit inséparable, en bannissoit la licence qui défigura les autres fêtes : même avant l'introduction de l'idolâtrie. On commença par introduire dans celles-ci des embellissemens arbitraires, & sur-tout des représentations propres à l'objèt de la fête, occasion naturelle de bien des désordres. Nous en avons vû des exemples dans les fêtes d'Osiris, d'Isis, & de Saturne.

Tout étoit simple dans les anciennes fêtes. On s'assembloit sur un lieu élevé & remarquable. On y faisoit une petite fosse pour y consumer par le feu les entrailles des victimes. On faisoit couler le sang dans la même fosse. Une partie des chairs étoit présentée aux ministres du sacrifice. On faisoit cuire & on mangeoit le reste des chairs immolées, en s'asseyant auprès du foyer. Peu-à-peu, & sur-tout depuis l'introduction de l'idolâtrie, on s'éloigna de cette simplicité. Les symboles qui y avoient donné naissance frappant les yeux, ou par la beauté, ou par la singularité de leur figure, on prit

goût aux décorations, & on y chercha de jour en jour de nouveaux rafinemens. Au lieu de s'asseoir sur l'herbe, on s'assit sur des peaux, sur des tapis, & enfin sur des lits élevés, & magnifiquement couverts. Au lieu d'un foyer creusé en terre, on éleva une table qu'on nomma Autel, ou du moins un grand vase posé sur un magnifique support * pour recevoir le feu & une partie de la victime qu'on y jettoit avec une poignée d'encens, ce qui surmontoit la mauvaise odeur du sang & des graisses brûlées. Chaque fête eut insensiblement un cérémonial particulier, des représentations propres, un autel d'un caractére déterminé. Cet autel étoit environné de feuillages, & les feuillages changèrent bientôt comme la forme des autels, ou comme les feuillages significatifs, qu'on joignoit aux figures. Dans une telle fête, il falloit un couronnement de feuilles de chêne; dans une autre, un tour de branches de myrte. L'autel devoit être de pierre, ailleurs de bois, une autre fois de simple gazon, ou d'un monceau de terre couronné d'un cordon d'herbes communes. Ce qui avoit été goûté dans une occasion importante, passoit ensuite en usage & en loi. Le nombre, les ca-

LA DIVINATION.

* Un trépié

LE CIEL POETIQ.

ractères, & les histoires des objèts que les hommes prirent pour des dieux, donnèrent lieu ensuite à cent variétés qui parurent des rits fort importans, & des précautions nécessaires. Qui eût manqué à un seul point du cérémonial prescrit, il n'y avoit pas moins que la peste ou la famine à craindre. Quand les dieux irrités n'envoyoient qu'une tempête passagère, ou quelque bête furieuse, on étoit quitte de sa faute à bon marché. Chaque fête ayant son service & ses décorations propres, eut un nom particulier. Il n'en fut pas de même des assemblées mortuaires : rien n'y changea. Elles étoient sans joie & sans parures. On continua à y pratiquer ce qui s'y étoit toujours fait. Les familles en enterrant leurs morts, étoient accoûtumées à une rubrique commune qui se perpétua. C'est donc surtout dans le sacrifice des funérailles qu'on peut retrouver le gros des usages de la première antiquité. On continua à y faire une fosse, à y verser du vin, de l'huile, ou du miel, ou du lait, ou d'autres liqueurs d'usage, à y faire couler ensuite le sang des victimes (*a*), à en

(*a*) *Inferimus tepido spumantia cymbia lacte*
Sanguinis & sacri pateras. Æneid. 3.
Voyez les mêmes cérémonies dans l'anniversaire d'Anchise Æneid. 5.

rôtir les chairs, & à les manger ensemble en s'asseyant autour de la fosse ou du foyer, & en s'entretenant des vertus de celui qu'on regrettoit. Ces assemblées continuèrent à porter l'ancien nom qu'on donnoit à toutes les convocations solemnelles. LA DIVINATION.

Tandis que les autres fêtes, en conséquence de la diversité des cérémonies, se nommoient Saturnales, Dionysiaques, Palilies, ou autres, les assemblées mortuaires se nommèrent simplement *les Manes* (*a*), c'est-à-dire, la convocation, ou le réglement. Les *Manes* & les *Morts* devinrent aussi deux mots synonimes, ou qu'on prenoit indifféremment l'un pour l'autre : & comme ce qui donnoit le nom aux fêtes étoit devenu partout l'objèt d'un culte insensé, les *Manes* ou les *Morts* devinrent ainsi l'objèt révéré dans les cérémonies mortuaires. La facilité étrange avec laquelle on divinisoit les moindres parties de l'univers, donne lieu de concevoir comment on prit l'habitude d'adresser des prières, des vœux, & un culte religieux, à des morts qu'on avoit aimés, dont on célébroit les louan-

(*a*) De מנים, *manim*, *distributiones*, *vices*, *reditus*, *solemnitas*. On donnoit ce nom aux figures symboliques. Il demeura sur-tout à l'image du mort qui caractérisoit une assemblée funèbre.

LE CIEL POETIQ. ges, & qu'on croyoit jouir des lumières les plus pures, après s'être dépouillés, avec le corps, des foiblesses de l'humanité.

Les anciens sacrifices n'étoient pas seulement euchariſtiques. Dès le tems qu'on honoroit encore le Très-haut, ils étoient regardés comme une alliance qu'on faisoit avec lui, & par laquelle on s'engageoit à lui être fidéle. Cette idée étoit magnifique, touchante, & instructive. Je n'en rapporterai ici ni les raisons; on les sent, ni les exemples; toute l'Ecriture en est pleine. Rien n'étoit plus capable d'annoblir les fêtes, & de tenir les peuples dans de grands sentimens de respect & d'amour, que la pensée d'aller paroître devant le Seigneur, de contracter & de converser avec lui.

L'idolâtrie altéra cette persuasion: mais elle ne la détruisit pas. Tous les peuples en sacrifiant, soit aux dieux qu'ils s'étoient faits, soit aux morts dont la mémoire leur étoit chère, croyoient faire alliance avec eux, s'entretenir avec eux, manger avec eux familièrement. Mais cette familiarité les occupoit sur-tout dans les assemblées mortuaires où ils étoient encore pleins du souvenir des personnes qu'ils avoient tendrement aimées, & qu'ils croyoient toujours sen-

sibles aux intérêts de leur famille & de leur patrie. LA DIVINATION.

Nous avons remarqué ci-devant de quelle façon la cupidité & l'ignorance ayant rendu tous les hommes indifférens pour la justice, les avoient trompés sur l'objèt de leur culte, & avoient ensuite converti tout ce qui en faisoit partie en autant de moyens d'être soulagés dans leurs maladies, ou d'être instruits & précautionnés pour l'avenir dans tout ce qu'ils entreprenoient. Tout leur parloit dans la nature. Les oiseaux dans le ciel, les serpens, & les autres animaux sur la terre, un simple bâton dans la main de leur ministre, & tous les instrumens de la religion étoient autant d'oracles ou de signes prophétiques. Ils lisoient dans les astres, & les dieux leur adressoient la parole, ou leur signifioient leur volonté d'un bout de la nature à l'autre. Cette religion avare & grossière, qui n'alloit plus aux dieux que pour les questionner sur des affaires d'intérêt, étoit tout aussi curieuse, & croyoit avoir droit d'être encore mieux servie dans les sacrifices funébres que dans tous les autres. On y avoit affaire à des dieux amis, & qui ne pouvoient manquer par l'intérêt qu'ils prenoient encore à la prospérité de leur

famille, d'y faire connoître à tems ce qui pouvoit l'aider ou lui faire tort. Tout l'appareil des funérailles fut donc encore interprété comme celui des autres fêtes, & le tout se convertit en autant de moyens de divinations.

Les cérémonies des *Manes*, quoiqu'elles ne fussent que la simple pratique des assemblées des premiers tems, se trouvant, en tout point, différentes de celles qu'on observoit dans les autres fêtes, parurent être autant de façons particulières de converser avec les morts, & d'obtenir d'eux les connoissances qu'on désiroit. Hé ! qui pouvoit douter alors que ce ne fût pour converser familièrement avec ses anciens amis, qu'on s'asseyoit autour de la fosse où l'on avoit jetté l'huile, la farine, & le sang de la victime, après l'avoir égorgée en leur honneur ? Pouvoit-on douter que cette fosse si différente des autels relevés vers le ciel, ne fût une cérémonie convenable, & particulièrement affectée aux morts ? Il étoit évident que les morts prenoient plaisir à ces repas & à ce qu'on versoit spécialement pour eux dans la fosse. Ils venoient sans doute consommer le miel, & les liqueurs qui y disparoissoient : & si l'on se contentoit de leur présenter des

liqueurs, c'eſt que leur état de morts ne pouvoit s'accommoder de nourritures groſſières. On ſe repaiſſoit donc de cette idée folle, que les ombres venoient boire ou goûter ces liqueurs à longs traits, tandis que les parens mangeoient le reſte du ſacrifice ſur les bords de la foſſe. LA DIVINATION.

Après le repas pris en commun entre morts & vivans, venoit l'interrogation, ou l'évocation particulière de l'ame pour qui étoit le ſacrifice, & qui devoit s'expliquer. Chacun ſent qu'il y avoit un inconvénient à la cérémonie: c'eſt que les ombres ne vinſſent en foule prendre part à cette effuſion dont elles étoient ſi avides, & ne laiſſaſſent rien à l'ombre chérie pour qui étoit la fête. On y remédia. Les parens faiſoient deux foſſes, l'une où ils jettoient du vin, du miel, de l'eau, & de la farine pour occuper le gros des morts; l'autre où ils verſoient le ſang de la victime qu'on vouloit manger en famille. Ils s'aſſeyoient ſur le bord de cette dernière; & ayant leur épée auprès d'eux, ils écartoient par la vûe de cet inſtrument le commun des morts peu ſenſibles à leurs affaires. Au contraire ils invitoient nommément le mort qu'on vouloit fêter ou conſulter. On le prioit de s'approcher. Les morts ne voyant pas là de ſûreté pour

eux, s'attroupoient par eſſains autour de la première foſſe dont l'accès étoit libre, & abandonnoient honnêtement l'autre à l'ame privilégiée qui avoit droit ſur l'oblation, & qui étoit au fait des affaires ſur leſquelles devoit rouler la conſultation.

Les queſtions des vivans étoient diſtinctes & faciles à entendre. Les réponſes, quoique très-certaines, n'étoient ni ſi promptes, ni ſi faciles à démêler. Mais les prêtres qui avoient appris dans leur labyrinthe à entendre la voix des dieux, les réponſes des planétes, le langage des oiſeaux, des ſerpens, & des inſtrumens les plus muets, parvinrent aiſément à entendre les morts, & à être leurs interprétes. Ils en firent un art dont l'article le plus néceſſaire, comme le plus conforme à l'état des morts, étoit le ſilence & les ténébres. Ils ſe retiroient dans des antres profonds. Ils jeûnoient & ſe couchoient ſur des peaux de bêtes immolées. A leur réveil, ou après une veille plus propre à leur troubler le cerveau qu'à leur révéler les choſes cachées, ils donnoient pour réponſe la penſée ou le ſonge qui les avoient le plus frappés. Ou bien ils ouvroient certains livres deſtinés pour cet uſage: & les premières paroles qui ſe préſentoient à l'ouverture, étoient juſte-

ment la prédiction attendue. Ou bien le prêtre, quelquefois le particulier qui venoit consulter, avoit soin, au sortir de l'antre, de prêter l'oreille aux premières paroles qu'il seroit possible d'entendre de quelque part qu'elles vinssent, & elles lui tenoient lieu de réponses. Ces paroles assurément n'avoient aucun rapport lié avec l'entreprise dont il étoit question: mais on les tournoit en tant de façons, & on les violentoit si rudement, qu'il falloit bien qu'elles se prêtassent quelque peu. Il n'étoit point du tout rare qu'il s'y trouvât une apparence de rapport. Souvent au lieu des moyens précédens, on employoit les sorts, c'est-à-dire, nombre de billèts chargés de mots à l'avanture, ou de vers, soit connus, soit fabriqués nouvellement. Ces billèts jettés dans une urne, le tout étoit bien remué, & le premier qu'on en tiroit, étoit gravement délivré à la famille affligée, comme un moyen de la tranquilliser. Les moyens de divination n'eurent point de fin. Presque toute la religion se convertit en autant de pratiques pour connoître l'avenir (*a*). Certains endroits s'accréditèrent plus que d'autres, & telle est l'origine des Oracles.

LA DIVINATION.

(*a*) Voyez la dissertation de Vandale sur les Oracles. Voyez l'histoire des Oracles, & la réponse du P. Baltus.

Cette matière a été suffisamment traitée par les savans. Il est superflu de la reprendre.

Il est évident, pourra-t-on me dire, que les pratiques, dont on vient de parler, étoient tout-à-fait propres à répandre par-tout cette folle persuasion qui s'entretient encore parmi le peuple, qu'on peut converser avec les morts, & qu'ils viennent souvent nous donner des avis. Mais quelle preuve a-t-on que ces pratiques si étranges, ayent été communes autrefois ?

Si je puis encore administrer à mes Lecteurs les preuves de cet usage, ou plutôt de cet abus si pervers du cérémonial funébre ; j'aurai, ce me semble, très-suffisamment fait voir que les opinions des hommes sur les dieux, sur les morts, & sur les réponses qu'on peut recevoir des uns & des autres, ne sont qu'une interprétation littérale & grossière qu'on a donnée à des signes très-simples, & à des cérémonies encore plus simples, qui tendoient à exprimer certaines vérités, ou à acquitter certains devoirs.

C'est parce que tous les peuples couroient en foule sur les hauts lieux pour y verser le sang des victimes dans une fosse, & pour converser avec tel ou tel mort,

en éloignant les autres par la vûe de l'épée, qu'il est si souvent & si expressément défendu aux Israëlites *de s'assembler sur les lieux hauts* ; ou, ce qui étoit souvent la même chose, *de tenir leur assemblée auprès du sang* (a), ou *de manger autour d'une fosse arrosée du sang des victimes*. LA DIVINATION.

L'usage d'employer l'épée dans ces sacrifices mortuaires pour se débarrasser des ames qu'on ne vouloit pas évoquer, est attesté dans le reproche que le Prophéte Ezechiel fait aux Hébreux d'avoir *mangé les chairs de leurs sacrifices auprès du sang qu'ils ont répandu, & d'avoir eu auprès d'eux leur épée dans ce repas abominable**.

* *Ezechiel* 33 : 25. & 26. *Hebr.*

Homère plus ancien qu'Ezechiel, nous montre † les mêmes pratiques parmi les Occidentaux, & devient ici le commentateur de l'Ecriture. Ulysse voulant interroger sur son retour en Itaque l'ame de Tirésias qui passoit pour être tout autrement illuminée que le reste des morts, commence par répandre dans une fosse du miel, du vin, de l'eau, & de la farine,

† *Odyss.* Λ.

(a) לא תאכלו על הדם *lo thocelou wal haddam : non comedetis juxta sanguinem*, ou *super sanguine*, ou *circa fossam victimarum sanguine conspersam*. Les LXX interprétes sachant parfaitement que c'étoit là ce qui attiroit le peuple sur les hauts lieux, ont très-bien traduit cet endroit du Lévitique 19 : 26. & d'autres semblables, par ces mots : *μὴ ἐσθίετε ἐπὶ τῶν ὀρέων*, *Vous n'irez point manger sur les montagnes*. Ici manger est la même chose que sacrifier.

LE CIEL POETIQ. en l'honneur du commun des ombres, afin qu'en s'exerçant à l'écart, elles lui laissent le champ libre : puis il fait ailleurs une autre fosse où il verse spécialement en l'honneur de Tirésias le sang d'une victime choisie. *Il se tient ensuite sur le sang* (a), ou auprès de ce sang *l'épée à la main. Il dissipe les ombres* légères qui en étoient avides, & empêche qu'elles n'en goûtent avant qu'il ait consulté Tirésias (b). Cette ame nommément évoquée arrive enfin : elle prie le héros de s'éloigner de la fosse, & d'ôter son épée dont la vûe l'épouvante, afin qu'elle puisse boire le sang versé en son honneur, & ensuite apprendre à Ulysse la vérité qui l'intéresse (*c*).

Cette divination, comme toutes les autres, étoit donc fondée sur le sens pervers qu'on donnoit à d'anciennes cérémonies très-simples & très-innocentes dans leur origine & qui devinrent autant d'actes d'idolâtrie, ou une occasion pro-

(*a*) Αὐτόθεν ἐφ' αἵματι φάσγανον ἴσχω.

(*b*) . . . . . . Οὐδ' εἴων νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα αἵματος ἆσσον ἴμεν πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι.

(*c*) Ἀλλ' ἀποχάζεο βόθρου, ἄπισχε δὲ φάσγανον ὀξὺ αἵματος ὄφρα πίω, καί τοι νημερτέα εἴπω.

On trouve les mêmes usages dans le poëme de Silius Italicus.

Eductumque tene vaginâ interritus ensem.
Quæcumque ante animæ tendunt potare cruorem
Disjice, &c.

chaine

chaine d'idolâtrie par la fausse interprétation qu'on y donna. Ainsi le tour que prirent les cérémonies dans l'esprit des peuples, est une nouvelle preuve de la façon grossière dont ils ont personifié ou réalisé les symboles mêmes : & il résulte de tout ce que nous avons vû, que l'idolâtrie, l'astrologie, les augures, les évocations, & la magie, sont toutes pratiques également absurdes, également mensongères, produites par la fausse intelligence du cérémonial, occasionnées & entretenues par la cupidité des peuples, accréditées sans examen par un usage universel, & aidées par l'avarice des prêtres. Peut-être ceux-ci étoient-ils persuadés de l'excellence de leurs prédictions, qui ne pouvoient guères manquer d'avoir quelquefois une apparence d'accomplissement. Il est fort croyable que quand l'évènement les démentoit, ils se séduisoient eux-mêmes par l'intervention de cette foule de puissances toûjours appliquées à tout brouiller dans le monde, & qu'ils estimoient de très-bonne foi un art qui les mettoit à l'aise.

LA DIVINATION.

En réduisant l'idolâtrie & la divination qui ont si étrangement deshonoré la raison, à de pures illusions, causées par la cupidité & par l'ignorance, je suis bien

LE CIEL POETIQUE. éloigné de penser que les malins esprits n'ayent pas exercé sur les hommes la mesure de pouvoir que Dieu leur a donnée selon les vûes impénétrables & toûjours adorables de sa sagesse. Au contraire je suis très-convaincu de leur existence, comme aussi de leurs efforts pour notre ruine, & spécialement des vexations qu'il leur a été donné d'exercer sur les corps des Energumènes pour la manifestation de la puissante grace du Sauveur. J'avoue de plus que Dieu a quelquefois permis aux esprits de ténébres de répondre par quelques apparences équivoques aux désirs des magiciens & des peuples séduits. Mais ce qu'il accordoit à des cupidités criminelles, en étoit la punition. Tous ces arts n'en sont pas moins trompeurs (*a*), moins vuides de réalité, ni moins dépourvûs de régle, puisqu'ils doivent tous leur naissance à l'oubli du sens des premières institutions qui ont été données aux hommes sur le cours du soleil & de la lune, sur le labourage, sur les régles de la société, & sur la reconnoissance dûe à l'Auteur de tous les biens.

(*a*) L'Ecriture même nous fournit des preuves de l'impuissance des dieux & des supercheries de leurs ministres. Voyez l'Histoire des Prêtres de Bel, dans Daniel.

Fin du Tome premier.



TABLE DES MATIERES

du Tome Premier.

Fin de la Table du I. Volume.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT: Nos bien amés *la Veuve Jacques Estienne, & Jacques Estienne, fils aîné, Libraires à Paris*, Nous ont fait exposer qu'ils desireroient faire imprimer, & donner au Public les Ouvrages qui ont pour titres *: le Spectacle de la Nature, l'Histoire du Ciel; la Mécanique des Langues & l'art de les enseigner*, par M. PLUCHE; s'il nous plaisoit leur accorder nos Lettres de Privilége pour ce necessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs volumes, & autant de fois que bon leur semblera, & de les vendre, faire vendre, & debiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *quarante* années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes: Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autre, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposants, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de P. ris, l'autre tiers auxdits Exposants, ou à ceux qui auront droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts: A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: Que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ail-

leurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée & attachée pour modele sous le Contre-scel des Presentes; que les Impétrans se conformeront en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant que de les exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages seront remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MACHAULT, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir lesdits Exposants & leurs ayans causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement: Voulons que la copie des Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le premier jour du mois de Mars, l'an de grace mil sept cent cinquante-deux, & de notre regne le trente-septiéme. Par le Roy en son Conseil.

Signé SAINSON.

Registré ensemble la Cession ci-derriere sur le Registre XII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No 584 fol. 727. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 7 Mars 1752. HERISSANT, *Adjoint.*

